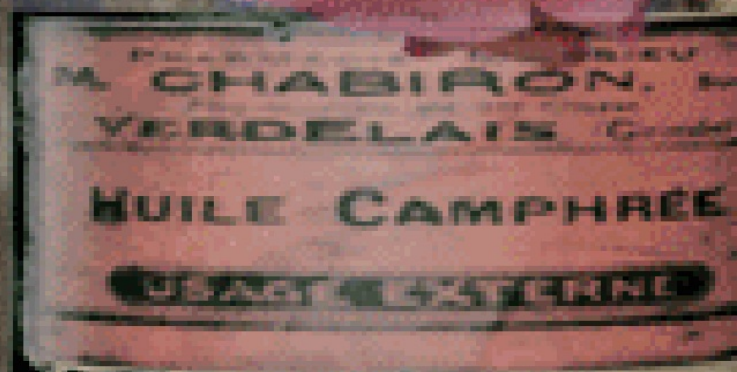


L'étrange enquête de Charles-Icelui Chapeau

RAVENSBRÜCK 2015



78276

Jean-François Moreau

Jean-François Moreau

RAVENSBRÜCK 2015

*L'étrange enquête de Charles-Icelui Chapeau sur le matricule
78276*

© Jean-François Moreau, 2018

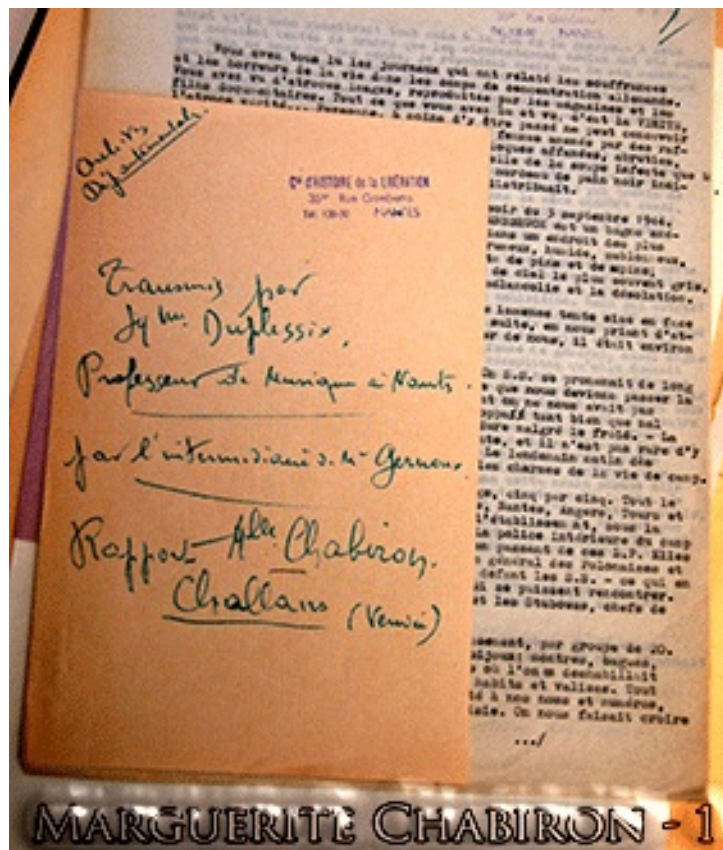
ISBN numérique : 979-10-262-0143-4



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



EXTRAIT DE LA DÉPOSITION-TÉMOIGNAGE DE MARGUERITE CHABIRON (1952)

924



CH D'HISTOIRE DE LA LIGÉRATION
35° Rue Gambetta
Tél. 138-30 NANTES

Vous avez tous lu les journaux qui ont relaté les souffrances et les horreurs de la vie dans les camps de concentration allemande. Vous avez vu d'atroces images, reproduites par les magazines et les films documentaires. Tout ce que vous avez lu et vu, c'est la VERITE, l'atroce vérité... Personne, à moins d'y être passé ne peut concevoir la détresse de ces milliers d'hommes et de femmes amonés par des raflements de cruauté sans nom à l'état de longues affamées, abruties.

« Vous avez tous lu les journaux qui ont relaté les souffrances et les horreurs de la vie dans les camps de concentration allemands. Vous

avez vu d'atroces images, reproduite par les magazines et les films documentaires. Tout ce que vous avez lu les juges, élus, c'est la VÉRITÉ. L'atroce vérité... Personne, à moins d'y être passé ne peut concevoir la détresse de ces milliers d'hommes et de femmes amenées par des raffinements de cruauté et sans nom à l'état de loque que nous affamer, abruti, n'ayant plus d'autre raison de vivre que celle de la soupe infecte que bien des cochons ne mangeraient pas, et du morceau de pain noir et le plus souvent moisi indigeste qu'on nous distribuait.

« ... Nous sommes arrivées à Ravensbrück le soir du 3 septembre 1944. Le cadre est bien fait pour le tableau : RAVENSBRÜCK est un bain aménagé à mi-chemin entre Berlin et Stettin, dans un endroit des plus désolées de l'Allemagne : pays marécageux, brumeux, humide, sablonneuse, où la seule végétation consiste en des forêts de pins et de sapins, et rien ne peut traduire l'indicible mélancolie et la désolation.

« On nous a d'abord remplacé en assez près d'une immense tente sise en face du block 26 que nous devions habiter par la suite, en nous priant d'attendre quelques instants, on allait s'occuper de nous, il était environ 8 heures du soir.

« Une heure, deux heures s'écoulèrent. Un S.S. se promenait de long en large devant nous et finit par nous dire que nous devions passer la nuit dehors, camping improvisé. Heureusement on ne nous avait pas encore enlevé nos bagages. Chacune s'enveloppa tant bien que mal sous ses couvertures et s'endormit sur la dure malgré le froid.— La température dans ce désert n'est pas clémente, et il n'est pas rare d'y voir de la neige dès le mois de septembre. Le lendemain dès l'aube nous devions apprendre à connaître les charmes de la vie du camp.

« On nous conduisit aux douches, en rangs, cinq par cinq. Tout le convoi

qui comprenait les prisons de Rennes, Nantes, Angers, Tours et Dijon et quelques autres, s'arrêta devant l'établissement, sous la surveillance d'une des femmes chargées de la police intérieure du camp qu'on appelait : « **Lager Politzet** » — un mot en passant sur ces L.P. Elles étaient choisies parmi les prisonnières, en général des Polonaises et des Tchèques, et responsables du bon ordre devant les S.S. — ce qui en faisait les créatures les plus mauvaises qui se puissent rencontrer. De même pour les Blockowas, chefs de block, et les Stubowas, chefs de chambre.

« La L.P. nous fit entrer dans l'établissement, par groupe de 20. Au bureau on nous fit abandonner tous nos bijoux : montres, bagues, bracelets. Puis on passait dans une chambre où l'on se déshabillait entièrement. On remettait aux L.P. tous nos habits et valises. Tout cela, de même que nos bijoux, était étiqueté à nos noms et numéros, car les allemands ont le génie de l'hypocrisie. On nous faisait croire ainsi qu'on nous remettrait tout cela à la fin de la guerre.— À ce qui serait tenté de croire que les circonstances seules ont été causes que cela ne nous fut pas rendu, je répondrai ceci : une de mes camarades a vu de ses yeux, quelque temps avant la fin, une aufcheren, armé d'un revolver braqué sur une prisonnière qui l'accompagnait. Cette prisonnière portait une petite caisse pleine de diamants et de pierres précieuses de toutes sortes. Où allaient-elles ainsi ? Ma camarade ne l'a pas su. (.../...)

***(L'intégralité du texte sera inclus dans l'un des tomes de
RAVENSBRÜCK'2015 à paraître durant l'année 2015)***





Léo et Marguerite Chabiron
Monique Cosset
Verdelais (Gironde) - 1930

PRÉ-REQUIS

<http://memoiredeguerre.pagesperso-orange.fr/convoi44/list-dep-train-c.htm>

<http://www.genealogie.com/v4/forums/recherches-genealogiques-mains-tendues-39-45-infos-camps-concentration-stalag-offlag-kommando-sto-liste-de-deportes-francai-t1041136-p3.html>

<http://www.francaislibres.net/liste/fiche.php?index=60186>

Un Français Libre parmi 51897

Marguerite Chabiron

Naissance : 5 mai 1904 — Challans 85

Engagement dans la France Libre : en août 1943

Venait de : Métropole

Origine sociale : pharmacienne à Verdélais, Gironde

Grade atteint pendant la guerre : p2

Affectation : résistance femme / ker

Le Livre d'or

Marguerite Chabiron

"CHABIRON Marguerite. Née le 5 mai 1904 à Challans. Pharmacienne à Verdélais, elle cacha des résistantes et assura leurs fuites vers l'Espagne. Arrêtée, elle fut probablement dirigée vers Tours où elle se trouva dans le convoi de déportés parti de Rennes le 2 août 1944 en direction de Belfort.

Elle fut transférée vers Ravensbrück le 1er septembre 1944. Matricule 62810. Autre lieu de déportation: Genshagen kommando de femmes du KL Sachsenhausen situé à Berlin, travaillant pour l'usine AEG. Elle est libérée le 2 mai 1945 à Neustadt.

Officier de la Légion d'Honneur."

Source: ACP27P6 Caen.

Source : assoc.orange.fr/memoiredeguerre/convoi44/list-dep-train-c.htm

Laurent Laloup le jeudi 20 septembre 2007

Dernière mise à jour le jeudi 20 septembre 2007

Vous pouvez à tout moment obtenir la rectification des données, vous concernant, inscrites dans cette base qui est déclarée sous le n° 1137942 auprès de la Commission Nationale Informatique et Liberté

POSTURE ? IMPOSTURE ?

Une époustouflante enquête sur cinq rescapées de Ravensbrück du XXe au XXIe siècle.

J'entrepris d'écrire la biographie de ma tante, Marguerite Chabiron, alors que je commençais le dernier quadrimestre de ma soixante-treizième année. J'étais en cure de repos pour un mois dans un établissement du Plateau d'Assy. Il était 9 heures 30 du matin, le lundi 10 janvier 2011, quand j'ouvris mon ordinateur portable et créai un document Word titré « Chapeau » dont la première phrase sera : « **Achtung ! Kinder ! Verboten ! Raus ! Schnell !** ». Je branchai le câble Ethernet sur le réseau ADSL et tapai sur Google les mots-clés Ravensbrück, Chabiron, Tillion... L'opération « Ravensbrück'2015 » était lancée, l'étrange enquête de Charles-Icelui Chapeau commença.

J'avais maintes fois visité l'Allemagne depuis mon premier voyage en 1958, dont trois fois Berlin encore divisé par le « mur ». L'idée de visiter Ravensbrück ne m'effleura jamais l'esprit. De même avais-je eu d'innombrables occasions de voyager en Aquitaine depuis la Libération et, longtemps, j'écrivis Verdelaïs avec un t, comme verre de lait. Jamais la simple curiosité ne me poussa à m'y rendre, sans doute parce que ma tante avait renoncé à y exercer la pharmacie dès 1946. Tout ce que j'en savais venait de Régine Deforges et sa Bicyclette bleue.

Plus encore que la faim, ma tante, comme bien d'autres déportées, souffrit du froid intense de l'hiver 44-45. J'ai d'abord voulu voir Ravensbrück en hiver. J'ai pris le 8 mars 2011 la navette ferroviaire qui, toutes les heures, part de la Hauptbahnhof de Berlin pour Rostok ; elle s'arrête à la gare de Furstenberg-Havel au bout d'une heure d'un trajet dans le paysage sans attrait du Haut-Brandebourg. J'aurais aimé qu'il neigeât et glaçât à pierre fendre. Il faisait un temps superbe, le ciel était d'un bleu vif sans nuage, il

n'y avait pas de vent à frissonner, seuls les bords du lac étaient gelés sur quelques mètres. J'ai fait tout le parcours qui mène au Mémorial du KZ-Ravensbrück à pied, comme le firent ma tante et les dizaines de milliers des déportées, soit une bonne quinzaine de kilomètres. J'étais attendu là-bas et fus très cordialement reçu, notamment par Mr Thomas Kurz qui me fit visiter tout le camp ou plutôt ce qu'il en reste car les Russes ont tout détruit ou presque lorsqu'ils évacuèrent les lieux en 1992. Vous n'en saurez pas plus, lecteur impatient, sur ce « détail » de l'histoire de l'horreur nazie vue sous mon angle humaniste orthodoxe excluant le cynisme nourri de mon éducation militaire rompue à la guerre¹.



Il vous faudra attendre le tome 1, celui-ci n'étant qu'un préambule, disons un préliminaire, une sorte de prétome comme on dit préface. Mais, sans nul doute, avez vous déjà lu l'immense bibliographie. Moi, je ne l'avais pas encore défrichée, sauf à évoquer le contenu du site Internet du Mémorial.

Je suis parti pour la Gironde le 11 mars 2011 en louant une Fiat 500 à Bordeaux pour m'installer d'abord à l'hôtel Relais du Château d'Arches de Sauternes. Sans doute l'avez-vous déjà perçu, je suis un sentimental émotif

et, durant toute cette enquête hivernale, j'ai vécu stressé comme si j'étais le seul auteur-acteur d'un film interprétant dans ma chair et mon sang les avatars de mes héroïnes autant que mes héros, au point que ma mémoire quatre ans plus tard en est encore comblée. Il me fallait le confort, la bonne chaire et le bon vin pour m'aider « à tenir le coup ». J'appris à quatre japonaises le désastre de Fukushima à l'heure du petit-déjeuner du lendemain en leur présentant mes condoléances attristées dont une seule d'entre elles, la plus belle d'ailleurs, finit par comprendre la cause qui la fit pâlir² ; je croyais qu'elles connaissaient la nouvelle ; sinon, je n'aurais pas gâché leur journée. J'explorai la région par des cercles concentriques, d'abord les plus éloignés de Verdélais, que je ne voulais découvrir qu'en dernier. Vous ne saurez pas davantage, par ce préambule, ce que j'ai découvert à Langon, d'abord, où le maire me fit visiter les lieux de la ligne de démarcation avant de me faire connaître Darroze, chez qui je passerai ma dernière nuit. Pas plus que vous ne saurez quelle moisson de détails j'ai pu récolter auprès d'une demi-douzaine de Verdélaisiens qui se souvenaient encore de ma tante et de son histoire.

L'imposture viendrait d'un plaisir pervers de vous berner, lecteur, lectrice, de bon aloi, en vous promettant des aventures merveilleuses qui n'arriveraient pas tout en vous soustrayant quelques euros. La posture que je prends est de vous offrir, à un prix raisonnable, ce tome « préambulatoire » qui inaugure en fait une publication de RAVENSBRÜCK'2015 sous la forme d'un roman-feuilleton à périodicité mensuelle. Le tome 1 sera disponible pour qu'il participe au 70^e anniversaire de la libération du KZ-Ravensbrück à la fin du mois d'avril 1945. À raison de 150 pages illustrées par tome, j'entrevois un minimum de quatre livres qui, bien entendu, seront payants. Sachez seulement que plus on s'approchera de 2015 à partir de 2011, moins l'artifice de la fiction sera nécessaire pour nourrir la force épistolaire de l'écrivain que je voudrais prétendre être. Vous suivrez quasiment en temps réel une enquête qui vous emmènera de Paris en Bretagne, de Vendée en Gironde, de Milan à Ravensbrück, de Lille à Breedonk, de Sao Paulo à Nantes, de Sachsenhausen à Rennes, de Drancy à Berlin... Sur les traces de cinq jeunes femmes françaises résistantes, déportées en même temps aux mêmes endroits.



Ravensbrück
Mémorial français
by jfma, 4 novembre 2014





Une bibliographie trilingue de plus de 125 publications constamment mise à jour sera disponible dans le tome 2 de la série
RAVENSBRÜCK'2015.

De même, une très abondante iconographie illustrera l'ensemble des tomes de la série éditée et publiée électroniquement à titre onéreux à partir du tome 1 disponible lors de la commémoration du 70^e anniversaire de la libération du camp de Ravensbrück, fin avril 2015.





**AVERTISSEMENT AUX PURISTES DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE ET LEURS CONTRAIRES**

Vous êtes des inconditionnels exclusifs du tweet, ne vous exprimez qu'en franglobish, par onomatopées et acronymes, quelle que soit la sympathique incitation à acquérir ce livre, économisez votre temps et votre argent. Je ne cherche pas la consécration académique ni un siège à l'Oulipo³. J'aime tout simplement écrire en français. Que dis-je aimer, j'idolâtre ma langue maternelle, ce qui ne veut pas dire que je lui sois d'un respect révérencieux obligé.

Le sujet de la déportation nazie est immense, la bibliographie énorme, la charge émotionnelle exécrante, le risque de malentendus considérable. L'humaniste qui veut inscrire son projet littéraire dans l'histoire sans déroger à la décence ni se confiner dans l'angélisme, doit trouver son style. J'ai la prétention de maîtriser tous les genres littéraires, le lectorat francophone international branché sur les réseaux numériques sera seul juge du résultat de mon travail. Il m'aura fallu quatre ans pour le finaliser, longtemps dans la douleur plus que dans la joie... Quatre ans ! Une vie, plus quatre ans !

Je n'écris pas une blequette à trois personnages ; quelle que soit l'admiration que j'éprouve à l'égard de Raymond Radiguet, je ne prends pas les adjectifs, adverbes et autres subordonnées pour des optionnels superflus. Néanmoins, et n'en déplaise aux proustiens, je ne crois pas pertinent de feuilleter plusieurs pages avant de voir le point final d'une phrase. Le « livre » sera long, virtuellement épais, sa publication étalée sur un bon semestre, tel un roman-feuilleton... Je n'ai pas le temps de le condenser en une nouvelle à la Maupassant. La douzaine de « jurés » auxquels j'ai préalablement soumis le manuscrit s'est prononcée pour la publication. J'obtempère.

Malgré cet avertissement, vous voulez vous lancer dans la lecture de mon « e-book » sur votre écran ? Tous mes vœux vous accompagnent. Sachez que vous et moi sommes dans la peau du coréen qui construit le chantier naval

en même temps que le bateau. Vous trouvez un passage barbant, hors de propos, choquant ? L'arrivée sur Ravensbrück interminablement lente ? L'entrée en scène des héroïnes bien tardive ? Les notes de bas de page trop nombreuses ? Zappez autant que vous voudrez. Next... Next... Next... Vous finirez bien par trouver le paragraphe ou le chapitre qui vous convient au moment approprié. Je parie qu'alors vous reviendrez tôt ou tard en arrière.

N'oubliez pas qu'il s'agit d'une enquête narrée en temps réel sur l'insertion chronologiquement réglée des pièces dans leur ordre d'arrivée, dépendant autant du hasard de la rencontre que de la nécessité de la recherche. Vous êtes impatient ? Je le fus et il n'est de semaines voire de jours qui ne soient marqués par l'adjonction de nouveaux témoignages ou de documents d'archives. Derniers en date ? Le 6 février 2015, en provenance des Archives de Vendée !

De même que je suis certain que vous apprécierez de participer à l'enrichissement du thésaurus, que vous apportiez de nouveaux documents et/ou que vous inscriviez vos commentaires sur le blog joint à cette fin :
jf@jfma.fr ...

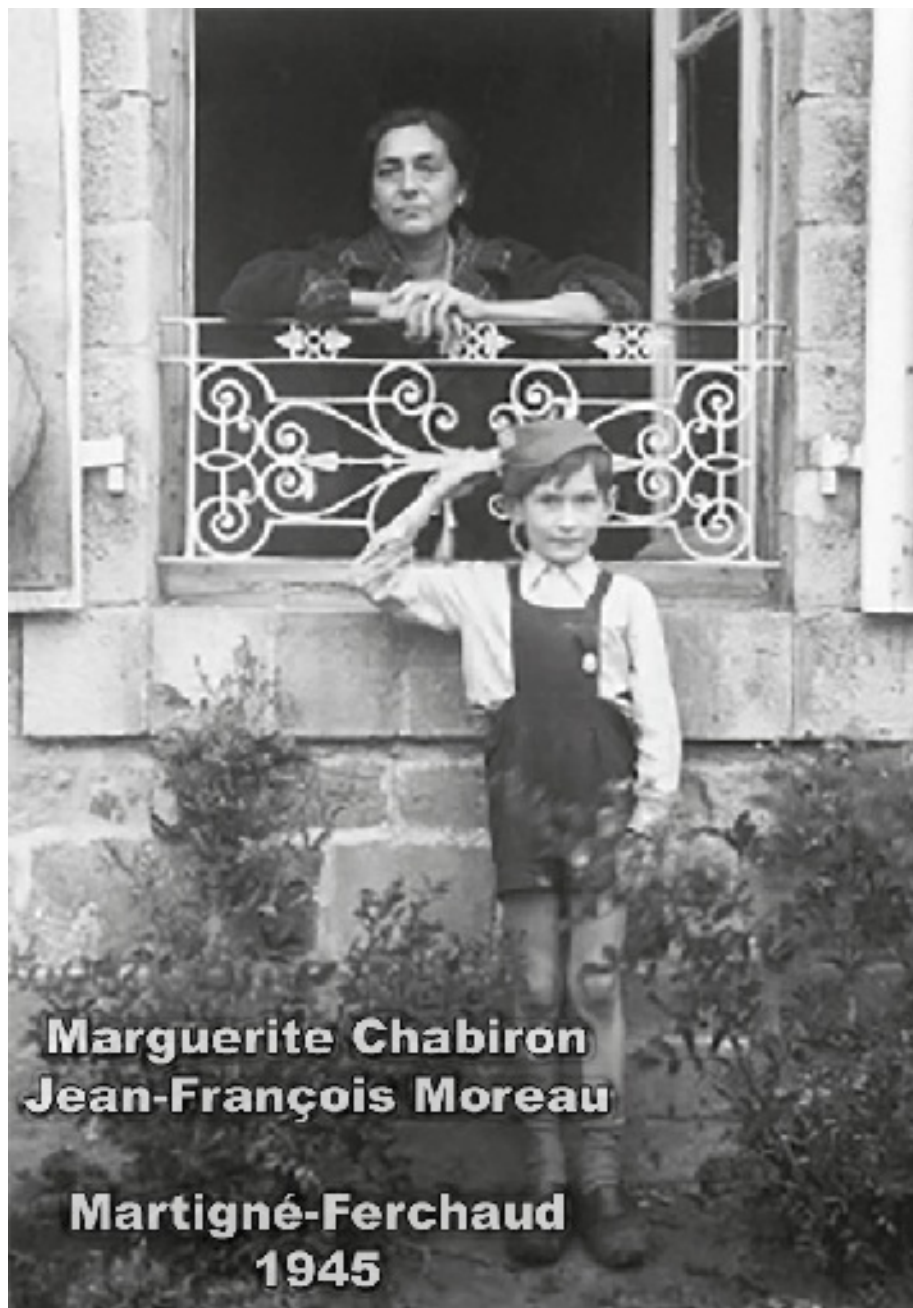
**Ce livre ne peut commencer sans un vibrant hommage à Yvonne
« Vonnie » Abbas, épouse Debels (1922-2014). Elle m'avait reçue en mai
2011 pour une interview camescopée qui dura un après-midi entier.
Nous nous étions retrouvés, avec Georges Waysand, lors de sa
promotion au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur.**



**AVERTISSEMENT PRÉAMBULATOIRE À QUI
S'APPRÊTE À DÉAMBULER
DANS LES ARCANES DE L'ENQUÊTE DE CHARLES-
ICELUI CHAPEAU.**

« Là où on brûle les livres, on finit par brûler les hommes ». Henri
Heine⁴.

Attention, lecteurs, lectrices, cet ouvrage littéraire va (vous) choquer !
Il n'a pourtant pas été écrit pour délibérément choquer le lectorat osant s'y aventurer. Il ne veut pas être un brûlot. Mais moi, le 16 mai 1945, à huit heures moins le quart, j'ai été choqué à vie quand ma mère me présenta à une terrifiante inconnue, sa sœur aînée, quasiment momifiée à son retour de déportation à Ravensbrück, c'était la première fois que je voyais une mourante de si près ; j'avais tout juste sept ans, je partais pour l'école, la bourgade de Martigné-Ferchaud avait été libérée le 4 août 1944 et nous vivions en paix civile désarmée, même s'il fallait encore des tickets d'alimentation. Victime expiatoire d'un avatar injuste d'une aventure aléatoirement surréaliste, mon père la sauva d'une mort assurée et la remis péniblement sur pied. Mais, la médecine ne pouvait rien contre une « sclérose en plaque » invalidante évoluant sur vingt ans de calvaire ; elle heurta la sensibilité du carabin que j'allais devenir à partir de 1955.



Ticket chic, le ticket choc ? Choc, choc, choc, entrez donc ! La sémiotique contemporaine en est pleine, du noyau dur à l'enveloppe du consensus mou. Jusques y compris dans le langage présidentiel qui ajoute les chocs de compétitivité et de simplification aux ubiquitaires chocs des cultures, des civilisations, des plaques tectoniques... Aux sympathiques

chocs des verres qui tintent lors des vœux, aux bruyants chocs des pare-chocs d'automobiles s'enfilant sur l'autoroute, aux brutalement distingués chocs des packs entrant en mêlée fermée à Twickenham, aux chocs poussiéreux des obus percutant les bâtiments des villes du Donbass, aux chocs sanglants des balles de kalachnikovs sur le poitrail des caricaturistes de Charlie Hebdo... « *Plus ça change et plus c'est la même chose* », aurait dit Tocqueville selon la traduction d'un de mes amis, imbibé de sa philosophie comme tout Yankee qui se respecte.

Ce « livre » traite donc de la déportation des femmes à Ravensbrück, forme clinique laborieuse de l'atroce produit de la barbarie nazie. C'est un sujet abondamment couvert en 2015, année du 70^e anniversaire de la libération des camps de concentration, à l'est par l'Armée rouge, à l'ouest par les armées alliées placées sous le haut-commandement du Général Eisenhower. Les accords de Téhéran (1943) puis de Yalta (1945) avaient délimité la ligne d'armistice, grossièrement la ligne Oder-Neisse, entre l'Armée rouge et les armées alliées. La progression de ces dernières fut retardée par l'échec de l'expédition du Maréchal Montgomery sur les Pays-Bas et la contre-attaque de la Wehrmacht dans les Ardennes. L'Armée rouge libéra la Prusse Orientale au printemps, plus loin vers l'ouest qu'il était prévu, et il n'est pas si simple de comprendre quel fut le sort des déportés qui avaient survécu jusqu'à ce jour tant espéré où l'étoile, rouge ou blanche, remplaça la svastika. Cet anniversaire intéresse d'abord les camps d'extermination de la Pologne, Auschwitz et ses annexes, évidemment, marqués par la Shoah et la « solution finale », d'actualité brûlante avec la sortie du petit livre jaune de Marceline Loridan-Ivens⁵ et les interviews qui ne cessent de diffuser sur les médias depuis sa provocante prestation sur FranceInter⁶.

Fallait-il écrire Ravensbrück'2015 ? Faut-il le publier et ce, sous quelle forme éditoriale, pour quel lectorat ?



Insolant et inconscient vermisseau qui croit que tout n'a pas été écrit et dit par Germaine Tillon et Geneviève de Gaulle-Anthonioz, deux monstres sacrés de la martyrologie nazie dont les cendres vont être transférées au Panthéon en 2015 ! Faut-il ajouter au thésaurus bibliographique, spécialement riche en langue française, un ouvrage traitant de cinq compatriotes résistantes héroïques, donc déportées « politiques » au triangle rouge, sans étoile jaune, sous prétexte que leur histoire édifiante voire romanesque est inédite ? Doit-il aller au delà des prétentions d'un modeste livret motivé par un devoir de mémoire familial à diffusion confidentielle à publier à compte d'auteur ? Oui, assurément. J'en suis convaincu et nombre de gens au courant de mes recherches m'y poussent... C'est décidé et je m'en réjouis. *Alea jacta est*. Le risque de méprise a été calculé.

Raus ! Schnell ! Inscrits dans mon subconscient dès 1940, ces deux mots ont été l'équivalent de l'injonction du starter, *Verboten !* le bruit de son pistolet. La fécondation fut lente : vingt ans au moins. Attention ! Prêt ?

Partez ! Commencé en janvier 2011 et écrit en jet de vapeur, avant Fukushima et l'affaire Strauss-Kahn, il passa du stade d'embryon à celui de fœtus en 2014. Il s'achève par une parturition sous les auspices de Daech et de Charlie Hebdo, en plein hiver 2015.

Choquante dans son fond, encore et pour longtemps voire toujours d'actualité dramatiquement bouillante ? Il n'est pas question de sombrer dans la commisération compassée que les déportées haïssaient. Ma littérature doit surfer sainement entre deux vagues fangeuses, la graveleuse et la séraphine. La mode des fils de pub est au scandale gratuitement racoleur et à la langue de bois du politiquement correct ; si je succombais à la tentation, pour ma plus grande honte et l'opprobre de ma famille, je devrais subir le dégoût méprisant de Jean d'Ormesson, la moquerie d'Amélie Nothomb, les foudres de Colombe Schneck, la déception frustrée de Nabila ! Cependant, ce n'est pas parce que la vie dans les camps était des plus mortellement « *merdique* » que l'histoire doit être racontée en bêlant le discours constipé d'un modèle diarrhéique « *profusément chiant* ». J'entends dire des jeunes, pas nécessairement incultes : « *on veut bien des cours d'histoire, mais ils ne doivent pas nous emmerder, nous faire chier !* » ; ils ont tellement à apprendre, nos petits monstres sur leur console Nitendo, entre *Game of Thrones* et le Hit de NRJ ! Mais figurez vous, jeunes gens, jeunes filles, que moi non plus je n'ai aucune envie de m'emmerder. J'ai beaucoup de respect pour la littérature de la déportation écrite au XXe siècle ! Je l'ai lue exhaustivement. Je n'ai aucun talent pour l'égaler et aucune envie de la « copier-coller ». Moi, c'est moi, je n'ai pas été déporté, mais je veux adhérer avec ferveur au mouvement des « *Plus jamais cela !* »

La narration de mon histoire va donc être traitée alertement voire avec alacrité, comme je l'ai vécue sur un passé de soixante-dix ans d'âge. Comme une enquête mi-policière, mi-généalogique, sur une femme de ma famille maternelle, citoyenne héroïque au dessus de tout soupçon : elle ne devait pas avoir assuré sa survie en assurant des fonctions de kapo, Geneviève de Gaulle-Anthonioz me l'avait formellement assurée, lors d'un long entretien *vivo voce*⁷ ; sinon ma velléité de biographe amateur s'en fut aller mourir dans l'œuf sur le champ.

Je ne suis ni raciste, ni sexiste, ni intégriste mais, intègre et rationnel dans l'autocritique, loin d'être un divin parfaitement éthéré, je me connais lorsque se manifestent les « forces de l'esprit » ; mon œcuménisme gnostique, mon scepticisme scientifique, comme mon autoritarisme caractériel les vénèrent ; qu'elles me stimulent ou m'inhibent, elles m'aident à vivre les aléas d'une existence qui se voudrait totalement libre de toute influence génétiquement ou astrologiquement programmée à l'insu de mon plein gré, seul responsable de mon destin. Car, loin d'être un démiurge athéophile ou un pervers luciférien, je crois à la vie spirituelle éternelle, améliorée par rapport à la précédente enveloppe existentielle, au delà de la mort corporelle biologique ! Je prends à mon compte la prédiction du Malraux, marxiste devenu gaulliste : « *Le XXI^e siècle sera spirituel – j'insiste, Malraux n'était pas religieux⁸ ! — ou ne sera pas* ». J'attache peu d'importance au corps mais pas au point de préférer la crémation à son ensevelissement naturel, peau et os compris.

Lit-on l'ebook sur une phablette comme on lit un Galligrasseuil⁹ sur papier velin en livre de poche ?

Qu'est-ce qu'un livre pour le pékin moyen et son instituteur ? Un contenu imprimé sur un support destiné à un lectorat du genre *homo sapiens sapiens* assoiffé d'informations, affamé de culture pour apprendre ce qu'il ignore et conforter la pertinence de son savoir pour le transmettre aux autres, proches ou non, dans une direction prospective à partir d'une base de données conservées, selon un modèle économique plus ou moins coûteux et expansif. Deux innovations l'ont formaté au début du Deuxième Millénaire de l'ère chrétienne jusqu'à aujourd'hui: l'impression de textes et d'images sur du papier, invention chinoise transmise aux Omeyyades et reliée sous cuir à Damas, à l'aide d'une presse encrée inventée par Gutenberg à Mayence, quelques siècles plus tard. La diffusion universelle massive de la Bible chrétienne en résulta qui révolutionna la planète en générant la Renaissance et la Réforme, en Europe puis le Nouveau Monde. Le Monde du 7 février¹⁰ nous informe que plus de 97% des lecteurs français ont acheté des livres en papier en 2014.

Choquer dans sa forme, numérique, innovante sinon révolutionnaire, sous forme de feuilleton interactif à périodicité mensuelle sur un bon semestre ? Biographie sorbonnarde ? Roman picaresque ? Biofiction ? Tragicomédie ? Scénario documentaire ? Roman de gare ? Roman cochon ? Essai philosophique ? Épopée ?... À moi, Hugo, Dumas, Céline, Deforges, Conan Doyle, San Antonio, Jacques (Cecil Saint-) Laurent...! Rabelais, Cervantès, Montaigne, Simenon, Laborit m'inspirent aussi. À ma rescousse, le cinéma avec Resnais, Kubrick, Polanski, Malle, Tavernier, Spielberg ! C'est tout cela à la fois. Mais, élevé dans la civilité puérile et honnête, confucianiste sentimental comme Lemmy Cautio¹¹, je ne suis ni Sade, ni Bataille, ni historien d'ophile ; les histoires de cul de comptoir me révulsent – « *Écoute, écoute !* », s'annonçait Roger Nicolas et ses histoires de Toto dans les années d'après-guerre ! Tout en leur accordant un talent que je n'atteindrai jamais, je ne suis pas un amoureux inconditionnel de Littell, Houellebecq et autres nécrophiles en nuances de gris *grayscale*.

Cet ouvrage est-il à mettre entre toutes les mains de l'humanité francophone, soit un quart de milliard de mammifères bipèdes omnivores, illettrés et aveugles compris ? L'auteur, l'éditeur, le libraire, toutes personnes physiques et morales confondues sur le site de Librinova.com, en ce jour de mars 2015, peuvent l'espérer... mais n'en savent rien ! L'auteur table sur l'égale répartition de gens curieux dans toutes les couches sociales de tous les pays de la planète. Ils/elles ne sauraient pas lire ? Qu'à cela ne tienne, ces textes sont aussi écrits pour être lus à voix haute, pourquoi pas un jour par Gallienne ou Lucchini sinon par moi-même ? La barbarie nazie concentrationnaire évoque moins le combat des militaires réglés par la Convention de Genève que celui de la survie la plus drastiquement darwinienne au (seul) profit du surhumain héros nietzschéen, moins fragile que le bouillant Achille, aussi obstiné que le fourbe Ulysse. La guerre, c'est Thanatos, donc immanquablement Eros ; leurs noblesses et leurs perversions respectives sont constamment associées dans l'antagonisme et la complémentarité, telles la matière et l'antimatière dans la cosmogonie.

Les bagnardes de l'infernal KZ-Ravensbrück ont baigné dans le « pipi-caca-boudin » de la pire régression infantile au stade anal. Toute guerre l'impose à l'humanité des deux camps qu'elle implique, professionnelle et civile, et ce, depuis la nuit des temps. Sera-t-il possible d'échapper à la dégradante scatologie littéraire, sous prétexte que, selon Rabelais, dans le cul du nourrisson Pantagruel abondait la merde ? Il n'est pas vain de citer ici le procès DSK-Carlton de Lille¹² : « *Il fallait une femme pour poser LA question sur la pratique de la sodomie [...] Me Beaulieu la pose : Y a-t-il selon vous [Jade] des pratiques sexuelles qui sont réservées aux prostituées et qui ne peuvent être pratiquées par des femmes libertines ou simplement par des femmes comme vous et moi dans leurs relations avec leur mari, leur compagnon ou leur partenaire ? Des larmes de nouveau répondent. [...] J'ai [Dominique Strauss-Kahn] une sexualité plus... rude que la moyenne des hommes. Certaines femmes peuvent l'apprécier, d'autres pas. Mais cela n'a rien à voir avec la prostitution. [...]* ».

Ces femmes déportées dans la petite Sibérie du Mecklembourg, quasiment toutes européennes « de souche », étaient-elles des mamans, des putains ? Des précieuses, des viragos ? Des marquises, des radasses ? Des gouines, des matrones ? Des intellos, des connasses ? Des bigotes, des mécréantes ? Allons, lançons nous, osons : des goyim¹³, des juives ?

Faut-il interdire la lecture de Ravensbrück'2015 aux moins de 18 ans à l'instar des films X ? L'écrire benoîtement pour la Bibliothèque Rose, à côté de la comtesse née Rostopchine et Zénaïde Fleuriot ? La Verte, entre les Jules Verne et les Kessel ? Très peu de fictions ont été consacrées à Ravensbrück. Curieusement, le second¹⁴ des trois livres de l'authentique écrivaine de la déportation vécue dans sa chair, Yvonne Pagniez (1896-1981), fut honoré du Grand Prix du Roman de l'Académie Française en 1949. Il faudrait avoir vécu en Allemagne pendant la guerre 39-35 pour

juger des fondamentaux du roman de Karl von Vereiter¹⁵ paru en 1979 dans une collection « suspecte » d'appétence soudardisante ; je l'ai fait lire à mon ami médecin, J. R..., Alsacien « malgré nous » qui fut enrôlé dans la Luftwaffe ; son commentaire, plein de retenue, fut plus que décevant, quand il ne mit en doute que la réalité de la bestialité de certaines relations sexuelles entre humains et chiens qu'il se refusait à croire possible, ce cher homme, droit dans son corps comme dans ses bottes. Des plus sympathiques apparaissent l'américano-écossaise auteure Elizabeth Wien et son roman pour jeune fille « *Rose under fire* »¹⁶ paru en anglais en 2013 dans la foulée d'un symposium dédié¹⁷ ; j'aurai l'occasion d'en reparler abondamment lorsqu'il sera question de la médecine nazie à Ravensbrück, domaine superficiellement abordé par Michel Cymes¹⁸, plus orienté sur Auschwitz et le Struthof. Toutes les autres publications que j'ai lues dans les trois langues dont j'ai la maîtrise – français, anglais et espagnol – sont des écrits biographiques « sérieux », c'est-à-dire supposés être non romancés, en provenance de déportées elles-mêmes, leurs descendants ou des historiens, journalistes ou non¹⁹. Exceptionnel s'avère l'ouvrage de Marceline Loridan-Ivens qui n'a pu être écrit qu'avec l'aide de la talentueuse journaliste Judith Perrignon.

Pour moi, le meilleur livre d'initiation à la déportation politique reste « *Trois bagnes* »²⁰, rédigé par les trois membres de la famille Richet, dont une femme à Ravensbrück, et publié quelques semaines après leur retour à Paris en 1945. C'est l'un des plus minces, le plus cursif à mes yeux de médecin. Mais, plus que par les meilleurs livres des meilleurs biographes, je veux rendre un hommage appuyé à ceux et celles qui ont décrit la vie quotidienne des déportés des deux sexes par des dessins, parfois des statuettes, avant les sculptures imposantes de l'après-guerre²¹. Reste, inclassable et surréaliste, la fameuse opérette de Germaine Tillion²², écrite et jouée à Ravensbrück même, récemment reprise en France. Seconde tentative théâtrale, celle du Milanais Renato Sarti²³, traduite et jouée en France par Maria Laborit.

« **Bankable** », Ravensbrück'2015 ? Les trois protagonistes l'ignorent, qu'ils l'espèrent ou non. La motivation première de l'auteur que je suis, faute d'être naïf et dans le besoin, n'est pas l'argent ; certes, je ne saurais cracher dessus mais l'urgence sera de rembourser les généreux sponsors de mes voyages et séjours d'investigations en France, en Europe et au Brésil, à commencer par mon frère, Thierry-Luc Moreau, sans qui le bébé serait resté un avorton débile, possiblement mort-né²⁴. Librinova.com, qui me sauve d'une publication bâclée sur mon site internet personnel²⁵, a son *business-plan* et je ne participe pas à son actionnariat ; d'ailleurs, mon allergie totale et définitive à la seule évocation de me lancer dans la comptabilité du e-commerce m'évite la banqueroute assurée d'une autoentreprise²⁶. Reste le libraire. Que sa virtualité le protège du risque de mon harcèlement physique et moral parce qu'il mènerait mollement la promotion-vente d'un livre pourtant génial qui, de ce fait, ne trouve pas son innombrable lectorat... impatient assurément, potentiellement vorace. Mais...

Les dépenses en livres, disques et autres jeux vidéo des Français ont reculé de 4,6 % en 2014. L'essor des ventes de produits dématérialisés ne compense pas la chute des supports physiques. Selon Alain Beuve-Méry, «*Le livre numérique reste encore très marginal, représentant 1,6 % du chiffre d'affaires total, et 2,4 % des volumes. En 2015, la hausse probable de la TVA qui reviendra au taux normal de 20 % pour le livre numérique sur injonction de la Commission européenne devrait casser toute dynamique pour le secteur. En 2014, les ventes de livres numériques ont ainsi progressé de 45 % en valeur, à 63,8 millions d'euros, et de 60 % en volume, avec 8,3 millions de titres téléchargés. Cette hausse se révèle inférieure aux prévisions.* »

Nonobstant ce pessimisme francophonissime à l'évidence conjoncturel, identifions-nous ce lectorat planétaire potentiel, toutes langues confondues, pour la littérature dédiée aux atrocités

concentrationnaires nazies ? Peut-il même exister, ailleurs que dans quelques monades poussiéreuses retirées aux fin-fonds de monastères ésotériques attendant leur Dan Brown²⁷ à défaut d'un Umberto Ecco²⁸, leur Jean-Jacques Annaud plutôt que Sergueï Eisenstein dont le génial *Alexandre Newsky*²⁹ sortit en 1938, l'année de ma naissance, de l'Anschluss, de la Nuit de Cristal et des accords de Munich... Et avec quel rétroviseur, alors que le XXI^e siècle a amorcé son virage définitif... vers la jouissance hédonique et la pacifique coexistence dans la qualité de vie garantie *ad perpetuum*, n'est-ce pas Éric Zemmour³⁰ ? Et quel pare-brise quand revient le temps des bruits de botte, le terrorisme, le fanatisme... la guerre, quoi ! J'adhère pleinement à l'opinion de Jack Lang sur la forme néo-nazie que prend la mouvance de l'État Islamique ; le saccage des vestiges de la civilisation assyrienne rappelle en dur ce que fut l'incendie des livres au gasoil sur la BebelPlatz de Berlin salué par Joseph Goebbels en 1933³¹.

AVERTISSEMENT QUI SE VEUT SAGACE DE L'AUTEUR AUX PARENTS ET ENFANTS DE 2015

« Plus ça change et plus c'est la même chose ». Alexis de Tocqueville.

« Comme tout programme vivant, l'être humain est génétiquement programmé, mais programmé pour apprendre ». François Jacob.

1900-2020 : FRACTALES SOCIO-ANTHROPOLOGIQUES ET FRACTURES INTERGÉNÉRATIONNELLES EN FRANCE. Influence sur la mémoire de la déportation au XXI^e siècle.

1. DE L'ADULESCENS À L'HOMO VIR.

Sous Jules César et Cicéron, le citoyen romain passait de l'état d'ADULESCENS à celui d'HOMO VIR à l'âge de TRENTE ANS. Le pater familias, tyran domestique, avait le droit de vie ou de mort sur ses enfants. La mère romaine, dans son gynécée, n'existait pas au sens beauvoirien du terme³². Faut-il rappeler que les femmes françaises, alors majeures à 21 ans, obtinrent le droit de vote le 21 avril 1944 à la demande du Comité français de la Libération nationale réuni à Brazzaville ? Elles l'exercèrent pour la première fois lors des élections municipales du 29 avril 1945³³. Il fut adopté définitivement par ordonnance du Gouvernement Provisoire de la République Française présidé par le général de Gaulle publiée au Journal Officiel du 5 octobre 1945. L'avancement de l'âge de la majorité civique et du droit de vote à 18 ans pour tous les Français, hommes et femmes, a été décidé sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing en 1974.

Les 120 ans qui se sont écoulés depuis l'Exposition Universelle de Paris en 1900 ont vu naître et prospérer QUATRE GENERATIONS SUCCESSIVES D'ADOLESCENTS. Aujourd'hui leurs représentants coexistent en pourcentage variable d'individus au sein d'un échantillon significatif de la population d'un lieu donné du territoire à un temps donné : une cité-dortoir de banlieue, une station balnéaire, un centre agricole... ne sont pas censés être peuplés similairement.

Les déportées survivant en 2015 sont nonagénaires de la **première génération (1900-1930)** ; elles ont donc connu la première guerre mondiale et/ou ses suites, notamment la Grande Dépression! Sauf miracle de la médecine, il est douteux qu'elles soient encore de ce monde en 2025. J'appartiens à la **seconde génération (1930-1960)** qui a vécu, enfant, la deuxième guerre mondiale et, adolescent, les guerres coloniales, la guerre froide... avant le mythe des Trente Glorieuses. La **troisième génération (1960-1990)** a encaissé mai 68, François Mitterrand malgré sa francisque, Solidarnosc et Jean-Paul II, le collapsus de l'Empire Soviétique en 1989, les séquelles shitées et sidaïques du « *love & peace, surfin' USA* » du hippysme californien, l'expansion mondiale du néo-libéralisme économique et financier à l'anglo-saxonne selon Ronald Reagan et Margaret Thatcher.

Comment évaluer les standards culturels de la **quatrième génération (née après 1990)**, apparemment centrée sur un nombril pacifique du très cotonneux village global du monde plat³⁴, façon « *Star Wars* »³⁵ ou 1984³⁶ ? *Improbable*, disent-ils, plutôt que *formidable*, il est en passe de devenir hostile depuis le crash du 11 septembre 2001, brutalement grossier, terrorisant et totalitaire, sous le triple patronage du scandale des subprimes de Lehman Brothers³⁷, du réchauffement climatique³⁸ et du choc des civilisations monothéistes³⁹ en subissant le renouveau du péril jaune et le réveil africain ? Furent-ils concernés par la dernière guerre sanglante des Balkans ? Le sont-ils par la guerre civile en Ukraine ? Ont-ils lu Gérard de Villiers⁴⁰ et Jacques Attali⁴¹ qui prévoient tous les deux une troisième guerre

mondiale en 2015 ou 16, que le casus belli soit en Syrie ou dans la mer du Japon ? Les travaux de Kondratieff⁴² la datent plutôt vers 2018-2020, mais ils ne tenaient pas compte des *disruptive technologies*⁴³. Seront-ils mieux protégés par le bouclier fiscal que par les arts martiaux ? Plutôt que des petits pois, toujours appréciés au temps des restrictions, ne vaudrait-il pas mieux avoir une kalachnikov chez soi ?

2. DE LA SIXIEME AU BACCALAUREAT.

Autre approche anthropo-sociologique de la jeunesse française de 1945 à 2015, soit soixante-dix ans de coexistence de nos quatre générations trentenaires ? Il faut grosso modo sept années de lycée ou de collège pour former un bachelier. Coexistent donc aujourd'hui dix générations de bacheliers dans un pays qui est passé de la ruralité du XIXe siècle à l'urbanisation numérisée à marches forcées, éduqués qu'ils/elles furent à l'aune d'innombrables réformes génératrices d'hétérogénéité culturelle au détriment de la connaissance de sa propre balistique nourrie de l'histoire de son passé. Celle-ci, gênante idéologiquement, s'avère ignorée de nos (arrières-)(arrières-)(petits-)enfants, quand elle n'est pas occultée délibérément comme le pense Alain Finkielkraut⁴⁴, le fils d'un couple juif polonais, naturalisés français en 1950, immortalisé au quai Conti, plus tôt que Luc Ferry⁴⁵, son cadet, il est vrai. Pour avoir travaillé dans un « brain-storming » dédié à ce que pourrait être le futur Musée de l'Histoire de France, je regrette que cet excellent projet de Sarkozy ait été torpillé par Hollande.

Diviser pour régner sur une masse populaire médiocre abaissée au ras du plancher, et gouverner grâce à une élite héréditairement fortunée par des privilèges exorbitants ? C'est ce que pensent les cyniques depuis Machiavel, mais aussi ceux/celles qui ne se retrouvent plus dans la devise républicaine, rétablie par Charles De Gaulle en 1944 : où est la vraie LIBERTE dans l'EGALITE pour une FRATERNITE prospère ? Ma tante, comme les déportés des deux sexes, résistants politiques ou victimes

de l'Holocauste qui revinrent en survivant après le « bain », fut intensément républicaine quoique convertie à un marxisme. Moi, j'ai appris dès 1943 « **TRAVAIL, FAMILLE, PATRIE** » ; j'ai chanté « *Maréchal, nous voilà...*⁴⁶ » et « *Je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien...* », bien avant la « *Marseillaise* », un hymne national connu dans le monde entier où il est le symbole du chant guerrier appliqué à la défense de la liberté, et le « *Chant du départ* » ! Je peux toutes les entonner aujourd'hui à pleins poumons, avec bonheur et sans vergogne.

3. Règlements de compte entre Français de 1945 à nos jours.

Reprenons notre classification générationnelle pour discerner des lignes de fractures à considérer pour adapter notre prosodie à nos millions de lecteurs francophones potentiels épars sur les cinq continents.

Pétain versus De Gaulle⁴⁷ - du Front populaire à la Ve République⁴⁸ ?
via l'État français, la IVe⁴⁹ et mai 68.

De l'antisémitisme et l'islamophobie ?

3.1. Dans la foulée de la seconde guerre mondiale et de la Libération, la France de mes parents dut régler les comptes de la collaboration avec Vichy et l'occupant germanique versus la résistance gaulliste ou de l'intérieur, cette dernière subdivisée par l'adhésion au marxisme-léninisme thorézien ou son rejet; je fus définitivement éclairé en 1954 sur ces tensions et ses séquelles, à Paris, j'insiste, par le film bouleversant d'André Cayatte, « *Avant le déluge* ». Certes, il n'y a pas dans le scénario de personnages marqués par la déportation, mais c'était la première fois que, provincial scolarisé dans la Bretagne gallo⁵⁰ puis à Angers, je prenais conscience que je ne savais rien de la judéité dans l'Hexagone, guerre comprise. Je ne souviens pas d'avoir vu ou connu des juifs⁵¹ sur les bancs de l'école des Frères de Martigné-Ferchaud, puis du Lycée David d'Angers ; si ce fut le cas, je ne les avais pas identifiés comme tels. J'avais lu, dès sa

sortie en livre de poche, « *Le journal d'Anne Frank* »⁵², comme un roman, émouvant, bien entendu, mais qui ne me concernait pas et, en tout cas, moins que les *Biggles* et les *Worrals* du Captain W. E. Johns⁵³.

Enfin Pierre Mendès-France⁵⁴ vint ! Ma question sur la rationalité de l'antisémitisme posée alors à ma regrettée amie Claude B., *Louise de Marillac* bachelière en 1947, catho de droite s'il en fut mais avec qui on pouvait polémiquer, je n'obtins qu'un inconsistant « *Mais ils ont crucifié le Christ !* ». Piètre argument, pensai-je alors et ce, d'autant plus que les chrétiens sociaux allaient volontiers voir sur place ce qui se passait dans les kibboutz du tout jeune état d'Israël. J'avais été initié à l'humour des juifs sépharades algérois lors de mon séjour à Kherba où passait en boucle le 33-tour d'un chansonnier qui faisait esclaffer son monde, sauf moi qu'il choqua; faute d'en avoir rencontré là-bas pour mieux les comprendre, je l'avais trouvé vulgairement grossier, d'une insupportable cruauté ; avec le recul, la famille Hernandez et Enrico Massias étant passé par là pour faire accepter aux Francaouis la diaspora d'Afrique du Nord, chrétienne, juive et musulmane confondue, je serais plus enclin à l'indulgence vu que cette culture commune et multipartite que nous avons, nous les héritiers de l'Empire de Charlemagne, trouve ses racines les plus profondes dans la Genèse, la prolificité de Noë et son ivresse coupable, les destinées de ses fils Sem, Cam et Japhet.

En septembre 1962, alors que, parisien depuis peu, je traversais une phase de déstructuration mentale, heureusement transitoire et re-formatrice⁵⁵, je fus brutalement mis devant la réalité dramatique de la Shoah vécue par les ashkenazis⁵⁶. À la station Duroc, nous discussions « de chasse et de chiens »⁵⁷ sur le trottoir, devant la terrasse du *François Coppé* où le groupe d'externes de Necker-Enfants malades auquel j'appartenais « tenait état »⁵⁸ à l'heure du café. Je fus brutalement sorti de mon absence torpide par la saisie du col de ma veste par mon collègue, K..., qui m'apostropha ainsi d'une voix furieuse : « *Ah ! Mais je te reconnais ! Tu étais garde-chiourme à Auschwitz quand*

j'y suis arrivé en 44. Tu ne t'en rappelles pas, espèce de saloperie d'ordure ! Les raclées, les coups de pieds dans le cul ! La chambre à gaz ! Tu croyais que j'allais y passer ! Salaud !... » — Suivit un bref silence pendant lequel il accentua un insistant mouvement de palpation du revers du col du veston entre son pouce et son index, avant de reprendre d'une voix plus douce, interrogative, quasiment mercantile, son regard figé sur le mien... – « *C'est de la laine ?* ». K... était un fils d'émigré polonais appelé à une brillante carrière hospitalo-universitaire. Il m'a stressé ce jour-là au point que je mettrai des jours à comprendre tous les sous-entendus d'une historiette que je n'oublierai jamais.

3.2. Les Français de ma génération furent principalement concernés par la guerre d'indépendance de l'Algérie à intégrer dans le cadre de la décolonisation africaine après celle de l'Indochine. Sur les bancs des écoles de la métropole de l'après-guerre, il y avait de rares enfants originaires des colonies, tous très populaires dans mes classes, à l'image de célèbres sportifs : le coureur de fond Mimoun, le footballeur Ben Barek, le cycliste Zaaf, le sauteur Thiam Papa Gallo, le boxeur américain Ray Sugar Robinson. Tous les garçons savaient dès la prime enfance qu'ils devraient être soldats comme papa et, ce faisant, rompre le cordon ombilical avec la maison-mère ; selon les années, la conscription lors du conseil de révision dès les vingt ans sonnés les conduirait à *préparer la guerre pour avoir la paix*. Pour la majorité de mes contemporains, la guerre d'Algérie où, vite, on envoya le contingent, fut l'occasion de la vraie découverte de l'humanité du monde arabo-musulman. 1958, l'émeute d'Alger amène Charles De Gaulle à la tête de la Ve République en revitalisant de façon malsaine le mythe d'une Algérie Française irréaliste depuis la déroute de l'armée française en juin 40, puis le débarquement des armées alliées en Afrique du Nord. Auparavant, les campagnes françaises étaient sillonnées par des marchands de tapis ambulants, des *crouillats*, plus souvent berbères qu'arabes. Mes parents, qui s'étaient rencontrés à Sarrebourg à l'infirmerie d'un régiment de tirailleurs algériens qui les révéraient, lui médecin, elle infirmière, les recevaient toujours courtoisement. J'ai hérité de cette vertu d'antiracisme, fortement mise à l'épreuve durant le quadrimestre passé à

l'âge de vingt ans à la SAS de Kherba et au 2/30 régiment d'artillerie d'el-Aneb⁵⁹. Là encore, par le cinéma populaire⁶⁰, j'avais auparavant été initié aux faits et méfaits du racisme développé hors du monde médical (bien) protégé par le Serment d'Hippocrate et (moins sûrement) la Convention de Genève.

« *Quand j'entend le mot culture, je sors mon revolver* ». Joseph Goebbels.

(La suite de cette réflexion dans la préface du tome 1 de la série
RAVENSBRUCK 2015)

RAVENSBRÜCK'2015 – L'étrange enquête de Charles-Icelui-Chapeau.

CHAPITRE 1 : DE PARIS À VERDELAIS

« Je cherche et je ne me rappelle pas. Je cherche mais c'est comme un trou et je ne veux pas tomber ». Marceline Loridan-Ivens⁶¹.

Nuit du JEUDI 7 AVRIL 2011, de 5 heures à 8 heures du matin...

— Achtung ! Kinder ! Verboten ! Raus ! Schnell !⁶², hurle, cramoisi, Eric von Stroheim déguisé en WaffenSS avec la minerve de la La Grande Illusion... — ¡Pega porque no te la donaré!⁶³, chante le visage triste et las d'une femme brune sans âge aux longs cheveux sales et mal peignés, tout en tendant en avant une main décharnée... — Emshi! Emshi gourbi! Rhlas ! Fissa ! Nadinbouk !⁶⁴, vocifère un arabe mal rasé habillé d'un treillis kaki camouflé et coiffé d'un tarbouch tricolore, sur l'approche démoniaque d'un fellagha mort de cinq balles dans la peau, enlacé par du barbelé autour d'un poteau de bois flottant au milieu d'une place vide aux maisons blanches... — J'ti dis d'risti, m'sio, ti risquis rien, un dirham, s'ti plit!⁶⁵, supplie un yaouled en djellabah blanc-sale avec son crâne tondu et sa longue mèche frontale de cheveux noirs flottant sur fond de Koutoubia et de ciel violet strié d'un éclair de chaleur foudroyante... Saignant et couturé de points de suture, un coquart sur l'œil droit, un malabar noir en smoking rose et short Everlast, flanqué à sa gauche d'une escort-girl oxygénée à la jupette ultra-courte en jean délavé brodé de pâquerettes roses et au corsage vermillon boutonné au nombril, ouvrant généreusement au regard une poitrine siliconée à la Pamela Anderson sur un corps de Paris Hilton, lui

offre de son poing ganté un uppercut en rugissant: — Schiess! Watch your step, fuckin' bom !⁶⁶ ,... Là, survient le maître d'hôtel de chez Lipp, habillé en Alsacienne, tenant dans ses mains douze pintes de bière : — Achtung ! Oayo gosaïmas Chapeausan! Djib el cahoua!⁶⁷ ... Bourvil en mousquetaire se lève au milieu des dîneurs de derrière la vitre art-déco et gueule en bégayant: — Skol! Vranzais touchours intisciplinés !⁶⁸ ... L'Ange bleu en smoking et œillet rouge applaudit et chante:— Ich bin von Kopf bis Fuß auf Liebe eingestellt.⁶⁹ ... Et Louis de Funès en toréador d'ajouter en faisant chut! de la main gauche alors qu'il brandit avec la droite une cruche en verre de beaujolais Dubœuf: — Kippis!... Chuuuuuttt! Les boches! Schnell! La Gestapo !⁷⁰ ... Trois marins asiates en tenue, enthousiastes, leur portent un toast: — Marlen-e Bardot, Bardot! Danke schöne! Campé! Campo! Campaï! Vízontatachla!⁷¹”... Marina Vlady apparaît en madone de sleepings au bras de 007 dans le wagon-restaurant de l'Orient-Express... Balançant sa longue chevelure blonde de puissants revers de tête, elle chante les bateliers de la Volga, tout en cognant d'un violent coup de genou les burnes d'un evzone de deux mètres de haut qui lui a flanqué une énorme claque sur les fesses et exhale un: — Once again, Melina! Efcaristo kalimera!⁷² ... Fondu enchaîné sur la Loire et le château d'Amboise... — Heil Hitler! Kaputt Kamarad! E pericoloso sporgiersi ! Zie Kommen! I wanna pee on your ass!⁷³ , revient à la charge, du haut d'un donjon, le tournoyant WaffenSS, habillé d'un kimono garance, déboutonnant sa vareuse feldgrau pour montrer une verge rabougrie qui commence à pissoter un jet minable...

... L'homme ouvrit alors les yeux et déjà il sentait couler sur ses cuisses un filet d'urine tiède qu'il ne pouvait contenir tant sa vessie était pleine. Le cauchemar s'acheva sur un réveil en gueule de palissandre dans une pièce éclairée par une ampoule plafonnière. Alors, comme sur un diaporama PowerPoint, la vie se réorganisa sous forme de quatre, puis huit, douze slides... par minute, en progression géométrique. Il était allongé tout habillé sur le dessus vert amande d'un lit étroit, non défait, sur lequel il avait dormi à plat dos, comme un plomb, sans même se retourner ni tomber sur le

plancher carrelé couleur brique marqué par des traces de deux variétés de semelles boueuses, des baskets de taille 46, les siennes, des mocassins de taille plus petite, d'une femme ou d'un grand enfant. De la petite fenêtre rectangulaire au verre extérieur encore embué, très haut située sous le plafond, sortait une lumière qui ressemblait à l'aube d'une journée nuageuse. Mécaniquement, il chercha quelque chose sur une tablette imaginaire et sa main buta sur un interrupteur qui alluma un spot mural de 25 watts. Il voyait tout flou, il avait perdu ses lunettes ou quoi ? Ses lunettes, réflexe conditionné à l'évidence, il les cherchait comme ça tous les matins. Contre le mur opposé, il y avait un lit similaire dont le couvre-pied bleu roi était froissé alors qu'il était vide d'un occupant qui avait rejeté loin le drap du dessus et la couverture à son lever; une tache de sang maculait le mince oreiller. La chambre, dépouillée, aux murs et plafond peints de couleur sable gris immaculée, devait faire dans les douze mètres carrés. Il n'y avait pas de minibar, le sommaire appareil de téléphone était mural près de la porte, une feuille de papier plastifiée à l'entête de la chaîne d'hôtel XROOM annonçait, dans les quatre langues européennes usuelles et le japonais, que le wifi était accessible contre le paiement de cinq euros par jour; la télé était hors service et, de toute façon, Canal+ n'était plus disponible depuis décembre dernier, disait un papillon rose racorni collé au milieu de l'écran. Dans la corbeille à papier située sous une petite table laquée crème sans tiroir, trois kleenex usagés avaient été jetés par une personne enrhumée ayant saigné du nez. Il n'y avait qu'un rideau à tirer pour entrer dans le cabinet de toilette en plastique blanc mat au plancher antiglisse; cependant qu'il urinait assis sur une petite cuvette, il constata que de la douchette sortait une serviette blanche traînant sur le sol, trempée d'eau froide, et le trognon d'un mini-savon ; sur le miroir, on lisait MERCI, mot tracé à la va-vite avec un rouge à lèvres couleur cassis. Il était donc dans une chambre double d'un hôtel autoroutier bas de gamme, propre et fonctionnel pour tirer un coup *cheap*, probablement à vingt euros la nuit, qu'il habitait ou avait habitée avec une personne accompagnante de sexe féminin... ou un travesti, ce qui était moins probable vu les petits pieds.

L'homme, au regard noir dépoli encore vitreux scrutant le miroir à le

toucher d'un front dégarni, constata sa face creusée de fatigue qu'il ne reconnut qu'à grand peine, étreignit sa tête toujours dolente et la massa à pleine paume de ses deux mains déployées comme Lino Ventura en plein cirage avant de cogner de nouveau. Il étira jusqu'à la crampe ses membres noués et douloureux. L'eau était à peine tiède, il renonça à la douche. Il se lava les mains avec le reste de la savonnette râpeuse, rafraîchît avec l'autre serviette-éponge son visage à la barbe déjà dure et lissa vers l'arrière ses cheveux poivre et sel coiffés à la britannique avec une raie sur le côté gauche et la nuque très dégagée. Réflexes automatiques d'un homme bien éduqué, mais encore absent du temps réel, à la bouche épaisse et la langue sale : sans brosse, sans dentifrice ni gobelet, il fit glisser le linge sur ses dents pendant deux minutes et rinça sa bouche avec de l'eau aspirée du creux de sa main gauche. Il n'avait pas de bagage pour se rhabiller de propre. Il refit le nœud de sa cravate chiffonnée à motif thibétain sur fond jaune d'or, fit maladroitement sauter un bouton de patte du col de sa chemise anglaise bleu marine, vérifia ses boutons de manchette plats en or pâle, retapa vaguement sa veste en velours rouge ponceau rapiécée de cuir noir aux coudes et resserra la ceinture de son Levi's fripé qui tombait sur d'étonnantes chaussures montantes en toile marron, à semelles épaisses et boueuses qu'il peina à lacer. Il fallait sortir et voir dehors, ne fut-ce que pour savoir où il était. En France certainement, au sud de la Loire probablement, sinon il se fût réveillé chez lui ou dans un hôtel moins miteux. Il prit conscience en effet qu'il était un Parisien de la Rive gauche, du XIV^e arrondissement, plus précisément du quartier Pernéty, 75, rue Lebourg. C'était ce qu'indiquait sa carte d'identité et que confirmaient son permis de conduire, son chéquier, sa Visa Gold, sa carte Vitale, une carte de diabétique et quelques autres documents qui portaient les mêmes nom et prénoms, Charles-Icelui, Marie, Arthur Chapeau, né le 30 juillet 1940, à Villepot, 44110 Loire-Atlantique. Il habitait rue Cujas, à Paris, 5^e arrondissement, l'autre adresse devait donc être celle de son bureau. Il possédait cent soixante euros en coupures de vingt toutes neuves, un billet de cinq usagé et de la mitraille dans la sous-poche droite de sa veste. Sa clé de voiture était dans la poche gauche de son pantalon sous un mouchoir en coton humide dans lequel il se moucha; la carte grise et l'attestation de l'assurance étaient dans sa poche revolver droite.

Le sens de l'espace en relief lui revint en sortant sur le palier. La chambre était au rez-de-chaussée de l'hôtel où elle donnait, comme cinq autres, sur un couloir d'une quinzaine de mètres de long carrelés à l'identique. Il atteignit le hall d'entrée. Du comptoir en formica imitation teck, émergea la tête du veilleur de nuit, sosie de Carette dans *La Règle du jeu*, se leva et lui annonça qu'il était six heures quinze du matin, le 11 avril 2011.

— « Bonjour m'sieur Chapeau ! Vous avez l'air de pas savoir où vous êtes ! Pas étonnant, v'là vos lunettes que vous avez oubliées quand vous avez enregistré ! J'ai pas osé vous prévenir quand j'les ai r'trouvées, il était trop tard ! La tempête, ici, ça s'est arrêté seulement vers minuit... Un vrai miracle que j'veus ai pris en pitié !... Y m'restait une chambre que j'ai pu vous donner pour la nuit seulement. Normalement, j'aurais pas dû pasqu'elle est louée à partir de huit heures par un habitué de Saujon qu'a une femme dans l'coin... C'est bien d'être descendu maintenant pasque la femme de chambre doit la remettre au propre avant. J'sais bien, y'a pas la télé dans la chambre, mais vous savez pourquoi ? À la Noël, y'a une bande de loubards de toutes les couleurs qu'a loué tout l'rez-de-chaussée pour fêter la Saint-Charlot, pas la naissance du p'tit Jésus, pour sûr, et on s'est fait piéger ! Y-z-on fait une java pas possible et y-z-on regardé le film X sur Canal+ dans les six chambres en même temps ! Y-z-on baisé les filles à tour de bras ! J'ai dû appeler les flics, mais y-z-ont mis du temps à venir... Le problème, c'est qu'y avait une mineure de treize ans qu'avait l'air d'en avoir vingt... Y'en a un qu'a sorti un opinel et qu'a commencé à faire des coupures sur les fesses d'une grosse black qui faisait une pipe à un gus pendant qu'un aut'e en dessous y la baisait, lui, excusez-moi de l'dire comme à la radio, y arrivait pas à l'sodomiser pasqu'y bandait pas... Alors, là, ça a commencé à cogner dur et y avait du sang partout... C'est pour ça qu'les peintures sont neuves et qu'on a fermé la télé à c't'étage... Depuis on fait gaffe quand on r'çoit des clients en groupe, sauf quand c'est com' les Bulgares et les Serbo-Croïtes qui voyagent avec un tour-opérateur qu'on connaît... Vot'dame, enfin, la fille, est partie à cinq heures pasqu'elle espérait continuer en stop sur Bordeaux avec un camion. Elle m'a dit qu'y faudrait vous réveiller en sonnant assez longtemps pasque vous écrasiez des

masses. J'allais l'faire dans cinq minutes... C'est drôle, elle était comme une cave, mais elle avait l'air presque jouasse en partant alors qu'c'est sûrement une paumée qui va pas tarder à être en manque. J'espère qu'elle est pas partie avec vot'fric ou vot'Visa ! Bon! J'suis content qu'vous ayez vérifié, ça m'aurait emmerdé de témoigner chez les flics, y font chier, ça prend trop d'temps pour rien quand c'est pas un Brink's qui s'est fait braquer... Surtout d'puis le scandale de Noël dernier qu'est pas encore jugé... Vous avez dû lui faire du bien, quoique, sans vouloir vous désobliger, elle a bien moins bon genre que vous... Vous savez pourquoi j'vous ai pris ? Vous sentiez pas l'alcool et la fille était pas parfumée au patchouli ! J'peux plus piffer les mecs bourrés, et ici, avec le cognac et l'pineau, c'est pas c'qui manque à la tombée du jour. J'piffe pas les parfums pour moukères non plus. Elle, hier soir, elle avait pas un poil de sec, qu'elle avait, ça s'voyait à travers ses d'ssous jusqu'à ses nibards quand elle a ouvert son blouson complètement transpercé. Du simili chevreau en toc, pas du cuir! Pas mal d'ailleurs ses tétons, quoique j'les préfère larges comme une belle tranche de salami sur deux melons, et elle port'pas de wonderbra, comme vous l'savez sans doute si vous l'avez sautée ! Mais j'vous demande pas d'détails, l'intimité du client, c'est sacré, tant qu'on crie pas au s'cours ! ... Vous auriez pu trouver mieux dans le genre gironde sur le terre-plein, du côté des camions, attention, pas du côté des romanos qui surinent facile quand on veut tripoter leurs gonzzesses, mais c'est vrai qu'avec le sida et la ch'touille vaut mieux savoir où s'qu'on trempe son biscuit, surtout qu'les capotes ça s'rapieçe pas et y'en a qui sont d'vraies passoires... Y font ça dans leurs cabines, pas à l'hôtel, trop cher pour eux, surtout ceux qui viennent de l'Est et même du Moyen-Orient, des pays en stan. Et même les Ibériques aussi, y z'y r'gardent ! Ici, on a surtout des VRP de p'tites boîtes qui rament pas fort et des p'tits jeunes qu'osent pas baiser dans l'herbe ou des mecs qu'ont des motos ou des filles qui veulent s'laver l'minou après... Bon, c'est pas tout ça, moi, j'ai fini ma nuit... Vous avez payé d'avance et, comme vous pouvez voir, y'a pas d'restaurant... Pour le p'tit-déj, faut aller au prochain restauroute à une trentaine de kilomètres pasque les bistrots du coin y-z-ouvrent pas avant une bonne heure et y-z-auront pas l'pain avant 8 heures... Oubliez pas d'prendre vos RTT, z'avez vraiment pas l'air bien dans vos pompes. Tiens, vous portez des baskets ! Ben ça alors, un vrai

bobo comme y disent dans l'poste ! Moi, j'suis sur NRJ en continu ! Take care ! qu'y disent les British qui couchent ici !...

— « *Au revoir, Monsieur, et merci pour hier soir!* », répondit l'homme en laissant le billet de cinq sur le comptoir, aussi pensif qu'il était resté absent sous ce déluge qui faisait du Carette un nouvel Audiard... Il poussa la porte vitrée à ressort pour gagner le parking. Carette ressortit pour brailler en gesticulant du bras droit que l'entrée officielle était juste à main gauche de l'hôtel en sortant. Il avait pris un chemin qui ne figurait que sur la carte d'état-major ou Google Maps... *À s'demander comment il avait fait!... Pas bien qu'y va c'type, il a oublié d'prend'e sa facture!*”

L'homme sortait, abruti, reprenant pied difficilement dans la vie matinale à travers un paysage totalement inconnu de lui. C'était un grand espace ingrat, plusieurs hectares balayés par un vent de sud-ouest encore fort, mais sans pluie, dont la division en plusieurs secteurs de couleurs différentes, curieusement, rendait le sens du temps à l'homme qui les parcourut d'un lent regard circulaire. D'un mouvement circulaire automatique du bras gauche, il découvrit autour de son poignet, attachée par un bracelet en croco noir ramolli par la pluie, une montre quartz à aiguilles au verre brisé qui s'était arrêtée la veille à neuf heures dix-huit, du soir sans doute. L'hôtel avait été bâti dans un coin sud-est, partiellement masqué par des chênes aux branches à peine bourgeonnantes de leurs feuilles, le printemps s'attardait, et nombre d'entre elles rompues par la tempête gisaient au sol ou jonchaient le toit de l'appentis jouxtant le bâtiment principal. Il restait une douzaine de voitures, sept camionnettes et un vieux car de touristes macédoniens, tous installés en épi sur le parking goudronné qu'il fallait traverser pour gagner l'entrée de l'hôtel. Il finit par repérer la sienne, une Clio Initiale noire de 2004 aux vitres très fumées, qu'il avait laissée à l'écart à une centaine de mètres, sans doute pour entrer plus vite dans l'hôtel, obliquement sur le talus qui bordait un sous-bois de jeunes arbustes qui deviendraient un jour des conifères de vingt mètres... Soulagé de savoir qu'elle était là, il la négligea pour découvrir plus loin un champ d'herbe à grosses touffes vertes sur lequel stationnait sur deux rangées une dizaine des roulottes tractées par des limousines de grosses cylindrées comme on en faisait dans les années 1960 pour véhiculer huit passagers sur deux banquettes ; le seul signe de vie

était l'abolement d'un chien attaché par une chaîne à la barre anticollision d'un vieux 4x4 japonais jaunasse rescapé d'un Paris-Dakar d'avant le crash de Balavoine... Plus à droite, il y avait un espace vide en dehors d'une vieille baraque au toit en tôle ondulée rouillée, posé sur des parpaings, à côté d'un puits circulaire à l'ancienne avec son système de poulie et une chaîne à maillons pour manœuvrer un seau posé sur un socle occlusif bétonné pour cause de sécurité... Suivait le parking à camions en terre désherbée et caillouteuse, parsemée de grandes flaques d'eau boueuse et d'huile de vidange. Plusieurs d'entre eux étaient partis dès la fin de la tempête comme en témoignaient de profonds sillons creusés par d'énormes pneus encore crénelés ou déjà lisses. Il en restait cinq, deux polonais, un portugais, un tchèque et un espagnol, groupés autour d'un brasero central, à courte distance les uns des autres. Un soleil pâle pointait à peine à l'est alors que des nuages épais commençaient à se reformer. Le portugais était prêt à partir en noyant l'arrière de son véhicule d'une fumée noire... Pour fermer le périmètre, un grand champ labouré d'une terre brune et grasse d'où rien n'émergeait, un lopin de petits ceps de vigne taillés à ras, une bâtisse ancienne en pierre meulière, au toit en tuiles assombries par la pluie qui devait encore servir de hangar aux bouilleurs de cru et dont la grande porte coulissante est fermée par une grosse chaîne et un énorme cadenas... L'homme découvrit alors la voie d'accès empruntée la veille, un chemin au goudron usé d'une trentaine de mètres de large, bordés de hauts talus stabilisés par des troncs ébranchés de chênes verts et des noisetiers alternés. Un break 504 qui fut vert bouteille, maintenant rouillé et dépecé de ses éléments vitaux, occupait un des fossés inondés. Il s'en souvint, il avait failli y frotter le côté droit de la Clio au moment où une courte rafale de grêlons matraquait son pare-brise et faisait patiner ses essuie-glaces. Il se mit à frissonner.

Que faisait-il là ? Dans quel état allait-il trouver sa voiture ? C'était une nouvelle et profonde incitation à revenir à la réalité de sa personne par une réflexion politique. Il s'en voulut de s'inquiéter à l'aperçu des roulottes des romanichels; ça heurtait sa sensibilité de gauche héritée de Mendès-France dont il était devenu un supporteur, en 1955, au moment du Front Republicain. La moitié inférieure de la Clio était couverte de boue et ses

pneus larges n'étaient pas à plat. Aucune des vitres maintenant embuées n'avait été brisée à la masse ni découpée au cutter. La télécommande contenue dans la clé de contact fonctionna à une quinzaine de mètres avec un *sclap* sonore des portières libérées, de bon augure. Aucune d'elles ni le coffre arrière n'avaient été forcés. Ses deux valises étaient là, intactes, comme étaient méticuleusement rangés son trench-coat, son parapluie de golf écossais, son attaché-case de cuir fauve, ses deux sacs, l'un à dos qui contenait son ordinateur portable, l'autre était un grand sac de sport américain transformé pour loger son magnétophone, son appareil photographique, son caméscope et leurs accessoires, un outillage d'amateur éclairé qu'envieraient bien des professionnels de l'image et du son convertis au numérique. Fallait-il que ce fut une tempête démente pour qu'il ait laissé tout ce précieux saint-frusquin dans le coffre! Il ne se souvenait pas d'avoir jamais fait cela. Rien de particulier ne heurta son regard de moins en moins vitreux, ni sur le hayon, ni sur la banquette arrière où régnait son désordre habituel fait de petits-beurre éventés sortant en vrac d'un paquet ouvert l'an dernier, d'une bouteille d'eau minérale gazeuse en plastique vert à moitié vide, d'une boîte de kleenex sur laquelle plusieurs postérieurs s'étaient assis, une demi-douzaine de cartes routières qui avaient subi le même sort, un guide Michelin 2005, une infirmière en poupée Barbie dépoitraillée oubliée par une petite-fille le week-end dernier, des miettes de pain et de croissants, des taches de confiture de fraise caramélisée incrustées sur un vieux numéro du *Monde* annonçant l'élection d'Obama... Tout cela sur une couverture écossaise du clan Lucas, nom de jeune fille de sa belle-mère, achetée à Glasgow en 1970...

Il s'installa sur le siège du conducteur, boucla sa ceinture de sécurité, poussa le levier de la boîte de vitesse automatique sur P, fit démarrer après deux ou trois hoquets un moteur complaisant qui se mit à ronronner suavement en émettant brièvement une grosse fumée blanche, alluma la radio FM préréglée sur FranceInter qui annonçait un putsch militaire en Albanie et aux Comores, après ceux du Maghreb. Il allait être huit heures moins le quart à l'horloge du tableau de bord, il s'en souvenait, bloquée sur l'heure d'été, il était donc une heure de moins. Il brancha le GPS qui, à son étonnement, indiqua un lieu-dit à droite de l'autoroute Aquitaine entre

Saintes et Saint-André-de-Cubzac, à la hauteur de Souillac. Le siège avant droit recouvert de cuir avait conservé l'empreinte humide d'une forme humaine et surtout il découvrit, sur le tapis de sol, un kleenex mouillé et taché de sang, identique à ceux trouvés dans la corbeille, il y avait maintenant une heure. Il régla de nouveau le GPS sur Sauternes pour rejoindre l'autoroute et sortir au prochain relais. Surprise déplaisante, son pied gauche libéré par la boîte automatique buta sur un objet qui se déroba en glissant vers la console centrale; c'était son téléphone mobile encore enkysté dans la glaise qu'il avait écrasé la veille sur une aire de repos en quittant la voiture trop violemment pour sans tarder aller vider sa vessie implorante sur un tronc de sapin; il l'avait laissé connecté par un câble à l'allume-cigare, manœuvre inutile car il avait oublié qu'un gamin l'avait vicieusement esquiné, le week-end précédent, en enfonçant son feutre bleu dans le canon pour voir s'il rebondirait une fois la pression relâchée ; il en restait, entre autres stigmates, un tag indélébile sur le pare-soleil du passager, un mot inachevé car il avait reçu une mandale dont il se souviendrait longtemps avant qu'il n'ait réussi à terminer un D après avoir écrit MER. Il mit le levier de la boîte sur R, recula de vingt mètres, fit un demi-tour parfait qui le rassura sur sa lucidité, passa sur N et s'engagea sur le chemin goudronné de l'entrée officielle, effectivement de bonne qualité celui-là.

En voulant gagner l'entrée de l'autoroute par un segment de nationale, Charles-Icelui Chapeau passa par un court virage à 60° sur la droite. Alors, il se souvint...

Flash-back sur mercredi-jeudi 6-7 avril 2011, de 15 heures à 8 heures⁷⁴

Alors, il se souvint... Nettement d'un ciel plombé de nuages violets, presque noirs, chassés vers l'est par un vent violent à ne plus pouvoir marcher droit debout, sillonnés d'éclairs zigzagant sur 50° de largeur... D'un relais autoroutier Total après Niort, plus précisément à Vouillé-Gascougnolles, où... oui, c'était cela ! La veille, donc le 6 avril, vers quinze heures, il avait fait le plein d'essence, bu un express allongé sans lait ni sucre et entrepris une sieste en allongeant son siège... Qu'interrompt brutalement une tornade avec des grêlons de la grosseur d'une noix, suivie d'un déluge de pluie avec des bourrasques de vent de force 8 ou 9. Elle dura une bonne demi-heure avant de se calmer provisoirement par un grésil. Il se dirigeait vers l'autoroute en roulant à 30 kilomètres à l'heure pour ne pas se faire piéger par le radar avant d'aborder un virage sèchement serré, presque à angle droit sur la droite. La pluie reprenait brutalement. ; C'est alors qu'au milieu de la courbe, bondit, de dessous un mélèze vers sa voiture, une silhouette tenant de l'épouvantail à moineau qui l'obligea à stopper une vingtaine de mètres plus loin en dérapant un peu. À travers la fenêtre embuée, il était impossible d'identifier le sexe, ni l'âge du spectre vêtu de noir que coiffait, enfoncé jusqu'aux sourcils, un chapeau de paludier au large bord qu'il tenait de sa main gauche cependant que la droite brandissait un rectangle de carton ondulé ramolli sur lequel avait bavé une encre rouge dessinant en caractères pop soulignés de noir un *BO D AUX* délavé. Trempé comme une soupe, le spectre aurait dissuadé quiconque de le faire monter ailleurs que sur le plateau à ridelles du camion d'un maraîcher vampirophile. Charles-Icelui Chapeau, dépassé par le stress brutal que cette apparition inopinée induisait sur sa cervelle, débloqua l'ouverture de la porte à travers laquelle s'engouffrèrent l'épouvantail, la pluie, le froid et la buée.

— « *Merci de vous être arrêté !* », émit la forme d'une voix sourde et enrouée, vite secouée par une quinte de toux grasse et trois éternuements étouffés dans le pli de son coude droit.

Il alluma le plafonnier et lui tendit la boîte de kleenex qu'elle prit d'une main glacée aux ongles écaillés couleur lie-de-vin. Elle se moucha plusieurs fois et ne put cacher l'hémorragie nasale qui maculait le dernier kleenex devenu éponge.

— « *C'est souvent comme ça quand j'attends mes...* », émit la voix en traînant sur le dernier mot qu'elle ne put se résoudre à prononcer.

Le spectre, en relevant la tête, révéla une portion de visage imberbe, émâcié, d'autant plus pâle qu'il avait, sous un assez grand nez busqué rougi par le froid et le rhume, une large bouche colorée par du rouge à lèvres cassis. On aurait dit un comédien cardiaque qui se serait fardé pour jouer le Malade imaginaire juste avant de syncoper. Quand il enleva son chapeau détrempé, tomba jusqu'aux épaules une chevelure noire hachée en mèches raidies plaquées sur sa peau. C'était bien une femme, sans pour autant éliminer un travesti. Il chercha son regard, le trouva sombre, morne et terne au fond d'orbites creuses aux paupières de noctambule attardée, sous des sourcils horizontaux trop broussailleux. Se rendant compte qu'à part la couleur des yeux et le rouge à lèvres, lui-même devait avoir les mêmes marques faciales d'un voyage éternellement cauchemardesque, il eut une vague bouffée de compassion qui lui fit oublier qu'elle n'avait pas lésiné sur le piercing, des oreilles à la racine du nez. Il détestait les punks et leur idole, Mylène Farmer, qui lui semblait être responsable de leur prolifération et de leur goût immodéré pour les fards hémoglobins et la quincaillerie barbare. Ceci pensé et après un profond soupir d'impuissance, il poussa le chauffage à fond et lui proposa, sans trop savoir s'il fallait l'inciter à enlever le plus gros de ses vêtements, de s'enrouler dans la couverture de survie qu'il avait en permanence dans le coffre à côté du gilet de secours Lagerfeld et du triangle de détresse. Il n'était pas question de repartir sans avoir neutralisé cette buée collant sur les vitres. La femme hésita à donner une réponse ; en fin de compte, ni l'un ni l'autre ne savaient ce qu'il convenait de faire pour éviter de mourir de froid et rien ne les dissuadait plus que l'idée de sortir une nouvelle fois dehors. Le mieux était de repartir le plus vite possible.

— *Vous allez sur Bordeaux ?* demanda-t-elle dans un souffle.

— *Non, je suis attendu à Sauternes où j'ai réservé une chambre pour le week-end à partir... d'hier soir ! Je pourrai vous laisser à Saint-André-de-Cubzac, si vous voulez, là où commence l'autoroute pour Toulouse...*

Elle devait avoir l'habitude d'être déçue, elle resta silencieuse, d'abord tremblante, claquant des dents comme dans une crise de paludisme puis raide coite comme une momie figée dans son cercueil. La tempête reprit encore plus violente, soufflant dans le sens opposé à la marche de la voiture qui tanguait sur la route dès qu'on dépassait les 30kmh. Il se concentra sur la conduite et n'échangèrent plus de paroles. Ils n'auraient pu communiquer qu'en hurlant tant le bruit extérieur était assourdissant ; la radio pourtant puissante était inaudible. Les essuie-glaces étaient au bord de la rupture dès que les grêlons heurtaient le pare-brise en explosant. La circulation était devenue rare sur l'autoroute, à l'exception des poids-lourds qui montaient sur Paris et l'aveuglaient avec leurs quatre phares. En code, il en ne voyait quasiment rien à plus d'une vingtaine de mètres et personne devant ne lui faisait la route.

Au bout d'une centaine de kilomètres, il était dans les vingt-et-une heures, une horde de lumières orange tournoyait autour d'un train de cinq limousines embouties les une dans les autres sur le bas-côté. La chaleur intérieure était devenue trop lourde pour lui, malgré le filet d'air qu'il faisait couler à travers le mince interstice ouvert au sommet de la vitre de sa portière. Il commençait à halluciner. Il n'avait jamais appris à régler le système de chauffage de la voiture et il ne supportait pas de recevoir dans ses narines les courants d'air qui sortaient frontalement des bouches d'aération qu'il maintenait toujours fermées pour éviter les sinusites. La femme restait prisonnière de ses vêtements, de toute façon trop mouillés pour sécher ailleurs que dans une lingerie. C'est alors qu'il aperçut trois lignes de gros catadioptrés rouges et blancs dessinant un rectangle que ses phares éclairèrent dans un virage. La Providence tiendrait-elle le volant ? D'instinct, convaincu qu'il s'agissait du poste de péage de la bretelle de sortie pour Mirambeau, il se dirigea droit vers l'espace qu'ils ménageaient. Il sentit qu'il roulait sur une bande de gazon meuble puis sur une surface bétonnée lisse entre deux fossés peu profonds et, par miracle, la voiture passa sans encombre entre les poteaux qui délimitaient en fait une entrée de

service qui aurait dû normalement être fermée ; les ouvriers avaient sans doute « *abandonné leur travail sous la violence des éléments déchaînés...* », disaient les speakers de la météo à chaque bulletin d'information. S'ensuivit, après un court segment de descente pentue et un virage à angle droit, un solide chemin vicinal récent qui longeait de moins en moins parallèlement l'autoroute sur plusieurs kilomètres.

Une brève rupture du débit pluvieux lui permit d'apercevoir, entre deux bosquets, une enseigne lumineuse vert fluo évoquant la chaîne d'hôtel XROOM, à deux cents mètres sur sa droite. Il repéra l'entrée d'un sentier qui devait y conduire. Il réussit à maintenir la Clio dans les deux rails profonds creusés dans la gadoue par les pneus des tracteurs agricoles qui l'empruntaient en toutes saisons, sans déraiper vers les fossés inondés. La grêle redoubla. Il évita de justesse la carcasse d'un break 504 qui gisait obliquement dans le fossé droit; s'en échappèrent deux corbeaux alarmés par le bruit du moteur et la lumière des phares. Juste après, il se trouva sur un terrain plat au bout duquel se dressait l'hôtel à trois étages surmonté de l'enseigne verte qui vibrait sous le vent, à se demander si elle tiendrait jusqu'au matin. Le parking était plein. Il gara la Clio sur le versant oblique d'un talus supportant des arbres défoliés, sans doute des chênes dont une branche souche cassa juste avant qu'ils ne passassent dessous. Ils n'avaient pas échangé un mot, leur entente était tacite, comme dictée par une autorité automatique au dessus d'eux... Leurs anges gardiens ? Tous deux se hâtèrent vers le lobby qu'ils franchirent avec soulagement. Oui, il avait encore une chambre à deux lits qu'il pouvait leur louer à condition qu'ils la libèrent avant six heures trente. Ce ferait trente euros payable d'avance. Oui, il acceptait la carte Visa. Non ! il n'y avait pas de restaurant et il ne pouvait même pas leur offrir un café « *pasque son perco' était en panne à la suite d'une rupture de courant* ». Le couple somnambule disparut dans le couloir, entra dans la chambre avec le badge magnétique.

— *Merde, l'm'sieur, il a oublié ses lunettes à côté du sabot d'la Visa ! Bof ! La télé est en panne et il doit déjà sauter sa nana ! Il en a pas b'soin pour dormir et ça attendra d'main ! Lui, il est pas mal mais alors, elle, elle est pas terrible ! Il aurait pu draguer mieux ! Il a pas dû voir la dégaine de la morue avec toute cette pluie ! Bon ! Elle a des lolos comme*

des mandarines qui tiennent bien tout seul, mais toute cette quincaillerie sur la figure, c'est d'un vulgaire ! Enfin, y sont pas saouls et la fille e's'parfume pas à monoprix !

Le "m'sieur" s'était jeté sur le lit tout habillé et s'était endormi incontinent sur le dos. La "dame" enleva tous ses vêtements, prit une longue douche qu'elle aurait aimé moins grêle et plus chaude, désenveloppa la seule petite savonnette râpeuse qu'elle passa sur sa peau et qui, lui échappant, glissa sous le lavabo, s'épongea avec une serviette *«plus mince que la retraite des vieux»*, grommela-t-elle, oublia de ramasser les deux objets, éteignit la lumière, rectifia le traversin, se coucha entre les draps qui achevèrent le séchage d'un corps ankylosé et s'endormit de suite. Il faisait encore nuit noire quand elle se réveilla vers les cinq heures, estima-t-elle, et, sans s'attarder à regarder son allure dans le miroir, ouvrit son sac à dos, le seul de son équipage qui était imperméable, en sortit un string cramoisi et un pull collant noir restés presque secs, remballa sa lingerie encore humide et froide en la roulant comme un boudin pour s'en faire un tampon au cas où..., enfila son jean crotté, clouté de rubis et d'émeraudes en strass, troué sur la fesse droite et fendus aux deux genoux, remit ses pieds nus dans ses mocassins raidis et boueux, frissonna en passant le blouson par les manches, mit au pif son chapeau sur sa chevelure enfin sèche mais pleine d'épis, jeta un coup d'œil sur l'homme endormi, se ravisa avant de quitter la chambre pour aller écrire « **MERCI !** » sur le miroir avec ce qui lui restait de rouge à lèvres, n'éteignit pas la lumière, ne fit aucun bruit en fermant la porte et, avant de franchir le seuil du lobby, signala au veilleur de nuit que l'homme devrait être réveillé par un coup de téléphone prolongé tant il avait l'air comateux ! Non, il n'était pas malade, seulement épuisé, il respirait normalement et commençait à agiter la tête en maugréant des phrases incompréhensibles en plusieurs langues, dont l'arabe et l'anglais!

Le vent était très fort, mais il ne pleuvait plus. Elle se dirigea précautionneusement vers les camions en se guidant sur leurs feux de positions restés allumés autour d'un brasero central, trouva le portugais en train de chauffer le diesel de son poids lourd ! ... Oui, il partait sur l'heure, mais pour l'Allemagne... Oui, il pouvait la déposer à l'entrée de l'autoroute... (*in petto*) Il n'aurait même pas le temps de se faire tailler une

pipe... La tempête l'avait mis trop en retard... Son patron était intransigeant sur l'horaire... Un chauffeur lui offrit un gobelet en plastique rempli au trois-quarts de café noir bouillant qu'elle saisit habilement en mettant la pulpe de son pouce en travers sur le bord supérieur et l'auriculaire allongé sur le fond, comme elle l'avait appris d'un chasseur alpin pour ne pas se brûler. Le portugais la déposa une demi-heure plus tard à l'entrée du poste de péage de Pons.

Elle trouva de suite une camionnette qui l'emmena jusqu'à la bretelle de sortie pour Mirambeau. Il faudrait qu'elle fasse quelques hectomètres à pied pour trouver l'entrée sur l'autoroute vers Bordeaux. Là, elle se mit comme d'habitude sous un mélèze dans la convexité de la courbe d'un virage serré et attendit une occasion opportune, souhaitant qu'elle arrivât avant que le ciel ne se mit de nouveau à lui pulvériser ses drachées sur le chapeau de paludier. Il restait un morceau de kouign-amann dans son sac à dos qu'elle avala en trois bouchées, regretta qu'il n'y ait rien à boire, constata qu'elle n'avait plus de tabac ni d'unités dans son mobile et que, de toute façon, sa batterie était trop nase pour en racheter à son standard. C'est alors que, après un éternuement, son nez se remit à saigner. *Merde, je vais avoir mes ours avant d'arriver chez moi !* Elle s'éclipa derrière le tronc du mélèze pour baisser son jean, vider sa vessie, constater l'exactitude imminente de son diagnostic et interposer son *rouleau de printemps*, comme elle l'appelait, entre son périnée et le string avant de se relever, reculottée, pour revenir à temps sur le bord du virage et, regrettant d'avoir perdu son carton ondulé, cueillir la voiture dont elle entendait le son du moteur. En fait, trois voitures se suivaient à courte distance; les deux premières continuèrent leur route, la dernière, une Clio noire boueuse à vitres très fumées, s'arrêta à quinze mètres sur le bas-côté, après un coup de frein sec qui la fit zigzaguer un peu.

Journée du jeudi 7 avril 2011, de 8 heures 30 à 19 heures

Charles-Icelui Chapeau baissa la vitre de la portière droite dévoilant le visage de la femme d'hier dont l'esthétique était identique à deux exceptions près, une vague ébauche de sourire amusé détendait ses traits creux et ses lèvres avaient retrouvé leur couleur naturelle bleutée par la cyanose due au froid. Elle s'installa sans plus attendre sur le siège dont elle bascula légèrement le dossier vers l'arrière pour mieux étendre ses jambes qu'elle avait longues par rapport au tronc.

— *Encore vous! Bon! Enfin! Merci de boucler votre ceinture!*

— *Vous savez, vous vous êtes trompé, le type qui m'a prise en stop tout à l'heure m'a dit que, pour aller à Sauternes, il fallait surtout pas sortir à Saint-André-de-Cubzac, mais continuer jusqu'à Bordeaux pour prendre la direction de Toulouse... Alors...*

La voix était toujours rauque et sa phrase s'acheva par un nouvel éternuement dans la manche du blouson et une quinte de toux grasse. Il lui tendit un kleenex sans la regarder ni répondre à sa réflexion et démarra en direction de l'autoroute. Le vent était toujours fort et irrégulier, mais le macadam était sec. Au bout d'un quart d'heure, le panneau indiquant un relais autoroutier un kilomètre plus loin lui rappela qu'il avait faim, qu'il avait des médicaments à prendre et qu'il fallait appeler son hôtel pour expliquer son retard. Sans sortir de son silence, il bifurqua vers la bretelle et parqua la Clio devant la façade du restaurant.

— *Venez, il faut manger quelque chose et j'ai des pilules à prendre le matin...*

— *Désolé de vous dire que je n'ai qu'une pièce de deux euros dans ma poche et que je ne pourrai...*

— *... Vous avez été très correcte avec moi en ne vous tirant pas avec mon portefeuille. Vous êtes mon invitée...*, l'interrompt-il avec un sourire crispé

par la douleur qui taraudait encore son crâne quand il bougeait avec effort.

— *J’suis quand même pas une pute du Bronx!*», répliqua-t-elle, le laissant sans voix.

Charles-Icelui prit son attaché-case et son trench-coat dans le coffre et la laissa le suivre à deux pas derrière lui. C’était la première fois depuis vingt-quatre heures qu’il se trouvait dans un endroit normal”. Même le factice du faux rustique saintongeais de l’espace de vente le réconfortait. La femme resta en retrait. Il commanda deux formule-type de petit-déjeuner continental, deux yaourts nature et une bouteille d’eau d’Evian. Assis à table, sur une chaise en face de la femme, elle, sur la banquette, il sortit une pochette de cuir de son attaché-case et déballa une demi-douzaine de plaquettes en aluminium qu’il aligna méthodiquement sur le napperon. Il but avec plaisir le jus d’orange, puis un verre d’eau après y avoir dissout le contenu d’un sachet d’aspirine de forme carrée; il ouvrit les opercules des tablettes pour sortir des comprimés et des gélules qu’il dispersa à la surface du yaourt. Il en avala neuf en trois cuillerées et vida la totalité de sa tasse de café pour faire passer l’amertume d’un gros cachet brun resté collé trop longtemps sur son palais. La femme, poliment quoique nerveusement, attendit que ce cérémonial pharmaceutique fut achevé pour englober son petit pain et son yaourt à une vitesse qui l’étonna.

— *J’ai pas mangé depuis hier matin, sauf un bout d’gâteau...*

— *Voulez-vous des œufs au jambon ou une omelette avec des saucisses ? Je vais m’en chercher une.*”

Elle le regarda avec reconnaissance et, du coup, ses yeux ternes se mirent à briller d’un bref éclat lumineux qui amena une nuance de charme sur son visage ingrat.

— *Je veux bien des œufs plats au jambon, over easy, si c’est possible!*”.

La serveuse d’origine écossaise comprit ce désir et leur apporterait les plats une fois prêts. Il revint à la table après être passé par le rayon des spiritueux et acheté une demi-bouteille de Côtes de Bourg 2008.

— *Buvons à notre rencontre et au dieu des hasards improbables!*”.

— *Pardonnez-moi, monsieur, je ne bois jamais d’alcool, mais je trinquerai avec vous d’un grand verre d’eau!*”

Il la regarda plus attentivement. Elle était une vraie brune à la peau naturellement mate qui reprendrait son éclat après une nuit de bon sommeil, comme ses cheveux reluiraient une fois shampooinés; quant à ses mains aux ongles rongés ou cassés, soupira-t-il, en pensant presque tout haut, elles gagneraient à être livrées à la manucure pour les débarrasser définitivement de leur verni cassis. Déjà, ses prunelles presque ébène se pailletaient de filaments dorés; qui plus est, elle avait un œil gauche vairon avec un surprenant cône tronqué inférieur, bleu saphir, taillé au couteau. Sa plastique était, comme on dit, celle d’une fausse maigre aux formes harmonieusement musclées et souples qui pourraient intéresser un photographe d’art ou un sculpteur.

— *Vous êtes musulmane ?*” ...

— *Non, si je devais être quelque chose, je serais plutôt bouddhiste, mais je ne crois à rien et je sais que j’ai le look méditerranéen. On m’a trop souvent dit que j’avais l’air d’une arabe et je suis facilement agressée quand je me promène dans un quartier maghrébin où on n’aime pas qu’on sorte sans le voile islamique. Ou alors, on me prend pour une juive, et c’est pas plus marrant quand ça pète en Palestine!*”...

— *Ne laissez pas vos œufs refroidir. Je comprends ce que vous dites. Une partie de ma famille a des traits qui font penser que l’invasion arabe a laissé traîner quelques chromosomes au sud de Poitiers. Mon père n’avait pas de problèmes pour se déguiser en grand vizir quand mes parents organisaient leur sauterie annuelle costumée pour leurs amis du Rotary. Mais, c’est surtout mon frère qui en a pris le plus; pendant la guerre d’Algérie, il a eu quelques problèmes avec des étudiants sympathisants du FLN qui ne voulaient pas croire qu’il ne soit pas un frère!”*...”

— *Je m’appelle Marie-Mathilde Sfforzzarra, avec deux f, deux z et deux r, je ne sais pas pourquoi. On me surnomme Sforza... Et vous ?*”

— Chapeau... Charles-Icelui Chapeau! Mon père était un pharmacien, mais aussi un spécialiste de la littérature médiévale française. Il avait édité l'œuvre complète de Marie de France en quatre français différents, l'original, ceux de la Renaissance selon Malherbe et du XIXe siècle selon le Littré, et en argot du XXe d'après Simonin qui avait écrit un dictionnaire de la langue verte. Et puis, il vénérât Charles V qui fut un grand roi de France... Non, pas Charles-Quint qui était autrichien... Alors, comme en plus ma mère se prénommaît Charlotte! Je suis né dans un bled perdu de la Loire-Inférieure où mes parents s'étaient fixés pendant l'exode, on ne disoit pas Atlantique en ce temps-là. Mon père s'est arrangé avec le préposé à la mairie pour qu'il accolât Icelui à Charles avec un tiret entre les deux. Ailleurs, il n'aurait pas pu car icelui est un vieux pronom, pas un prénom usuel reconnu par la IIIe République et l'État Français, mais c'était encore le bordel, fin juillet 40!"

— C'est joli Icelui, ça va bien avec votre allure bobo-intello! Et vous ne faites pas votre âge!"...

— Merci, mais je vais sur mes 72 printemps et je suis une pharmacie ambulante, comme vous avez pu le constater! Sforza, si vous étiez une grande bringue maigre et blondasse comme les mannequins d'aujourd'hui, je vous aurais appelée Ficelle, mais je vais vous surnommer Icelle, le féminin d'icelui, comme vous le savez peut-être!"...

Il s'étonnaît d'être soudain devenu un bavard décontracté, pas encore volubile mais possiblement drôle, lui qui habituellement plongeait le nez dans son assiette, devant des convives inconnus, ou dans ses dossiers, derrière l'écran de son ordinateur, devant des visiteurs survenant à l'improviste. Il n'était capable de parler normalement que dans l'exercice de ses fonctions professionnelles de représentation motivée, par exemple, une conférence à l'Alliance Française, l'interview d'un savant ou un discours à la remise de décoration à un subordonné quand il était dans la diplomatie. Rien ne l'inhibait plus que l'impréparation longtemps à l'avance d'un travail, d'un voyage ou d'une conférence. Alors, pensez donc, une laide jeune femme inconnue, ne pouvant évoluer, dans cette tenue horripilante, que dans un monde barbare, intellectuellement débilisant et moralement

dépravé... quoiqu'elle s'exprimait clairement dans un français sinon académique, du moins scolairement bon! Quant à Icelui, ce prénom l'avait persécuté pendant toute sa jeunesse, y compris durant son incorporation à l'armée et son service militaire, jusqu'à sa promotion au grade de sous-lieutenant. Son père avait dû vouloir l'éprouver, comme celui de Marcus Tullius en l'appelant son fils Cicero, poids chiche, d'après le dictionnaire Gaffiot.

La Sforza, elle non plus, n'était pas en le reste en matière d'étonnement. Dans son langage habituel, les mots tels désir, plaisir, agréable, délicieux... lui étaient totalement étrangers. Que lui arrivait-il à elle aussi, devant ce type qui sortait d'un milieu bourgeois qu'elle haïssait ?

— *Je m'en serais doutée! Ça me va. Icelle, c'est marrant, j'y aurais jamais pensé! Charles-Icelui, c'est pas banal non plus! Ça chante bien aux oreilles. Prince Charles-Icelui Chapeau Ier, duc de Marimbeau, voulez-vous prendre pour époux ladite damoiselle Mathilde-Icelle, comtesse de Rosporden, Lesneven, Ploermel et autres lieux ? Moi, j'aime bien Mathilde, pas Marie, trop pleine des grâces qu'elle m'a refusées, mais j'aurais voulu qu'on m'appelle Barbara, pour qu'un homme me dise un jour «Je dis tu à tous ceux que j'aime et comme je t'aime, Barbara, je te dirai tu et tu me dirais tu!»*

— Sous les palétuviers roses ?

— *Ça, c'est pas sympa de s'foutre de moi et d'mes rêves! C'est du Prévert et j'suis pas du genre Pauline Carton question rapport staturo-pondéral, non ? Ça me fait pleurer comme quand il pleut sur Brest et qu'on s'demande si c'est utile et puis surtout si ça vaut l'coup d'vivre sa vie! Enfin! T'es pas méchant dans l'fond. Tu peux m'tutoyer, Icelui, tu me bottes d'une certaine façon!»...*

— *Je n'ai jamais eu le tutoiement facile, surtout avec les femmes, surtout quand elles sont plus jeunes que moi, et vous êtes certainement beaucoup plus jeune que moi! Je pourrais être votre grand-père! Je ne pense pas que j'y arrive. Et surtout, j'aime le vous par-dessus tout, parce que c'est plus facile de dire tu m'emmerdes que vous m'emmerdez, cette dernière locution*

faisant d'ailleurs plus d'effet en fonction du ton que l'on prend pour la prononcer.

— *C'est vrai que «tu m'fais chier, Icelle», c'est moins class' que «vous me faites chier, chère Marie-Mathilde»!.*

— *Vous êtes vraiment très effrontée et vous avez dû en faire baver à vos profs! La langue française n'a pas que des qualités, mais pour les pronoms personnels, elle est meilleure que les langues anglo-saxonnes. Les Anglais et les Américains ont des problèmes avec leur you qui ne veut rien dire d'intime si vous n'y ajoutez pas le prénom! «What's your first name, dear?» «Icelle» «Icelle ? WwwwoooooaaaaahhhhhhH! Call me Icelui, Charles-Icelui, pronounce Tcharlz-Es'lwii, Es'l, not Ahiic'l, I'm not an ice-cube in an ice-tea. E like e-mail!, not iPhone! How're you doin', Icelle ?». Vous ne parlez sans doute pas... Pardon... Je veux dire peut-être pas l'anglais ?” ...*

— *Je parle l'anglais des serveuses de bar de Swansea et des femmes de ménage des guest-houses de Sheffield et de Dundee, ou l'américain des jeunes filles au pair de Baltimore et de Pacific Palisades qui servent de bonnes à tout faire pour soixante-quinze dollars la semaine, sans green-card, bien sûr, papouilles comprises, évidemment. J'ai fait ça pendant cinq-six ans! Et vous ? Vous êtes un prof d'anglais ? Un Mister Harry Higgins ? En y regardant de près, il y a du Rex Harrison dans votre physique et vos phrases pompeuses!”*

Cette fois-ci, il était complètement bluffé et resta sans voix pendant qu'elle, qu'il n'aurait sûrement pas comparée à Audrey Hepburn, mais plutôt à Bette Midler, buvait son deuxième café.

— *Bon, je vois! Vous n'êtes pas la dernière des gourdes! Vous me flattez, mais Rex n'avait pas de ventre, lui! Il faut reprendre la route maintenant que ça va mieux. L'aspirine m'a fait du bien et vous n'éternuez plus. Il faudra soigner votre bronchite si vous avez de la fièvre! Je doit passer par les toilettes avant d'acheter une carte de téléphone et appeler Sauternes de la cabine. Je vous laisserai le plus près possible de Bordeaux. On devrait y être dans une heure ou deux si la tempête ne reprend pas... D'accord ?” ...*

Elle aurait bien aimé poursuivre la conversation. Il y avait des siècles qu'elle ne s'était pas sentie aussi bien et longtemps. Elle était toujours mal dans sa peau. Ne la quittaient jamais plus d'une heure d'affilée sous une forme ou une autre, l'angoisse, la peur, l'effroi qui la bloquaient, frigorifiée, glacée, congelée. Jamais non plus, elle n'avait été aussi à l'aise avec un type, un monsieur qui aurait pu être son vieil oncle ou son grand-père, qu'elle ne connaissait pas hier matin, dont elle avait partagé la chambre en tout bien tout honneur, par le plus grand des hasards et une tempête dantesque. D'habitude, elle montrait toujours ses crocs avant de, très rarement, se laisser apprivoiser. En fait, et sauf à être chanteurs ou musiciens, les hommes ne l'intéressaient pas, les femmes non plus, d'ailleurs. En réalité, elle était une sauvage écorchée, très solitaire au fond d'elle-même et qui n'attirait pas les types «*bien*» qu'elle fuyait d'ailleurs depuis l'école. Elle se reconnaissait dans Björk ou Amy Winehouse, l'alcool en moins parce que, ça, elle n'avait jamais aimé, et, si elle avait dû rêver, c'est à Sophie Marceau ou Patricia Kaas qu'elle aurait voulu ressembler. Edith Piaf, Billie Holliday, Janice Joplyn, c'était trop grand, trop déglingué aussi pour elle... Et pourtant quelquefois!

— *D'accord, si vous m'laissez les clés, on se retrouve à votre voiture. Avant, je vais taper un mec sympa d'une cigarette parce que j'ai plus de tabac pour m'en rouler une et ça me manque ! C'est rare qu'on refuse! Y'a une solidarité entre les fumeurs depuis qu'on est obligé de sortir à la terrasse des bistrots pour en griller une!"*

— *It's your lungs, Icelle! Merci de la fumer dehors! J'ai arrêté il y a vingt ans et je ne supporte plus les odeurs de tabac, surtout ceux que vous devez préférer, et je ne pense pas qu'au gris qu'on prend dans ses doigts et qu'on roule!"*

— *Berthe Sylva, 1931. Une Brestoïse, elle aussi!"*

S'il regrettait tous les jours de n'avoir jamais eu de fille, Charles-Icelui se félicitait aujourd'hui d'avoir échappé au fardeau qu'aurait été la paternité d'une Icelle de quinze ans, débarquant un samedi soir après être passée chez

un coiffeur spécialisé dans les coupes en «iroquois» ou en «arête de dinosaure», s'être fait «piercer» pour installer une demi-douzaine de fausses perles et d'anneaux de rideau sur ses orifices naturels et la langue..., pourquoi pas les mamelons ou le clitoris ?..., fait tatouer un scorpion sur la nuque, finit de vider sa tirelire pour s'habiller en Nosferata avec des bagues à chaque doigt et des drôles de bracelets autour des poignets et des chevilles... Toutes choses bien sûr que quelques unes de ses relations avaient expérimentées, amèrement, sur leur progéniture convertie aux rave-parties, aux Sex Pistols et à l'hémoglobine fermentée de cette *libernadine*⁷⁵ de Mylène Farmer, tout ça incitant à la consommation de drogues psychédélysantes pour aboutir d'urgence à l'internement ou aux soins intensifs, avant la clochardisation, en prenant bien soin de faire en sorte que tout se passe dans un capharnaüm de sirènes de gendarmes et de pompiers, devant tous les voisins horrifiés et réprobateurs, assourdis par les sanglots hurlants de leurs mères. Et pourtant! Il pressentait qu'Icelle ne manquerait pas de déclencher chez lui une certaine forme d'intérêt d'investigation scientifique, s'il ne la droppait pas au plus vite à la dernière sortie pour Bordeaux, en évitant surtout de lui donner son numéro de téléphone mobile! Le fixe, elle le trouverait sur les Pages Jaunes et elle tomberait sur madame Sidonie Chapeau, suffisamment dissuasive dans de telles circonstances, dès lors que la voix avait une tonalité féminine inconnue d'elle voire connue, mais blacklistée. Il se doutait qu'Icelle était intelligente, instruite et, par certains côtés, cultivée; il ne résisterait pas à l'envie d'en savoir plus, s'il n'était convaincu d'avance qu'elle n'hésiterait pas à le circonvenir dans une pulsion de destruction sado-masochiste; elle lui lancerait un satanique hameçon à l'appât vicieusement tentateur; il y mordrait en dépit de la répulsion que son allure punk lui inspirait, selon le principe bien connu de la théorie des paradoxes: «*Il y a un danger à fuir dans l'urgence, accourons*».

— *Qu'est-ce que vous faites dans la vie qui vous amène en Gironde par un temps pareil ?*»

Icelle, que le paysage n'intéressait pas, avait attendu que le ticket de péage fut retiré et que la voiture se fut engagée dans la bonne direction pour rompre le silence la première par cette inévitable question qui le mettait en

face de son sujet redoutablement favori: être forcé de parler de lui, devant un auditoire vierge, avide d'en savoir plus sur la littérature lapone.

— *Je suis écrivain et journaliste free-lance d'investigation, spécialisé dans les problèmes de société européenne contemporaine. Un grand professeur de médecine de Paris est un homme fortuné qui arrive à l'âge où il faut explorer ses racines pour savoir si on a réussi sa vie avant de rédiger définitivement son testament. Il a convaincu sa famille et son notaire de m'engager pour écrire la biographie de sa famille maternelle. Celle de son père est connue par les mètres cubes de lettres écrites à la plume par les épouses fidèles et admiratives de quatre générations successives d'héroïques militaires hautement galonnés au service de la France, toutes pieusement conservées de mère en fille dans le secrétaire familial de style Empire du salon de réception de leur 225 mètres carrés, rue de Rivoli, Paris 1er⁷⁶. L'une des femmes de la lignée maternelle a exercé la profession de pharmacienne d'officine à Verdélais, petit village de Gironde qui a vu naître les Mauriac et se publier le roman-fleuve de... Ah! Zut! C'est ennuyeux de vieillir! Je ne retrouve plus le nom de celle qui a écrit La bicyclette bleue"...*

— *Régine Deforges... Dites, vous parlez toujours comme ça avec des phrases qui n'en finissent pas, comme si vous faisiez un cours à des élèves de philo pour leur expliquer Proust ?*"

L'autoroute longeait une rivière tumultueuse sortie de son lit. Irrésistiblement, il se vit en poisson-lune gobant l'hameçon! Elle était futée, la petite garce, avec son sourire sardonique de pêcheuse qui vient d'asticoter une truite dans un torrent des Pyrénées! C'était vrai, il était diplômé des Langues O, il avait beaucoup enseigné la littérature scandinave et les techniques de reportage radiophonique dans des écoles de journalisme. Pendant cinq ans, à l'École Pratique des Hautes Études, il avait animé des séminaires sur l'éthique de la communication chez les peuples européens parlant des langues vernaculaires finno-ougriennes de Brest et Brest-Litovsk jusqu'à Vladivostok, du Cercle Polaire à Tamanrasset. Il en avait tiré un rapport très apprécié à la Commission de Bruxelles; cela lui avait valu les

Palmes Académiques qu'il n'avait pas demandées, n'avait pas refusées et ne portait pas, en bon diplômé anglophile de l'Université d'Oxford.

— *Icelle, qui êtes-vous ?*”

— *Il messied à icelle passagère de répondre à la question indiscrete d'icelui chauffeur, car icelui conduit cestuy Clio beaucoup trop vite pour échapper au radar qui vient de le flasher à 145km/h!*

Cambronne! Tabernacle! Il était feinté. C'était vrai, il n'y avait plus de vent ni de pluie et, déconcentré par ces propos, il avait appuyé trop fort sur l'accélérateur. Qu'il revienne à ses moutons narcissiques dans les plus brefs délais avant que cette toupie ne lui apprenne qu'elle était titulaire d'un doctorat en astrophysique de l'université de Stanford! C'était ce que lui conseilla Charles, plus réactionnaire et moins fantaisiste qu'Icelui, quand son subconscient se dissociait en contradictions.

— *Il n'y a pas d'hôtel à Verdelaïs⁷⁷. C'est pour cela que je couche à Sauternes dans un relais donnant sur des vignobles à perte de vue. Ce sera très reposant pour un vieux schnoque, fatigué d'être harcelé par une punk autodidacte, ayant survécu à une tempête de force 10, je l'ai entendu dire à la radio. La journée d'hier a dû vous faire l'effet d'un électrochoc libérant des ressources intellectuelles insoupçonnées, emmagasinées par votre moi profond, depuis votre vie fœtale, dans votre hémisphère droit via l'hippocampe. Un professeur de neurosciences de l'université de l'Iowa a publié là-dessus. Il faudra que vous vous fassiez tester au laboratoire de psychologie du Collège de France. Qui sait ? Vous avez peut-être un QI à entrer au MEMSA. Peut-être seriez-vous capable d'apprendre le japonais rien qu'en écoutant les Rita Mitsouko en dormant. Vous pourriez alors traduire Marie de France dans cette langue. Vous auriez beaucoup de succès sur Internet si vous le sortez en .PDF, à moins que vous n'en fassiez un podcast sur YouTube après avoir composé la musique sur GarageBand!*

Icelui Chapeau a dit à Icelle Sfforzzarra!

— Hugh! Le Grand Sachem a bien parlé! Savez-vous au moins d'où vient ce nom de Sfforzzarra ?

— Pas vraiment! Avec un nom comme ça, vous avez peut-être des racines basques, une race très bizarre sur le plan caractériel, ce qui expliquerait beaucoup de choses, notamment votre œil vairon, parce que les Basques sont souvent des bruns aux yeux bleus, une aberration génétique, j'ai lu dans un journal scientifique américain!

— Je suis à moitié bretonne! Je suis une femme née à Brest, le 12 février 1985, qui a été involontairement abandonnée, à l'âge de trois mois, à la DDASS du Finistère par ses deux parents décédés brutalement dans un accident quand ils visitaient la Scandinavie en trial, vous savez, des motos pour faire du cross. Ils s'entraînaient pour un raid qui devait avoir lieu une semaine plus tard en Norvège. C'était pas vraiment mon père... Le vrai, ma mère ne savait pas qui c'était... Elle était coureuse de demi-marathon et s'entraînait plusieurs fois par semaine. Elle s'était fait violer, en joggant le long de la Pointe du Raz, par un inconnu qui n'a jamais été identifié. Il l'avait d'abord assommée par derrière, elle ne l'a jamais vu, elle n'avait pas pu le décrire! Y avait pas de recherche de l'ADN à l'époque! De toute façon, ça n'aurait rien changé. Ma mère vivait alors avec le motard qui a appris l'accident par les gendarmes, quand ils sont venus lui dire qu'elle était dans un état pas trop grave à l'hôpital de Brest! Elle avait un traumatisme crânien et elle était sortie d'un coma superficiel sans savoir ce qui lui était arrivé... Le scanner était rassurant... Monsieur Chapeau, il faut que vous sachiez une chose. Une fille violée, même en c'temps là, en Bretagne, c'était assez courant, mais caché de tous. Si ça se savait, c'était une fille foutue pour la vie... En prétextant d'une glissade du haut d'un rocher dont elle avait eu du mal à se relever, elle a réussi à cacher au corps médical et aux infirmières qu'elle s'était fait violer...

— Personne n'a pensé à l'examiner dans son intimité ?

— Ces médecins-là tiennent à respecter la pudeur de la malade, m'a appris un carabin rennais, alors ils font pas de toucher vaginal, ils ne

regardent même pas au dessous du nombril le ventre des femmes! Comme ça, la presse n'en a pas parlé... Mon père, enfin le motard, c'était un brave mec qui avait vécu une jeunesse compliquée, pas un Basque à ce que je sache, plus probablement un Albanais ou un Maltais, je crois, qui avait fait cinq ans de Légion Étrangère en Afrique, et qui avait de l'affection pour ma mère. Il y a très peu de choses sur lui dans mon dossier... Alors... Quand elle lui a avoué, deux mois plus tard, qu'elle était enceinte, il a pensé que c'était lui le père, quoiqu'ils avaient pas couché ensemble depuis quatre mois, vu qu'il avait fait une course, un enduro dans des dunes, pendant laquelle il s'était fracturé le bassin et il venait tout juste de se remettre debout... Mais, c'était pas un homme instruit, il ne devait pas connaître les lois de la procréation et ma mère n'a pas voulu le choquer...

— Il y tenait peut-être, à cet enfant ?

— Oui, vous avez raison. Ma mère ne l'a informé de la vérité que lorsqu'elle a été sûre que j'étais un bébé normal à l'échographie qu'elle avait fait faire chez une grande spécialiste de Brest, je l'ai vue plus tard dans mon dossier; la doctoresse avait écrit sur le compte-rendu un résumé de l'histoire que ma mère lui avait racontée... Je l'ai rencontrée un jour, l'échographiste, et je lui ai demandé pourquoi elle avait violé le secret professionnel, elle... Elle m'a répondu qu'elle ne pouvait pas deviner que sa mère mourrait si jeune d'un accident, qu'elle n'avait communiqué le compte-rendu qu'à son médecin et à ma mère, et qu'on ne peut pas faire une bonne échographie fœtale sans savoir vraiment qui est le père, parce qu'au début de la grossesse, c'est pas toujours évident d'interpréter des images qui pourraient faire suspecter des malformations congénitales plus ou moins graves... Y'avait une loi qui limitait l'interruption volontaire de grossesse à quelques semaines d'aménorrhée, je ne sais plus combien, après c'est un infanticide. Bon! Elle avait l'air de connaître son métier et d'être de bonne foi, j'ai accepté ses explications. Mon père a pardonné à ma mère parce qu'il était trop vieux pour faire sa vie avec une autre femme, qu'ils n'avaient pas d'enfants et que ça valait mieux que d'adopter un petit Africain, comme ils en avaient déjà discuté... En fait, c'était sûrement un brave type que je regretterai toujours de ne pas avoir connu. Il m'a déclaré sous son nom à la Mairie de Brest... Il était vachement heureux d'avoir une

filles, on m'a dit, l'an dernier, quand j'ai fait des recherches à l'ASE⁷⁸ du Finistère, on ne dit plus la DDASS... C'était écrit dans un rapport non confidentiel... Parce que, faut l'savoir, les documents, ils ne les lâchent pas avec des élastiques, à l'ASE, et il vous font bien comprendre que vous êtes un enfant de l'Assistance et que si ça ne tenait qu'à eux... Le rallye norvégien devait être leur dernière course et il avait de grandes chances de le gagner, car c'était un très grand champion malgré sa blessure qui avait bien guéri... Il était même plus fort qu'avant, à croire que d'avoir la responsabilité d'un enfant lui avait fait du bien à son moral... Après, ils ouvriraient un atelier de préparation de motos de course à Quimper... Ils avaient discuté avec la banque pour acheter un local bien placé à vendre... Et déjà, ils avaient des commandes! Ouest-France et Le Télégramme de Brest ont fait des articles nécrologiques que j'ai vus dans le dossier... C'est pour ça que je sais un peu de leur histoire. Ma mère et lui n'avaient aucune famille connue... Ils ont été enterrés dans le cimetière d'une ville de Finlande, où leurs corps avaient été transférés à l'hôpital universitaire, mais ils étaient déjà morts... La ville d'Oulu, je crois me rappeler...

— C'est la plus grande ville de Laponie... Il y fait très froid, car c'est sur le Cercle Polaire... Il y a une grande université... Je la connais... J'y suis allé quand j'étais attaché culturel à Helsinki en... attendez... 1970!

— Question frais, je ne sais pas si cela a coûté de l'argent, ni qui a payé... Sur les conseils d'un boy-friend, j'ai écrit de Baltimore au Ministère des Affaires Étrangères, au quai d'Orsay, qui ne m'a jamais répondu... Je n'ai jamais eu les moyens d'y aller, en Finlande... Il y a juste un certificat de décès écrit en finlandais et en suédois dans le dossier de l'ASE... Traduit en français, évidemment... J'avais trois mois... J'ai été placée en nourrice... Puis j'ai été envoyée dans une famille de Carhaix, vous savez, là où il y a maintenant les Vieilles Charrues, je n'ai gardé aucun souvenir, mais je pense que j'ai été bien traitée... Je n'y suis jamais retournée pour les voir, même quand je suis allée au diwan...

— Diwan, c'est une école qui enseigne le breton ?

— Oui, mais je vous raconterai plus tard. À cinq ans, j'ai été pris par une

famille de gens très bien, pas riches mais des honnêtes gens qui avaient une ferme dans la Mayenne avec deux ouvriers agricoles... Ça avait été une ferme modèle avant la guerre très réputée pour ses veaux mais, en 1990, quand j'y suis arrivée, ce n'était plus viable; ils n'avaient pas voulu s'adapter; ils étaient pas dans la misère, mais ils vivaient chichement. Ce sont mes vrais-faux parents et ma seule famille, si on veut, qui m'ont appris le métier de paysan, enfin, d'agriculteur, la partie potagère de la ferme que tenait ma mère, non, on disait la, LA Mère... Les hommes, ils s'occupaient surtout du bétail et des veaux qu'ils allaient vendre à des Italiens sur le marché de Château-Gontier... Les Italiens aiment beaucoup le veau et la Mayenne est, enfin était encore, le premier producteur d'Europe... Ils m'ont mise à l'école primaire, à la laïque de Loiron, pas chez les curés, c'étaient des sans-Dieu... J'ai très bien appris... J'ai eu une bourse pour entrer en sixième au lycée de Laval comme demi-pensionnaire, parce qu'il y avait un service de car depuis peu, autrement, j'aurais pas fait d'études secondaires... C'était mixte, mais je suis restée à l'écart des autres, parce qu'être de l'Assistance, ça choquait... J'ai bien aimé apprendre et c'est pour ça que je sais des choses en français qui vous ont étonné... C'est alors qu'en troisième, j'avais douze ans, pendant les vacances de Pâques, un neveu de mes parents qui était un militaire en permission, m'a emmenée dans sa chambre et m'a appris des choses qui appartiennent à l'éducation sexuelle et qu'on n'enseignait pas au lycée, ni chez mes parents d'ailleurs...

— "Je croyais que les filles d'aujourd'hui parlent très tôt de ça entre elles..."

— "On voit bien que vous n'avez pas de fille! Je savais bien qu'il y avait depuis quelque temps des changements dans mon corps, mais j'étais en retard par rapport à mes copines qui étaient plus vieilles que moi d'au moins un an ou deux. Je trouvais ça bizarre et excitant, même si j'avais toujours mon bloc de glace dans le corps qui me bloquait, comme une promesse informe qu'on attend depuis longtemps et qui tout à coup se concrétise... Il dessinait des formes anatomiques bizarres sur un papier journal et il me faisait palper les différentes parties de mon corps, au fur et à mesure qu'il les dénudait avec douceur... Pour les éveiller à la vraie vie, disait-il, avec un regard brillant... C'était un assez beau mec, athlétique,

gentil et doux qui parlait bien et qui était allé jusqu'au brevet élémentaire... Ce qui me faisait le plus drôle sur ses dessins, c'était de voir que l'orifice pour le caca était derrière celui du pipi... Je croyais que c'était le contraire parce qu'une copine de classe qui s'était regardé le bas-ventre à travers une glace entre les cuisses, disait que c'était là qu'elle mettait le thermomètre pour prendre sa température! Un de ces jours, après le déjeuner, à l'heure de la sieste, il s'est mis à me caresser d'abord mes cheveux, puis ma nuque, puis mes seins qui étaient encore des prunes, mais les tétons étaient déjà sensibles et ça me faisait des frissons pas désagréables... J'avais encore pas eu de règles, mais la mère m'avait prévenue que mes "ours" comme elle disait sans que je comprenne de quoi elle parlait, ça tarderait pas, vu leur poussée qui se voyait quand j'étais en liquette... Quand LE Père n'était pas là, car elle rigolait pas sur la tenue!... Je me suis mise à rigoler — ça ne m'arrivait jamais — quand il m'a caressé le dos et le bas-ventre de plus en plus bas... Je n'avais encore que deux ou trois poils et il a dirigé son index vers la fente et ça commençait à me faire un drôle d'effet, de la chaleur douce dans le corps et une impression de rêve... Ça ne m'étais jamais arrivé de sentir du chaud agréable... Et c'est alors que j'ai crié quand il a mis l'index dans mon anus puis le pouce dans mon vagin, sans prévenir, brutalement d'un grand coup sec... À cet âge-là, je ne savais même pas que j'avais un trou à côté du pipi... C'est là que la copine mettait son thermomètre!... Ça a crevé quelque chose, ça m'a fait très mal et il y a eu un peu de sang qui a coulé sur ma culotte... Lui, il était ailleurs, et il a pris ma main pour la mettre sur sa braguette qu'il a ouverte en me pressant la nuque vers lui pour m'immobiliser... Il y avait une grosse chose de la forme d'un saucisson très dur qu'il m'a obligé à embrasser avec ma bouche ouverte jusqu'à ce qu'il y ait un liquide nacré et vert, visqueux, sentant le haricot vert bouilli qui sorte en m'aspergeant toute ma blouse... J'ai eu honte tout à coup et j'ai eu une réaction de désespoir en lui envoyant un vase dans les yeux... J'ai couru en pleurant jusqu'à la cabane à lapins... Et là, je suis restée en tremblant jusqu'à la tombée de la nuit... Je ne sentais même pas le froid du dehors, tellement la peur me glaçait... Je claquais des dents sans pouvoir m'arrêter... Je venais de comprendre ce que quelques filles racontaient à l'école sur le pucelage et la façon de le garder jusqu'à ce qu'un Patrick Bruel vienne fou amoureux pour l'honorer... En tirant un

coup”, disait alors le grand Busnard, un rouquin plus vieux que nous qui se touchait toujours le bas-ventre à travers sa culotte, avec ses mains sous la table, jusqu’à ce qu’il lance un ah! ouiiii! à voix étouffée et que ça sente le haricot vert bouilli... Cette odeur de sperme de merde me poursuivra toute ma vie... Ma tête s’est mise à tourner très vite, comme s’il fallait que je me mette à jour après un an d’absence en vieillissant en cinq minutes... Ma vie était foutue, même si je ne mesurais pas tout, faute de tout comprendre du mystère physiologique qui m’avait été révélé trop brutalement. Y en a qui disent que ça donne de l’esprit aux filles. Moi, c’est du désespoir pour toute ma vie qu’il m’a refile, ce fumier. Quelque chose s’était passé qui me mettait dans la catégorie des filles perdues... J’avais jusque là entendu cette expression sans la comprendre... Je n’avais pas de religion, donc l’idée d’aller à confesse ne me vint même pas à l’esprit et l’instinct de conservation me soufflait qu’il ne faudrait en parler à personne, ni à mes parents, ni au lycée et je vous ai dit que je n’avais pas de vraies copines de cœur... Le docteur de Loiron qui nous avait vaccinées à l’école, je ne savais même pas qu’il avait un office privé et, de toute façon, j’étais trop petite pour y penser et je n’aurais pas pu le payer... Ce serait mon secret pour la vie entière... À moins que le neveu ne raconte son exploit, c’était improbable car, avant de commencer ses trucs cochons, il m’avait fait jurer que je garderais le silence sur ce que l’on ferait ensemble... Après avoir séché mes larmes sur ma blouse et passé de l’eau sur ma figure, je suis rentrée vers ma soupente, j’ai changé ma blouse, mis la souillée dans un baquet avec de la lessive et de la Javel, fermé la porte pour réfléchir une dernière fois sur ce que j’allais faire et dire, une fois installée à table pour le dîner... Tout le monde était là, sauf le militaire qui était sorti en ville avec des copains et repartirait le matin aux aurores pour sa caserne à Briançon... Je ne le reverrai pas, ce salaud avec son sperme de merde...

Son visage se figea dans le marbre; elle resta silencieuse une minute ou deux, plongée dans ses pensées et il s’abstint de poser les questions qui lui brûlaient les lèvres.

— Le père ne parlait jamais... C’était un taciturne depuis qu’il avait été torturé, à l’âge de quatorze ans, par la Gestapo parce qu’il avait été dénoncé par des anonymes pour avoir aidé des aviateurs américains et

anglais à rejoindre un réseau de résistance du côté de Cancale... C'était faux, bien sûr, et il a été remis en liberté quand on a trouvé les vrais résistants... Toute une famille de fermiers de la région de La Guerche-de-Bretagne qui ont été fusillés ou déportés... les Misériaux⁷⁹, je m'en rappelle, j'sais pas pourquoi... Il a eu de la chance parce que ses parents étaient très bien vus des Boches; ils n'ont pris que trois veaux dans son cheptel et on l'a pas envoyé au STO... Je ne sais pas pourquoi ça me revient en mémoire, j'y avais jamais repensé depuis... D'ailleurs, ce n'est que plus vieille que j'ai compris exactement ce qui s'était passé chez eux...

— Ça devait être en 42. Plus tard, il aurait été sûrement déporté ou fusillé.

— C'est possible, mais ça n'a plus d'intérêt aujourd'hui et, de toute façon, je m'en fous... Toujours est-il que c'est au dessert, si on peut employer ce mot totalement inconnu de mes parents, rituellement une pomme ou une poire du jardin qui passaient tout l'hiver à mûrir sur une couche de vieux Ouest-France au dessous du toit du grenier, que le père se redressa sur sa chaise et me demanda de prêter une attention spéciale à des propos qui, me prévint-il, allaient me faire de la peine, comme lui, la mère et les deux commis en éprouvaient depuis qu'ils savaient... Mon sang se glaça! Le bidasse avait parlé et j'allais partir en maison de correction! ... Il avait allumé une Boyard maïs, le seul plaisir qu'il se permettait mais, habituellement, le dimanche midi seulement... Elles duraient une bonne heure quand on savait les téter... C'était mes préférées d'ailleurs quand j'pouvais m'en payer... On n'en fait plus maintenant... Trop de nicotine... Je le cite de mémoire car, lui, y ne faisait pas de grandes phrases: Marie-Mathilde, j'ai reçu une lettre de l'Assistance — ici personne ne parlait de DDASS — qui nous informe que les crédits alloués à l'accueil des enfants abandonnés ont été réduits et que, malgré ta bourse d'étude et tes trajets gratuits en car de ramassage scolaire qui t'ont permis d'être demi-pensionnaire à Laval, j'dois renoncer à t'en garder... On a vendu la ferme à not'reveu c'matin chez l'notaire... On va prendre not're trait' dans une p'tite maison du Golfe du Morbihan qu'on va acheter avec l'argent. Y'a longtemps qu'on y pense et on a vu une annonce dans Ouest-France qui

nous a plu... L'Assistance a décidé qu'tu partes comme pensionnaire au Diwan de Brest qui t'accepte pasque t'es une très bonne élève, qu'y disent, et qu'y'z'ont une place libérée par un'défection... J'sais point c'que c'est que l'diwan, mais ça doit être bien... Brest, c'est une grande ville et tu vas r'trouver le Finistère où ce q't'es née... Y a l'billet de train avec la lett'e et tu d'vras prendre le car d'main avec tout'tes affaires pour êt'e à la gare de Laval au train de neuf heures trente-huit... Tu te tromperas pas, y faut pas confondre Brest et Quimper, c'est c'ui d'Brest que tu dois prendre... On a d'la peine, tu sais, mais la vie, elle est dure et tu sais point encore c'que c'est qu'la vraie vie... Elle est dure, c'est pas croyab'... T'es jeune, t'as la santé et t'auras sûrement un métier intéressant avec les études qu'tu fais... On n'a pas eu c'te'chance, nous aut'es, à la ferme et avec la guerre... Les Boches, la Gestapo, l'Indo, l'Algérie, la fièvre aphteuse, l'élevage industriel... Deux fils, un'fille tondue qu'a disparu sans nouvelles et trois n'veux qu'el'nous ont pris, les guerres... Plus la diphtérie de l'aîné qu'est mort du croup en 41... Un qu'est dev'nu jésuite et missionnaire en Asie qu'a été battu à mort et décapité par les Chinois en 49... La tuberculose de not' dernière qu'est partie au sana et p'is qui s'est tirée avec un tirailleur sénégalais on sait pas où, just'avant qu'De Gaulle y r'vienne en 58... Toi! Tu pourrais êt'e er'ceveuse aux PTT... C'est b'en d'êt'e fonctionnaire avec la garantie de l'emploi à vie, l'assurance sociale et des congés payés... Nous, on n'a pas l'droit d'êt'e malade... On n'a jamais pris d'vacances... Et la r'traite, on a pas cotisé assez longtemps... On va avoir un p'tit jardin potager, on manqu'ra pas d'légumes, on mang'ra que'que fois des lapins et des poulets... C'est vrai qu'les lapins y-z-on la myxomatose, là-bas... Les poules, el'f'ront des œufs et on ira pêcher du poisson et des coquillages... On's'f'ra d'la galette avec du lait baratté à midi... Y paraît qu'là-bas y boivent surtout du gros rouge et du cit' dur mais qu'la gñole est comme ici! ... Tu viendras nous voir ? Hein ?... T'oublieras pas d'nous écrire!... La mère, elle en peut p'us... El'barraille le soir en r'voyant ses deux fils qui sont morts en Indo, not'bru rev'nir pour lui piquer ses sous et boire son café arrosé qu'autrement el'sif' tout'la journée... Que'que fois, e'm'demande d'la débarrasser des guêpes et des frelons qui lui montent su'le corps, mais j'vois ri'n là où e'j'met l'doigt... Moi, c'est des Boches que j'ai vus dans mon lit quand j'ai eu la scarlatine en 47, ça m'est jamais revenu depuis...

Parce qu'l'doctor, y m'a dit que, plus jamais, y faudrait qu'j'arrête de boire mon cit'e d'ma vie, surtout si j'avais les fièvres, comme la pneumonie du père Gaston qui l'a nettoyé en deux jours en 51... Des crocodiles et des hippopotames qu'y voyait, l'vieux qu'avait sorti son fusil d'chasse à deux coups pour tirer d'ssus... Y'a bien d'la misère pour les vieux ici quand y d'viennent seuls et qu'y-z-ont p'us d'sous et qu'leurs enfants, y veulent p'us s'en occuper... Nous, on a tout perdu en 45 avec el'coup des lessiveuses et c'te fumier d'Mayer... Vingt Dious! On s'en est jamais r'mis. Y'avait d'quoi s'flinguer... Comme les Babogneaux quand y-z-ont perdu toutes leurs volailles avec la pullorose, y'a vingt ans, ou les Ribagouins quand on leur a saisi leur tracteur et leurs foin, l'été 76... Couic! Le père, la mère et les quat'e-z-enfants d'un coup, dans la mare qu'on les a r'trouvés zigouillés, le père d'un coup de fusil dans la tête, les aut's noyés dans des sacs avec des pierres au fond! Sacré bon Dious! Dans l'temps, c'tait pas pareil... Y'en a toujours un qui restait et qui s'mariait avec un'fille du pays pour tenir la ferme... Y-z-essayaient, mes grands-parents, d'faire plein d'marmots pour avoir l'prix Cognacq... Y-z-on pas pu dépasser dix-neuf, et les trois-quarts, y sont morts, mais y'en a eu qui l'ont eu une année, l'année où il a fait si chaud, en 47, j'crois bi'n... Bond'là d'bon Dyis! Y-z-en avaient fait p'us d'vingt-cinq, tous vivants sauf deux qui sont morts en couche! Toi, Marie-Mathilde, t'es jeune et tu n'sais point... Non! Tu sais point c'que c'est dur, la vie des pov'gens comm'nous... Hein ? Quoi ? Ouais! Tu peux aller pleurer dans ta chambre... T'as encore l'âge et c'est vrai qu'c'est bi'n triste c'qui nous arrive... Non! c'est vrai, c'est jeun' et ça n'sait point, ça peut pas savoir!... Nom de Dious! Albert, avant d'partir, er'monte moi une bouteille de gnôle de la rangée d'gauche, celles qu'ont la bouteille jaune foncé!... Pas les vertes, c'est du pinard pour l'année prochaine qu'l'neveu y veut garder pour sa fiancée qu'y mariera à Pâques, pasqu'en mai, ça porte malheur, et qu'en juin, el'pense à accoucher à la clinique de Laval... Y-z-ont pas pu attendre, ces cons-là, et el'veut s'marier en blanc et à l'église!... J'ai vendu l'lot pour cent mille balles, des anciens francs, bi'n sûr! Ces jeunes-là, y doutent de ri'n, la vie les dressera! Nom de Djiis! *Le père, il avait parlé ce soir-là plus longtemps qu'une année entière et il avait fallu qu'il rallume sa Boyard qu'il avait laissé s'éteindre avec un long mégot qui tenait tout seul! La mère était effectivement partie pleurer dans son lit à l'évocation de ses*

*fil*s défunts et les deux ouvriers agricoles se retirèrent après m'avoir embrassée furtivement sur la joue droite... On ne pleure pas en Mayenne quand on est un homme et ils furent eux-mêmes étonnés d'avoir eu un éclair de tendresse... Y z'étaient pas méchants, mais durs au mal. Y préféraient leurs vaches et une chèvre à corne qu'ils appelaient Fernandelle. Elle rappliquait dès qu'ils chantaient après avoir bu leur calva-cidre au litre: Fernandel-le, elle aim'la bagatel-le ! Fourres lui l'cul, et perds pas tes beurtel-les!" Et à c'moment là, ils me foutaient à la porte de l'étable où elle avait son box dans un coin au fond, après les bovins, avec interdiction de revenir avant le lendemain matin... J'l'aimais bien c'te chèvre, elle avait de longs poils vachement durs, blancs mais qu'avaient jaunis avec l'âge et elle mâchonnait les mains quand on l'approchait pour la caresser sur la tête entre les cornes, c'est un signe de vieillesse de ces animaux-là comme les ch'vaux! ... Je lui apportais son avoinée à six heures avant de partir prendre le car pour l'école... Quand j'ajoutais un grain de gros sel bien gris, — du Guérande, mon cher! -, elle me râpait la joue avec sa langue tellement elle était contente... Elle en raffolait et elle était renfrognée quand y en avait pas... Un coup de corne n'était pas loin et il valait mieux s'tirer en vitesse!... Un dimanche, le patronage nous a emmenés à Saint-Brévin-les-Pins pour nous faire voir la mer. Je me suis baignée et je ne me suis pas douchée à l'eau douce après, exprès pour sentir le varech avec lequel je m'étais frottée... Quand je suis allée porter une botte de fourrage à la chèvre, elle m'a léchée partout où elle pouvait... Ça me chatouillait et, moi qui ne riais jamais, je crois que c'était la première fois de ma vie, et d'ailleurs, c'est la seule à bien y réfléchir, j'ai été prise d'un fou-rire qu'a bien duré une heure, même que la mère, elle en r'venait pas! C'était bi'n avant l'histoire avecqu'l'n'veu, J'devais avoir dix ans, p't'êt' moins...

Icelle ne parvenait plus à abandonner le phrasé du bocage mayennais qui, à l'ouest d'une verticale Nord-Sud passant par le croisement avec la nationale Laval-Rennes à La Gravelle, ne mettait plus d'accent aigu sur le e devenu muet qu'on appuyait par un fort accent tonique, comme l'on prononce le pronom Je ou le verbe J'ai. Elle allait chez le boulange et le charcutie ou chez le boulanger et le charcutier selon l'endroit où elle se trouvait pour faire les courses, le dimanche, au marche ou au marché de la

place de l'Église d'Andouille ou de l'Église de Martigné⁸⁰. Seuls les jeunes qui regardaient la télé et écoutaient la radio, prononçaient les é où qu'ils se trouvent et d'où qu'ils viennent.

Charles-Icelui ne l'avait pas regardée une seule seconde pendant qu'elle parlait. En aucun cas, il ne l'aurait interrompue. Elle, elle avait incliné progressivement le dos du siège au fur et à mesure qu'elle s'abandonnait à sa confession, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'horizontalité quasi-complète, l'occiput sur l'appuie-tête. Le ton de sa voix s'adoucissait tout en restant dans la basse rauque. Elle n'avait pas toussé depuis une bonne heure et n'éternuait plus dans le kleenex qu'elle serrait dans sa main gauche. Elle s'endormit en prononçant avec un léger sourire de nourrisson à l'aise dans des couches propres: *C'est jeun'et ça n'se point!*"

Charles-Icelui arrivait alors à la sortie conduisant à Bordeaux-Centre ville. Que faire ? La réveiller brusquement serait cruel. Rester avec l'hameçon coincé dans le palais irait dans le sens qu'il redoutait: un scotchage de plus en plus collant... Et il n'avait jamais ni su, ni pu rompre une relation intime avec une femme sans que cela ne tournât au drame; il attendait toujours que ce soit elles qui commençassent la procédure; aussi n'avait-il eu que très peu d'aventures étant étudiant, surtout des flirts sans grand désir de pousser jusqu'au bout, ce qu'elles détectaient très vite à l'époque où le mariage était la finalité de l'entreprise de séduction dans une faculté de province. Comme les filles chaudes le pétrifiaient et que les froides ne l'inspiraient pas, alors qu'il était quand même distingué de sa personne et sans doute, sinon fortuné du moins à l'aise, il fut vite classé dans la catégorie des glaçons, variété bel indifférent, peut-être des *pédales* comme les deux Jean, Cocteau et Marais. On n'employait pas le mot *homosexuel*, trop clinique dans son milieu, ni *pédés*, trop argotique; c'était une maladie à soigner par la psychanalyse, lui-même en avait toujours été convaincu. Ce qu'avait soupçonné un chérubin parfumé à chemise rose et cravate fleurie qui s'asseyait à côté de lui pendant les cours et le mettait mal à l'aise avec son entêtante odeur d'eau de Cologne de chez Farina ? Les filles l'intéressaient quand même plus que les garçons, sauf à évoquer le

foot et le vélo; c'était un fanatique du Tour de France et il s'était pris d'une passion pour Raymond Kopa dont il essayait de reproduire les feintes quand il jouait ailier-gauche, poste qui lui était attribué vu sa morphologie longiligne et sa pointe de vitesse. En fait, il se résignait à la masturbation qu'il pratiquait avec le pommeau du tuyau de douche directement sur le dos de la base du gland, le samedi, avant d'aller plonger dans la piscine Lutétia. L'idée d'un mariage de raison, après qu'il eut effectué son service militaire, devenait un futur inévitable. Il faisait du taoïsme sans le savoir.

Revenant à l'instant présent, Charles-Icelui, qui détestait l'improvisation, se vit dans l'obligation de décider *ex abrupto* de changer son programme de visite en Gironde, ce qu'il mit dix kilomètres à accepter. La fameuse Guite Chabiron avait été arrêtée par la Gestapo en 1944 et incarcérée au Fort du Hâ, à Bordeaux, avant d'être transférée à la Prison Jacques Cartier de Rennes, puis déportée à Ravensbrück par le soi-disant «*dernier train de Langeais*», juste la veille de la libération de l'Ille-et-Vilaine par l'armée blindée du Général Patton. Ça, il en gardait quelques vagues réminiscences scolaires, mais il en avait surtout entendu parler par ses parents, parce que Villepot avait été traversé dans la matinée du 5 août 1944 quand le convoi, qui avait bivouaqué la nuit à Martigné-Ferchaud, se dirigeait sur Angers par Pouancé et Segré. Même que ça avait canardé pas mal avant que les GIs ne libérassent un camp de prisonniers de guerre français et belges camouflé dans la forêt d'Araize, à un kilomètre de Villepot. Ça n'était qu'à une soixantaine de kilomètres de Laval.

Ici aussi, on allait à Retiers ou à R'tie, par Éancé ou par Yance et Arbrissel, pour acheter au marché noir du beurre salé et une ou deux miches de six livres bien rondes d'un succulent pain de ménage de farine de blé toute blanche, chez des fermiers qui s'étaient remis à boulanger eux-mêmes dans un grand four; la fermière ajoutait quelquefois de la confiture de groseilles au vrai sucre de betterave et un camembert comme on les aimait là-bas, bien plâtreux au centre et une mince couche crémeuse sous la croûte, l'inverse de chez les Normands. C'était alors une opération risquée, coûteuse mais goûteuse en diable. On y allait dans l'Hispano-Suiza huit

cylindres aux formes fluides vert Nil avec de larges marchepieds latéraux et les roues de secours sur les deux ailes avant peintes en noir; elle avait été spécialement carrossée par Saoutchik; son père avait fait l'acquisition sur un coup de foudre en 1937 à des Brésiliens qui avaient fait fortune dans l'hévéa en le revendant à Englebert pour faire des pneus super-sports. Nul ne se souvenait des raisons pour lesquelles elle n'avait pas été réquisitionnée par l'occupant. Grâce à un garagiste de Châteaubriant, il l'avait équipée de deux gazogènes qui n'avaient pas le droit de tomber en panne sur la trentaine de kilomètres du trajet aller et retour, sur une route où il était habituel que l'on crevât au moins un pneu sur un clou laissé par le sabot déferlé d'un percheron au milieu de chapelets d'énormes boulets de crottin jaunâtre pleins de bacilles du tétanos plus ou moins sporulés, comme on l'apprenait très tôt à l'école primaire. On n'était jamais assez prudent quand, assoiffé, on avait la tentation de boire de l'eau d'un puits: elle pouvait avoir été contaminée par le purin de l'étable voisine et sa propre mère avait été soignée d'une typhoïde qui aurait pu être mortelle, si elle n'avait été soignée et miraculeusement guérie par le docteur de Martigné-Ferchaud qui l'avait visitée deux à trois fois par semaine pendant deux mois; elle avait failli mourir d'une complication au cœur et les antibiotiques n'existaient pas; du coup, le même docteur avait décidé de vacciner toute la famille avec du vaccin DT-TAB.

Il fallait se méfier de la maréchaussée qui collaborait de plus en plus mollement avec l'occupant, mais ne détestait pas récupérer les victuailles; elle se postait derrière un virage pour verbaliser, toujours dans le sens du retour, quand une âme bien intentionnée les avait dénoncés à tort ou à raison. Enfin, le seul risque guerrier vraiment mortel, à éviter en stoppant derechef la voiture et en se jetant dans le fossé sans plus attendre, venait des chasseurs de la RAF; les pilotes, de leurs Spitfire et leurs Hurricane, tiraient sur tout ce qui bougeait, même sur la voiture du médecin qui, au début de ce printemps-là, avait pourtant fait peindre sur le toit une énorme croix rouge sur un cercle blanc... Jusqu'à ce qu'il se rendit compte que c'était un atout supplémentaire pour que le mitrailleur le dézingue avec plus de précision⁸¹. Il y avait tout aussi à craindre des bombardiers alliés, des Lancaster britanniques plus souvent que des super-forteresses volantes américaines,

avant que les double-queue Lightning à étoile blanche n'apparaissent pour larguer des parachutistes; ils visaient, en arrosant plus ou moins large, les passages à niveau le long de la voie ferrée entre Châteaubriant et Rennes, les seuls objectifs stratégiques locaux depuis qu'ils avaient détruit un dépôt d'essence allemand dans la forêt de la Guerche et un petit pont sur le Semnon. Le bombardement de la forêt, proche de Villepot, était son seul souvenir conscient de la guerre; les autres, il les connaissait par ses parents; quels qu'ils soient, leur évocation soulevait en lui des réminiscences de terreur profuse qui le laissaient triste et anorexique pendant une journée ou deux... Combien de fois n'avait-il pas entendu ces histoires, quelquefois en se bouchant les oreilles avec ses mains au bout de bras aux coudes appuyés sur les cuisses dans une attitude de forte concentration!

Charles-Icelui Chapeau se souvenait d'avoir couché à l'hôtel Mercure du centre commercial de Mériadec, à l'occasion d'un congrès de philologie à Bordeaux. Il y avait communiqué sur un long texte rédigé en hongrois, une chaude lettre d'amour passionnel à une châtelaine bosniaque de Jajce à laquelle était jointe un long testament traduit en allemand, en anglais, en russe, en tchèque, en polonais et en grec démotique, mais curieusement ni français, ni en italien; elle avait été écrite par un hussard d'un régiment serbe pendant la bataille de Peterwardein⁸² qui vit en 1716 la défaite de l'Empire Ottoman par les Habsbourg ; en fait, en sautant une ligne sur deux et en barrant deux mots sur trois, on détectait la narration d'un plan d'occupation de la Voïvodine par un commando de Monténégrins et de Macédoniens alliés à des corsaires maltais et des Chypriotes résistants aux Turcs. Il trouva une place de parking bien qu'on fut à l'heure de pointe du déjeuner.

Icelle dormait toujours. Il se plongea dans le Guide Vert de l'Aquitaine et comprit que sa quête ici serait vaine: le Fort du Hâ avait été détruit pour laisser la place à l'École Nationale de Magistrature, un très beau bâtiment moderne qui n'avait conservé qu'un donjon historique en son milieu. Il en saurait plus par le livre d'un certain Jean-Jacques Déogracias⁸³ qu'il avait emporté pour le lire à Sauternes avec la vingtaine d'autres sur Ravensbrück

commandés sur PriceMinister et tous reçus au plus tard sous huit jours, ce qui l'avait sidéré. Urgence avait fait loi, encore une fois, pour briser un tabou: jamais il n'aurait imaginé qu'un jour, il puisse taper les numéros de sa carte de crédit sur l'Internet, y compris les trois du dos; cette fois là, il lui avait fallu se lancer, grâce à l'aide obligeante de sa femme de ménage espagnole qui pratiquait l'e-commerce régulièrement depuis déjà cinq ans; elle n'aimait pas Amazon, elle lui avait fait choisir PriceMinister, parce qu'en bonne ibérique, elle préférait le commerce avec les Japonais aux impérialistes américains. Pendant un mois, il surveilla son compte-bancaire, et il fut étonné de ne pas avoir été hacké; sa conseillère bancaire l'assura qu'elle surveillerait journallement sa balance de crédit-débit jusqu'à ce qu'il fut revenu de son périple hexagonal. Pour le reste de sa bibliographie, il ferait confiance à Google et à Wikipedia dont il avait découvert les mérites après des années de mépris.

Il avait faim et soif. Il alluma la radio et se porta sur FranceInfo qui diffusait les mêmes nouvelles inquiétantes sur l'instabilité du monde arabo-musulman prolongée jusqu'à l'Indonésie, puis sur FranceMusique qui, justement, donnait un programme consacré à une étude comparant deux opéras de Wagner et de Verdi. Il monta le son de la chevauchée des Walkyries progressivement plus fort et plus haut dans les aigus à s'en faire sauter les tympans, sans qu'aucun effet perturbateur sur sa voisine n'en résultât. Il zappa sur Radio Nostalgie et là, ce fut un succès total à l'audition d'une chanson d'Alan Stilwell qu'elle se mit à accompagner d'une très belle voix de soprano, en reprenant les couplets qu'elle connaissait par cœur, tout en gardant les yeux fermés, jusqu'à ce que lui succédât le *bal populaire* selon Sardou que lui connaissait, mais qu'elle n'appréciait pas du tout. Elle émergea, enfin!

— Oooueeeeehhh! Papy va au Balajo! Faisandé, ce tube facho! Où est-on ?”

Il coupa la radio.

— Dans le centre de Bordeaux... À Mériadec!”

— Comment ça se fait ?”

— Vous dormiez très profondément et je n'ai pas voulu vous réveiller. Alors, pour gagner du temps, je fais une course que j'avais programmée en principe à mon retour de Verdélais. En fin de compte, ça me fait gagner du temps pour le retour sur Paris.”

— Ah, bon! Le problème, c'est que je vais en fait à Mérignac, une banlieue ouest de Bordeaux, là où se trouve l'aéroport. J'habite dans une coloc' d'un grand loft, enfin, disons un squat dans un ancien hangar d'aviation désaffecté à la suite d'un incendie qui avait ravagé le bâtiment principal adjacent. Je vis avec une douzaine de mecs et de nanas qui lancent un orchestre de heavy metal relooké façon R-n'-B, country groove, un peu rasta et raggamuffin, un cocktail doux-acide avec des moments vachement violents par injection de hype et de rap-slam... Surtout pas de disco, ça fait Balajo. Ils ont été très marqués par les Finlandais qui ont gagné l'Eurovision en 2007. Ils veulent mettre à la disposition des teens⁸⁴ une version d'avant-garde de la musique de Monteverdi et de Marin Marais. Leur premier spectacle, ce sera Le couronnement de Poppée” à la MJC⁸⁵ de Bègles, pour la Fête de la Musique. Je suis la servante de Drusilla! J'vous enverrai une invitation...”

Flairant un danger pour sa tranquillité domestique, il l'interrompt sèchement.

— ...Écoutez, j'ai faim. On va aller déjeuner au E dans l'Hâ, à cinq minutes d'ici et puis je repartirai pour Sauternes en vous déposant à Mérignac avant. Sans m'arrêter, parce que l'hôtel va finir par me demander si vraiment je suis un client intéressant pour eux. C'est un relais-château où les Chartrons et les Allemands amènent leurs pépées pour les lutiner après un menu gastronomique qui rapporte beaucoup plus que la location des chambres parce que la carte des vins démarre à cent euros pour les pingres. Alors, comme ils ne veulent pas passer pour des rigolos auprès de leurs nanas et, surtout, du maître d'hôtel, ils commandent du Château Latour ou de l'Ausone pour la lamproie à la Bordelaise, après le foie gras et le Château Yquem 1983. Les temps sont plus durs avec la crise, mais ils ne s'en sortent pas mal depuis que les Chinois, les Coréens, les Sud-américains et les Australiens ont pris la relève des Japonais, et les Américains

reviennent. Enfin, ceux qui n'ont pas pris le bouillon Maddox. C'est incroyable la vitesse avec laquelle ils se refont, dans l'industrie du fric, quand ils ont fait l'impasse sur leur défenestration du haut de leur bureau du 56e étage."

Ils arrivèrent au restaurant et commandèrent une entrecôte bordelaise avec des rattes sautées plus un pichet de Graves de la maison... Non, un petit, parce qu'il conduisait et que madame n'en prenait pas. Il avala son glucophage qu'il fit glisser avec un grand verre d'eau.

— *Et vous, vous avez les moyens ?*"

— *" Pas vraiment, mais c'est inclus dans le forfait de la mission et c'est déductible des frais généraux, sauf les extras genre armagnac millésimé ou Haut-Brion avec le menu dégustation à 300 euros pour vous, votre DRH, votre secrétaire et votre chargée de com' sur la même addition!"*

— *Vous vouliez faire quoi, exactement— , à Bordeaux ?*

— *Me faire une idée précise de ce qu'était le Fort du Hâ, au moment de l'incarcération de la Tante Guite, c'est comme cela qu'on l'appelle dans la famille. Mais ils l'ont détruit pour faire l'École Nationale de Magistrature. Un coup de Chaban-Delmas sans doute..."*

Ils se plongèrent dans leurs assiettes pour finir leurs entrecôtes avant d'émerger pour commander un flan aux pruneaux pour deux, deux cafés et l'addition en même temps, à une jeune serveuse, une blonde L'Oréal bien en chair qui pensait déjà qu'elle allait être en retard à la séance de pose prévue chez un pote à elle, un photographe de Cenon. Elle devait y être à quinze heures pour compléter son dossier d'inscription au concours de Miss Gironde le week-end prochain au Bec d'Ambez. Si elle gagnait, elle serait sélectionnée pour Miss Aquitaine à Arcachon et alors, bonjour veaux, vaches, cochons, couvées... Le photographe lui faisait ça gratis parce qu'elle acceptait de faire du nu pour lui qui est invité à participer à Eropolis au salon du Bourget, mais attention, on ne voyait pas au dessus des sourcils ni le bonbon. Elle ne

cherchait pas à être une star du porno X sur Internet, mais juste à gagner un concours pour monter à Paris et se payer un cours à Wall Street English avant de trouver un stage en CDD pour une formation de perruquière de luxe; elle filerait ensuite dans un salon de coiffure en Asie. Elle avait une copine qui avait fait cela à Singapour et à HongKong; elle voudrait en ouvrir un à Port-Darwin où on lui avait fait miroiter une belle opportunité, si elle arrivait à payer le voyage; pourquoi pas avec Icelle comme adjointe ou associée ? Elle parvint à leur dire ça sur plusieurs allers et retours à la cuisine, en manipulant la vaisselle et les plats, puis en s’emmêlant les doigts à charger un sabot de carte de crédit récalcitrant et, comme lui se trompa deux fois de code secret, ils ne sortirent pas du restaurant avant moins le quart.

— *Merde, j’y pense, il faut que j’aille acheter un nouveau téléphone mobile!”*

— *Il y a une Fnac à dix minutes d’ici à moins que vous ne vouliez aller dans le centre commercial...*

— *... Ce sont tous des escrocs, et je n’ai pas le temps de discuter le coût-efficacité des différents rackets! J’ai un abonnement FranceTélécom qui coure encore sur six mois et j’ai juste besoin de transférer la carte SIM sur un neuf. Je veux seulement acheter un iPhone4 parce qu’il paraît que la caméra est extra pour faire des spots vidéo prêts à mettre directement sur DailyMotion ou YouTube.”*

Ils ne sortirent qu’à cinq heures du magasin avec le mobile qu’il convoitait pour lui, une montre Swatch à quarante euros qu’elle lui sélectionna parmi les plus kitsch et une mobicarte de 100 unités pour elle, à mettre sur la même facture; il y ajouta vingt euros dans une poche du blouson parce qu’elle avait dépensé ses deux euros pour nettoyer ses gencives avec du chewing-gum à la menthe. Ils ne pourraient pas être à Mérignac avant une bonne heure de conduite. Icelle le voyait maintenant indécis voire réticent et bientôt hostile. Elle lui proposa de prendre le métro, ce qu’il accepta sans barguigner, soulagé, reconnaissant et un peu frustré car, au fond, il aurait aimé se faire prier. Elle, de

son côté, n'aurait pas détesté se faire répéter la proposition de se dérouter pour lui dire «*non*» une seconde fois et sans doute «*oui*» la troisième. Icelle était vraiment laide avec toute cette fatigue qui lui collait au corps, ses bijoux de pacotille et ses vêtements trop crades et dépenaillés. Ce n'était plus une punk, mais une candidate à un pucier de l'armée du Salut ou à un banc de la place des Quinconces. Mais, curieusement, tous deux n'en prenaient conscience que maintenant. Cela ne les avait pas dérangés, ni au restaurant pourtant branché et superclean, ni à la FNAC. Ils s'embrassèrent sur les deux joues. Lui avait la peau molle et une râpe en guise de barbe; elle avait la peau veloutée et des muscles de la face pleins et fermes, sans être raides, sur un squelette finalement assez équilibré entre les bosses et les creux qui font qu'il y a une grande différence entre Néfertiti et la marquise de Sévigné. Il aimait la cambrure qu'adoptait son cou entre le crâne, plutôt cubique, et le haut du dos, quand elle se tenait droite. Il la regarda s'éloigner vers l'entrée du métro. Vue de trois-quarts arrière, elle n'était plus un épouvantail, mais une matière brute à façonner... Pour en faire quoi ? Une copie de Mylène Farmer ou de Patti Smith ? Cette évocation suffit à le faire changer de trottoir et obliquer vers la Clio qu'il engagea en direction de l'autoroute de Toulouse, après avoir envoyé un SMS à sa femme pour la rassurer sur son sort au cas, improbable, où elle s'en inquiéterait. Sidonie Chapeau, de son côté, qui ne vivait plus que pour le scrabble et le bridge, lui avait laissé la veille un message sur sa boîte vocale lui annonçant son départ pour Barfleur avec trois copines pour participer à un combiné-duplicate, une compétition sur trois jours.

Nuitée du jeudi-vendredi 7-8 avril 2011, de 19 heures à 8 heures

Chapeau arriva au Château de l'Arquebuse à dix-huit heures, pile à temps pour dîner à vingt heures trente, après s'être, en deux heures, baigné dans une eau chaude à 38° Celsius, shampooiné, rasé, parfumé à l'English Lavender, habillé de propre avec son costume en alpaga anthracite, une chemise blanche qu'il n'avait portée qu'une fois, une cravate en soie verte à motif fruité orange et une curieuse paire de chaussures de tennis Costela, blanches et vertes avec deux crocodiles tête-bêche sur l'empeigne. Il avait acheté le tout à Shenzhen, au retour d'un congrès hongkongais d'éthique philologique où il avait communiqué sur les relations sémiologiques entre les langues inuite et mongole; la finalité était la rédaction adéquate des textes d'initiation à la contraception destinés aux fillettes de dix ans; c'était un problème gravissime lié à la fréquence croissante des pubertés précoces en Laponie, au contraire de ce qui se passait au sud de la latitude d'Oulan-Bator; le physiologiste coordonnateur était le directeur turc d'un laboratoire de Tromsø, ville norvégienne où existait un centre de génétique renommé; on y étudiait, par randomisation, l'épidémiologie du trouble et son traitement préventif par un inhibiteur d'une hormone hippocampique, synthétisée par un PhD de GeorgiaTech, dans une start-up des Îles Feroë financée par la Fondation pour la Reconversion des Industries du Pétrole de la Mer du Nord quand ses réserves seront épuisées. Le restaurant était à moitié vide. Il fut néanmoins installé à la plus petite des tables d'un coin inconfortable, près de la sortie des cuisines, dans une semi-obscurité. Il se sentit spolié et humilié, comme nombre de fois où il se laissait manipuler par des fourbes profitant de son allure lunaire. Cette fois-ci, il réagirait par la ruse, l'arme des résistants faibles, mais déterminés. Pour se venger, il commanda en apéritif un verre de Pacherenc-du-Vic-Bilh en lieu et place du Château Yquem glacé que lui recommandait le sommelier; non, il ne prendrait pas de foie gras, mais une chiffonnade de jambon de Parme; il boirait du Buzet avec l'omelette aux cèpes, un Fitou avec la pièce de charolais qu'il voulait cuite well-done; il désirait de suite une

simple carafe d'eau, ne serait-ce que pour avaler son troisième glucophage de la journée et un granule de bêtabloquant. Il calcula qu'il faisait une économie d'au moins cent trente-cinq euros et que cet empaillé de loufiat perdrait donc vingt-sept euros de pourboire. Il se plongea alors dans la lecture de *La Dépêche du Midi* en attendant d'être un jour servi. Il se coucha à vingt-trois heures trente et dormit comme un loir jusqu'à huit heures.

Journée du vendredi 8 avril 2011, de 8 heures à minuit

Bonne surprise, le petit-déjeuner servi dans la chambre était excellent. On était vendredi, Charles-Icelui avait tout son temps pour faire l'étude bibliographique de son sujet. Il avait rendez-vous le lundi suivant avec la dame de Verdelaïs qui avait connu la Tante Guite dans sa jeunesse; elle serait très heureuse de le recevoir pour évoquer les bons souvenirs qu'elle en avait. Une surprenante sonnerie téléphonique qui rappelait la musique des Beach Boys, le tira de sa réflexion alors que, douché, il revêtait un peignoir lilas après s'être essoré avec une énorme serviette-éponge de la même couleur. Il mit quelques dizaines de secondes à comprendre que c'était celle de son nouveau mobile qu'il finit par récupérer dans sa poche de veste, trop tard pour décrocher. Le numéro était masqué, mais il y avait un message vocal qu'il écouta avec une terreur croissante.

— *Allô! Monsieur Chapeau! Bonjour! C'est Icelle... Voilà, j'ai laissé mes papiers d'identité dans votre boîte à gants quand j'ai vidé le contenu de mon sac à dos en vous attendant dans la voiture. J'ai oublié de les reprendre. Comment est-ce que je peux faire pour les récupérer sans vous déranger ? Je suis convoqué à la police demain matin «pour affaire me concernant». Je ne sais pas ce que c'est, ni pourquoi, mais j'ai rien à me reprocher, je vous l'jure. Mes coloc's ne savent pas non plus. Ils m'ont seulement passé la convocation, datée d'hier matin dix heures, qui ne concerne que moi. Le groupe n'est pas convoqué. J'm'excuse de vous déranger, mais je suis vraiment embêtée. J'ai absolument besoin de ma carte d'identité. Le reste, ça peut attendre. Pouvez-vous me rappeler au 09 77 35 38 81⁸⁶ ? J'y serai jusqu'à midi. Merci de la part d'Icelle.*

Il explosa de fureur. Comment cette fourbe de garce avait-elle trouvé son numéro de mobile ? Comment osait-elle l'appeler pour une raison à l'évidence préfabriquée. Elle voulait continuer son entreprise de drague sadique. Elle avait combiné son coup depuis le début, abusant de sa gentillesse, après le petit-déjeuner qu'il lui avait généreusement offert en toute naïveté! Ah! La fille

de chienne! Il lui avait même payé une entrecôte à la Bordelaise dans un restaurant à cinquante euros TTC, sans compter quelque menue monnaie pour subventionner la future Carita! Quel con il avait été de se laisser prendre à sa comédie de la pauv-fill-abandonnée-à-l-Assistan-ce-publique! Son week-end était foutu et il ne pouvait pas rentrer à Paris avant d'avoir réalisé son interview à Verdélais. Il devait en effet avoir rédigé sa biographie pour l'Ascension, la Pentecôte au plus tard, et il avait encore deux voyages à effectuer, l'un en Bretagne, l'autre en Allemagne qu'il voulait faire en Laguna; en plus il y avait des clauses de pénalité pour retard si le bouquin n'était pas livré avant que son commanditaire ne rencontrât son notaire en juin! On était le 11 avril, il pouvait écrire vite, mais, quand même, il détestait le travail bâclé et son instinct de perfectionniste était exacerbé par l'intérêt croissant qu'il portait à son sujet. Maintenant qu'il était dans le cœur du vignoble, il avait en mire l'héroïne de *La Bicyclette bleue*. Il aimerait que la Tante Guite, qui avait été un personnage de chair et de sang et non pas une pure fiction glamour pour nostalgiques de la Marquise des Anges, devint au moins aussi populaire, sinon plus que la Léa Delmas, elle qui n'avait pas souffert dans sa beauté incarnée par Lætitia Casta. Cette salope d'Icelle et ses fripes de merde n'avaient rien à faire dans cette histoire de la plus haute moralité. Il était hors de question qu'il répondit à son message. Qu'elle se démerde avec ses conneries! Lui avait son programme de rédaction et de lecture à accomplir sans perdre de temps.

Charles-Icelui plaça un mini-DV étiqueté *JFMOREAU-1* dans son caméscope qu'il connecta à l'appareil de télévision à écran plat par un câble tricolore dans chaque fiche prévue à cet effet à l'arrière du syntoniseur; un fond bleu envahit l'écran jusqu'à ce que le titre apparaisse — *INTERVIEW DE JEAN-FRANÇOIS MOREAU, PARIS, 25 MARS 2011* — sur lequel il bloqua l'image. Il ouvrit son attaché-case et sortit un dossier rouge au nom de *JEAN-FRANÇOIS MOREAU* qui contenait plusieurs feuilles A4 remplies de textes dactylographiés surchargés de notes manuscrites polychromes et plusieurs photographies en noir et blanc numérisées en hard-copie. Il plaça son magnétophone devant son ordinateur. Il ouvrit un nouveau fichier en .doc sur Word qu'il titra *GUITE-JFM* et lança la cassette en appuyant sur la télécommande. Le son était bon et son élocution facile, car il avait préparé les premières questions qu'il n'avait plus

qu'à lire; de toute façon, son image n'apparaîtrait pas, l'objectif restant fixement centré sur son interlocuteur. Il n'était pas exclu qu'il en tirât un documentaire qu'il proposerait à ARTE ou la 5; aussi soignait-il le cadrage et l'éclairage, sans pour autant sophistiquer la procédure par des zooms et des travellings, car il opérait seul; l'authenticité du dialogue en était rehaussée car, très vite, on oubliait la technologie pour se livrer au seul échange verbal, libéré de toute servitude; il n'y avait plus qu'à ne pas oublier de changer les mini-DV au bout d'une heure; il n'avait pas voulu changer ce système au profit de disques durs, pour des questions de qualité de l'image, bien meilleure en tri-CDD. Quant au son, il doublait toujours la prise de vue d'un enregistrement magnétophonique sur un appareil posé juste devant l'interlocuteur; ainsi évitait-il les soucis de microphones et de fils. Il ne se souciait pas de sa propre prestation, il la peaufinait en tournant au besoin des séquences accessoires en studio. Il faisait l'illustration sonore définitive au montage en mixant les deux bandes, caméscopique et microphonique; cela dépendait de la qualité de la voix des protagonistes.

— *Je me présente, je suis Charles-Icelui Chapeau, écrivain et journaliste d'investigation free-lance. Monsieur Jean-François Moreau, le notaire de votre conseil de famille m'a contacté pour que je rédige une biographie d'une de vos parentes décédée en 1967 des suites d'une très longue maladie qu'elle aurait contractée lors de sa déportation au camp de concentration de Ravensbrück pendant la dernière guerre mondiale. Qui êtes-vous, Monsieur Moreau et comment vous situez-vous dans cette histoire à la fois fascinante et douloureuse ?...*

Jean-François Moreau l'avait reçu chez lui un jeudi matin de la fin mars, à dix heures trente, dans son appartement du XIV^e arrondissement baigné d'une lumière printanière spécialement favorable à la prise de vue, dans une pièce orientée au nord, comme il se doit pour l'atelier d'artiste qu'il fut au temps du Montparnasse des Années folles quand Zadkine et Foujita le fréquentaient. Il lui manquait seulement la verrière, remplacée par le zingage du toit et le plâtre du plafond. Pendant que sa femme leur préparait un café, Moreau avait été placé dans un coin du sofa où, confortablement installé en contre-jour

de la plus grande baie vitrée, son visage était éclairé par deux sources de lumière naturelle, l'autre hémiface recevant la lumière diffusée provenant du vestibule à 180°. Il se réjouissait à l'avance du moelleux de l'image qu'il allait enregistrer grâce à la subtilité des ombres graduées par une nouvelle balance des blancs. Avant de prendre ce rendez-vous définitif, il avait posé quelques pré-requis pour éviter des erreurs de débutant. Moreau avait la voix claire et forte de l'enseignant rodé aux amphithéâtres bondés, le son serait quasiment parfait. La rue en contre-bas était habituellement calme, sauf à craindre qu'un camion-poubelle ne la bloquât dans un concert de klaxons pendant le quart d'heure nécessaire, or il ne passait pas aux heures retenues pour l'entretien, même prolongé au delà du rituel couple d'heures envisagé; la concierge l'avait assuré qu'il n'était pas prévu de déménagement dans les immeubles voisins ce jour-là; l'équipe d'ouvriers qui avait embouteillé bruyamment les trottoirs et le trafic pendant un mois, avait terminé la semaine précédente son ouvrage de câblage en fibres optiques de très haut débit du quartier.

— ” *Je m'appelle Jean-François Moreau. J'aurai soixante-treize ans dans un mois. Je suis professeur émérite à l'Université Paris Descartes et électroradiologiste honoraire de l'hôpital Necker, officiellement retraité donc depuis cinq ans. Je ne pratique plus jamais de médecine de soins. J'ai toujours été passionné de littérature et d'histoire. J'ai donc anticipé ma reconversion dans l'édition, en apprenant la programmation assistée par ordinateur dont j'ai acquis la maîtrise seulement au bout de dix ans de pratique intensive. Je suis actuellement président de l'association des Amis du Musée de l'AP-HP, l'ADAMAP⁸⁷, laquelle est très perturbée par la décision directoriale de fermer sine die ce dernier en juillet dernier. Je suis le rédacteur en chef et l'éditeur de la lettre trimestrielle et le webmaster de son site Internet, www.adamap.fr⁸⁸ ... Je travaille donc quasiment autant sinon plus que durant les dernières années de ma vie professionnelle. La seule différence est que je ne fais plus que ce je veux, le problème étant que je n'arrive pas à faire tout ce que je voudrais, maintenant que j'ai tout mon temps à moi... Si vous voulez en savoir plus, consultez le Who's Who⁸⁹ ou portez vous sur mon site personnel, www.jfma.fr⁹⁰, où vous trouverez la version courte de mon CV en français, anglais et espagnol... La longue aussi, mais en français seulement! Voici ma*

carte.

— *Quelle place mademoiselle Marguerite Chabiron a-t-elle tenue dans votre vie personnelle ?*”

Soudain, en entendant cette phrase qui le ramenait dans sa vie à lui, Charles-Icelui se souvint du message d'Icelle et de sa référence à une convocation policière. Qu'avait cette radasse encore fait en matière de délinquance ? Sans doute des histoires de drogue, de tapinage, de larcins miteux ! Les trois peut-être ! Quelques personnes les avaient vus ensemble... Et s'il était compromis, accusé de complicité ? Elle serait capable, cette traînée, de l'accuser d'être son maquereau ! Lui, qui ne jurait jamais, lança à voix haute un *Nom de Dieu de bordel de merde* totalement inusité dans sa bouche depuis qu'il avait raté un avion pour Lima où il devait faire une communication sur les parentés entre le basque et l'estonien au Congreso panamericano de filologia... Pour cause d'embouteillage sur l'A1 un jour de grève sauvage des transports !... En 1988, si sa mémoire était bonne !... Il allait falloir qu'il l'appelât ! Sinon, il ne pourrait pas se concentrer sur son travail ! Il fallait qu'il se calmât, jamais il ne jurait comme cela ni n'employait de mots orduriers. Où diable, les avait-il appris à son insu ? Il ne lisait jamais la presse à sensation, ni ne regardait les séries à la télé, sauf *Star Trek* et *Dallas* où il n'y avait jamais de grossièretés dans les dialogues. S'il lui arrivait encore de relire un polar d'Agatha Christie ou d'Exbrayat, il n'avait pas lu Frédéric Dard et n'avait pas acheté de Série Noire depuis 1956, un Raymond Marshall qu'il avait jeté immédiatement à la poubelle après en avoir lu cinquante pages d'un enlèvement sordide qui l'avait dégoûté des orchidées ! Comment s'appelait-elle déjà ? Ah ! Oui ! Blandish ! *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* ! Une femme de la haute qui aurait parfaitement pu être enlevée par la bande à cette fiotte d'Icelle, comme Sharon Tate avait été martyrisée par Patricia Hearst et sa horde de camés parano-schizophréniaques ! *Mais enfin ! L'Aquitaine, Charles-Icelui, ce n'est pas le Far West !*, lui souffla sa conscience ! Peut-être, mais en attendant, c'était depuis hier qu'il avait été contaminé par la vulgarité de la Nosferata ! Il l'aurait tuée si elle avait été soudain devant lui ! *Que vouliez-vous qu'il fit contre cette truie ? Qu'il la tuât et qu'elle mourût sur le champ dans des flots d'hémoglobine*

glyquée!”. Il s'aperçut alors qu'il avait oublié de faire sa dextro⁹¹ au réveil; s'il la faisait maintenant, il aurait sûrement trois grammes cinquante de glucose dans le sang, peut-être déjà quatre ou cinq avec de l'acétone dans les urines! C'est lui qui allait crever à l'hôpital de Langon, le plus proche de Sauternes, d'un coma diabétique, si ça continuait! Il en avait lu les risques et les symptômes dans le carnet de diabétique! Ça commençait par de la fatigue, et de la fatigue, il en avait à revendre, plein la tête, plein l'dos..., plein l'cul, allait-il dire si le derche ne lui était apparu à temps moins grossier! Il essaya de sentir l'odeur de son haleine en soufflant-inspirant dans le même temps dans la paume de sa main gauche plaquée sur sa bouche et son nez, mais ne réussit pas à qualifier le résultat qui n'était pas plus ragoûtant, mais pas tellement différent de l'ordinaire avant le lavage des dents au dentifrice mentholé. Il se souvint alors qu'il avait oublié de se les broser après la douche, préoccupé qu'il avait été par une excoriation au bout de son gros orteil gauche; les diabétiques, il le savait, pouvaient développer une gangrène gazeuse s'ils ne soignaient pas leurs pieds comme la prunelle de leurs yeux; il perdit beaucoup de temps et de patience à chercher un désinfectant, puis un pansement adhésif adapté qu'il avait finalement trouvés dans une sous-poche de son attaché-case où il planquait quelques menus objets qui pourraient être un jour utiles, qui sait ? C'est ainsi qu'il y avait un pilulier avec un exemplaire de toutes les drogues qui lui étaient prescrites pour son diabète, plus un antidiarrhéique, de l'optalidon, du diantalvic et un somnifère. Caché par un set de couture, dans une poche spécialement bien fondue dans un repli, il y avait même un préservatif, un Manix à la mangue — il s'était trompé de slot — qu'il avait acheté dans un distributeur automatique dans la zone duty-free de l'aéroport d'Amsterdam, avant de prendre l'avion pour Las Vegas, via Denver; il était alors invité à Philology'95 à faire une lecture sur le devenir des dialectes finno-ougriens dans les États sudistes après la guerre de Sécession.; c'était le top de sa carrière de linguiste et il avait reçu la Gold Medal de l'American Society of Philology... On ne savait jamais ce qui pourrait arriver dans cette cité de la luxure défiscalisée de l'État du Nevada où la prostitution était libre, le divorce facile et la roulette proche du revolver sur la tempe; mieux valait être prudent, il pouvait se trouver dans la situation de Monsieur Williams dans la XIIIth Avenue... Finalement il avait déçu une de ses admiratrices qui se serait bien offert un petit rodéo avec lui sur son king bed, mais il avait trop forcé sur le

champagne de Californie et il s'était endormi dans le taxi à quinze miles de leur hôtel! Il était naturellement bien élevé, plein de réserve distinguée, s'exprimant en mots choisis des plus académiques et là, dans cet étoilé Relais-&Château aquitain, il se comportait comme s'il était dans un Formula#1 de Vaulx-en-Velin! Il sortit un schweppes-lemon du minibar, but son contenu d'un trait, hoqueta violemment puis toussa pendant une minute, s'essuya la bouche avec son revers de robe de chambre et se décida à appeler l'Icelle. Comment ? Sur son mobile ou par le standard de l'hôtel ? Il hésitait comme l'âne de Buridan devant sa carotte. Finalement, il vaudrait mieux que cela restât entre eux. La réceptionniste pourrait s'en souvenir voire écouter la conversation. Il composa le numéro sur son iPhone. Il aurait préféré que sa première communication officielle sur ce nouvel engin fut pour quelqu'un d'autre que cette fille de... Pardon à madame sa mère, une marathonnienne violée contre son gré méritait davantage de respect, il en convint et battit sa coulpe... Il aurait voulu appeler son fils, par exemple, mais il était en Corée où FranceTélécom ne passait pas...

— "Allô! Icelle ? C'est Charles-Icelui! Qu'est-ce que c'est que cette histoire et comment avez-vous fait pour m'avoir sur mon téléphone mobile ? Je ne vous l'avais pas donné, mon numéro!" (Il se retint de dire exprès!).

— Oui, je comprends que ça ne vous fasse pas plaisir. Je ne sais toujours pas ce que me veulent les flics. J'ai rien fait d'illégal, que je sache, ou alors c'est à l'insu de mon plein gré. Je ne saurai pas avant demain, car j'ai bien l'intention d'aller au commissariat. Je ne cherche pas les ennuis et, je vous le répète, je n'ai rien à me reprocher, notamment au cours de ce voyage où on s'est rencontrés. Vous l'avez dit vous-même, je ne vous ai rien carotté alors que vous ne saviez rien de moi. À vous, je n'ai d'ailleurs rien à reprocher non plus; vous êtes un type tout ce qu'il y a de plus réglo, correct et tout et tout. J'vous remercierai jamais assez pour c'que vous avez fait pour moi..."

— ... Mais le téléphone ? Je ne veux pas qu'on attaque ma privacy, je ne trouve pas le mot français!"

— J'allais y venir. Ne vous tapez pas la tête avec un marteau. C'est hier

soir, quand vous avez acheté votre nouveau mobile... À un moment... Le vendeur en changeant la carte SIM a voulu tester la connexion... Il vous a demandé le numéro de téléphone et vous lui avez donné à voix haute. Je l'ai entendu sans le vouloir, mais je ne l'ai pas noté. Je croyais l'avoir oublié, mais j'ai une très bonne mémoire et il m'est revenu quand j'ai eu besoin de vous joindre. Sinon, j'aurais bien fini par vous trouver dans votre hôtel, il n'y en a pas tellement à Sauternes, mais je préfère économiser mes unités parce qu'appeler sur un fixe, ça coûte beaucoup trop cher et j'ai toujours pas d'fric en dehors des trois euros qu'il me reste sur les vingt que vous m'avez donnés après avoir payé le ticket de métro et mes rouleaux de printemps... Non, j'suis pas allé au chinois... Ah! Vous savez pas c'que c'est ?... Ben, des serviettes hygiéniques que se mettent les femmes quand elles ont leurs... Ah! Vous faites pas plus bête que vous n'êtes!... Je n'ai même pas acheté de tabac! C'est dire!"

— Bon d'accord, mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?"

— "Ben, évidemment, vous comptez pas revenir à Bordeaux ?"

— Certainement pas aujourd'hui!"

— Alors, est-ce que je pourrais passer prendre mes papiers à votre hôtel ?"

Ben, voyons! Ça y était, le complot se développait comme au cinéma quand Sharon Stone draguait Michael Douglas! Elle allait venir le faire chier jusqu'à ce repaire où il croyait vivre en ermite de luxe pendant trois jours avec ses cassettes et ses bouquins! La réception allait faire une syncope quand elle se pointerait pour demander où était sa chambre! Elle avait dû laver ses fringues, mais le rechange ne devait pas être plus brillant que celles qu'elle avait sur elle pour son voyage et elle n'aurait pas changé de rouge à lèvres ni de vernis à ongles! La voilà qui s'inquiétait au téléphone...

— Allô! Allô! Allô! Vous êtes toujours là ? Ça fait bien deux minutes que je n'ai plus rien sur la ligne! Je me demandais si on avait coupé. Avec ces lignes Internet, on ne sait jamais pourquoi ça coupe comme ça, clac!

— Excusez moi, je réfléchissais. Je ne sais que vous dire. Je ne peux pas retourner à Bordeaux. J'ai du travail et le retard s'accumule. Venez à l'hôtel

par le train, comme vous pourrez, pas trop tard pour que je puisse faire ma sieste après le déjeuner... ou alors, venez vers seize heures pour pouvoir retourner à Mérignac avant la nuit.

— Il n’y a pas de train qui desserve Sauternes. Il faut descendre à Langon et finir en taxi, j’pourrais pas payer avec trois euros. Des bus, je ne sais pas, mais ça m’étonnerait.

— Renseignez-vous ou alors faites du stop! Il me semble que vous savez vous y prendre! Sinon, je ne peux rien faire pour vous.”

Et clac! Il raccrocha immédiatement, très content de sa défense contre l’envahisseuse! Quelle plaie, celle-là! Il descendit l’escalier, sortit et gagna le hangar à voiture pour vérifier le contenu de la boîte à gants. L’objet du délit, un sac carré en peau de bison frangée, ressemblait à de l’artisanat navajo passablement usé. Il s’abstint d’investiguer plus loin le contenu, une fois la carte d’identité trouvée. Elle partageait une chemisette en plastique avec la photocopie d’un article de journal qui comportait une photo coupée en deux par une pliure laissant voir deux paires de jambes bottées de cuir noir devant deux demi-roues de moto: l’article nécrologique relatant les carrières sportives du couple de coureurs motocyclistes... De nouveau dans sa chambre, il abandonna l’idée de revoir l’interview de Moreau et il se plongea dans la lecture du livre de Germaine Tillion, l’édition 1988 de *Ravensbrück*. Marguerite Chabiron ne figurait pas parmi les malheureuses qui y étaient citées. Il avait du mal à imaginer ce que sa vie avait été là-bas, sauf qu’elle ne pouvait pas avoir été pire que la plus pénible des histoires racontées qui ne se soient pas achevées par la mort *in situ* des déportées avant la libération du camp par les Russes le 30 avril 1945. Il abandonna au bout d’une cinquantaine de pages de récit après avoir lu une très éclairante préface. Il allait être midi; il décida de s’habiller en gentleman-farmer avec un épais cachemire à col roulé de couleur fauve, spécialement heureux sous sa veste verte de golfeur anglais, une culotte de cheval en velours côtelé prune avec un entrecuissé en cuir noir, des bottes en caoutchouc de chasseur auxquels il ajouta une casquette anglaise en tweed à chevrons et une écharpe en mohair écossais, toujours de motif Lucas. Sauf la pâleur de son visage fatigué, mais rasé de très près sans qu’il en eut tailladé la peau — pour une fois! — il se trouva une certaine prestance qui

lui permettrait de se faire mieux traiter quand il gagnerait la salle à manger après trois-quarts d'heure de marche dans les vignobles. Quelques dizaines de mètres suffirent à lui faire comprendre qu'il devrait enlever ses bottes, dès son retour dans le hall de l'hôtel, après avoir gratté ses semelles sur le racloir extérieur; il y avait tant de boue épaisse et molle qu'il renonça à continuer de fouler le sol au bout de dix minutes. Certes, il ne pleuvait plus, mais le vent venant du nord-est, toujours fort et froid, n'avait pu sécher la terre en une courte matinée. Il ne faisait pas dix degrés Celsius sous abri.

En poussant la porte d'entrée de la réception, il se prit à rêver d'un Lagavulin, une fois assis, enfoncé dans le profond fauteuil-club de cuir havane qu'il avait déjà repéré. Dans ce type d'établissement, la préposée à l'accueil ne pouvait être qu'une femme à la chevelure auburn, au chignon bien tiré sur la nuque supprimant toute velléité de mèches rebellement ondulées, discrètement fardée de rose Pompadour, une beauté provinciale accorte à la peau blanche nourrie au bon lait des blondes d'Aquitaine, parsemée de quelques grains de beauté valorisant son décolleté de quadragénaire sagement prometteur, mais sans plus, sauf à se pencher exagérément sous le regard obliquement descendant d'un connaisseur au groupe duquel un Chapeau, aux prénoms si originaux, pourrait-il appartenir... Décolleté donc, d'un tailleur deux-pièces de belle étoffe noire moirée laissant aussi conjecturer sur des creux et des bosses corporelles non moins voluptueusement évocatrices de somptuosités cachées, comme on en rêve quand on est l'acnéique lauréat d'un bac C honoré d'une mention bien et qu'on loge chez Mrs Robinson en se prenant pour Dustin Hoffman.

— *Monsieur Chapeau! Restez sur le tapis-brosse, s'il vous plaît! Dans quel état avez-vous mis vos bottes! Non, yapad'soucis, nous avons l'habitude. Enlevez-les avec le tire-botte, là, à côté du porte-parapluie contre la penderie et je vais vous apporter une paire de charentaises pour aller mettre des chaussures plus convenables. Nous n'acceptons pas les bottes ni les baskets au bar comme au restaurant.... Quoi ? ... Ah! Vous n'avez que des chaussures de toile à semelles de crêpe! Ça, c'est ennuyeux!... Ah! On vous a laissé dîner avec hier soir ?... Alors, ça ne doit pas être des baskets!... Des Pataugas ?... Bon, espérons qu'elles soient propres et allez les remettre dans votre chambre avant de redescendre. Vous pouvez laisser les charentaises dans votre*

chambre, la femme de ménage les rapportera. Elle fait les chambres de votre étage à l'heure du déjeuner! On vous rendra vos bottes propres pour demain matin.

Ainsi fit-il et redescendit-il par l'escalier pour se diriger directement vers le bar, non sans jeter un regard oblique... En passant... Devant l'hôtesse, qui le héla de nouveau:

— Monsieur Chapeau! Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler. Je suis Brigitte et là pour tout le week-end... Je travaille quatre jours par semaine, c'est pour cela que vous ne m'avez pas vue hier soir... Je reviens d'un trek au Népal, j'avais bloqué mes RTT pour partir douze jours... Ah! Qu'est-ce que c'est beau! Et quel soleil magnifique à 5400mètres d'altitude! Heureusement que j'avais pris mon masque solaire à écran total, sinon je serais revenue comme un homard, complètement cloquée!"

Elle se leva pour lui tendre une carte de visite professionnelle. Elle avait de jolies chevilles fines au-dessus de mollets conséquents gainés de bas noirs brodés, montées sur des chaussures à talon de la hauteur qu'il faut pour qu'une femme soignée marche confortablement tout en exprimant sa grâce. Il aurait rêvé d'avoir une mère comme cette femme et il s'imagina, en rougissant, reposer sa tête d'enfant sur ses seins généreux, encore fermes et doux, pour les sucer avec des lèvres quémandeuses d'une source de bonheur lactescent.

— Ah! Monsieur Chapeau! J'allais oublier de vous le dire. Il y a une dame qui vous attend depuis une bonne demi-heure. Je vais vous dire, elle est bizarre, pas du tout comilfo... Enfin, pas du genre qu'on imagine pour un homme comme vous. Alors, j'ai préféré qu'elle soit installée dans un coin discret du bar que dans sur les banquettes de l'entrée; on le réserve pour les amoureux timides ou les Américaines bourrées au gin dès midi. Elle n'a pas bon genre et les clients de l'hôtel n'aimeraient pas la voir comme ça en première impression. J'attends quatre couples pour le week-end, des Suisses de Berne qui sont déjà venus l'an dernier. Ils se demanderaient s'ils se sont trompés d'endroit ou s'il y a une nouvelle équipe de direction. Le plus dur dans notre métier, c'est de garantir une qualité constante et, depuis les 35 heures, c'est plus comme avant. Pareil, demain dimanche, j'ai pour déjeuner

le conseil municipal de Langon au complet!

Il n'entendit pas la dernière moitié de la litanie de Brigitte, à l'évidence destinée à l'attacher à ses yeux ambrés de femme à la recherche d'un monsieur sérieux comme monsieur Chapeau, bien sous tous rapports et plus, si affinités, qui la conduirait vers ce que toute femme de quarante ans souhaite ardemment: la sécurité du confort quotidien, sans négliger le rêve d'un amour partagé avec beaucoup de tendresse et de sensualité romantique. Ainsi, donc, elle, cette maudite femelle d'Icelle, avait trouvé le moyen d'arriver à fond de train. Elle lui gâchait ce moment de régression infantile que Freud relie à Œdipe et son complexe incestueux! Parti pour faire des galipettes sur sa maman, de laquelle fantaisie il ne rougissait plus qu'à peine, il se trouvait tout d'un coup à cheval sur une rossinante des Abruzzes aux nénés flétris, percée d'un chapelet de perlouzes et de quincaillerie que la plus minable des échoppes du bazar de Dacca ne voudrait même pas exhiber! Bordel de bois! Il allait la reconduire vite fait à sa voiture, lui refiler son baise-en-ville navajo et la remettre dans son bus de merde qui l'avait amenée trop rapidement à l'aller!

Charles-Icelui était survolté et cramoisi de rage en constatant qu'Icelle n'était pas mieux mise que la veille...

— « *Icelle, bonjour! Comment avez-vous fait pour arriver si vite ?* »

— « *En voiture. Ma bande et son minibus sont inscrits sur une liste de covoiturage qui marche pas mal quand on s'y prend bien, surtout juste au commencement d'un week-end. J'ai tout de suite trouvé un voisin qui partait pour Agen. C'était pas difficile pour lui de me déposer à Sauternes.* »

— « *Vous avez un peu moins mauvaise mine qu'hier. Ça allait ce matin ?* »

— « *Pas terrible, mais j'ai connu pire et j'ai l'air de rien comme ça, mais je suis costaude. Pas trop moralement, mais physiquement, oui, peut-être parce que je ne bois pas d'alcool; c'est OK pour ce que j'ai à faire dans la vie. J'ai été élevé à la dure, ça blinde!*

— « *Vous voulez boire quelque chose avant de repartir ? Moi, j'ai besoin d'un whisky.* »

— « *Je prendrai un jus d'orange, si ça ne coûte pas plus de trois euros, parce qu'il ne m'en reste plus que trois!* »

En fait, elle avait voulu les garder pour acheter des Boyard maïs. Hier, en parlant du Père, ça lui avait rappelé qu'elle n'en avait pas fumés depuis dix ans, mais la buraliste lui avait dit que la S.E.I.T.A. ne les fabriquait plus, non plus que les Gitanes maïs. Il n'y avait pas d'équivalent dans la production étrangère et les amateurs s'étaient résignés à fumer des cigarillos du genre Ninas. Elle avait acheté un paquet de gris et des O.C.B.! Elle tira un clope de sa poche gauche.

— « ... *Ne vous préoccupez pas de cela, mais, pour l'amour de Dieu, n'allumez pas ce putain de tabac, ici!* »

Il partit faire la commande au bar d'un double Lagavulin, sec, comme il se doit quand on déguste un *pioure mault*, et une orange pressée, *one large*, ajouta-t-il, car, dans ce genre de bar, la moindre des choses est de parler anglais *fluement*. *Fluent* exprime bien la fluidité d'un langage aisément parlé, bien mieux que *courant*. Décidément, la langue française manquait parfois de vocabulaire pour exprimer, autrement que par une locution, une chose pas nécessairement compliquée, mais sans substantif approprié. L'anglais, surtout l'américain, lui était très supérieur pour ça. Il réfléchissait sur la meilleure façon de l'expédier au diable, lorsque le maître d'hôtel s'approcha de sa table pour lui demander s'il pouvait enregistrer dès à présent sa commande de menus pour le repas. C'était le même qu'hier, prénommé Sosthène, tout en insolente obséquiosité servile, grandi de deux centimètres par des chaussures à talons compensés malgré ses pieds plats et une séquelle de lumbago arthrosique. Il avait compris la leçon d'autant plus clairement que la clientèle, encore plus pingre qu'avant la crise, n'était pas encore nombreuse et la tempête n'avait rien arrangé. Il croyait savoir que Monsieur déjeunerait ici, sans doute avec Madame, ajouta-t-il, en évitant de montrer trop ostensiblement sa désapprobation dégoûtée pour le choix de Monsieur. Encore un de ces pseudo-aristocrates du monde de la finance qui ne pouvaient trouver de plaisir qu'avec des truies ramassées dans le caniveau d'un bordel libanais... Il avait des entrées et des desserts succulents qui exigeaient une longue préparation et qu'on servait de tiède à chaud, c'était selon. Si Monsieur souhaitait

commander l'un ou l'autre ou les deux, et il le conseillait à Monsieur, surtout si Madame choisissait le mille-feuille qui lui laisserait un souvenir inoubliable, il valait mieux le faire maintenant, ainsi il n'y aurait pas de rupture dans l'harmonieuse continuité du service! De même, si Monsieur souhaitait commander le vin du jour, un Haut-Brion 1995, qu'il lui conseillait pour accompagner la venaison à la purée de marrons de Privat et à la confiture de guigne de Saumur, il serait souhaitable que Monsieur le dise maintenant, il pourrait le verser doucement dans une carafe pour l'aérer pendant une heure, normalement on conseillait deux heures, et Monsieur pourrait en reprendre le soir au cas où il n'aurait pas terminé le flacon, ce qui serait vraisemblable si Madame n'en buvait pas, auquel cas il avait pour elle un nectar de Mouton Rothschild, un rosé beaucoup plus léger qu'il avait en demi-bouteille, qu'il lui servirait frais, mais pas glacé comme pour les ploucs russes ou coréens. Cependant que Madame l'écoutait d'une oreille intéressée — elle n'avait pris qu'un Nescafé depuis son réveil —, Monsieur se demandait sérieusement s'il serait envisageable que l'on serve à Madame un tartare de fesse de Maître d'Hôtel, qu'il se ferait un plaisir de hacher menu avec ce qu'il fallait d'oignon et de devil sauce ; il l'aurait flambé à l'eau-de-vie de coing à 70° sur les deux faces, comme on lui en avait servi dans un steak-house de Bristol, au moment de l'épidémie de la vache folle...

— « *Icelle, le maître d'hôtel a raison, il vaut mieux commander tout de suite votre menu de façon que vous puissiez repartir le plus vite possible pour Bordeaux. Il y a d'ailleurs une version allégée qu'il serait sans doute préférable que vous choisissiez pour sauvegarder votre ligne. Votre médecin a formellement dit que vous ne devez pas prendre le moindre gramme d'embonpoint sous peine de risquer l'artériosclérose et l'infarctus. Que penseriez-vous d'une escalope de foie gras et d'une poire Belle Hélène ? Nous pourrions avoir fini à quatorze heures. Je vous conduirais jusqu'à l'entrée de l'autoroute pour que vous ayez moins de peine à trouver, euh... un taxi!* »

— « *Pensez-vous que je puisse prendre seulement la venaison, sans entrée ni dessert et avec de l'eau pétillante ?* »

— « *Madame veut dire à la carte ?* »

— « *Donnez, s'il vous plait, à Madame ce qu'elle souhaite. Moi, je prendrai des pointes d'asperge, la venaison et votre fameux mille-feuille tiède. D'accord pour le Haut-Brion. Pour nous deux, une San Pellegrino, une grande bouteille, glacée si possible! Et avant, un verre de Château Yquem, celui que j'avais refusé hier, si vous en avez toujours!* »

Le Lagavulin faisait son effet. Tant qu'à faire hara-kiri de désespoir et dans l'ivresse, autant qu'il y ait dans le flacon suffisamment d'anesthésique de luxe pour que la mort soit indolore. Il était sûr qu'une fois l'ouverture de son abdomen achevée, elle se munirait d'une coupe en grès détachable d'une statue de Cérès du jardin et qu'elle la remplirait de son sang pour le boire avec avidité, cette espèce de Draculina en mini-jupe! Parce qu'elle portait des bas jaunes remontant jusqu'aux aines sous une sorte de rase-pet en mailles rouges et bleues qui dévoilait un tiers de sa raie des fesses et un bourrelet bizarre bombait en avant de son pubis! Quant au haut, il n'y avait, hélas!, rien de changé. Même quincaillerie, même couleur carmin des lèvres, même coiffure de griffon avec, derrière chaque oreille, une natte de vingt centimètres enroulée sur une trame de coquillages enfilés sur une longue ficelle de chanvre! Une chemise de cow-boy mexicain sous le perfecto de rechange en faux cuir d'alligator dont le dos exhibait un immense condor avec un slogan brodé en fil d'argent ;*No Pasarán!* Le Lagavulin redoublait son effet, il la regarda avec cet air benêt qu'ont les hommes quand ils sont avec des gourgandines, à cent lieues de l'endroit où ils devraient être s'ils n'avaient commencé à perdre le sens de leur dignité sous la domination d'événement aussi fortuits qu'insurmontables, par exemple l'intrusion de leur directrice des ressources humaines dans un beuglant de Chicago.

— « *Charles-Icelui, vous m'inquiétez, on dirait que je vous indispose. Il faut le dire parce que si c'est le cas, c'est simple, vous me redonnez mes papiers et je repars comme je suis venue. Il y a un accordéoniste de Périgueux qui vient jouer avec nous pendant le week-end et qui est prêt à faire le détour par Sauternes si je lui envoie un texto avant cinq heures!* »

Il y eut alors deux Charles-Icelui! Charles qui, bu son Sauternes et fini ses asperges à la sauce mousseline, se félicitait de cette abrupte proposition qui l'étonnait, mais le ravissait. Icelui, qui allait partager sa venaison avec sa

convive et avait goûté le Haut-Brion, n'avait pas cette opinion. Au fond, cette fille physiquement imbuvable, mais propre sur elle, commençait à lui plaire, parce que son discours était inattendu, amusant et distrayant. C'était d'Ormesson draguant Zazie dans le métro entre Pigalle et Blanche, tous deux décidant d'explorer le côté Montmartre du boulevard de Rochechouart. Puisqu'ils, enfin Charles et Icelui réunis, avaient décidé de la garder pour déjeuner, autant se comporter comme Milord l'Arsouille et profiter de l'heure à venir pour en savoir plus long sur cette histoire de convocation, catalysatrice de cette seconde rencontre imprévue en moins de trente-six heures. Charles lui fit bien remarquer qu'elle était en train de réaliser un magnifique coup de bluff, comme seule savaient le faire leur mère au poker et leur femme au bridge. Icelui rétorqua qu'avec Icelle, c'était plus les échecs que du poker et qu'au bridge, l'impasse à la dame de pique pouvait leur faire gagner définitivement la manche si, comme il en était convaincu, elle était franche, directe et sincère comme une dame de cœur façon Broadway devant un Richard Cœur-de-Lion portoricain. Charles ne souhaitait qu'une chose: que, dans l'heure, Lancelot se pointât et embarquât Icelle sur sa Harley-Davidson, le plus loin possible vers l'Écosse ou la Transylvanie.

— « Icelle, que faut-il penser de cette convocation ? Bon, je veux bien croire que vous n'avez rien fait de répréhensible durant tout le temps où nous avons été ensemble. Si on vous reproche quelque chose qui date d'avant votre départ de Mérignac pour Pétaouchnock, ça ne me concerne pas et il n'y a que vous qui pourrez faire face aux ennuis, si c'est un cas juridique grave. Peut-être veulent-ils seulement savoir avec qui vous et vos copains dealez vos joints. Dans ce cas, il faudra que vous décidiez si vous êtes une balance ou non; ça peut tourner mal si vous dénoncez une mafia qui trafique dans les opiacés, héroïne, crack et autre saloperies que les gars du show-business croient qu'il faut prendre pour se donner l'illusion qu'ils ont du talent! "

— Ça, je peux pas vous laisser dire ça! Moi, il m'arrive de fumer des joints, mais je me contente de cotiser dans un pot commun. Je ne touche à rien d'autre, sauf des cibiches américaines et des cigarillos cubains qu'on fait venir d'Espagne. J'ai essayé bien évidemment toutes les sortes de trucs que vous sous-entendez, mais jamais je n'ai été accroc à quoi que ce soit. J'peux pas. Aliéner ma liberté, c'est impensable... J'en ai vu partout des gars et des

filles qui se sont défoncés à mort et j'ai toujours trouvé ça dommage et triste, parce que souvent, c'était pas des mauvais sales cons. La plupart étaient plutôt des sentimentaux, des tendres qui jouaient aux faux durs, mais qui crevaient de désespoir et ne croyaient plus à rien, ne réagissaient plus à rien, sauf l'urgence de se cramer la cabèche pour que la vie, elle décide de les faire mourir sans que ce soit eux qui décident de passer l'arme à gauche. Parce qu'il faut de la volonté pour se suicider d'un coup fatal, le plus souvent ils se ratent, surtout les filles; et eux, ils n'en ont plus, de la volonté ou du courage, s'ils en ont jamais eus. C'est vrai qu'il y a en qui sont de très grands artistes qui ne peuvent plus carburer sans came parce qu'ils sont accrocs aux drogues dures et que, dans ce milieu-là, faut toujours être performant, surtout la nuit quand il faut jouer d'un instrument ou chanter ou tagger des murs; il faut au moins qu'ils gagnent leur dose".

Je vous vois venir! Vous allez me dire: les fumiers, ce sont les dealers, vous le savez, même si vous ne regardez pas NYPD tous les soirs!...

... Ouais! Encore qu'il faut bien voir que c'est les gros qui sont les vrais dégueulasses, parce que les petits dealers de votre quartier, c'est rien de différent des filles qui se lancent sur le trottoir parce qu'elles peuvent pas payer un loyer ou le biberon de leur gamin. Parce que, vous savez peut-être pas, mais la plupart de ce milieu, c'est fait de gus et de greluches qui ont cru au début qu'ils étaient faits pour le bonheur comme les autres, une chaumière, un cœur, un seul mec, une seule minette fidèle et tout, avec qui y vivraient toute leur vie, fidèles et tout, eux aussi, en faisant deux ou trois enfants, un fils et une fille, qui seraient au moins aussi heureux qu'eux ? Moi, c'est différent, j'ai jamais eu de vrais parents et j'ai jamais eu d'illusions, spécialement après mon viol. J'ai eu la chance d'avoir une certaine intelligence et d'avoir fait des études. Mais le désespoir absolu, je l'ai en moi, jusqu'à la mort qui arrivera j'n'sais pas quand, mais qui arrivera quoi que je fasse, comme vous et la nana sexy-bourge qu'est à la réception, mais on sait pas dans quelle souffrance. Parce qu'il faut que tu le saches, Charles-Icelui, tout le monde souffre, mais pas de la même façon. Le clochard dans la rue, il souffre du froid, bien plus de la soif que de la faim, des maladies, de la dureté du trottoir sur lequel il dort sur un bout de carton ou des tas de journaux... Mais, le pire, c'est la douleur morale. Il a des

douleurs en moins parce qu'il a pas connu ce qui fait le bonheur des gens normaux... Pas toujours l'argent, y'a des millionnaires qui d'viennent clochards et même y'a des cloches qui ont un paquet d'billets sous les fripes et ça les empêchent pas d'continuer à vivre dehors, simplement y savent pas quoi en faire de ce fric sauf qu'il font tout pour qu'on leur fauche pas; un avare clochard, c'est pas plus heureux ou malheureux que la mère Mac Miche, Soraya ou le PDG du Crédit Lyonnais... C'est bien plus souvent l'affection d'un être humain qu'ils ont perdu ou, ce qui est pire, qu'ils n'ont pas connu; c'est quelquefois une mère ou un père, ou les deux, comme ça m'est arrivé... Mais ça peut être un autre qui existe dans leur tête ou, là encore c'est le pire, qui n'existe pas parce qu'ils ne pensent pas ou plus, mais qu'il leur reste les nerfs de la douleur qui marchent dans le cerveau. Toi et moi, on est intelligent, mais qu'est-ce qui se passe dans la tête d'un cerveau qu'a jamais pensé ou qui sait plus penser pour se faire du bien, mais qui vivent, parce qu'ils sont pas programmés pour mourir jeunes ou vite, glorieux comme les héros de la Légion. Et puis, il y a les douleurs en plus, celles qui s'ajoutent à la douleur du manque, les autres qui vous blessent par leur indifférence, par leur mépris, par leur haine, par leur dégoût. Parce qu'on nous hait, nous les borgnes-culs qui savent plus comment faire pour continuer à vivre pour des raisons incompréhensibles, sauf à croire qu'y sont là uniquement pour que les mères disent à leurs chiards que, si y font pas bien leurs devoirs à la maison, y finiront, comme eux, à faire la manche et à coucher sur un banc du square.

On dit que ce sont des mecs simples et qu'ils sont bienheureux, les pauvres d'esprit. C'est dur, quand on est intelligent, de se mettre dans la peau d'un con ou d'un pauvre d'esprit! Mais vous en savez sûrement plus long que moi sur la pensée des cloches, comme vous dites ?

La pensée ? Moi, j'y pense trop et sans arrêt, mais je pense en gris avec beaucoup de noir et peu de blanc, comme une vieille télé déréglée. Finalement, tu sais pourquoi, c'que préfèrent les cloches, c'est l'pinard ? Parce que l'alcool qui se catabolise dans le corps apporte 7,5 Kcal/g, j'ai appris ça au lycée; c'est plus que les 4 Kcal/g de sucre ou de biftèque; à peine moins que le gramme de beurre. Et les gens comme nous qui sont malheureux par le froid intérieur qui les glace, ils ne trouvent que dans

l'alcool la chaleur qui réchauffe immédiatement le ventre et calme la tête. Le problème, c'est que ça ne dure pas longtemps, surtout l'hiver, et qu'il faut toujours chercher son litron parce qu'il faut au moins un demi-litre pour que ça chauffe, un verre ou une gorgée, c'est pas assez. Il faut le kil de rouge! Tu vois, Depardieu et le cloche du coin, c'est pareil, la seule différence, c'est qu'y'en a un qui crève l'écran et de beajolpince, l'autre y crève la dalle de la fosse commune et d'avoir rien à boire!

Charles-Icelui, confondu par ce qu'il entendait dans le pathétique, admirait qu'elle fut capable de parler avec une éloquence pop, mais très convaincante et émouvante, alors qu'elle n'avait bu que de la San Pellegrino. Lui, il n'en aurait pas été capable, même après avoir bu toute la bouteille de whisky pure malt et celle de Haut-Brion.

— *Mais enfin, vous, Icelle, vous ne buvez pas d'alcool!*

— *Je ne sais pas pourquoi je suis incapable d'avoir envie de boire de l'alcool. Quand j'en bois une gorgée, mais je n'essaye même plus maintenant, ça me dégoûte tellement que je ne peux pas avaler et je recrache tout, tout de suite.*

— *Sarkozy est comme cela et un certain nombre de gens que je connais, souvent, mais pas toujours, des arabes ou des juifs. Cela doit être génétique, enfin, c'est ce qu'un biologiste m'a dit dans une interview... Mais c'est quoi, votre souffrance à vous, personnellement ?*

— *Depuis que je suis consciente, c'est-à-dire l'âge de quatre à cinq ans, j'ai l'intérieur glacé en permanence, du matin où je me réveille au moment où je dors. Même là que je te parle pendant un bon repas que je te remercie de m'avoir offert, j'avais jamais mangé de chevreuil, j'ai froid à l'intérieur de mon estomac, de mon ventre, de mes poumons, de mes fesses... partout, j'ai froid, nulle part j'ai chaud à l'intérieur, même quand j'ai l'cul sur un radiateur ou que je me mets trois laines sur le dos.*

— *Mais, quand même, l'été, quand il y a la canicule ?*

— *C'est pareil! T'as vu un film où James Dean balance les barres de glace que son père a mis dans un hangar pour congeler des laitues ? Ça se passe en*

Californie où il fait pas froid dès qu'on quitte la côte pacifique!

— À l'est d'Eden, il s'appelle ce film d'Elia Kazan, je l'ai bien vu dix fois! Moi j'ai eu très froid là-bas, comme dans tous les déserts tropicaux dès que tombe le soleil, sauf au plus fort de l'été. Ce n'est pas le même froid que celui du Grand Nord qui donne envie de s'endormir.”

— Eh bien, moi, j'ai une barre de glace qui est fichée dans mon corps depuis la tête jusqu'à mon sexe. Elle ne fond jamais, jamais, jamais... Pendant une canicule, puisque tu en parles, il y a une douleur de froid intérieur et de brûlure extérieure qui ne se neutralisent pas. C'est comme une profiterole qui serait restée dans le frigo, t'as la crème glacée au centre mais, extérieurement, une coque rigide qui a perdu sa chaleur et qui ne peut pas se dilater. Parce que ça aussi c'est important, la dilatation du corps. Moi, je respire bien parce que je suis assez costaud physiquement mais, même quand je battais des filles à la course, je ne me dilatais pas. C'est pas le cœur que j'ai serré, c'est tout le corps, une gigantesque pression extérieure qui épouse mes formes, avec le froid en plus. Tu as déjà eu l'impression d'un cerveau gelé, comme une cervelle de mouton dans un congélateur ? Eh! bien, moi, j'ai un cerveau gelé en permanence. Ça ne m'empêche pas de penser, mais je pense en noir et gris. Je pense que c'est pour ça que les mecs se shootent avec les psychotropes hallucinogènes, ça dégèle le cerveau tout en apportant de la couleur, parce que c'est des désespérés qui voient tout en noir ou en gris foncé, sauf que c'est comme une photo sans image, un écran brouillé par une antenne débranchée. Le problème, c'est que ça dure pas et que le retour est très dur et y faut de plus en plus vite se payer une autre dose.

— Mais enfin, pourquoi s'amochoir comme vous le faites ? Pourquoi toute cette quincaille et ces perles de pacotille ?

— Moi, c'est peut-être pas comme pour les autres. Je n'ai pas besoin d'entrer en rébellion contre des parents ou des systèmes de pensée bourgeoise ou intellos à la puberté pour vite revenir aux standards de cette société ultralibérale ou filer comme anachorète aux Indes ou dans une secte en Aveyron. Je suis en rébellion depuis que j'ai émis ma première pensée, sauf que j'ai pas de souvenir avant quasiment quatre ans. C'est drôle, c'était quand

le jeune Chinois s'est opposé au chars d'assaut sur la place Tien-an-men à Pékin que j'ai eu en mémoire ma première image. J'ai vu ça à la télé, un jour, dans la vitrine d'un magasin d'arts ménagers de Laval. C'est sa chemise blanche tranchant sur le vert des tanks qui m'a impressionnée. Son corps, je ne le vois pas. Je n'arrive pas à l'oublier. Je ne suis pas suicidaire, je suis un corps mort qui fuit dans la galaxie parce qu'il a pas de moyen d'imposer sa volonté comme Darth Vader dans Star War. Moi, j'irai jusqu'au bout de mon destin et je ne me vois pas en torche vivante pour une cause ou faire comme le Chinois de Pékin. Pour cela, il faut avoir chaud à l'intérieur. Moi, je suis congelée comme du cabillaud, je te l'ai déjà dit! Et je réinsiste là-dessus. Congelée d'effroi...

— ... Ça n'explique toujours pas la camelote!

— J'y arrive! Je t'ai dit que je suis dans un scaphandre moulant qui m'empêche de me dilater. Il arrive, moins maintenant, mais souvent quand j'étais plus jeune, que le bloc de glace se mette à bouillonner, comme certains corps chimiques peuvent bouillir à -50° Celsius, comme j'ai appris au lycée. À ce moment-là, je suis comme la marmite de Denis Papin, sauf que physiquement les liquides sont incompressibles et que les gaz ne peuvent se dilater que si l'enveloppe est élastique, autrement ça explose, sauf que ça ne m'est pas permis dans mon corps humain. Il n'y a que le chant à tue-tête et tout l'berzingue de la sono à fond de l'ampli qui me permettent de sortir de ce supplice. Bon! Un jour, j'ai pensé que si je me perçais, cela me ferait comme un tuyau d'échappement et que j'aurais moins de pression à l'intérieur. C'est pareil avec les entailles sur les fripes. Soit! Les perles, d'accord, c'est pas terrible et je pourrais m'en passer, mais quand on vit dans un certain milieu et les punks, c'en est un avec plusieurs variantes, il faut des signes extérieurs de clan. Mes mecs à moi, y veulent des filles comme eux, des Winehouse ou la fille class et percée qui fait des pornos, des Matsuki ou des Tiffany Hopkins, pas Françoise Hardy ou Catherine Deneuve, c'est pas des bijoux de chez Arpels et des Vuitton qu'y portent, mais du gothique et des sacs Quechua. Les punks ne recherchent pas autre chose que de se retrouver entre eux et, pour cela, il faut des signes extérieurs qui ne trompent pas. Il y a des doux et des violents, des sados et des masos, des homos et des hétéros, des filles ou des folles, des mecs ou des minets, des génies et des cons, comme partout. Quand on les connaît, y

sont pas pires que les autres, sauf quand ils sentent qu'ils sont menacés par des ennemis jurés qui veulent leur peau; ils attirent la sauvagerie comme des aimants... Mais il faut bien l'dire, y en a aussi qui sont des vraies pieuvres. C'est vrai que je ne supporte pas ceux qui portent des insignes nazis, mais j'ai fait de bonnes études et je sais, malgré ma haine de la société et des bourges, que j'ai comme une sorte d'éthique de la débîne. C'est vain de se complaire dans une forme de gothique dégueulasse qui n'a rien à voir avec ce que les pionniers imaginaient, peace and love, comme les hippies, avec Dylan et Joan Baez ou Fonda et Nicholson dans L'Équipée sauvage, pas la guerre avec les terroristes comme Marlon Brando du gang des Harley's et leur gallon de Bud'.

Ils arrivaient à la fin du repas que Sosthène leur avait servi avec la même attitude, visage au menton césarien mais d'une pâleur suspecte, faisant mine de ne pas avoir entendu leurs propos; ceux-ci maintenant dépassaient le cadre de la stricte intimité qui sied à un établissement des Relais et Châteaux qui voulait s'affilier au Leading Hostels of the World pour drainer la clientèle qui paie avec une American Express Platinum. Charles-Icelui n'était pas sûr qu'ils aient prêté beaucoup d'attention au goûteux des mets, tant il avait bu les paroles d'Icelle, elle-même totalement prise par son sujet. Les yeux d'Icelle s'étaient mis à briller d'un vif éclat qui ne s'éteignit pas avec le café ni leur départ du restaurant pour le garage. Charles-Icelui lui rendit ses papiers dont, plus pour les recenser que par méfiance, elle vérifia l'intégralité et l'intégrité. Il avait trop bu pour la conduire à l'autoroute. Elle l'en excusa en l'assurant qu'elle attendrait tranquillement son accordéoniste dans un endroit où nul ne serait offusqué par sa dégaine. Il l'embrassa avec une légère émotion d'un baiser filial léger sur le front qu'elle lui rendit de ses lèvres un peu moins glacées que la veille et dont le carmin avait été essuyé sur la serviette de table; il n'aurait pas de trace sur la joue à faire hoqueter l'hôtesse auburn. Ils ne se retournèrent pas l'un sur l'autre en se dirigeant chacun vers des horizons opposés. Charles et Icelui s'étaient réconciliés sur un point, cette femme avait de l'intérêt et ils étaient tentés de poursuivre l'inventaire de ses potentiels qu'à l'évidence elle sous-estimait, alors qu'eux, maintenant, les soupçonnaient infinis. Cette femme, ils ne disaient plus cette fille, possédait en elle des richesses sidérales qui auraient fait du Klondike un ru charriant de l'étain; eux

deux, dissociés ou non, pouvaient s'insérer dans la physique de la relativité einsteinienne; elle, c'était la mécanique quantique au service d'un insondable trou de matière noire à remplir de photons multicolores.

Charles-Icelui s'effondra sur son lit refait pour une sieste paisible. Il en sortit à seize heures pour reprendre pied dans son interview de Jean-François Moreau, restée en stand-by sur son caméscope.

— *Quelle place mademoiselle Marguerite Chabiron a-t-elle tenue dans votre vie personnelle ?*

— *Pour être franc, je n'ai aucun souvenir d'elle avant son retour de déportation. Je ne suis même pas certain qu'elle soit venue à mon baptême à l'automne 38, qui fut un grand évènement familial, pensez donc, le premier enfant, un fils, de la lignée Moreau-Mathieu-Chabiron-Tesson! Ma mère en parlait avec émotion en évoquant le canard à l'orange et le champagne rosé qui avaient été servis à une palanquée d'individus que je ne peux pas lister, faute d'avoir été photographiés. Il y avait ma marraine, Antoinette Cordier, épouse de Gaston Cordier, un chirurgien qui deviendra un célèbre anatomiste et finira doyen de la Faculté de médecine de Paris, avant de mourir prématurément en Corse en 1965; on dit qu'il s'est suicidé; ça ne m'étonnerait pas; je l'avais vu pour la première fois depuis dix ans, quelques semaines avant son décès, pour lui apprendre ma nomination à l'internat de Paris; il avait l'air épuisé. Mon parrain était encore étudiant en médecine à Bordeaux. Je ne pourrai être que marqué par la médecine, vous vous en doutez bien, quand vous saurez en plus que mon grand-père était médecin au Perreux-sur-Marne et mon arrière-grand-père, un chirurgien militaire qui finira Général commandant l'école de médecine du Val-de-Grâce... Mais, je m'égare! Je suis un homme trop bavard, c'est connu, je ne sais pas m'arrêter de faire des phrases, ça agaçait mes collègues qui, eux, ne s'écoutaient pas parler, faute d'ailleurs d'avoir quelque chose à dire!... Bon, ce n'est pas mon style de médire de mon prochain, habituellement je méprise et j'ignore ceux qui ne m'apprécient... Vous savez ce que m'a dit un jour le grand professeur Hamburger, par parenthèse, aujourd'hui, bien moins connu que son fils, Michel Berger, le chanteur...*

— *Celui de Star Mania qui avait épousé France Gall et qui est mort jeune d'un infarctus en jouant au tennis ?*

— *Exactement! Il m'a dit en scandant les syllabes: Monsieur Moreau, vous êtes comme moi, les médiocres vous emmerderont toute votre vie.*⁹² *Après ça, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle et vivre son destin de gugusse qui aurait eu le Prix Nobel s'il avait publié en anglais ou, moins officiellement, mais un des agrégés me l'a affirmé et j'avais refusé de le croire, s'il avait moins passé de temps à baiser ses étudiantes ou draguer des salopes dans des cinémas cochons! Merde! Je m'égare, une fois encore! Je vous ai préparé quelques photos qui vous expliqueront mieux ce que ma tante, on l'appelait la Tante Guite, était pour sa famille et pour moi. Venez voir la photo de ma mère avec sa sœur qui est accrochée dans l'entrée.*

Charles-Icelui avait arrêté son caméscope et pris son magnétoscope avec lui. Ils s'étaient déplacés pour contempler une grande photo insérée dans un cadre ovale en bois rustique teint au brou de noix; il avait été naguère surmonté d'une sorte de nœud papillon de la même matière que sa femme, peu inspirée par l'art déco du magasin Decré de Nantes, avait trouvé ridicule au point de l'enlever en douce; il n'était pas arrivé à temps pour l'empêcher de faire un crime qu'il ne lui pardonna que lorsqu'ils commencèrent à discuter de la pension alimentaire qu'il aurait à lui donner chaque mois consécutif à leur séparation. On ne touchait pas impunément à la mémoire de la famille Chabiron-Tesson, authentique produit du Marais Vendéen d'entre Challans et Bois-de-Cené, distants d'une dizaine de kilomètres, mais le divorce fut évité à seule et unique condition qu'elle ne recommençât jamais, ce qu'elle lui jura et respecta.

On voyait les parfaits profils superposés de deux jeunes femmes photographiées au cours d'une séance de pose comme on les faisait en 1920, derrière des appareils en bois vernissé vissés sur un trépied, le système de visée caché par un capuchon noir sous lequel se planquait l'opérateur, ma grand-mère en l'occurrence. *Un, deux, trois, souriez! Le petit oiseau va sortir!* Les professionnels des grandes photos officielles des mariages et banquets comme elle n'utilisaient pas les films 6.5x11mm des Kodak à soufflet et n'imaginaient pas encore que le Leica viendrait révolutionner leur art en adaptant le film

cinématographique 24x36mm à la photographie de reportage ; les images analogiques s'imprimaient sur des plaques de verre de grandes dimensions protégées de la lumière par des châssis et développées en chambre noire pour des tirages sur papier au travers d'un agrandisseur. La photo des filles Chabiron était d'excellente qualité, par endroits nette quand il le fallait, floue quand il convenait d'adoucir certains détails ou le fond; elle avait été tirée sur un papier épais chamois dans une ambiance romantique de couleur ocre qui avait légèrement foncé avec le temps. Il n'avait même pas enlevé de la vitre du cadre les chiures de mouche qui s'y étaient encroûtées.

— *Cette photo a été prise par ma grand-mère, elle-même. C'était une excellente photographe professionnelle qui avait ouvert une boutique dans le bourg de Challans, près de la quincaillerie de ses parents. Elle était une Tesson! Ce qui identifiait pour ma mère un groupe de personnalités des deux sexes fortes, autocrates, intelligentes et autodidactes, aux positions définitivement tranchées, intolérantes quoique avides de discussions contradictoires sans fin, déterminées, autoritaires et caractériellement difficiles! J'étais, paraît-il, un digne héritier de l'oncle Charles Tesson quand je lui opposais avec violence une opinion contraire à la sienne, par exemple son adhésion aux pouvoirs en place quelles qu'en soient la couleur, y compris le Me-Re-Pe de Teitgen ou l'UDSR de Pleven auquel Mitterrand et Chaban-Delmas avaient adhéré. Mon père, lui, ne votait que pour d'Astier de la Vigerie, un communiste de Saint-Malo, qui avait viré au gaullisme de gauche. Moi, j'étais un mendésiste inconditionnel depuis 1953...*

— *Ah! Vous aussi! Mes parents, qui vivaient dans le Pas-de-Calais, avaient bêtement voté pour Guy Mollet. Quand je pense que je les ai félicités au lendemain de la victoire du Front Republicain. Je m'en souviens encore. J'avais pas pu voter, parce qu'on était majeur à vingt-et-un an et à c't'époque-là, j'en avais seize... Quelle déception quand Mendès a donné sa démission! Bon, moi aussi je m'égare, mais j'ai toujours été passionné par la politique! C'est même la seule chose qui me fasse sortir de mes gonds... Excusez-moi!... Laquelle des deux est la Tante Guite ?*

— *« Celle qui est en arrière-plan. Elle était l'aînée. Elle était née en 1903 ou 4, ma mère le 10 janvier 1907. Elles sont magnifiques avec leurs coupes de*

cheveux à la garçonne, n'est-ce pas ? Il est trop tard pour que je rediscute avec elles de ce qu'elles pensaient de Colette et de Coco Chanel que je connaissais mal quand j'étais jeune, mais je sais qu'elle les ont influencées; moi, je préférais Rita Hayworth et Martine Carol. Ma grand-mère, elle, elle adorait Cronin, Emile Zola, Jules Romain et Anatole France, j'ai honte de vous dire que je n'ai jamais rien lu de celui-là, et les romans américains en série de plusieurs volumes, les Jalna de Mazo de la Roche et les Flicka de Mary O'Hara notamment, que j'ai lus et relus chez elle avec passion. La photo doit dater de 1925, mais j'en ne suis pas sûr. Je ne pense pas que ce soit plus tard, parce ma grand-mère est devenue éleveuse de volailles et de chiens saint-bernard, dont elle a été une experte de réputation européenne; elle était juré des concours nationaux mais elle ne se déplaçait jamais; elle jugeait sur dossiers avec photos; les résultats étaient publiés dans Rustica. Mes grands-parents ont quitté le bourg pour habiter une maison qu'elle a fait construire sur la route de Bois-de-Cené sur un petit terrain qu'elle avait acheté à la famille Léveillé, un médecin de Challans qui a fait une carrière politique plus tard, et à qui elle avait loué un grand terrain pour créer son élevage... Ah! Vous comptez aller visiter le Maloir ? Alors, je n'insiste pas, vous verrez, ça a changé, mais les propriétaires actuels sont gentils et accueillants. Ma femme, mon fils et moi, nous les avons rencontrés à l'occasion de l'enterrement de ma sœur Catherine à Challans⁹³. Par parenthèse, c'est un peu ça qui a déclanché la procédure qui a abouti à vous embaucher. Mon grand-père était industriel forestier; il avait épousé ma grand-mère quand ils étaient très jeunes... Trop jeunes, elle m'a dit un jour qu'ils avaient l'air de premiers communiantes...

C'était vrai, ce Moreau-là était prolix. Il faisait des phrases dans lesquelles il lui arrivait de s'embrouiller ou de ne pas finir; ce n'était pas un baratineur, il y avait toujours des informations dans ses locutions. Il avait dû être un médecin qui examinait bien ses malades, un radiologue minutieux et exhaustif. Il racontait la vie de sa famille comme il devait remplir ses cahiers d'observation, sans omettre le moindre détail dont seul lui connaissait l'importance, clair, précis voire pointilliste et pointilleux. Simplement, quand il était parti, il ne savait pas s'arrêter; l'arbre et les broussailles pouvaient cacher la forêt et l'étang de Biscarosse. Si ses interlocuteurs n'étaient pas intéressés par le sujet ou quand il répétait plusieurs fois la même chose sous des formes

différentes, il mettait du temps à s'apercevoir qu'on ne l'écoutait plus; alors, il s'arrêtait en haussant les épaules et se fermait comme une huître. Ce n'était pas qu'il était hautain ou *fier*'' comme on disait en Haute Bretagne, mais il donnait volontiers l'impression de les prendre pour des imbéciles, ce qui n'était pas toujours inexact, ou d'être aux abonnés absents, n'entendant ni les commentaires des autres, ni les dérivations des sujets de conversation. Aujourd'hui, il sentait que Charles-Icelui qui buvait ses paroles, était en phase avec lui; le biographe qui, de toute façon, adorait ce type de personnes, avait besoin de tous les détails susceptibles de rendre son sujet vivant et authentique.

— *Ma mère était à la fois intelligente et belle comme une princesse dont elle avait l'allure et le comportement. Des filles Chabiron, elle était la seule à ne pas être allée jusqu'au bac puis à l'université; la tante Guite était devenue pharmacienne diplômée de la Fac' de Nancy; la tante Cicie avait obtenu une licence ès-français-latin à la Fac' de lettres de Rennes. Ma mère était-elle allée jusqu'au certificat d'études ? Honnêtement je n'en sais rien, en tout cas, elle ne s'en vantait pas et je suppose qu'elle a passé un concours pour devenir infirmière militaire en Alsace-Lorraine. Je ne sais même pas pourquoi elle s'est orientée vers cette filière alors que, tant chez les Chabiron que chez les Tesson, il n'y eut pas de tradition suscitant des "vocations" militaires ou sanitaires et sociales avant elle.*

— *Diriez-vous que votre mère était une jeune femme à l'ambition bourgeoise teintée de futilité ?*

— *Futile ? Ma mère ? Certainement pas! Ambitieuse, elle l'était certainement et elle savait qu'elle n'était pas faite pour assumer un destin médiocre sans pour autant manifester un arrivisme forcené. Elle avait des goûts de luxe à réfréner et portait Dior ou Givenchy avec classe⁹⁴. Mon père adorait ses jambes, il l'avait même épousée pour cela, disait-il volontiers quand il évoquait la partie émergée de l'idole! Il m'a affirmé sur son lit de mort — il est mort dans mes bras et il est le seul dont j'ai jamais recueilli le dernier souffle, ce bruit de chambre à air crevée qui n'en finit pas cependant que les yeux perdent leur brillant! Jamais je n'ai vécu une telle scène, avant ou après le décès de mon père. Pourtant, j'ai signé un grand nombre de certificats de décès quand j'étais jeune médecin, avant d'être radiologue, et certains alors*

qu'ils ou elles étaient morts devant moi... J'espère bien pas à cause de moi! ... Pardon, je m'égare encore. Je disais ?

— Que votre père vous avait exprimé une confiance à propos de votre mère.

— Ah oui! Il m'a affirmé qu'il avait vécu la vie qu'il avait voulue, exercé le métier qu'il avait voulu, épousé la femme qu'il avait voulue qui lui avait donné les enfants qu'il avait voulus... Et tous tant aimés! J'en ai été presque jaloux, mais ceci est une autre histoire qui n'a rien à voir avec la Tante Guite. Je n'ai jamais connu la tante Guite dans sa splendeur. Je ne sais pas si elle était vraiment jolie, mais sur ce portrait, je la trouve belle et déjà mélancolique; et pourtant, je crois me souvenir qu'elle était gaie, comme ma grand-mère était gaie, sans jamais vraiment rire... Comme pouvait sourire la tante Cicie qui riait rarement, elle aussi. Ma mère, elle, riait volontiers en cascade à étage sur une portée descendante, de l'aigu au grave. Ma grand-mère écoutait mes propos d'une oreille attentive, souvent accompagnée d'un regard ironique de ses grands yeux bleus, clairs comme une source, comme si je méritais toutes les indulgences... C'est ça, le mot juste, indulgence! Les femmes Chabiron étaient plus indulgentes que ma mère vis-à-vis des fils Moreau, dès lors qu'ils restaient dignes de l'intelligence éveillée qu'on leur prêtait, non sans l'avoir testée elles-mêmes, teintée de respect pour les valeurs qu'elles partageaient en commun avec un subtil zeste d'impertinence qui les excluraient de la taxe bourgeoise qu'elles méprisaient. Il fallait être Montaigne et Voltaire à la fois tout en sachant être un chouan maraîchin dans le périmètre du Maloir, notamment à table! "C'est jeune et ça n'sait point", qu'on disait chez moi, à Martigné-Ferchaud, Ille et Vilaine!

— Parce que vous êtes né à Martigné ? Ah, ben, ça alors! Je suis né à Villepot, à six kilomètres maloir en Loire-Atlantique!

— C'est vrai ? Vous parlez si je connais Villepot! J'y allais à bicyclette dès l'âge de six ans quand mes parents m'ont offert la première, une à stabilisateurs, qui a servi à l'apprentissage d'une kyrielle d'enfants du pays. Mon père était médecin généraliste depuis novembre 1936 dans ce bled, jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite en 1975 pour venir vivre à Versailles et

profiter de son petit-fils!

— Mais, alors, c'est votre père qui m'a mis au monde en 1940! C'est lui qui faisait ses visites sur des routes à vélo ou dans une Citroën avec une grosse croix rouge dessus ?

— Ça dépend de votre date de naissance, parce que mon père a été sur le front jusqu'à l'exode et sa démobilisation à Toulouse en juin 40. C'était un patriote très courageux, il a eu la croix de guerre qu'il a finie comme capitaine. Un homme de droite inclassable, une sorte d'anarchiste monarchiste à curseur; il avait été Camelot du Roi dans l'Action Française durant l'époque de la grande crise d'après 29 où il fut étudiant en médecine; il avait quitté l'extrême-droite après qu'il eut rencontré Maurras, un homme rabougri terré au fond d'un bureau sinistre, nous disait-il; il avait été quelque peu antisémite, comme son père et la plupart des médecins parisiens, mais sur un mode pacifique, moins violent que le Mitterrand qu'il aurait pu croiser en 1935. Esprit libre sinon libertaire, il haïssait le nazisme et méprisait le fascisme et le franquisme; il n'aurait jamais cautionné une politique d'extermination raciale, bien au contraire; il n'avait de temps pour lire que la presse médicale... Louis-Ferdinand Céline et, plus tard, Cecil Saint— ou Jacques Laurent. C'est ma mère qui lisait la presse régionale — Ouest-Éclair pendant la guerre, je m'en souviens — et écoutait la radio... mais il était toujours au courant de ce qui se passait dans la France et dans le monde."

— Votre père n'a pas été impliqué dans la résistance active ?

— Je regrette de ne pas l'avoir assez profondément interrogé sur ce sujet précis. Il parlait volontiers, spontanément ou non, de l'exode de 1940 qui l'avait profondément traumatisé en tant que citoyen français patriote fier de la glorieuse armée française de la guerre de 14-18 dont il avait vu la décomposition générale en quelques semaines. Devenu le plus haut gradé de sa compagnie — la Régulatrice Routière n°5 — il l'avait fait défilé impeccablement avant qu'elle ne fut dissoute à Toulouse. Une fois démobilisé, il avait discuté avec ses copains de l'opportunité de partir pour Londres, plutôt dans l'armée anglaise que dans les Forces Françaises Libres jusqu'à ce qu'ils entendent le discours de De Gaulle à la BBC, pas celui du 18 juin, celui du 22;

l'un de ses copains a choisi de rejoindre les FFL; il deviendra le parrain de ma plus jeune sœur, celle qui est morte il y a six mois et qui est enterrée à Challans; il s'occupera beaucoup de la Tante Guite quand De Gaulle est revenu au pouvoir en 58, alors que la IV^e République n'a strictement rien fait pour honorer ses mérites. Mon père, lui, est rentré à Martigné quand les Anglais ont bombardé Mers-el-kébir. Je crois qu'il était amer, honteux pour la France, mais il avait une épouse, deux fils et la médecine qu'il chérissait... Bon, enfin, c'est une autre histoire qu'il faut que j'écrive pour un collègue qui fait un livre sur l'externat des hôpitaux de Paris... Mon père était ancien externe, un A.E.H.P.; ça en avait fait un médecin exceptionnel, toute partialité exclue, mais aussi plein de jaloux dans le canton de Retiers où on ne lui a pas fait de cadeau pour redémarrer sa clientèle. C'est comme ça qu'on ne lui avait pas procuré des bons d'essence pour faire ses visites... Alors, il a dû acheter un vélo à un curé belge qui allait rejoindre un presbytère je ne sais pas où dans les Monts d'Arrée... Il était d'un lourd, bien douze kilos, sans dérailleur et avec un frein dans le moyeu! Qu'est-ce qu'on n'a pas pris comme gadins avec cette bécane! Faut pas s'étonner que je déteste le vélo; j'en ai fait jusqu'à ce que je monte à Paris, on ne pouvait pas faire autrement et, si vous avez vécu assez longtemps à Villepot, vous devez savoir qu'il y a cinq côtes pour une descente et, quand c'est plat, y'a l'vent et la pluie! L'Maupin, il a dû naître avec un scooter et une Mercedes dans la Beauce pour être aussi chiant avec ses vélos dans Paris! Sale fi'd'vest', c't'y-là. Tiens, v'là que j'me mets à parler comme à Martigné!

Sa femme revint vers eux avec une proposition de thé. Elle avait perçu que, si elle n'intervenait pas, son mari s'égarerait sur un itinéraire de son enfance qu'il mettrait beaucoup de temps à achever avant de revenir vers la Tante Guite. Elle les entraîna vers une mée bretonne en merisier sur laquelle elle avait disposé, à plat sous une plaque de verre transparent, un très bel autoportrait réalisé par la grand-mère Chabiron dans une salle à manger... Ce n'était pas celle du Maloir ? Il y manquait la cheminée avec sa batterie de casseroles en cuivre. De quand datait-il ? Moreau supposa que c'était entre les années 20 et 30. Il l'avait connue tout petit, mais il l'avait toujours vue comme une "vieille", aussi vieille que son autre grand-mère «du Perreux» qu'il aimait aussi, mais moins que la grand-mère Chabiron, «de Challans», qui n'était

jamais collante. C'était une belle femme déjà mûre, une brune de type espagnol aux traits puissants et à la peau claire, vêtue d'une blouse de travail sombre — Moreau ne la connaissait que d'un bleu foncé tirant du marine au violet — comme on en portait encore journellement à la campagne, assise derrière une table chargée de la vaisselle propre d'un repas à servir, centré sur une bouteille noire, de vin à l'évidence, devant un décor rustique flanqué d'une armoire diamant dont il avait hérité. Chapeau l'avait remarquée dans l'entrée, à côté d'une bassinoire en cuivre de la même provenance.

La grand-mère Chabiron n'avait assisté à aucune des cérémonies nuptiales de ses deux filles mariées. De toujours allergique aux voyages, têt bloquée par une coxarthrose des deux hanches sur genu varum, elle ne connaissait que le Marais Vendéen et n'en avait franchi les limites que pour se rendre en pèlerinage à Lourdes dans sa jeunesse. Sa femme, Michèle Moreau née Lucas-Guillaume, l'avait rencontrée deux fois; elle s'en souvenait comme d'une maîtresse femme qui l'avait examinée, alors fiancée, longuement avant de faire un signe imperceptible d'approbation de son choix d'entrer dans cette famille Moreau-Chabiron. Tous les deux mariés en juin 1964, ils l'avaient revue quand la Tante Guite avait été décorée de la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, quelques mois avant leurs morts à toutes les deux, en 1967, à un semestre de distance. Il montra alors une photo officielle les représentant assises l'une à côté de l'autre avec des expressions saisissantes, la mère, vue de face, d'une infinie tendresse, la fille, de profil, d'un masque pathétique figé par la sclérose en plaque qui la bloquait, quadriplégique, en triple flexion, sur une lourde chaise percée.

— *Qui est cette vieille femme blonde et émaciée assise derrière elles ?*

— *L'amie de cœur de ma tante. Une prénommée Françoise, j'ai oublié son nom, elle tenait un gymnase à Nantes, rue Mercœur si j'ai bonne mémoire, avec qui elle vivait depuis son retour de déportation. Autant que je vous le dise tout de suite, mais on y reviendra plus tard, ma tante était une homosexuelle depuis sa puberté. Ma mère disait, quand nous lui demandions pourquoi elle n'était pas mariée, que les Chabiron-Tesson savaient depuis toujours que la Tante Guite ne vivrait jamais avec un homme, à la différence des autres femmes de la famille. J'ai mis très longtemps à comprendre qu'elle était*

lesbienne. Peut-être même que je ne l'ai jamais perçu autrement qu'en filigrane avant sa disparition; ça ne m'a jamais gêné, comme ça n'a jamais gêné personne de la famille proche; au delà du Maloir, je ne sais pas. Nous, les neveux et nièces, n'avons pas vécu la Tante autrement que comme une héroïne, une martyre injustement marquée par la vie, que nous aimions totalement, comme elle nous aimait d'une profonde affection qui ne laissait pas beaucoup de place aux effusions non plus qu'à l'hypocrisie. C'est vrai qu'elle nous impressionnait énormément, même quand elle était encore valide. Pour moi, le meilleur souvenir, c'est une kermesse municipale de l'été 46 ou 7 à Challans où elle trônait avec une dizaine de héros de la deuxième guerre mondiale de la région sur une estrade carrée, en plein milieu du champ de foire, totalement décorée de bannières tricolores, avec des cocardes, des lampions en accordéon cylindriques ou sphériques, des gerbes, des guirlandes de fleurs partout; c'était la première et la dernière fois que je la voyais en robe du dimanche d'une paysanne aisée; je la vois encore se pencher vers moi et me donner un œillet rouge. Elle et sa mère étaient devenues des communistes pures et dures, sans doute sous l'influence de ladite Françoise. Pour ma tante, ça se comprenait, après sa déportation et la libération du camp par l'Armée Rouge, une délivrance qui l'a fait échapper à la mort de quelques jours, à ce que j'en sais; elle était au bout du rouleau... Mais, ma grand-mère! Elle avait été une chouanne militante qui chantait Théodore Botrel! Elle ne reniait d'ailleurs pas son passé de monarchiste; aujourd'hui, elle aurait sans doute été villiériste. Elle restait lousisiezienne, si je puis dire, ou plutôt encore, admirative des vendéens héroïques, de Charette⁹⁵ notamment dont la culotte était exhibée dans une ferme de la Garnache, à six kilomètres de là. Encore fallait-il bien différencier ceux qui étaient du Marais vendéen, dont elle aurait été la groupie inconditionnelle pendant la Terreur, et ceux du bocage, vers Pouzauges, Cholet, les fiefs de Gilles de Rais... Elle avait milité pour les royalistes jusqu'au retour de sa fille de Ravensbrück et elle a porté jusqu'à sa mort une fleur-de-lys en or agrafée sur sa blouse à la place du cœur! En tout cas, je n'ai pas la notion qu'elle était communiste avant la guerre! Et le fait qu'elle soit communiste thorézienne, les vrais chrétiens de 1950, disait-elle, on s'en foutait royalement, si je puis dire! Ce qui nous a posé des problèmes, c'est la germanophobie totale et absolue qu'elles ont développée, toutes les deux, de façon irrédentiste et éventuellement dramatique, comme le jour où une de mes

cousines est passée avec une de ses correspondantes allemandes; heureusement que mes parents étaient là, ils ont embarqué la fille avec eux, car ma Tante Guite et ma grand-mère s'étaient barricadées dans leur pièce principale en interdisant à la gemütliche fraülein d'entrer dans leur maison!

— C'est vrai que nous, les jeunes des années de l'après-guerre, nous sommes devenus des Européens partisans de la réconciliation franco-allemande. Mais, vous savez, je rêve quelquefois que des Waffen SS me poursuivent en me hurlant des mots comme Raus! Schnell! Verboten! Kaputt! Je sais ce que ça veut dire, je parle une vingtaine de langues européennes, mais je ne sais pas pourquoi!

— Il est probable que vous avez vécu pendant votre séjour à Villepot auprès d'une unité de l'armée allemande ou pas loin. Beaucoup de soldats allemands cherchaient à communiquer avec les Français; vous savez où ça a amené certaines personnes qui ne s'en sont pas toujours tirées aussi bien qu'Arletty ou Sacha Guitry à la Libération; je crois me souvenir qu'il y a eu quelques tondues dans mon bled, mais je n'en jurerais pas, la mémoire interprète mal quelquefois quand on vieillit! Vous ne vous souvenez pas des Allemands parce que vous étiez à l'âge de la petite enfance où l'on apprend intensément la vie, mais la mémoire est enfermée dans un secteur du cerveau que je ne connais pas, parce que je ne suis pas spécialiste des neurosciences. La maison de mes parents, le Vieux Pavé, avait été réquisitionnée par la kommandantur de la brigade de la Wehrmacht qui occupait l'école des Frères Quatre-Bras, juste de l'autre côté de la route de Pouancé. J'ai vécu quatre ans avec eux et je me rappelle très bien KoKo qui était le chauffeur du capitaine avec qui j'ai joué tous les jours jusqu'à ce qu'il devienne très désagréable; j'ai appris plus tard pourquoi; déjà la défaite de Stalingrad les avaient ébranlés et ils redoutaient d'être envoyés sur le front russe, m'a expliqué mon père; ensuite, le débarquement en Normandie les avaient mis hors d'eux et toute l'armée allemande paniquait. Je me souviens très, très bien de la retraite de l'armée allemande après le débarquement de l'armée Patton. Jusqu'en 43, m'ont raconté mes parents, les Allemands étaient très corrects, en tout cas ils l'ont constamment été avec eux; ça a changé pour la population lorsque la zone libre a été envahie. Les officiers avaient décidé d'habiter dans la moitié est du premier étage de la maison; nous, les enfants et les parents occupions la

grande chambre à l'ouest; quand ma mère a été enceinte de ma première sœur, ils ont dressé une échelle extérieure pour éviter de prendre l'escalier et passer par la fenêtre du balcon, quand ils rentraient, bon, disons-le, chez eux", n'oubliez pas les guillemets, pour moi ils étaient chez nous! Les mots que vous entendez dans vos rêves, ce sont ceux que nous entendions à longueur de journée! Moi, je vois parfois en rêve KoKo qui me poursuit, alors que je fume une cigarette de foin séché roulé dans une feuille de topinambour, avec une cravache cloutée dans son énorme main d'orang-outang, après s'être propulsé d'un fauteuil en osier posé sur le perron du Vieux Pavé — « Nich⁹⁶ rauchen ! Verboten ! Nich gut ! Raus ! Schnell ! » Les Allemands avaient transformé l'une de nos prairies en parking camouflé pour garer leurs automitrailleuses et leurs half-tracks, cachés par les grands chênes. Mon frère, une cousine et moi, on allait souvent y jouer, jusqu'à ce qu'on entende hurler: Verboten! Raus! Schnell! Schweine Kinder!

— Oui! Effectivement, maintenant que vous me le dites, je me souviens que mes parents habitaient deux pièces dans une ferme près de la forêt d'Araize; ils parlaient de gens de Villepot qui logeaient des gardiens du camp de prisonniers. J'ai dû les fréquenter.

— Ah! Monsieur Chapeau, je pourrais vous en raconter des histoires sur cette période où mes souvenirs commencent en 1941, vous vous rendez compte, j'avais trois ans! J'aurais bien aimé quand même que vous me disiez ce que vos parents étaient venus faire à Villepot et quand ils ont quitté ce bled où mon père avait une bonne clientèle.

— Je suis d'une famille de pharmaciens de père et fils depuis longtemps. Ça remonte à l'époque de l'Empire quand un ancêtre, qui avait été dans la Grande Armée jusqu'à ce qu'il perde un bras à Wagram, a ouvert une officine d'apothicaire à Bains-les-Bains, une station thermale dans les Vosges, près d'Épinal. La guerre de 70 a modifié tout ça et mes arrières grands-parents sont partis dans le Nord, à Waziers, pour ouvrir une pharmacie qui, petit à petit, s'est agrandie en développant des produits cosmétiques à base du charbon des mines qu'ils avaient appris à pulvériser très finement, mieux que le charbon animal, qu'il combinait avec de la fleur de soufre et d'autres substances secrètes. C'était une formule efficace qu'ils ont déposée sous le nom de

CarboSoufre Chapeau et qui leur a apporté l'aisance, parce qu'elle marchait bien dans certaines maladies de peau, comme le psoriasis et l'acné juvénile. Il valait évidemment mieux ne pas l'avalier ! Elle se vendait par correspondance et colportage dans toute la France et en Belgique, jusqu'en Hollande. Ils allaient envisager d'ouvrir une clinique spécialisée mais, devant l'invasion allemande, mes parents ont fui le Nord pour la Normandie. Puis, ils ont rencontré deux familles au Mans, l'une des Flandres belges, les van den Buck, et une parisienne du nom de Manier. J'ai retenu leurs noms parce que les trois familles sont restées en relation jusqu'en 1950 ; après, ça a été fini et je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. Ils n'avaient plus qu'une voiture, une Hotchkiss, l'autre avait rendu l'âme par coulage d'une bielle, et elle était trop petite pour emmener tout le monde. Ils leur ont dit qu'ils allaient du côté de Châteaubriant où ils avaient des correspondants à la cure de Noyal-sur-Bruz qui leur indiqueraient des maisons à louer. Il y en avait, notamment dans les familles de prisonniers de guerre. Ils les ont suivis là-bas en prenant la mère et les deux gamins van den Buck et une grosse cantine dans leur Hispano-Suiza. Les deux familles se sont établies à Martigné-Ferchaud et mes parents à Villepot. Ils y sont restés jusqu'à l'été 1945, quand ils ont été sûrs que la paix avait été définitivement signée avec l'Allemagne.

— J'ai connu un Manier qui a appris à monter à bicyclette sur ma bécane à stabilisateurs. Un jour qu'il était allé jusqu'au passage à niveau après Saint-Morand, ce qui était formellement Verboten, il est revenu avec la bouche fendue saignant abondamment ; il m'a dit qu'il avait été dérouillé par un grand ; moi, j'ai toujours pensé qu'il s'était payé un billet de parterre avec mon vélo, qui avait le pare-choc arrière passablement tordu ; vous savez que les Boches obligeaient qu'ils soient obligatoirement peints en blanc pour qu'on les voit à la lumière des phares. Les van den Buck, je crois que je me rappelle deux gamins plus jeunes que moi, des garçons blonds comme les blés à la peau très bronzée ; si c'est bien eux, la mère était seule sans mari ; c'était une belle femme plantureuse et gaie, aussi blonde et bronzée que ses enfants, toujours vêtue d'une robe sépia ; je ne voudrais pas médire, mais notre femme de ménage — qui était une vraie garce pour ne pas dire salope sadique parce que son mari était prisonnier de guerre en Allemagne, ce qui ne l'empêchait de coucher avec un Boche ! — en parlait comme d'une femelle qui rodait

beaucoup auprès des hommes; comme j'étais trop jeune pour comprendre, je n'ai pas essayé d'approfondir. La famille était soignée par mon père, mais les enfants ne se sont pas mélangés avec nous comme les Manier. Mais revenons à vos parents...

— Moi, je ne voulais pas devenir pharmacien; j'étais doué pour les langues et j'ai convaincu mon père que je ne serais pas un successeur digne de lui. Il se laissa faire grâce à l'aide de ma mère qui rêvait d'un fils qui ferait des grandes études à Paris pour être ambassadeur et qui espérait bien le suivre au plus vite près de lui, tant elle ne pouvait plus supporter les porons ni les ragots de la petite bourgeoisie. Déjà, les années à Villepot avaient marqués les parents; d'autre part, mon père n'aimait plus la pharmacie comme il l'avait retrouvée à Waziers en 45. Avant la guerre, il adorait pratiquer la pharmacie galénique en fabriquant pour chaque client les préparations très personnalisées que prescrivait en toute connivence l'excellent toubib du coin. Il jouissait de faire des crèmes, des onguents, des sirops, des pilules, des potions, ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait les autres. J'ai appris à couler des suppositoires de beurre de cacao dans des moules spéciaux pour les sortir impeccablement fuselés, sans aucune bulle d'air; il fallait beaucoup de force pour tourner le volant de la vis de pressoir et un joli coup de rein pour achever la base qui devait être parfaitement plane! Alors, comme la pharmacie moderne allait devenir un pur commerce à base de spécialités standardisées préfabriquées industriellement, mon père a décidé de tout bazarder et de s'installer comme libraire spécialisé en sciences naturelles, près du Collège de France. En fait il ne s'intéressait plus qu'à la littérature médiévale, notamment à l'œuvre de Marie de France qu'il avait eu le temps de creuser à Villepot. C'est pour cela que j'ai hérité d'un appartement où je vis maintenant, rue Cujas, près de ce cinéma merveilleux, le Champollion, où nous allions en famille, ou, de plus en plus souvent, moi tout seul, au moins trois fois par semaine, voir tout ce qui se produisit jusqu'en 1964. J'ai passé mon bac et je me suis inscrit à la Sorbonne pour faire une licence d'histoire et géographie, probablement pour être enseignant dans un lycée ou explorateur: j'avais très envie de voyager. Un jour, un de mes profs justement m'a dit qu'avec le don des langues que j'avais, — je lui avais traduit un article allemand sur le tremblement de terre de Lisbonne — , je devrais tenter Langues O, l'INALCO,

on l'appelle aujourd'hui. Je venais de voir pour la cinquième fois dans le mois le film extraordinaire de Bergman, Les sourires d'une nuit d'été. Grâce à lui dont je connaissais la filmographie les versions en v.o. plus que par cœur, je parlais quasiment couramment le suédois. Je me suis inscrit à la chaire des langues finno-ougriennes qu'occupait encore celui qui l'avait créée en 1931, un type fabuleux, Aurélien Sauvageot⁹⁷, que tout le monde a oublié. J'ai donc appris le hongrois, le finnois et l'estonien. Dans le même temps, je me suis intéressé à l'orthophonie que j'ai apprise en suivant, bénévolement, madame Martha Vié, à la Salpêtrière, celle qui a fondé la discipline avant la guerre avec le professeur Heuyer⁹⁸, aux Enfants-Malades. J'ai été recruté ensuite comme attaché culturel à l'ambassade de Mongolie Extérieure, l'Asie au temps de Gengis Khan et de Tamerlan! Puis à celle de Finlande à Helsinki où j'ai préparé une thèse de doctorat qui m'a valu l'équivalent finnois de nos Palmes Académiques remise par le président Kekkonen lui-même, enfin à celle de Séoul, en Corée du Sud. J'ai gravi des échelons et je suis devenu conseiller culturel en République Socialiste Soviétique de Moldavie, un pays très francophile qui était la réserve en agents francophones du KGB, puis au Costa Rica. Vers 1973, j'en ai eu assez d'une vie trop instable — on changeait tous les trois ans et j'étais convalescent d'une dengue qui m'avait vachement secoué — et j'ai pris une sabbatique avec l'héritage de mon père. Je me suis inscrit, j'avais quarante-quatre ans, à l'École Supérieure de Journalisme pour apprendre le métier d'interviewer dans la presse culturelle. J'ai débuté dans l'audiovisuel à l'époque des radios libres quand Mitterrand est arrivé au pouvoir. Une rumeur croissante s'est alors répandue selon laquelle j'étais séduit par les thèses lepénistes. Vraiment, il y a de bonnes langues qui n'hésitent devant rien! Moi lepéniste! Et pourquoi pas du Ku-Klux-Klan ou un Mao Spontex ? J'ai décidé d'émigrer aux Etats-Unis et j'ai tout de suite été recruté par l'Université du Minnesota qui voulait lancer une chaîne universitaire polyglotte. Vous savez sans doute qu'il y a énormément d'émigrés scandinaves dans le nord des USA et le fait que je parle danois, suédois et norvégien plus six langues finno-ougriennes, parce qu'il y a plusieurs dialectes en Finlande et en Hongrie, m'a ouvert toutes les portes. Aujourd'hui, j'ai la double nationalité.

— Je peux vous comprendre pour ce qui est du Minnesota. J'ai vu Airport et

surtout *The Emigrants* de Jan Troll, un film fabuleux! Je suis même allé à Minneapolis-Saint Paul où, pour la première fois, j'ai entendu le deuxième concerto pour piano de Saint-Saëns et vu *Star War II* dans une salle quasiment vide avec une sono tellement assourdissante que je n'ai rien compris au film, d'autant plus que je n'avais pas vu *Star War I*! Ensuite, j'ai visité la Mayo Clinic, à Rochester, un vrai trou, en traversant des champs de céréales interminables recouverts de neige; je conduisais la Buick Skylark jaune jonquille de Mrs Amberg, la mère de mon copain John R., — JR, c'était Dallas, cette année-là, et l'on savait depuis deux-trois jours qui l'avait shooté! Vous vous rendez compte, Dallas! Il y a déjà trente ans! La Buick avait un train avant complètement faussé et tenir droit sur la route était un exploit en lui-même. J'y étais allé pour faire des conférences sur l'échographie parathyroïdienne à la fin novembre de 1980, avec John Amberg, de San Diego, quasiment un frère aîné, un radiologue universitaire américain qui était né à Minneapolis et qui ne connaissait pas la Mayo Clinic! C'est le meilleur centre médical des USA, où la maxime était «The Patient, first!», on se serait cru à la grande époque de l'AP d'avant l'HP. Ils enseignent énormément, mais la recherche était alors une préoccupation secondaire, bien qu'ils fussent en train de dépenser des fortunes pour construire le premier scanner cardiaque en trois-dimensions. Mais, la Mayo Clinic, c'est privé et il ne faut pas être fauché pour s'y faire soigner. Comme les médecins là-bas gagnent beaucoup plus que les academics, il y a une certaine jalousie entre les deux systèmes! Si j'avais émigré là-bas, comme ça aurait pu se faire, parce que, comme vous, j'ai haï cette fripouille de Mitterrand, pour les mêmes raisons, sauf que moi j'étais censé être «radico'd'goche», j'aurais fait la cour à la fille du chairman de l'hôpital universitaire de Minneapolis. C'était une jeune femme magnifique et très brillante, prénommée Saskia, dont il exhibait la photo dans son bureau, langoureusement étendue comme une vamp d'Hollywood, habillée qu'elle était d'une tunique de fourrure de panthère, sans doute une vraie, comme Hedi Lamarr, dans *Samson et Dalila*, avec Victor Mature. Le père vous aurait intéressé, car il était né en Lituanie. Il disait qu'il aurait pu émigrer n'importe où, à condition d'être vite riche. Mais décidément, je m'égare encore!

— Le lithuanien est un idiome du groupe baltique des langues indo-européennes, comme le suédois d'ailleurs. C'est totalement différent des finno-

ougriennes qui viendraient d'une lingua franca. Mais, c'est du pil-poul, comme aurait dit mon père, qui n'a aucun intérêt en dehors de zombies comme moi.

— Revenons au Minnesota!»

— J'ai été très heureux là-bas, mais l'hiver est long et froid. En 2004, j'ai pensé qu'il fallait que je revienne en France et que je me lance dans la littérature et les documentaires, en tirant parti de mes expériences. J'ai signé un contrat avec JFMA.Int'l, une start-up québécoise très dynamique qui croit dans le multimédia mobile homemaid, vachement boosté par l'iPad aujourd'hui, comme vous le savez sans doute. C'est comme cela que votre notaire m'a trouvé en tapant écrivain — journaliste — photographe — cinéaste — historien sur Google, au pif, m'a-t-il dit. Je vis en France neuf mois sur douze et au Québec pendant l'automne jusqu'à la fin de l'été indien.

— Comme tout le monde, j'ai vu Mais qui a tué Harry ? D'accord, Hitchcock l'a tourné dans le Vermont, mais les érables y sont les mêmes qu'au Québec, que je sache ?

Madame Moreau revint de sa cuisine avec une bouteille de Badoit fraîche, deux verres et quelques gâteaux secs disposés sur un plateau décoré de poissons chinois sur fond bleu céleste, confuse de devoir annoncer que la fin des deux heures d'entretien prévues avait sonné à son minuteur. Elle rappelait que son mari avait un rendez-vous à treize heures trente chez sa dentiste, près de la station Sèvres-Babylone. Certes, elle avait l'habitude d'être en retard d'au moins trois-quarts d'heure voire le double, mais on ne savait jamais! Quand certains patients étaient lassés d'attendre, des nouveaux sans doute, les anciens ne lui en tenaient pas rigueur, il arrivait qu'elle revienne à un horaire exact par défection de deux ou trois des susdits, excédés; elle détestait alors trouver une salle d'attendre aux fauteuils vides et pouvait calmer sa colère sur les gencives de celui qui passait ensuite dans le sang et les larmes. Lui adorait sa dentiste dont il idolâtrait les mains ciselées de Tanagra et aimait qu'elle soit en retard, ce qui lui donnait le temps de lire exhaustivement *Cosmopolitan*, deux numéros à la suite les meilleures fois! Charles-Icelui remballa son matériel, cependant qu'ils fixaient un autre rendez-vous pour le surlendemain, dans les

mêmes conditions.

Charles-Icelui avait encore deux bonnes heures devant lui avant le dîner. Il s'étonnait d'avoir un appétit d'ogre en dépit de la haute teneur calorique de ce qu'il avait ingurgité depuis la veille au matin. Et il n'avait pas encore contrôlé sa glycémie! Bof! Ouais! Mais à son âge! Un septuagénaire entrant dans la deuxième année de la décennie! En retard sur le midi, en avance sur le soir, il consentit à déglutir son glucophage avec un Gini du minibar, suivi d'un jus d'abricot, car c'était vraiment dégueu', cette bibine qui avait l'air d'être sans en être. Installé près de la fenêtre dans le fauteuil Napoléon III à ramage, il s'attaqua à la lecture des deux tomes que Christian Bernadac avait consacrés à Ravensbrück et ses ilotes, avant son décès à un âge trop jeune pour un journaliste de son talent. Cette fois-ci, il alla jusqu'au bout de sa lecture, en bon élève de la méthode diagonale de John Fitzgerald Kennedy, mais resta sur sa faim. Quels que fussent les efforts d'imagination auxquels il pouvait soumettre son cerveau, il ne voyait toujours pas comment la Tante Guite avait évolué dans cet enfer. Comment avait-elle pu faire, tant pour vivre au quotidien que pour survivre aux rigueurs d'un hiver prussien interminable, à poil sous un pyjama gris rayé, nourrie de bols de brouet chichement dispensés, pour assumer des tâches physiques normalement dévolues à de mâles travailleurs de force à 6000 Kcal/jour et... enfin à l'époque et pour le moins... trois litres de gros rouge ? Il lui manquait une clé qui s'expliquait peut-être par l'absence d'illustration des textes de témoignages poignants qui s'accumulaient dans les vingt livres de sa mallette dédiée à ce thème. L'équivoque se prolongea lorsqu'il passa à l'opérette de Germaine Tillon qu'il ne pouvait s'empêcher de lire en priorité, alors qu'il avait initialement pensé l'étudier en dernier. Ces femmes-là avaient donc eu la possibilité technique et le talentueux courage de se déguiser en chorus girls, de chanter et danser sur des paroles et des musiques parodiant les meilleurs humoristes de la décennie précédente, de singer la vie et les mœurs de ces résidus de l'abjection nazie, malgré la brutalité sauvage de leurs gardes-chiourmes, les führerins et autre blockovas — *Verboten! Raus! Schnell!*⁹⁹ ...

Il ouvrit alors le plus grand des ouvrages, un album de dessins réalisés au fusain par une déportée à son retour du camp. Visages de l'horreur dans laquelle étaient plongés ces corps et ces esprits depuis quelquefois quatre voire cinq ans. Icelle était congelée par sa barre de glace enfoncée devant la colonne vertébrale. Pouvait-ce être le même froid ? Il en doutait, devant l'image de ce dortoir meublé de châlits à plusieurs étages d'où émergeaient d'une vague couverture des figures humaines cauchemardesques au-dessus de pauvres troncs, tassés les uns contre les autres, plus maigres que des affamés sahéliens. Chaval dessinait des paradis à côté de ce que Charles-Icelui était en train d'analyser, fasciné, au point d'oublier de regarder à temps le journal télévisé de vingt heures... voyons... on était vendredi soir... sur TF1 avec Claire Chazal ?... sur l'A2 avec Marie Drucker ? Trop tard ! Il passa sur BFM-TV pour tomber sur un éditorial conjecturant sur l'entente israélo-turco-égyptienne en voie de concrétisation officielle devant l'ébullition du monde arabo-persique depuis le Maroc jusqu'au Daghestan et pourquoi pas le Bengladesh ? De Dahklah à Dacca ? En attendant l'extrême île orientale de l'Indonésie, la Nouvelle-Guinée, Darwin, Kakadu, Brisbane, la Nouvelle-Calédonie, le Vanuatu, les îles Kerguelen, la Patagonie ! L'éditorialiste quitta son planisphère pour une carte focalisée sur l'ex-Caucase soviétique et un pays agrandi en timbre-poste. Le problème du jour était plus précisément l'Ouzbékistan. Allait-il céder et tomber dans l'anarchie ? Ce serait un *casus belli* idéal pour les faucons décidés à employer la force nucléaire tactique pour mettre un terme à l'expansion démographique incontrôlable de certains bassins de populations trop éduquées pour ne pas se révolter devant une misère qui les atteignait au plus profond de leurs instincts vitaux ; le gouvernement actuel ne pouvait calmer les Ouzbeks avec les excédents en devises fortes, pourtant énormes, que leur apportaient les hydrocarbures et les touristes recherchant les traces d'Avicenne, leur grande figure nationale, à Samarkand où lui n'était pas né, mais où l'on pouvait acheter de très beaux kilims à des prix avantageux.

L'élan révolutionnaire ou réformiste de ces peuples opprimés par des tyrans maffieux, cela dépendait des analystes et des experts, de ces foules-là, maghrébines, égyptiennes, albanaises, ouzbèques et autres, c'était du pareil au même, est toujours irrésistible. Charles-Icelui s'en était rendu compte

lors de l'explosion du bloc soviétique à partir de la Pologne en 1989. Il en avait détecté les prémisses quand il était conseiller en Moldavie. Serait-ce la même chose en ce printemps 2011 ? L'histoire se répète, mais jamais sur les mêmes scénarios. Obsédé par ce dessin du dortoir de Ravensbrück dont il ne pouvait se détacher, alors que le présentateur passait aux nouvelles de l'Extrême-Orient, Charles-Icelui imagina en pensée des gardes rouges à la Mao à la place des légions des jeunesses hitlériennes. Décidément, il ne pensait pas résoudre cette informe équation spatio-temporelle avant qu'il ne se fut rendu sur les lieux mêmes de ce camp à Ravensbrück, dans la province de Mecklembourg, un peu au sud de la frontière danoise, tombée dans l'escarcelle de la RDA¹⁰⁰ après le traité de Yalta. Qu'en restait-il, aujourd'hui ? Un mémorial certes, mais quoi d'autre ? Ce qu'il voyait sur les sites Internet ne lui laissait rien présager de favorable à son enquête. À l'évidence, tant le pouvoir nazi agonisant que les forces alliées d'occupation en Allemagne n'avaient pas voulu laisser de quoi entreprendre une reconstitution *ad integrum* pour édifier les générations de la société post-industrielle. Déjà, les nazis auraient détruit toute trace des chambres à gaz et des fours crématoires, aussi bien ceux d'Auschwitz que ceux de Ravensbrück. Ils avaient brûlé tous les dossiers qui auraient pu les accuser de perpétrer des génocides par des technologies de destruction massive, ouvrant la porte aux thèses révisionnistes les plus osées du Front National. Gênante pour tout le monde, cette histoire de déportation ? Oublier la guerre, ses cruautés et ses privations, reconstruire du neuf sur les ruines, tel semblait avoir été le désir profond des peuples libérés du joug de l'Axe¹⁰¹, le peuple français n'y avait pas fait exception. Les Français de France ayant échappé aux stalags, au STO¹⁰², à la déportation, parfois aussi aux purges de la Libération, furent placés devant le retour de femmes et d'hommes — il y en eut un contingent minoritaire à Ravensbrück — ayant survécu à un esclavage délibérément assassin dont ils n'auraient jamais dû réchapper. Ils et elles étaient revenus avec des séquelles physiques et morales telles qu'il valait mieux qu'ils et elles exprimassent leur honte par un humble silence et un rapide retrait de la vie publique. Il fallait qu'ils gardassent au plus profond d'eux-mêmes leurs cauchemars nocturnes. Qu'ils n'exhibassent pas leur chagrin indescriptible d'avoir vu gâcher... Pardon! Non! Perdre en

quelques mois de déportation dans un pays germanique devenu notre ami, leurs vies de «*biommes*» — encore un mot emprunté à la lingua franca du nord de la Carélie et traduit en espéranto puis francisé par lui pour définir la condition biologique de l'*homo sapiens sapiens* contemporain — de *biommes* pensants donc, confiants dans l'avenir de leur humanisme associant, à doses égales, l'optimisme matérialiste marxiste et le judéo-chrétien dépassement généreux de soi. Certains déportés des deux sexes avaient perdu toute foi en quelque dieu que ce fut; d'autres, agnostiques initialement, beaucoup plus rares, étaient revenus croyants dans un Dieu chrétien. Des chrétiens étaient-ils restés chrétiens, au nom de la philosophie masochiste alimentée par le *dura lex sed lex* de leurs racines ancestrales gallo-romaines ?

Par sa prose, saurait-il, lui, Charles-Icelui Chapeau, né à Villepot et citoyen du monde en quelque sorte, enfant pourri-gâté véhiculé dans une Hispano-Suiza quand les déportés partaient en wagons à bestiaux, adulte titré financièrement à l'aise, physiquement encore en bonne santé malgré son diabète de type II par pure gourmandise et son hypertension artérielle bien contrôlée, ex-cadre dynamique trop souvent malmené par les déplacements internationaux en business class avec leurs multiples fuseaux horaires détruisant les rythmes circadiens... Par sa prose donc, saurait-il faire revivre la tristement exemplaire épopée de la Tante Guite dans son originalité, son authenticité ? La famille Moreau et celles des deux autres enfants de la grand-mère Chabiron qu'il rencontrerait durant les semaines à venir, avaient-elles gardé suffisamment de mémoire, voire quelques documents éclairants, autre chose que des souvenirs biaisés par le vieillissement des cellules grises qui altère la mémoire en occultant ou en travestissant des faits au profit d'interprétations fantaisistes ? Jean-François Moreau lui avait permis de se faire une idée physique de ce qu'avait été la Tante Guite, avant et après la guerre, jusqu'à sa mort. Il avait encore à visionner leurs quatre heures supplémentaires d'entretien — ils avaient dû se rencontrer deux autres fois et il reprendrait la projection des mini-DV, le lendemain matin. Mais lui et les autres neveux et nièces, qu'attendaient-ils de lui ? Et les petits-neveux et les petites-nièces qui n'avaient pas connu la Tante Guite ? Arriveraient-ils et elles à supporter cet intrus biographe

qu'aucun d'entre eux n'avaient requis pour un travail de mémoire ? Était-ce une lubie de vieux croûtons qui lui rappelait les interminables radotages de ses grands-parents sur la guerre de 70 et de 14 ? Une version ultragore, néogothique windsorienne, rendant obsolètes Edgar Poe et son œuvre, était exclue. Une resucée de *La Bicyclette bleue* ? Il n'en était pas question ! Léa Delmas, fort heureusement, n'avait pas été déportée, ce qui avait épargné à Lætitia Casta la peine de chiader un rôle de composition que son insolente beauté n'aurait pas rendu crédible. L'histoire de cette héroïne lui paraissait soudain assez fadasse. Dieu sait pourtant que Charles-Icelui l'avait choyée dans son petit moi secret, cette fille du vignoble girondin intelligente, vivace et sensuelle, qui faisait l'amour avec passion avec des héros positifs ou se laissait baiser héroïquement par des salauds négatifs, quand il fallait se servir de ses avantages à une époque où la chasteté était la règle, sauf à vénalement coucher avec l'occupant ou se faire violer par lui. De toute façon, en ce temps-là, les femmes qui voulaient fauter de gré ou de force sans procréer d'innocents bambins, n'avaient pas d'autre choix que la méthode Ogino-Knauss pour mention, la capote anglaise — mais où et comment l'acheter sans encourir le regard salace du pharmacien ou du colporteur ? Par courrier postal ? Il paraissait que le *Chasseur Français* en facilitait la publicité par des annonces d'apparence anodine. En pratique, la seule méthode qu'on enseignait de père en fils ou au bordel dans les familles évoluées restait le coïtus interruptus, toujours aujourd'hui la base écœurante de tous les rapports sexuels pornographiques, sodo comprise. Rappelez-vous dans les romans de gare, «*Il [le père ou le fils] ne put se retirer assez vite et la petite bonne n'eut plus qu'à pleurer sur son inéluctable destinée de fille de joie, après s'être faite engrosser, jeter à la rue, avorter, encarter ou ficher, véroler, emprisonner, interner à la Salpêtrière, enterrer dans une fosse commune...*». Et, en ces mêmes temps-là, fallait-il passer sous silence le rétablissement de la peine de mort par Pétain, pour les faiseuses d'anges, certes, mais aussi toutes les pécheresses qu'elles avortaient dans la clandestinité obligée et la confidentialité totale — là où on pouvait, mais sur le seul territoire français, ni en Suisse, ni en Angleterre, sauf exception facile à relativiser ?

Homosexuelle, la Tante Guite n'aurait pas dû se trouver confrontée à ce

risque, mais cela était mentionné, quoique peu ou pas développé, dans les livres mémoriaux comme possible sinon fréquent; aurait-il été possible qu'elle eût été violée ? Qu'elle ait dû se faire avorter dans le *revier*, cette infirmerie mythique, tantôt, redoutée, tantôt espérée, dont il ne comprenait pas encore s'il s'agissait d'une sauvegarde ou d'un passeport pour l'au-delà ? Comment, avec la forte personnalité et la solide constitution qu'il commençait à percevoir chez elle moins obscurément, aurait-elle pu enfanter et élever un enfant que lui aurait fait un représentant de la soldatesque germanique la plus barbare ? Et que se serait-il passé si ce rejeton, cet avorton obligé, avait survécu, hypothèse plus théorique que réelle dont les chances de succès tendaient asymptotiquement vers zéro ? Il y eut des enfants préconçus avant la déportation ou procréés *in situ*, nés et élevés dans les camps de concentration de femmes; un nombre infime d'entre eux avait survécu au-delà de la libération du camp, mais il y en avait eu. Il y en avait eu aussi dans les autres camps, y compris celui d'Auschwitz. Avaient-ils été greffés du même bloc de glace que cette punk d'Icelle qui, au moins, elle, n'avait pas souffert de la dénutrition dès les premiers stades de la vie *in utero*, voire avait bénéficié de la tendresse maternelle pendant les trois premiers mois de sa prime enfance ? Il se souvint alors qu'un de ses anciens interviewés lui avait affirmé que, au moins dans l'espèce animale vertébrée, l'instinct vital spolie la mère au profit de l'embryon, puis du fœtus. Soit, mais était-ce possible durant les neuf mois de la gestation ? En ce soir-là, ce débat restait une pure spéculation sur un problème auquel, en réalité, il semblait bien que la Tante Guite ait échappé partout où elle était passée, de Verdélais à Martigné-Ferchaud, en passant par le Fort du Hâ, la prison Jacques Cartier de Rennes, le train de Langeais, Ravensbrück 1, Berlin, Ravensbrück 2 et l'hôtel Lutétia de Paris. Le téléphone sonna soudain, il sursauta et fit tomber ses livres sur le plancher.

— *Monsieur Chapeau ? Excusez-moi de vous téléphoner, mais nous sommes inquiets au cas où vous voudriez dîner au restaurant, parce que l'heure limite de la dernière commande va sonner dans cinq minutes. Après, vous ne pourriez plus être servi. Vous savez, le personnel maintenant ne veut plus travailler après vingt-deux heures et il est neuf heures et quart. À moins que vous ne vouliez qu'un en-cas dans votre chambre, et encore, on ne*

pourrait vous servir qu'un club-sandwich au gigot froid, il faut descendre tout de suite. Je vous conseille l'alose à l'oseille. Si vous voulez, je peux vous la commander tout de suite. Il n'y a plus de desserts tièdes...

Brigitte lui donna l'impression de regretter qu'elle ne puisse déguster ce poisson avec lui, à sa table.

Charles-Icelui descendit comme il était vêtu et fut immédiatement installé à une table de quatre parfaitement située au centre du restaurant. Deux couples s'étaient décommandés et, comme toutes les autres tables n'avaient pas été desservies, il en déduisit qu'on ne lui avait téléphoné que parce qu'il était un bouche-trou potentiel pour perdre moins. Il aurait autrement jeûné jusqu'au matin, sauf à se contenter d'un Mars et une bière du minibar. L'alose se révéla délicieuse et le vin blanc de la Pointe du Grave un pur nectar. Il remonta se coucher à dix heures pétantes. Il avait laissé un pourboire de cinq euros à la jeune et sculpturalement blonde Danoise qui faisait le service, en faisant bien attention que ce fut caché du regard monté sur pivot du maître d'hôtel soupçonneux, toujours aussi nestorien, façon Moulinsart du temps des frères Loiseau. Elle était honnête, en le remerciant tout en souriant finement, elle lui fit savoir que la somme irait rejoindre un pot commun; ils étaient quatre stagiaires de l'école d'hôtellerie d'Evian, tous étrangers terminant leur cursus à Sauternes. Non, ce ne serait pas elle, mais un autre stagiaire, un charmant Slovène à la fine moustache rousse recourbée aux extrémités qui ramassait avec dévotion les cadavres de bouteilles prestigieuses, qui lui porterait dans sa chambre sa tarte en pâte brisée, aux pommes d'api et litchis sur lit de crème pâtissière au beurre des Charentes caramélisée à la frangipane et à la liqueur d'orange, du Cointreau, précisa-t-elle, avec respect; il était arrivé trop tard, elle était regrettablement froide, mais c'était le dernier morceau qui restait du chef-d'œuvre du jour, digne d'un Meilleur ouvrier de France; Ivan y ajouterait deux boules de glace à la cannelle, une vraie, pas un sorbet, et son effusion de verveine-menthe sucrée au miel de Pithiviers rehaussée d'une touche d'armagnac; non, qu'il ne s'inquiète pas, elle était faite avec de l'eau de Volvic, pas celle trop calcaire du robinet, maintenue à bonne température par un thermostat incorporé à la bouilloire électrique; ce serait une vraie tisane de

feuilles sélectionnées en exclusivité pour l'Arquebuse, en provenance de Fleurance, et non pas une décoction à partir d'un vulgaire sachet de la supérette de Langon... Par contre, elle lui servirait son breakfast demain matin s'il descendait avant dix heures pour profiter du buffet et obtenir ses œufs pochés qu'elle savait faire en meurette à la perfection, souligna-t-elle, en se pourléchant les lèvres d'une bouche gourmande à la Ursula Andress gobant l'oursin de 007; sur cette recette, elle avait eu la note maximale à son examen de stage grâce à une petite note personnelle qu'elle lui laisserait le soin de découvrir. Fait incongru pour un homme réservé et pudibond, il laissa aller son auriculaire gauche traîner sur le dos de la main de la Danoise quand ils se penchèrent ensemble pour ramasser sa serviette qu'il n'avait pourtant pas fait choir intentionnellement, il était si maladroit, pour qu'elle lui exhibât, jusqu'à une perspective sur de très jolis macarons ambrés, une vallée non moins *lactiphrodisiaque*— encore un mot ougrien pour exprimer une entité anatomo-biométaphysique indisponible en français, pourtant langue de l'amour! — que celle de Brigitte. S'en rendit-elle compte ? Déséquilibrée, elle s'agrippa à son bras pour se redresser d'un puissant coup de rein, un petit peu plus fort et longtemps que la stricte loi de la pesanteur ne l'aurait exigé pour lui résister. Il s'inclina pour lui souhaiter une bonne nuit et quitta le restaurant pour passer devant l'estrade d'une Brigitte absente; elle l'avait attendu, malgré l'heure tardive, jusqu'à ce que, dépitée, elle détectât le manège concurrent de la petite stagiaire et se réfugiât dans sa Saxo pour regagner ses pénates, se jurant que demain serait un autre jour pour la petite pétasse, qui serait affectée à l'entretien des communs et à la corvée de pluche.

(.../...)

Samedi 9 avril 2011, 8 heures — minuit.

Fraizédispo, oui, dans la tête, mais non sans ankylose ni endolorissement musculaire. Charles-Icelui se mit sur la pointe des pieds et réussit à s'étirer longuement comme à l'époque où sa félinité naturelle lui permit de battre à la course l'arrière-droit de La Jeunesse A.C. d'Ambroisie-sur-Vascon et aller marquer le but qui fit de l'Actuarial F.C. de Bruz-la-Garenne l'équipe championne académique 1960 de la Saône-et-Cher, département où il était moniteur de colonie de vacances, tous les étés, depuis la fin de son parcours lycéen. Sa colo' s'enorgueillissait de son groupe de pompom girls, pionnier en son genre dans la région, emmenée par l'épanouie Sabine Combrignolles, qui fêtait ce jour-là, au pas cadencé et en levant haut son bâton blanc à pommeau fleuri d'égantines, sa mention Très Bien au bac C et la découverte subite de son amour naissant pour ce beau et talentueux ailier gauche de Charles-Icelui Chapeau! Son cœur sautait dans sa jeune poitrine, bien contenue dans un Cœur-Croisé¹⁰³, à l'idée que, sous deux heures, elle danserait avec lui, d'abord le paso-doble pour se mettre en train sans trop se toucher, puis le slow langoureux de Léo Ferré, *Quand tout s'en va, va tout s'en va...* Ce fut vrai, ils y allèrent, mais sur le plancher entre les jambes du couple rival dans l'art de faire virer sa cavalière, sur les pieds de laquelle il avait glissé après avoir placé un talon en extension sur une feuille de laitue bien fardée de mayonnaise malencontreusement tombée du bol de Caesar's salad de la grosse Maria X..., elle-même bousculée à la fin du morceau de rock'n'roll précédent. La robe en dentelle ajourée de Sabine se déchira sous la violence de la chute dévoilant, dans le drame et la confusion, sous les jupons, une adorable culotte Petit-Bateau rougie d'un sang que ces dames identifièrent immédiatement comme du ketchup! Sabine disparut sous les quolibets de la foule libérée de l'obligation de louer la jeune fille, une péronnelle prétentieuse qui ne savait plus pour qui elle se prenait, sauf à évoquer Catherine Zeta-Jones. Charles-Icelui en avait profité pour fuir à son tour, dès qu'il se rendit compte que la grosse Maria lançait sur lui des regards concupiscent en vue du prochain slow...

Allons, il était temps de descendre consommer ces fameux œufs en meurette. Il s’aligna à la file *queueing* — encore une faiblesse de la langue française, il ne pouvait pas dire, *queuetant* à la place de *en faisant la queue derrière* -, le long du grand buffet libre-service débordant de tout ce qui fait la grandeur productive de l’Europe des 24. La salle à manger était fréquentée à cette heure-là par une douzaine de touristes luxembourgeois qui s’apprêtaient à donner l’assaut au Château de Malagar, célèbre propriété de la famille Mauriac. Un jeune stagiaire mexicain lui proposa une omelette à la piperade, car sa copine avait dû partir à Langon consulter le médecin à cause d’une migraine qui l’avait sonnée à son réveil à cinq heures quarante-cinq. Il la remplaçait au pied levé, car il aurait dû être à la préparation du repas de midi après avoir fait les chambres de son étage. Charles-Icelui, indifférent à la mutation ancillaire, resta impassible et commanda des œufs brouillés et une saucisse de Francfort. À la sortie, il repassa devant l’œil ironique et aguicheur d’une Brigitte frétilant sur son tabouret qu’elle avait monté plus haut que la veille afin qu’il puisse admirer son tour de taille, fait au tour; elle avait, sans concession à la complaisance, exercé son autocritique en s’étant contemplée dans son miroir, satisfaite du résultat obtenu avec une gaine Chantelle qu’elle avait dénichée dans le tiroir où elle conservait les dessous de son glorieux passé de séductrice trentenaire.

— *Ah! Monsieur Chapeau, quel plaisir de vous voir ce matin plus reposé qu’hier! Puis-je vous demander si vous avez l’intention de déjeuner aujourd’hui ?* Elle hésita un instant, brièvement sous l’emprise d’une pensée déplaisante... *Et, en ce cas, combien de couverts ?*

— *Merci de vous en préoccuper, Brigitte, je ne sais pas encore... Tout va dépendre de la vitesse avec laquelle je vais avancer dans mon dossier... Parce que vous ne vous en doutez peut-être pas, mais je ne suis pas venu pour me reposer, bien que j’en eusse eu besoin, quoique je me sente très bien dans votre hôtel et que j’apprécie trop votre cuisine et vos vins. Je suis venu ici pour travailler avant un rendez-vous important lundi matin à Verdélais... Et je suis très en retard.*

Brigitte ne se sentit plus de joie en l’écoutant lui livrer autant de

confidences. Avec son allure de gentleman-farmer, son langage châtié et un séjour dans un hôtel de luxe pour un long week-end, il devait être un homme important et aisé; sa voiture n'était pas le bolide allemand d'un de ces businessmen en goguette qu'elle recevait à longueur d'année, quoique... avec la crise! Elle le voyait grand écrivain ayant fui les médias sous un pseudonyme, plutôt qu'un spécialiste de Mauriac ou un concurrent de Robert Parker... Celui-là, elle ne le connaissait que trop bien. Ou peut-être, qui sait ? Et son cœur se dilata à cette pensée, un metteur en scène à la recherche d'un lieu idéal pour son prochain tournage. Cela assurerait à l'hôtel des recettes supplémentaires pendant la morte-saison, toujours plus favorable aux scénarios romantiques à la française. Depuis la *Bicyclette*, elle en recevait bien deux ou trois par an qui espéraient rencontrer Lætitia Casta en lui faisant du gringue. Mais, Monsieur Chapeau n'avait pas leur air chafouin de belette famélique prête à tout, sauf à remercier l'hôtesse d'une petite douceur après le baratin bidon qu'elle leur balançait avec la volubilité qu'il fallait pour être crédible; ils filaient non sans avoir essayé d'obtenir un rabais conséquent pour notoriété et promesse de promotion de l'hôtel sur Facebook. Charles-Icelui ne donna sa dernière réplique qu'après qu'elle eut repris contact avec la réalité.

— *En fait, il est possible que je reste à jeun jusqu'au dîner ou que je déjeune dans ma chambre. Peut-être... Oui, pourquoi pas ? Les œufs en meurette dont m'a parlé votre serveuse hier soir et qui m'avait mis l'eau à la bouche ? Je ne me suis pas senti inspiré par l'omelette mexicaine de Ricardo!*

Brigitte avait bénéficié d'une excellente éducation britannique qui lui servait beaucoup lorsqu'elle était placée devant une situation embarrassante dont la seule issue était le maintien du flegme de l'expression faciale qu'avantageait l'application d'un fard soigneusement choisi pour rester à une température de couleur stabilisée à 5700 kelvins, c'était mentionné sur l'étiquette, que lui avait fait connaître son esthéticienne. Que n'avait-elle pas entendu voire vu en quinze ans de métier dans l'hôtellerie ? Mais là, c'était trop fort! Elle ne put masquer une montée dans l'écarlate de la porcelaine de ses joues. Cette fille bourrée de hareng mariné et de smörgåsbord qui se prenait déjà pour Anita Ekberg allait encore lui gâcher son week-end en lui détournant l'objet de son désir; elle se trouvait avec lui de plus en plus d'affinités et elle sentait que, peut-être, lui-même...

— Ah! Malheureusement, ce ne sera pas possible. Il n'y a qu'elle qui sache faire ça et elle n'est pas de service de restaurant aujourd'hui... Elle vient juste de finir votre chambre pendant que vous étiez en bas. Non! Ne regrettez rien... Elle les rate deux fois sur trois, et alors, c'est pas mangeable. Ce que je peux faire, c'est vous prévoir une salade de gésiers à la Périgourdine. J'irai vous la porter si tous les garçons sont trop occupés par le service. Je ne le ferais que pour vous, à titre strictement personnel, parce que ce n'est pas dans ma fonction, comme vous pouvez bien le penser. Je suis encore jeune, mais je n'ai plus dix-huit ans, quante même!

Il était déjà neuf heures.

— Merci pour cette attention qui honore votre profession. J'y suis très sensible. Quant à votre âge, ne vous inquiétez pas, on ne vous donnerait pas trente ans! Vingt-huit, peut-être et encore! Excusez-moi encore, mais je suis vraiment en retard et je ne suis pas encore rasé, dit-il en se passant la main sur son visage pourtant glabre. Je vous téléphonerai ce que je ferai plus tard.

Aussitôt rentré dans sa chambre impeccable et parfumée à l'œillet, Charles-Icelui remet en marche son fourbi audiovisuel après avoir changé de mini-DV. Lors de la seconde interview, seule avait changé la lumière assombrie par un épais passage nuageux qui l'avait obligé à mettre un éclairage additionnel sur le visage de Jean-François Moreau. Tous les deux s'étaient assis autour d'une table ronde en verre fumé sur laquelle sa femme avait étalé et ouvert un grand album photo en cuir noir à la page "1945".

— Regardez bien cette photo prise par ma mère avec son Kodak 6,5x11 à soufflet. C'est le document le plus ancien que je possède où l'on voit la Tante Guite à son retour de Ravensbrück. Je pense que c'était à l'automne 45 au plus tôt ou au printemps 46 au plus tard, mais la date précise n'est pas marquée au dos de la photo. À l'époque, on était en "grandes vacances", pile trois mois, du 1er juillet au 30 septembre... Ma mère nous envoyait volontiers au Maloir, mais comme nous allions être quatre enfants, sans compter les cousins d'ici ou là, elle loua à Saint-Jean de Mont, une villa, "Le Rêve Bleu", trois étés de suite, en 45, 46 et 47, où nous étions sous la gouvernance des

deux bonnes de la maison, Yvonne et Gilberte, des filles de Martigné qui furent des grandes sœurs pour nous tous pendant des années. Rien à voir avec la Marie que ma mère avait fini par virer dans un grand accès de colère qui avait retenti jusqu'à la Grande-Rue! Ouf! D'après un psychanalyste freudien de mes amis, c'est à elle que je dois d'avoir des pangs sado-masochistes de ma personnalité qui se révèlent parfois quand je suis en face de certaines femmes. Figurez-vous qu'un jour, mon frère et moi, on a soulevé sa jupe par derrière quand elle était en train de cirer le plancher à quatre pattes et on a vu sa culotte avant qu'elle ne nous balance une paire de claques! Ouaff! Mais, je m'égare encore... Où en était-on ?

— Où cela a été-t-il photographié et qui est ce garçonnet ?

— La photo a été prise au Vieux Pavé, la maison de mes parents à Martigné-Ferchaud où la Tante Guite a été soignée pendant plus d'un an. C'est moi le greluchon en chemisette et culotte tyrolienne qui fait le salut militaire devant la fenêtre ouverte dans l'encadrement de laquelle la Tante Guite est accoudée en robe de chambre sur le rebord. C'est pour cela que je pense que ma mère a pris ça en 46 quand la température était encore ou déjà douce. J'avais sept-huit ans et je porte la croix du bon élève. La tante Guite, vous le voyez, est vue de face et ce que j'en vois ne ressemble plus à ce qu'elle était à son arrivée en juillet 45.

— Comment votre première rencontre s'est-elle déroulée ?

— Un matin, vers le 25 juillet 45, c'était les vacances d'été, juste avant le petit-déjeuner, ma mère et mon père derrière elle, nous attendaient au bas de l'escalier qui menait aux chambres, mon frère Thierry et moi. Je revois encore son visage, pas sévère comme il savait l'être quand elle était mécontente, mais très sérieux. Elle nous dit à peu près ceci: «Les enfants, ne faites pas les fous, ce matin. Nous allons vous conduire auprès d'une personne que vous n'avez jamais vue. Votre père est allé hier soir à Rennes la chercher au train de Paris. C'est ma sœur, votre tante, Marguerite Chabiron, celle qu'on appelle Guite dont nous vous avons parlé quelquefois. Nous allons monter la voir. Elle couche dans la chambre de Gilberte [la nouvelle bonne] en attendant qu'on l'installe plus confortablement. Mais attention, ne faites surtout pas de bruit.

Vous allez voir une dame très, très fatiguée. Elle revient d'un camp de concentration en Allemagne où elle a failli mourir de mauvais traitements. Allons, montons, moi d'abord et vous après, quand je vous aurai dit d'entrer.»

Je revois la scène comme sur un unique instantané, imprimé dans ma mémoire pour toujours. Le décor, d'abord. L'escalier était sombre, très étroit et pentu, ne laissant le passage qu'à une seule personne pour accéder à un minuscule palier. La chambre était une soupenette de quatre-cinq mètres carrés, blanchie à la chaux et éclairée par une lucarne à vasistas donnant au nord. Sur le petit lit étroit aux draps blancs tout propres, une forme humaine aux cheveux noirs très courts, en chemise de nuit blanche, au visage tanné sur un corps décharné, essayant à grand-peine de se redresser en avant de deux ou trois oreillers superposés. Je dis, je n'ai jamais trouvé une meilleure comparaison, j'ai revu Guite en regardant pour la première fois la momie de Rascar-Kapak, dans Les Sept boules de cristal, mais débarrassée de ses bijoux incas, juste avant que la foudre en boule ne la détruise. Ce n'est pas de la pitié qu'elle m'inspira, mais une vraie terreur face à un type d'humain inconnu qui tâchait de sourire, mais n'émettait qu'un vague rictus, en essayant de balbutier quelques mots incompréhensibles. Je ne sais absolument pas si on a été invités à l'embrasser. C'est probable, mais, en ce cas, ce ne fut sûrement pas avec tendresse, tant nous étions émus et, l'on dirait aujourd'hui, stressés. Il sera intéressant que vous le rencontriez, mon frère, car il s'en souvient sans doute, mais je crois que nous n'en avons jamais parlé ensemble. Thierry — Thierry-Luc, ma mère, et elle fut la seule, lui donnait toujours ce second prénom accolé, alors qu'elle était la seule aussi à appeler Jean, mon père, officiellement Jean-Paul — Mon frère donc était né en août 39, juste avant la mobilisation générale. Il est donc plus jeune que moi, mais nous avons formé un couple fusionnel qui a duré effectivement jusqu'en 1955. Ses souvenirs de guerre ne peuvent pas remonter aussi loin que les miens, mais à deux ans près, vous aurez la possibilité de recouper nos versions respectives de ce que nous avons vécu le plus souvent ensemble, rarement séparément. Il faut que vous teniez compte du fait que j'ai dû suppléer l'absence de mon père mobilisé jusqu'en juillet 40. J'ai toujours été très protecteur à son égard. En seize ans de vie commune, lit compris, nous n'avons été séparés que durant l'année où j'ai été admis en sixième au lycée d'Angers.

— Vos grands-parents ont dû être bouleversés par ce retour de Guite!

— Écoutez, ma grand-mère, oui, mais pas mon grand-père qui n'aura jamais revu sa fille vivante avant son décès. Vous voyez, là, son portrait où il ressemble au duc de Windsor. Je n'ai vu qu'une seule fois mon grand-père Chabiron avant sa mort d'un cancer de la vessie en 43 ou 44, il faudrait vérifier. C'était à Challans et j'ai le souvenir d'un homme aux cheveux très blancs flottant dans le vent qui avait dû être beau, mais qui, debout à côté de mon père dans le front-yard du Maloir — pardon pour l'anglicisme — avait l'air comme absent; sans doute pensait-il qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre. Au retour de ce voyage en auto, les émotions n'ont pas manqué. D'abord, le bruit des bombes arrosant Saint-Nazaire et Nantes, quand l'auto a dû traverser la ville dans son entier; ça, ce sont mes parents qui m'ont raconté que j'avais eu très peur, je ne me le rappelle pas. Je me souviens par contre très bien de ma terreur lorsque la voiture a traversé le passage à niveau non gardé de Nozay, entre Nantes et Chateaubriant, une fraction de minute avant qu'il ne soit bombardé par les alliés; j'ai encore dans ma tête la bruyante image des flammes bondissant soudain hors de la ligne sombre d'un bois dans le crépuscule. Je me souviens aussi très bien de l'arrivée soudaine et inattendue au Vieux Pavé, en ouragan, de ma grand-mère et de son fils, l'oncle Léo, nous bousculant pour gagner au plus vite et en ligne droite, à travers la cuisine, le lit où gisait sa fille. J'ai encore son cri dans les oreilles: «Où est ma fille ?» Ma mère l'avait têt installée dans le salon, la pièce exposée au sud où elle est accoudée sur la photo où je pose avec elle, coiffé de son calot, car elle avait été intégrée et habillée par l'armée à son retour, je ne sais plus dans quel grade.

Jean-François Moreau tourna la page pour présenter une photo de groupe posant sur le perron de l'entrée en terrasse d'une maison à deux étages de style incertain, pas typiquement maraîchin en tout cas. Ce devait être l'été, les tenues étaient estivales. Le long de l'escalier cimenté de trois marches, s'étagaient les enfants en bas, les adultes en haut. La photo en noir et blanc, d'amateur celle-là, avait été agrandie au format 13x18 cm, sans perdre de sa netteté. Moreau parut ému avant de reprendre la parole après avoir avalé une gorgée de café que sa femme venait de servir avec des croissants au beurre que tous deux refusèrent poliment. Chapeau leur avait recommandé de surtout ne

pas déclencher de bruits de tasse ou de fourchette pendant l'entretien, sauf pause autorisée pour changement de place ou de cassette.

— Pour la famille Moreau-Chabiron, cette photo a une valeur symbolique et sentimentale unique puisque, à l'exception du grand-père Chabiron, déjà décédé, de ma sœur Dominique, née en mars 44, et de mon cousin Jacques Chabiron, pas encore né, tous les membres de notre lignée sont représentés. Là encore, c'est par élimination que j'arrive à dater à peu près exactement la prise de vue. Elle a été prise en été, c'est évident, en 45 ou 46, c'est certain aussi vu l'âge des enfants. Mes parents louèrent une villa à Saint-Jean-de-Monts, toujours la même, Le Rêve Bleu, pour les deux mois des vacances scolaires en 45, 46 et 47. C'était bien avant le massacre de la côte vendéenne par Merlin et autres satrapes que se situent mes seuls souvenirs, volontairement fixés en l'état pour toujours dans ma mémoire. À chaque fois que j'ai le très rare désir pervers de revoir ces lieux, je m'enfuis au plus vite tellement il m'est impossible de retrouver le lieu même où se situait la villa. Pauvre villa, elle a dû être mangée par un gros immeuble ou un parking! Pour ma mère, les vacances de monsieur Hulot, le film de Tati tourné à Erquy dans les Côtes-du-Nord, pardon d'Armor, c'était Saint-Jean-de-Monts entre les deux guerres. Elle y avait connu nombre de ses amis, incluant ma marraine, Antoinette Cordier, un Nantais, Abel Charbonnel, neurologue, je crois, parrain de mon frère et père d'un doyen de la Fac' de médecine de Nantes, sans oublier Madeleine Renaud, l'actrice, et Émile ou Alex Guériteau, propriétaire de l'inévitable Hôtel de la Plage. Et il ne faut pas oublier les cousines proches, curieusement pas les cousins. Sa cousine Linette, Jacqueline Douet, deviendra Auriol en épousant le fils du premier président de la IV^e République ; ce fut une très célèbre aviatrice pulvérisant au moins un record de vitesse par an sur les avions de Dassault; je ne l'ai jamais rencontrée et je doute qu'elle ait jamais prêté la moindre attention à sa famille vendéenne, mais j'en étais très fier; c'est gratifiant pour un enfant d'être apparenté avec une célébrité. L'autre cousine, qui comptait bien plus pour nous, car, elle, avait absolument garder des relations intimes et fortes avec ma mère, c'était Charlette, la fille de la Tante Blanche Blanchard; la Tante Blanche était née Tesson, une brune pétulante à la voix grave, chaude et puissante, qui nous offrait un dé à coudre de liqueur rouge, sans doute du cassis, quand nous allions la voir à chacun de

nos séjours. Charlette, la marraine de ma sœur Dominique, elle, était une grande bringue mince et très distinguée qui souffrait de troubles visuels très sérieux qui m'impressionnaient en raison de mystérieux traitements par des piqûres dans les yeux; Charlette avait épousé, Ivan Labry, un russe blanc qui avait fait les Brigades internationales en Espagne pendant la guerre civile, ce dont il ne parlait jamais mais mon père m'avait dit que ça lui avait enlevé toutes ses illusions et l'avait rendu incapable de s'engager ailleurs qu'à droite, en servant Antoine Pinay, mais dans l'ombre. Ca a été pareil pour moi à mon retour d'Algérie en 1958, sauf que je suis resté ménéstrel, le seul qui n'ait pas menti, ni aux Français, ni aux Algériens, en particulier aux harkis!

— Vous aussi! Moi, c'est en 1963 quand je suis rentré de mon service militaire en Kabylie. Mais, revenons à la famille Chabiron, si vous voulez bien.

— On en reparlera plus tard! Je suis intarissable sur le sujet! Pour en revenir à Labry, il a fini directeur-adjoint de Simca jusqu'avant sa fusion avec Peugeot; la vie est riche en coïncidences, il fut le patron de ma belle-sœur et du père d'un de mes plus chers amis de service militaire.

— Pourquoi attachez-vous autant d'importance à ces incidentes sur des membres de votre famille qui ne figurent pas sur la photo et dont la relation avec mademoiselle Chabiron ne est pas évidentes ?

— Parce qu'on ne comprendra rien à votre biographie si vous ne faites pas la description de ce qui fit de la famille Moreau-Chabiron une forteresse dont les murs tiennent encore aujourd'hui. C'est le fondement essentiel de la solidarité familiale qui sera totale et perdure encore maintenant. Sans cela, que serait-il devenu de Guite à son retour, à supposer qu'elle survécût ? Une rejetée, comme beaucoup de malheureux solitaires que l'on traîne comme des boulets dans des familles où on ne compte que sur les héritages, en espérant des oraisons rapides pour aller au plus vite chez le notaire ? Une quadragénaire incasable qui aurait terminé sa vie d'invalides neurologiques dans une institution où on l'aurait vite oubliée, sauf par l'envoi d'une carte de vœux pour le nouvel An ? Vous savez «Bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de vos jours!», comme à Villepot ou à Martigné-Ferchaud. Je suis extrêmement fier d'appartenir à une famille maternelle qui n'a laissé aucun

autre héritage que des meubles à ses petits-enfants. Des souvenirs visibles et palpables sans valeur marchande, mais ô combien significatifs des moments fabuleux passés à Challans et à Saint-Jean-de-Monts. Je suis un pur Maraîchin, bien plus qu'un mélange de Poitevin et de Lorrain! De même, j'attache une très grande importance à cette relation physique, charnelle, avec le marais vendéen et Saint-Jean-de-Monts, le paysage comme la spiritualité qui s'en dégagent. Ma mère en était imprégnée et c'était un sujet pratiquement quotidien de conversation pendant notre enfance. Songez qu'en additionnant tous les moments que j'ai passés en Vendée, de ma naissance à 1961, cela fait pratiquement une année entière. Le crime le plus odieux que j'ai pratiqué, devant ma grand-mère elle-même, sidérée au point d'en rester muette, c'est l'ablation au couteau de la couche épaisse de gélatine au bromure d'argent qui revêtait les plaques de verre des photographies qu'elle avait prises au cours de fêtes maraîchines des années 20; je voulais en faire des vitres de sous-verres! Heureusement que ma mère les avaient reproduites en album, mais je ne suis pas sûr qu'elles les aient toutes eues entre les mains. Je pense que cela m'a coûté un très beau cadeau de mariage de la part de ma grand-mère: la batterie de casseroles en cuivre qui ornait la devanture de la cheminée que l'on ne voit pas sur l'auto-portrait; elle appartenait en principe à ma mère; c'est mon cousin Jean-Pierre qui en a hérité! C'est la justice immanente!

— Je comprends mieux maintenant. Continuez, je ne vous interromprai plus! Nous aurons à prévoir un troisième entretien, car à l'évidence, nous n'aurons pas encore terminé votre interview aujourd'hui!

— Merci, j'apprécie votre attitude! Saint-Jean-de-Monts ! La forêt de pins maritimes s'étalait dans toute sa splendeur sur des kilomètres de dunes de sable ultrafin et on jouait aux Indiens en montant à l'assaut de la Chapelle-Ny où vivaient des gens que ma mère avait connus mais ne fréquentait plus, les Martel, dont l'un aurait été un artiste renommé. Par contre, lui faisait fête Alex Guériteau ou Guérineau, je ne sais plus, le propriétaire de l'Hôtel de la Plage, au coin de la seule grande rue de la station balnéaire — ne pas confondre avec le village alors inland — et du remblais faisant front à la mer. Au retour, on s'arrêtait en chemin pour déguster des glaces, les meilleures de toute la côte, bien entendu... Nous disposions en permanence sur la plage d'une tente en

toile blanche à toit pointu. Le vent était terrible et c'était un paradis pour cerfs-volants; j'en ai eu un, orange et jaune. On faisait des châteaux de sable à marée basse qu'on se réjouissait de voir détruire inexorablement à marée haute. Le sable était tellement fin qu'il volait à l'horizontale jusqu'à nos tartines de confitures. On pêchait la crevette avec des filets et des ballereisses, des petits crabes qu'ailleurs on appelle étrilles. On se baignait dans une eau transparente qui fut très chaude pendant l'été 47, moins les autres. Bref! Un monde paradisiaque que j'ai aussi connu et adoré, comme je suppose pour mon frère et mes cousins, pour toujours disparu que, à son grand regret, ma mère n'était pas une démacrate de gauche, les congés payés avaient commencé à écorner sérieusement. Pour ma mère, la plage était idéalement sûre; jamais, elle ne voulut croire que j'avais été sauvé d'une noyade inévitablement mortelle, si une dame musclée comme un squal, blonde vénitienne authentique à la peau douce et bronzée sous un maillot une-pièce à bretelle dorsale croisée, tricoté en point de jersey rose, — elle ressemblait à madame van den Buck! — n'était pas venue me chercher d'un crawl puissant, là où je n'avais plus pied, alors que je ne savais pas nager; j'avais dérivé bien trop loin du rivage sur une chambre à air poussée par le vent plein est et un courant descendant; alors que, dès mon retour au Rêve Bleu, j'avais averti mon incrédule de mère de la péripétie, mon ange salvateur que ma mère trouvait vulgaire et sans doute infrequentable, ne voulut jamais le lui faire savoir, d'où ma gêne quand je la croisais tous les jours avec ses deux enfants, plus jeunes que moi, mais déjà rodés à la pêche à la crevette et à l'absence continue de leur père. Ceci dit, après la guerre, l'Atlantique ne représentait plus rien pour la Tante Guite et ma mère ne rêvait plus que de se baigner dans la Méditerranée.

— Vous êtes pas un peu sévère pour une mère que, par ailleurs, manifestement vous avez adorée quasiment comme une icône! Où est-elle sur la photo ?

— Là, la jeune femme brune assise à droite sur la marche supérieure, coiffée avec un chignon bombant à la partie frontale de la chevelure comme Gaby Morlaix ou Edwige Feuillère à l'époque. Ma mère était toujours à la dernière mode et mon père la vénérail comme cela, assoiffée d'égards et d'élégance, une vraie princesse, disait sa sœur cadette, aux yeux verts qui pouvait virer en

instant de la douceur tendre à la dureté d'une émeraude. Le Maloir d'abord, si vous voulez bien, car c'est le temple familial des Chabiron-Tesson, l'œuvre de ma grand-mère, manifestement pas de mon grand-père, en tout cas, je n'ai pas entendu dire qu'il y eut participé quand il était encore industriel forestier! La porte-fenêtre et les deux fenêtres, toutes trois en demi-cercle évoquant un soleil à moitié enfoncé dans la mer, vous ne les verrez plus, le propriétaire suivant, l'actuel n'y est pour rien, a fait faire des modifications de la façade et du front-yard qui dénaturent cette maison à mes yeux. Mais, de nos jours, cela est secondaire car j'en suis détaché. Mon Maloir, c'est celui de la photo, tel que l'a connu Guite qui logeait dans la pièce contiguë sur la gauche, dans une chambre que l'on pouvait gagner par une porte de la cuisine, l'autre sur le front-yard. Cela a son importance, car ma grand-mère était gardée par deux molosses qu'elle avait impitoyablement dressés pour sa seule protection; on ne pouvait l'embrasser que si elle posait la main sur la tête de Samson et de Sarah, bouviers des Flandres de haute lignée, regrettablement obèses par inaction et sales comme des peignes; la Tante Guite, elle, avait un très vieux caniche, Chour, quasiment aveugle qu'elle avait élevé à Verdélais pour le récupérer je ne sais comment à son retour de déportation; il y avait donc, dans le Maloir, deux circuits de circulation totalement indépendants et en principe étanches, l'un pour les molosses, l'autre pour le caniche. Ils se connaissaient par l'odeur et les sons, mais ils ne devaient jamais se rencontrer grâce à un jeu subtil d'ouverture et de fermeture afin que les humains puissent circuler, eux, sans danger, avec ou sans leurs chiens. Le drame arriva un soir à cause de l'imprudence de quelqu'un, pas moi, je ne sais plus qui; une porte s'ouvrit que franchit le caniche pour explorer le chemin de la chèvrerie; les molosses le tuèrent sans rémission après s'être rués en aboyant sur lui en une fraction de seconde, comme un fauve sur une gazelle. Je revois la Tante Guite, déjà pathétiquement malheureuse car elle était commençait à être marquée par la sclérose en plaque, mais pas au point de ne pouvoir se tenir debout avec une béquille, les épaules voûtées, sa poitrine flasque et sa base déformée par une adiposité fessière inesthétique soulignée par un médiocre survêtement de sport marron. De sa voix forte mais monocorde, lente et pâteuse que lui permettaient encore sa pauvre denture, sa langue et ses muscles de la mâchoire et du larynx contracturés, debout, maintenue en équilibre par une béquille sous une épaule, le bras opposé prolongé par une canne vers le ciel pour prononcer sa

malédiction, elle incendiait «ces salauds de chiens» — des Nazis ? — qui avait sacrifié son pauvre Chour sur l'autel de leurs instincts, mais la privant du seul vestige de sa vie de jeune pharmacienne qui ne reverra plus jamais Verdélais. Si moi-même, au plan émotionnel, je connais quelque chose de la vie animale domestique, c'est beaucoup moins à Martigné qu'à Challans que je le dois. Les poules, ma grand-mère refusait de leur accorder la moindre intelligence, malgré tous les efforts qu'elle avait initialement déployés pour essayer de se prouver le contraire. Il en allait différemment, des chiens bien sûr, mais aussi des chèvres qu'elle décida d'élever après la guerre. Je me souviens de la première, Paquita, qui était d'une douceur et d'une patience telles que je pouvais monter dessous et poser ma tête sur la sienne, tout en lui caressant les pendeloques noires qu'elle avait naturellement sous l'angle de la mâchoire; j'ai pleuré comme un veau quand elle est morte de vieillesse. Jusqu'à une trentaine de bêtes magnifiques à la fourrure de couleur marron à lignes noires, luisante, lisse et douce, pratiquement toutes sans cornes et grandes laitières; jamais je n'ai dégusté des fromages de chèvres aussi délicieux que ceux du Maloir dont une grande partie était attendue avec impatience aux Halles de Paris où ils étaient préemptés par les plus fins connaisseurs des restaurants étoilés. Quant au bouc, Athos, c'était une bête magnifique, puant et copulant comme Dionysos sur son Olympe, une sapinière où son harem se repaissait de prolifiques acacias, leur délice.

— La Tante Guite s'intéressa-t-elle à l'activité de sa mère ?

— Oui, principalement les chèvres, du moins tant qu'elle put se tenir debout et marcher. Avec sa pension, elle a certainement aidé à certains investissements, sans doute quand ma grand-mère a dû construire une annexe du Maloir, appelée «La Chapelle». Au rez-de-chaussée, elle avait installé plusieurs couveuses à pétrole pour élever des poussins d'un jour. Au dessus, il y avait une grande chambre avec plusieurs lits que nous occupions quand nous étions en vacances, adultes et enfants mélangés. Tout cela était en bois de sapin! Si un incendie s'était déclaré au niveau inférieur, nous aurions grillé en quelques secondes. Il faut savoir que la vie nocturne du Maloir fut longtemps rythmée par l'allumage et l'extinction des lampes à pétrole pour s'éclairer. L'électricité ne fut installée qu'en 1952 si ma mémoire est bonne. Quant au téléphone, il arriva en 1959, une année où j'ai passé plusieurs semaines en

compagnie de Guite. Mais je n'ai pas prêté grande attention à cet aspect de leurs vies communes. Je sais que, pendant un certain temps, elle vécut en partie à Challans, en partie à Nantes.

— *Qui sont les adultes, debout, en arrière-plan ?*

— *Vous reconnaissez la grand-mère Chabiron qui, déjà, se présente comme une quinquagénaire avancée, lourde matrone à l'attitude hanchée par une coxarthrose bilatérale qui ne tardera pas à la handicaper au point de ne plus pouvoir quitter le rez-de-chaussée de sa maison; elle ne surveillera bientôt son troupeau que de la porte de sa cuisine. De toute façon, c'était une sédentaire qui n'aimait pas les voyages. Songez qu'elle n'a jamais visité Paris et qu'elle n'est venue qu'une fois à Martigné pour revoir sa fille, comme je vous l'ai déjà raconté. Son plus grand déplacement avait été un pèlerinage à Lourdes dans sa jeunesse. Conduite par mon père, une fois en 1952 ou 3, je crois me rappeler, mon père avait une Simca Aronde sur laquelle mon frère et moi avons appris à conduire à 13-14 ans, elle accepta de faire avec nous une visite commentée des plages de sa jeunesse..., car elle avait été jeune, cette femme sans âge, et s'était baignée avec les costumes de 1900, notamment à Bretignolles, la plus dangereuse de la Côte Atlantique entre Le Croisic et Les Sables-d'Olonne Elle n'a jamais assisté au mariage de ses deux filles, toutes loin de Challans! Mon père est debout à côté d'elle. J'ai du mal à réaliser que, sur cette photo, il a trente-sept ans, l'âge qu'a mon fils aujourd'hui. Mes parents se sont mariés le 26 novembre 1936, à la Mairie du XVI^e arrondissement de Paris, dans une sorte d'intimité réduite aux Cordier, chez qui ma mère habitait avant son mariage. Figurez-vous que je ne possède pas de photo de cette cérémonie!...*

Un silence s'ensuivit que Chapeau ne voulut briser. Tous deux savait que, dans la bourgeoisie d'alors, les frais de cérémonie des noces civiles et religieuses devaient être assumés par la famille de la mariée. Laquelle ne roulait pas sur l'or. Jean-François Moreau, fils aîné admirateur inconditionnel de ses parents et de leur parcours d'amoureux exemplaires, ne leur avait jamais posé de questions ou ne se souvenait pas de leurs réflexions qui auraient pu être des réponses. Il pensait que les parents du marié y avait assisté... En banquant ? Sa mère avait peut-être économisé assez sur son salaire d'infirmière

militaire ? Son père sur sa solde de médecin-adjutant ? Il n'imaginait pas que que l'un et l'autre qui avait un sens de l'honneur hidalguesque puissent avoir mendié pour payer une note, y compris celle d'un déjeuner! Il ne se souvenait même plus s'ils avaient reçu des cadeaux pour les aider à démarrer dans la vie. Son père conduisait une Amilcar ou une Rosengard quand ils visitèrent plusieurs sites d'installation possible. Il s'installèrent à Martigné-Ferchaud avec une petite voiture qui ne pouvait être qu'une occasion.

... Et là encore, ce qui est extraordinaire sur la photo, c'est de voir mes grands-parents Moreau, ceux qu'on appelait «le grand-père et la grand-mère du Perreux». Je me souviens très bien de leur visite à Challans, car nous étions tous ensemble rentrés à Martigné dans la 11 légère qui remarchait à l'essence. Ma mère riait parce que le grand-père, que vous voyez là, très sérieux comme un grand d'Espagne avec son col à manger de la tarte et son nœud papillon, avait chanté des vers fripons qu'il avait composés dans sa jeunesse. Je les ai récupérés par je ne sais quel hasard et ma femme les a rangés quelque part dans un tiroir. Il y a toujours eu une certaine ambiguïté dans les relations entre ma mère et sa belle-mère qu'elle appelait «Madame Mère», qui avait la dent dure quand elle le voulait. Pour elle¹⁰⁴, son fils, l'aîné, Jean-Paul, avait quasiment fait une mésalliance. Ma mère était une fille sans dot, pour une raison claire que nous avons apprise, nous enfants, très tôt. Le grand-père Chabiron avait ruiné sa femme en cumulant trois facteurs assassins d'une fortune que nous n'avons jamais su évaluer, sauf à la surévaluer: un tiers au poker, un tiers aux courses de chevaux, un tiers avec les prostituées qu'il aimait, m'a dit ma mère avec une ironique distinction, bien fessues! Néanmoins, ils avaient été heureux ensemble et ma grand-mère, donc «de Challans», m'en a toujours parlé avec une tendre indulgence. Tels qu'ils étaient, ils s'étaient manifestement aimés et avaient procréé quatre enfants qui avaient aimé leur père probablement différemment en intensité selon leurs âges respectifs. De toute façon, mon père avait fait un mariage d'amour avec une femme dont il avait apprécié la valeur quand ils avaient travaillé ensemble à l'hôpital militaire de Sarrebourg où il avait été affecté pendant ses obligations militaires. Il avait adopté sa belle-famille et avait été adopté par elle, toute entière, sans exception. Quant aux grands-parents du Perreux, ils avaient eu la chance de pouvoir se réfugier à Martigné aux pires moments de

la guerre, quand il n'y avait plus rien à manger à Paris en dehors du marché-noir. En 1947, ils savaient qu'ils rencontraient des communistes résistants; mon grand-père avait été inquiet à la Libération pour avoir manifesté quelque sympathie pour le régime de Vichy et les femmes du Maloir ne pouvaient l'ignorer. C'était définitivement un homme de droite extrême, foncièrement honnête et bon, animé d'une foi catholique militante, mais d'une intégrité totale; il avait, comme beaucoup de Français, une excuse qu'aujourd'hui il faut réhabiliter: il avait effectué les quatre ans de guerre de 14-18 au front et ne pouvait avoir été que séduit par Pétain, scandalisé par le pacte germano-soviétique et effondré par la déroute française en 1940. En ce qui me concerne, je suis très fier de mes aïeux et de la diversité de leurs personnalités respectives, de gauche comme de droite. J'ai noté aussi qu'aucun d'entre eux ou elles ne sont morts au champ d'honneur, comme on dit, alors qu'il n'y a eu aucun homme qui ait fui les obligations militaires. C'est très important pour moi qui suis pacifiste, mais militariste, au nom de la définition du pessimiste: un optimiste qui a vécu la seconde guerre mondiale et la guerre d'Algérie. La seule vraie victime familiale des guerres aura été une femme, une civile, une déportée à Ravensbrück, la Tante Guite¹⁰⁵.

— Qui est le jeune homme brun entre votre père et madame Chabiron ?

— L'oncle Léo Chabiron, le fils benjamin de la famille, né après la guerre de 14. Je pense qu'il est l'enfant qui se rapproche le plus de mon grand-père, physiquement et mentalement. J'en parle au passé car il a défunté en 1987, lui aussi d'un cancer du fumeur. J'ai, un jour, longtemps discuté avec lui sur ce que fut été sa vie en contrepoint de celles de ses sœurs qui, elles, avaient été obligées de devenir vite autonomes alors que lui avait été davantage sinon gâté du moins incliné au laisser-aller par ses parents, assez laxistes à son égard; il se plaignait que ses sœurs, notamment la dernière, Lucie — la Tante Cicie qui est ici sur la photo — aient quelque peu méprisé son intelligence au point de dissuader les parents de le pousser vers des études supérieures. Or, et j'ai lu de nombreuses pages de littérature qu'il rédigea sur des cahiers d'écolier avec une belle écriture au stylo, il faudrait les retrouver, c'était un garçon qui avait des potentiels estimables. Il a sans doute pâti d'avoir dû faire la guerre de 39-40 en Hollande et, comme beaucoup, erré pendant les années

d'occupation. Par contre, en 44, il s'engagea dans les F.F.I. et épousa sa marraine de guerre, en 1948, une jeunesse de dix-sept ans, c'est pourquoi vous ne la voyez pas sur la photo. Je suppose que vous rencontrerez mon cousin, son fils unique, Jacques Chabiron, qui est l'unique neveu de Guite¹⁰⁶. Jacques fut son filleul, ce qui prouve que l'oncle Léo croyait à sa sœur aînée et au futur de son fils en lui donnant pour marraine une femme exemplaire qu'il estimait. Il est vrai, qu'à cette époque de 1950, nul ne prévoyait la gravissime sclérose en plaques qui flambra à partir de 1957. Il appartient à mon cousin de prendre mon relais pour développer à son gré ce chapitre de la famille Chabiron.

— Et cet homme, là, en short ?

— C'est l'oncle Paul Magneron, le mari de la Tante Cicie. Les vies des Magneron et des Moreau ont été étroitement mêlées, pendant une vingtaine d'années en ce qui me concerne, depuis ma naissance jusqu'à ce que je quitte Angers pour Rennes en 1955. Les Magneron ont fait de fréquents séjours à Martigné pendant la guerre, toujours pour les mêmes raisons, les bombardements et les restrictions alimentaires des habitants des villes. La Tante Cicie, licenciée es-lettres, était professeur de français-latin au lycée de filles Joachim du Bellay; l'oncle Paul, instituteur, beaucoup plus dilettante, il n'avait pas poussé jusqu'à la fin la licence d'histoire-géo, était spécialisé dans les toutes premières classes d'une école primaire de la rue Victor Hugo. Tous deux étaient de remarquables enseignants, très aimés et respectés de leurs élèves; je leur dois la découverte précoce de mon précoce désir d'être enseignant moi-même. Ils étaient des gens extrêmement cultivés, beaucoup plus intellectuels et artistes que mes parents. C'est à eux et spécialement ma tante, que je dois d'être devenu un lecteur de journal, Le Courrier de l'Ouest, Le Monde, Réforme, et de auditeur de radio dès l'âge de dix ans, et aussi de ma vocation mendésiste, les Magneron étaient de gauche, plutôt socialistes, non communiste, eux. Ma tante s'était convertie au calvinisme, la religion de son mari, et elle était une pratiquante engagée dans la promotion de sa foi. Mon cousin aîné, Jean-Pierre Magneron¹⁰⁷, de sept ans plus vieux que moi, était un surdoué qui savait tout, un niveau actuel A', qui avait été couronné d'un accessit au Concours général de mathématiques. C'est lui que vous voyez

ici, avec des lunettes qui seraient un must aujourd'hui. Il pourra vous parler le mieux de ce que fut Guite, jeune femme, car il l'a connue avant la guerre. Il est devenu médecin spécialisé en anesthésie-réanimation à Charleville-Mézières. Ma cousine Michelle, aujourd'hui épouse Bouloux, est en fait ma sœur cadette, tant nos enfances ont été communes à Martigné pendant la guerre puis à Angers, sans oublier les vacances à Challans. Elle vous recevra sûrement dans sa maison de la banlieue d'Orléans, à Olivet. Elle a gardé une excellente mémoire de ce que nous avons vécu pendant la guerre et après. Les Moreau et les Magneron ont en effet occupé une ferme, la Guérivais, quand mes parents ont craint que le Vieux Pavé ne fut bombardé par les Alliés à cause du parking à blindés des Allemands dans notre pré. C'était donc durant les mois d'hiver et de printemps 1944. La Tante Cicie était alors enceinte de mon deuxième cousin, Bernard Magneron, que l'on voit, là, tout bébé dans les bras de sa mère. Nous y avons résidé jusqu'à ce que la destruction du réservoir d'essence de la forêt de la Guerche auquel nous avons assisté aux premières loges, ait démontré aux adultes que les familles étaient autant à l'abri au Vieux Pavé qu'ailleurs. Je me souviens de la pluie de cendres qui s'est abattue sur la ferme, après que l'incendie se soit déclaré sous l'impact des bombes larguées par les avions en piqué. C'était, dans mon univers d'enfant craintif, une sorte d'enfer bruyant, mais nos deux voisines n'en menaient pas moins large non plus: je suis allé me planquer chez elles qui s'étaient aplaties sur le plancher, la tête sous le lit, dans l'attitude de la prière mahométane, et récitaient des Ave Maria; la suspension plafonnière, une lampe à pétrole au verre d'une intense couleur verte, s'était fracassée sur une grosse motte de beurre laissée sur la table à la convoitise des mouches, il n'y avait pas de frigidaire en ces temps-là. Revenu au Vieux Pavé qui s'était vidé des officiers allemands, nous avons assisté pendant trois jours au défilé continu des divisions à la croix gammée; c'était toute la Wehrmacht bretonne de Rommel qui filait sur Pouancé. C'est mon cousin Jean-Pierre qui nous a alertés le premier sur l'arrivée des premiers tanks américains, le 4 août 1944, vers 15 heures. Je m'en souviens comme si c'était hier, il est revenu vers nous en hurlant de joie: «C'est les Américains, c'est les Américains!». L'étoile blanche filait la croix gammée à une fraction d'heure de distance. La colonne américaine fit halte à Martigné et je pense qu'elle n'est repartie que le lendemain. L'officier devait craindre une contre-attaque dans la forêt d'Araize. Elle eut lieu effectivement entre Pouancé

et Segré. Plus je parle de ce jour d'immense liesse, plus les souvenirs me reviennent, précis, anecdotiques... mais sans rapports directs avec l'odyssée de ma Guite.

— Finalement, dans la revue de ces intelligences brillantes ou solides de la famille Chabiron-Tesson, nous n'avons pas évoqué les études de votre Tante Guite, ni celles de votre mère.

— La Tante Guite et ma mère ont été mises très jeunes au pensionnat de filles de La Roche-sur-Yon ou de Luçon, je n'en suis plus sûr, une institution catholique dirigée par la sœur de ma grand-mère, Lucie, une religieuse austère et sévère qui ne pouvait succomber au favoritisme. Je suppose que c'est là que leur liaison complice et insécable pour la vie s'est nouée. Mon père disait que sa femme n'avait pas passé un seul jour de leur vie de couple sans qu'elle ne lui eut parlé de Guite, vivante ou morte, au moins une fois. Ma mère a vécu chez les bonnes sœurs un traumatisme dont elle parlait volontiers quand ses enfants se plaignaient d'être brimés, une antienne multihebdomadaire, on s'en doute quand on me connaît. Dès l'âge de quatre ans, elle devait se lever aux aurores et, l'hiver, elle cassait la glace dans une cuvette pour se laver! Ses goûts de luxe en résultèrent-ils ? Je n'en suis pas sûr, car la Tante Guite ne les a pas partagés. Pourquoi, contrairement à ma mère, la Tante Guite a-t-elle passé son bac, une performance dans la province de l'époque ? Pourquoi ma mère s'est-elle contentée de devenir une infirmière formée à l'école de la Croix Rouge de Toulouse pour exercer dans un régiment de tirailleurs algériens à Sarrebourg où mon père remplit ses obligations militaires comme médecin-adjutant ? Mon frère le sait peut-être, moi pas ou plus. La Tante Guite, elle, alla encore plus haut puisqu'elle partit pour Nancy y étudier la pharmacie. On disait, ma mère disait sans médire, qu'elle avait choisi cette ville parce que c'était là où le diplôme pouvait être obtenu le plus facilement. Pourquoi s'est-elle installée à Verdélais ? Je n'en sais rien ou j'ai oublié. Je me souviens avoir parlé avec elle de sa vie de potarde apparemment assez calme. Elle me raconta qu'elle avait la clientèle des Mauriac et qu'elle élevait une vipère dans un bocal rond en la nourrissant épisodiquement d'une rainette ou d'un lézard. Je frissonnais en l'écoutant avec répulsion, car j'avais acquis la phobie des serpents depuis que ma sœur avait été piquée par une vipère vers Pâques 1947, l'année d'une canicule mémorable dont seuls se souviennent les

œnophiles les plus experts. Mon père l'avait sauvée in extremis, le faisant ainsi monter d'un étage sur l'échelle de l'héroïsme exaltant l'admiration béate de ses enfants pour leur dieu. Ma tante découvrit-elle son homosexualité au collège ? À Nancy ? À Verdélais ? Je n'ai pas de réponse à la question. Il ne semble pas qu'elle ait tenté d'y convertir ses sœurs et rien n'indique que celles-ci aient eu une tendance homosexuelle refoulée; en tout cas, je ne l'ai pas détectée, bien au contraire. Comme je vous l'ai déjà dit, toutes les filles Chabiron-Tesson savaient ne pas être «baisantes» quand il fallait; elles surent se faire respecter et ceux qui essayaient de les charrier ont dû s'en mordre les doigts. De ma mère, j'ai plein d'anecdotes pour illustrer ce propos. De Guite, non.

Charles-Icelui en était au milieu du dernier mini-DV enregistré chez Jean-François Moreau, quand il décida de souffler un peu. Il éprouva le besoin de prendre une brève douche, puis de marcher en faisant plusieurs tours dans la chambre en respirant profondément après avoir ouvert la fenêtre des deux battants. L'anticyclone des Açores s'était calmé, comme le vent d'est de la veille avait balayé les nuages. Un vrai matin de printemps s'affirmait, ensoleillé et moins frais que la veille. En avril, ne te découvre pas d'un fil; il ajouta un gros jacquard vert et blanc à col roulé sous sa veste pour explorer le jardin à la française de l'hôtel. Il prit soin de ne marcher que sur un sol bien ferme. Il ne voulait pas revivre l'expérience de la veille. Seules les variétés précoces des rosiers grimpant sur des tonnelles commençaient à peine à bourgeonner; les pélargoniums restaient à l'état de feuilles vertes aux boutons clos; il n'y avait ni violettes ni pâquerettes sur les pelouses qui recouvraient les espaces entre les allées. Il était dans les onze heures, trop tôt pour le Lagavulin, trop tard pour un autre café; il avait le choix entre se plonger dans un nouveau livre sur Ravensbrück ou terminer l'audition de l'interview de Jean-François Moreau. Ni l'une ni l'autre de ces perspectives ne le séduisant, il préféra s'asseoir dans un fauteuil de la pièce, alors vide d'occupant, qui faisait état de fumoir-bibliothèque, et lire le journal régional. Il échappa au regard de Brigitte assiégée par quatre couples au lourd accent teuton pour obtenir les clefs de leurs chambres. Il ne savait toujours pas sous quelle forme il déjeunerait. Le destin lui facilita le choix, mais pas sous la forme qu'il aurait préférée. Les Beach Boys se rappelèrent inopportunément à son attention. Le numéro de son

correspondant était masqué.

— *Chapeau*, émit-il, en se présentant automatiquement d'une voix sourde, comme toute personne bien née aux USA décrochant son téléphone pour répondre à un appel. Il se retenait parfois d'ajouter *May I help you!*

— *Allô! C'est toi, Charles-Icelui ?*

Son silence excédé équivalut à une réponse.

— *D'accord, je ne m'appelle pas Désirée. Mais ce que je vais te dire va te surprendre. Voilà, le commissaire m'a reçu ce matin et il voudrait te voir, si possible en début d'après-midi. Je t'appelle sur le téléphone de son bureau. En fait, c'est toi qui les intéresses le plus... Moi, je ne leur ai servi qu'à remonter une piste vers toi qui partirait de Nantes, avant que tu me prennes en stop. Ça semble liée à ton enquête sur ta déportée et un voyage à Madrid que tu aurais fait il y a deux ans. En fait, je n'ai pas compris grand-chose...*

Accablé, il l'avait laissé parler sans l'interrompre. Il se passa un temps incomptable avant qu'il ne répondit par une question.

— *Pouvez-vous me passer le commissaire ?*

— *Oui, une seconde...*

— *Monsieur Charles-Icelui Chapeau ? Bonjour! Je me présente, Commissaire Ducreux! Je suis à la tête du commissariat de police de Caudéran, entre Bordeaux et Mérignac. Voilà, j'ai été contacté il y a deux jours par un de mes collègues de Nantes, un ami de promotion avec qui j'ai conservé de très étroites relations. Entre commissariats de deux gros ports de l'Atlantique, nous avons souvent à échanger des informations.*

— *Mais je n'ai rien fait à Nantes! J'y suis seulement passé en revenant de Challans, il y a dix jours!*

— *Ne vous inquiétez pas, monsieur Chapeau. Ce dont je vais vous parler est officieux. Vous n'avez commis aucun délit, aucune infraction à la loi, mais voilà, cela concerne votre enquête sur une déportée justement originaire de Challans. Je ne vais pas pouvoir vous en entretenir par téléphone. Pourriez-*

vous me rejoindre à mon bureau du commissariat vers quatorze heures ? C'est samedi et je suis bloqué là parce que nous n'avons pas assez d'effectifs disponibles pour assurer la garde du week-end... Et nous sommes sur une opération sensible.

— Écoutez, si cela a rapport avec l'enquête que je mène sur mademoiselle Marguerite Chabiron, je peux voir, mais combien de temps pensez-vous que cela va mettre parce que j'ai beaucoup de travail à faire ici et je suis en retard.

— Je sais, mademoiselle Sfforzzarra m'a éclairé sur votre enquête et comment elle est entrée en rapport avec vous par auto-stop. À mon avis, si vous partez maintenant, une petite heure. Vous devriez être rentré à Sauternes pour cinq-six heures au plus tard.

— D'accord, je quitterai Sauternes le plus tôt possible.

Il raccrocha avant que le commissaire ait pu lui repasser Icelle.

Charles-Icelui se dirigea vers Brigitte d'un pas lent en ruminant quelques pensées homicides. Elle se redressa en bombant sa poitrine toujours légèrement découverte par le même décolleté qu'hier. Elle fondait déjà.

— Mademoiselle Brigitte, je viens de recevoir un coup de téléphone. Je dois faire un aller-et-retour à Bordeaux. Pensez-vous pouvoir m'assurer la confection d'un sandwich pendant que je remonte dans ma chambre prendre mon attaché-case ? Je le mangerai dans la voiture.

Étonnée par cette requête et pour se donner une contenance adaptée à sa déception, elle hésita entre compassion et suspicion. Sacrifierait-il la salade de gésiers qu'elle avait déjà fait composer pour lui à la cuisine, au cas où... ? Pour une rencontre furtive avec la chouette enferraillée d'hier ? Un samedi, par un temps pareil alors qu'il avait enfin l'air serein, c'était étrangement suspect. Elle devait avoir l'air vraiment soucieux pour qu'il ajoutât une phrase qu'il aurait voulu rassurante, mais qui ne fit que redoubler ses appréhensions.

— Non, ce n'est pas ce que vous pourriez imaginer. Je me rends au commissariat de police de Caudéran pour une histoire imprévue en rapport

avec mon enquête.

— Mon Dieu, la police ? Vous m'inquiétez! Il est hors de question que vous ayez un accident en mangeant tout en conduisant sur l'autoroute. Exceptionnellement, je vais vous servir la salade de gésier dans le fumoir. Pas question que vous buviez du vin ou une bière avec, si vous soufflez dans l'alcootest, vous devez être nickel. Un Evian très fraîche, ça vous irait ?

— Décidément vous êtes une mère — oh pardon! Je voulais dire une fille — pour moi! Merci infiniment! Ce sera effectivement parfait.

Elle hésita au sens à donner à ses remerciements. Flattée ou déçue ?

Tout sourire, Charles-Icelui monta en rêvant qu'il reposait sa tête sur son sein généreux parfumé à Õ de Lancõsme. Tout n'était pas perdu! Brigitte pouvait encore espérer. Sa mère, au ciel, devait se réjouir de sa chance d'avoir un gendre idéal. Elle jouerait serré à son retour, pour peu qu'il revint vite, sans stage prolongé sur la paille humide de la garde à vue. En aucun cas, elle ne revivrait ce qu'elle avait dû subir de Marcello, quand il s'était fait pincer par les stupés de Thonon pour avoir voulu écouler un stock de came quand ils tenaient ensemble l'intendance du refuge de l'Amitié du Mont Gerboise, il y avait combien ? Huit ans déjà! Soit, ils partageaient tout, lit et avantages naturels compris, et ils en avaient tous deux de sculpturaux. Mais toucher à la drogue, ça, elle ne l'avait jamais fait. De là à être accusée de complicité, il y avait eu un long moment d'inconfort moral qu'elle ne supporta qu'au prix de ses économies investies dans de ruineux frais d'avocat. Ses honoraires furent suffisants pour épargner à sa vertu les derniers outrages de policiers ripoux et sans passer par la literie du baveux, policé lui, qui était porté sur les beautés asiatiques de sexe masculin mais avait des compétences juridiques des plus expertes. Ils furent excessifs pour lui permettre de redémarrer une honorable carrière hôtelière à l'autre bout de la France, en Moselle, sans passer d'abord par les cases XROOM, Pélican, MercatorEnNord. Pour résumer sa pensée, elle ne pourrait pas présenter un casier sexuel immaculé à son futur mari, mais un casier judiciaire vierge, si! Ça, elle y tenait. Son cœur se serra en se voyant obligée de porter des oranges au cachot de ce pauvre monsieur Chapeau, réduit

au sort d'un Jean Valjean saigné par une vampire ressemblant, intuition féminine, à une Borgia se transformant en Icelle, toutes deux diaboliquement hirsutes et déchaînées.

Charles-Icelui arriva avec une demi-heure d'avance au commissariat de Caudéran et attendit, assis sur une chaise en moleskine éventrée, en conjecturant sur cette convocation qui n'en était pas une, pour un motif qui n'était pas une violation de la loi. Bien entendu, où qu'il fut allé, diplomate ou journaliste, il possédait un casier judiciaire vierge et il n'avait jamais été cité à comparaître pour un délit quelconque. Il avait même été juré d'assises, il y avait fort longtemps, dans un affaire de corruption de fonctionnaire impliquant un trafiquant d'armes kirghize naturalisé français et qui s'était terminée dans un bain de sang. Sa comptabilité, tant à Paris qu'au Québec, était exemplairement transparente. Il payait ses impôts et taxes rubis sur ongle. Son compte-bancaire français était excédentaire d'un millier d'euros, somme non placée servant de cash-flow, le canadien de sept mille dollars placés à 3.5% l'an. Il ne possédait aucun compte dans un quelconque paradis fiscal. Le contrat qui le liait à JFMA.Intl était légal et déposé à la chambre de commerce des deux pays, selon leurs lois et règlements respectifs. De même, le contrat avec la famille Moreau-Chabiron avait été passé sous contrôle notarial et ses dépenses seraient expertisées par un comptable indépendant, assermenté, reconnu par sa profession. Sa voiture particulière, un coupé Laguna Initiale, était normalement immatriculée en France en Transit Temporaire, car il la vendait tous les ans avant de repartir au Québec pour en racheter une neuve à son retour, c'était légal, il s'était renseigné auprès de la brigade de répression des fraudes. La Clio était sa voiture professionnelle placée sous l'administration de JFMA.Intl. Il n'avait perdu que deux points sur son permis de conduire français pour cause de dépassement de 1.999km de la vitesse réglementairement fixée à 90km/h sur la plus longue portion de ligne droite entre Orléans et Blois. Sa femme avait payé la facture de gaz et d'électricité. Il réglait celle du téléphone par prélèvement automatique. Il n'était pas frappé d'interdiction dans les casinos... dont il ne franchissait jamais le seuil, par principe, y compris à Las Vegas.

Dans ce lieu peu sympathique où il se morfondait, il commença à douter de la pertinence de ce déplacement officiellement officieux. Méfiant, il décida

d'enclencher la molette de son magnétophone qu'il plaça dans sa pochette de veste de façon que la pastille acoustique puisse vibrer. L'entretien serait enregistré de façon cachée et, pour abuser le policier, il déposerait son iPhone hors circuit devant lui sur le bureau. Le commissaire finit par arriver à temps pour l'empêcher de fantasmer sur l'état de ses cotisations déductibles de ses revenus à diverses sociétés savantes et associations à but non lucratif, tant françaises qu'internationales. Comme tout citoyen au revenu imposable net de 80 000 euros, il en possédait une bonne quinzaine, sans compter les fondations d'intérêt scientifique, cinq depuis que son fils, devenu majeur, ne le contraignait plus à des versements exorbitants à l'adresse de trusts anglosaxons à but écologique qu'il avait pris en grippe depuis les incidents dans le Pacifique à la suite des essais nucléaires de Mururoa en 1995. Pour avoir séjourné dans de nombreux pays en retard de développement chronique, il était un partisan inconditionnel de l'énergie atomique et ne s'était vraiment senti mal à l'aise que lorsque s'était produit l'attentat du Rainbow Warrior. Pour le développement des technologies les plus avancées, oui! Pour la violence, non! Encore des erreurs dramatiques des gouvernements de Mitterrand, une explication mais non des excuses proférées à de criminels incapables, de stupides policiers français humiliant sa patrie devant une émanation sois-disant non lucrative et humanitaire hypocrite de la perfide Albion! Charles-Icelui était anglophile, sauf quand le Royaume-Uni triomphait contre la France, que ce fut en rugby ou au yachting dans les eaux de la Nouvelle-Zélande.

— *Monsieur Chapeau, je m'excuse pour mon retard. Je vous remercie d'avoir fait le déplacement jusqu'à mon bureau pour que nous ayons un entretien sur l'enquête que vous menez sur mademoiselle Marguerite Chabiron. Bon! D'abord, je vous le répète, je vous ai invité à venir dans mon bureau pour que nous ayons une discussion informelle sur une affaire qui intéresse la brigade nantaise pour des raisons historiques sur un fait de résistance. Il n'y a ni plainte, ni instruction en cours qui justifieraient une convocation officielle ou mon déplacement à votre hôtel. Ce n'est pas un interrogatoire. Vous n'êtes soupçonné de rien d'illégal. Il n'y aura pas de procès-verbal de notre rencontre. Ce type d'entretien est parfaitement légal. Vous pourrez y mettre un terme quand vous le souhaitez et comme on dit dans*

les séries: tout ce que vous pourrez dire ne sera pas retenu contre vous. Êtes-vous rassuré ?

— Oui et non! Expliquez moi d'abord pourquoi vous êtes passé par mademoiselle Sfforzzarra pour me trouver ? Personne n'est censé être au courant de ce voyage, que j'effectue seul à bord de ma voiture personnelle, à l'exception de ma femme qui est absente pour cause de tournoi de bridge en Normandie.

— C'est très simple. Vous oubliez votre femme de chambre que nous avons contactée par le biais de votre gardienne d'immeuble.

— Nous ?

— Quand je dis nous, c'est de mon collègue de Nantes et moi qu'il s'agit. Personne d'autre. Peu importe celui de nous deux qui a obtenu tel ou tel renseignement. Donc, votre femme de chambre nous a dit que vous étiez parti pour le Sud de la France. Elle le savait, parce que vous aviez déplié une carte Michelin sur votre table. Elle vous a vu tracer avec un doigt un trajet qui lui a rappelé la route qu'elle prend quand elle part en voiture à Santander. Vous alliez de Paris vers le Sud-Ouest par une autoroute qui ne pouvait être que l'A4, au moins vers Bordeaux, peut-être Toulouse ou l'Espagne. Mon collègue nantais a pensé que vous aviez eu des problèmes de circulation dans la tempête et que vous aviez pu descendre dans un hôtel. Il a téléphoné systématiquement à tous les relais autoroutiers et a trouvé ce qu'il cherchait au XROOM de Pons. Le veilleur de nuit a été très bavard et très précis. Depuis l'histoire de la partouze sanglante de décembre dont toute la presse a parlé...

— Je n'étais pas au courant, moi, j'étais en reportage en Slovénie à ce moment-là!

— La direction de l'hôtel a installé un système de surveillance par une vidéo-caméra qui vous avait enregistrés, vous et votre compagne.

— Personne n'a demandé une pièce d'identité à Mademoiselle Sfforzzarra. Elle m'accompagnait incognito après que je l'ai eu prise par pitié en stop sur l'autoroute à Niort. Nous sommes arrivés à l'hôtel épuisés et trempés comme des soupes. Je n'ai donné que ma carte Visa avec une pièce d'identité.

— Nous vivons à l'ère du village global, monsieur Chapeau! Sans sombrer dans le BigBrotherisme systématique, il est devenu difficile d'échapper au stockage de données personnelles dans des bases faites pour ça, surtout quand on a eu affaire à la police. Facebook est un réseau bien plus vicieux que les nôtres. Mademoiselle Sfforzzarra est connue de nos services pour des peccadilles, rien de grave, elle n'a pas de casier judiciaire, mais elle a une fiche aux Renseignements Généraux. Là aussi, c'est légal, elle peut d'ailleurs y avoir accès, à sa demande, sur rendez-vous. Mon collègue l'a identifiée après avoir scanné son visage et retrouvé son portrait sur le fichier général de la police par notre logiciel de reconnaissance de forme. Voyant qu'elle était domiciliée à Bordeaux, il m'a contacté d'autant plus facilement que nous sommes des amis très proches. Bordeaux et Nantes sont des ports très actifs de la Côte Atlantique, c'est facile de comprendre que nous devons collaborer souvent. Par exemple, il n'y a pas six mois, pour coincer des membres de l'ETA qui avaient braqué un camion de la Brink's, tiens, justement sur le parking de l'XROOM. Décidément, l'endroit est malsain! Il faudrait construire une ZIP à la place!

— Vous n'avez pas peur de la Commission Informatique et Libertés ?

— La CNIL ? Non, pas au niveau auquel se situe votre «affaire». Vous pourriez, si vous le jugez utile, lui déposer une plainte, ça ne me dérangerait pas, même si vous mentionnez mon nom et mon grade exacts. Mais, je voudrais vous préciser ceci. Vous êtes un homme très honorablement connu dans votre quartier. Vous êtes un ancien diplomate aux excellents états de service. Votre activité actuelle est parfaitement légale et la police n'a rien à vous reprocher. Arrêtez de croire que je ne vous veux pas de bien. Par contre, je peux me poser des questions sur les raisons qui font que vous ayez établi des relations intimes avec une femme punk qui ne doit pas être votre genre habituel, si j'en crois les RG, car vous y avez une fiche aussi depuis votre inscription aux Langues O. Je vous rappelle que vous avez passé une nuit avec elle dans une chambre d'hôtel merdique et que personne n'ira imaginer que c'était pour faire autre chose que de tirer un coup. C'est souvent comme ça que ça se passe quand on prend une jeunesse dans sa voiture. Ça peut être dangereux de prendre des gens comme elle en stop. Certains sont eu la gorge tranchée pour moins que ça. On n'a pas encore vu ce genre de fait divers sur ce terrain de merde où vous vous êtes

échoué. J'aime autant que vous n'ayez pas été le premier.

— Ma vie privée ne vous concerne pas et je vous prierai de ne pas ajouter de commentaires superflus aux faits réels que vous relatez. Moi, sur les RG ? Je m'en occuperai quand je serai rentré à Paris! Il est tout à fait exact que je n'ai rien de commun avec Icelle, enfin je veux dire Marie-Mathilde Sfforzzarra. Icelle, c'est comme ça que je l'ai surnommée et cela m'a échappé. Il se trouve que je suis un être humain normalement sensible, qui a le droit d'avoir eu pitié d'une femme en détresse dans la tempête par une nuit infernale. Croyez moi ou non, ça m'est égal et à ma femme aussi, si elle l'apprenait... Elle hausserait les épaules en marmonnant que une connerie de plus ou de moins avec une femme, elle avait l'habitude... Cela ne valait pas la peine de lancer une procédure de divorce, car il y avait toujours quelque chose qui m'empêchait d'aller jusqu'au bout. Je n'ai pas couché avec Icelle, ni elle avec moi, elle a dû vous le dire, et c'est la vérité. C'est également vrai que je n'ai aucune envie de conserver quelconque relation avec elle. Elle me dérange plutôt dans mes activités qui me conduisent à Verdélais dans le cadre de mon enquête sur mademoiselle Chabiron et sa déportation à Ravensbrück. C'est une femme intelligente qui gagnerait peut être à être connue si j'étais psychanalyste ou assistance sociale. Je ne le suis pas. J'apprécie qu'elle ne soit pas restée pour cet entretien et j'espère que je ne la reverrai plus, ni n'en entendrai parler, sans que je n'ai à changer mes numéros de téléphone, de domicile etc. Et si nous en venions à ce qui vous intéresse dans mon enquête sur une déportée morte depuis un demi-siècle ?

— Merci de le proposer vous-même. Mon collègue de Nantes est un membre actif d'une association de gens qui étudient l'histoire de la Résistance contre l'occupant dans les Pays de Loire. La Vendée en fait partie, comme vous le savez sans doute. Ils ont sur le site Internet des alertes RSS qui les informent de toute nouveauté publiée sur le Web. Par exemple, déportation — ravenbruck — chabiron — challans. À ce moment là, ils reçoivent un e-mail avec un lien sur lequel il suffit de cliquer pour aller directement sur la source.

— Je connais le système. Je l'utilise moi-même pour des recherches sur les thèmes que j'exploite en philologie. Mais, qui peut être au courant de mon

enquête sur une inconnue ?"

— Votre naïveté me surprend, monsieur Chapeau. Vous avez récemment interviewé un ancien professeur de médecine de Paris, un Moreau, Jean-François, lequel possède un site Internet perso, curieusement www.jfma.fr, presque comme la société canadienne qui vous emploie, JFMA.Intl, si mes renseignements sont valables. Il y en a un autre, à Bordeaux, un biologiste, qui ne décolère pas d'être confondu avec lui... Furibard! Je m'en suis rendu compte ce matin!

— Oui, c'est exact, il y a parfois des confusions quand les gens tapent JFMA sur Google. Je ne sache pas que ça ait été vraiment gênant pour eux comme pour moi. Cet entretien n'était pas confidentiel, mais il n'a pas été publié, c'est moi qui détient les mini-DV, il y en a six, soit six heures que je repasse à l'Arquebuse... quand on m'en laisse le temps, évidemment! Et je ne vois pas comment ils auraient pu passer sur le site de Mr. Moreau! C'est très compliqué de faire des podcasts, même sur mac avec iMovie pour YouTube ou DailyMotion. Moi-même, je dois m'adresser à un spécialiste, une fois construit mon scénario.

— On est parfois trahi par des détails insignifiants. Rien n'échappe aux moteurs de recherche les plus puissants, ceux de Google aujourd'hui sont redoutables. Votre professeur Moreau a ouvert un blog sur l'histoire de sa tante invitant quiconque aurait des renseignements sur elle et son parcours à lui écrire un message en cliquant sur contact. Vérifiez vous-même, les quatre mots-clé que je vous ai cités y figurent au moins une fois dans les dix lignes de son texte. Cela suffit pour que l'alerte RSS soit déclenchée chez mon copain. Je peux même vous dire qu'il a reçu un appel d'un blogueur de Rennes.

— Ça n'est pas étonnant, car elle a été emprisonnée à Rennes avant de partir pour Ravensbrück. Mais pourquoi votre honorable correspondant nantais n'a-t-il pas simplement appelé le professeur Moreau ? Il lui aurait donné mes coordonnées à mon bureau.

— Temps perdu juste avant un week-end et je me suis planté avec le Bordelais! Moreau a inscrit vos coordonnées professionnelles sur son blog. Je pense qu'il a voulu vous faire comprendre qu'il ne cherchait pas à vous

doubler, mais plutôt à vous aider dans la collecte de renseignements qu'on peut donner plus facilement à un médecin qu'à un écrivain ou un journaliste, comme vous vous prétendez être vous-même, et vice-versa.

— Soit! Mais je reviens sur le sujet de cette convocation, je ne trouve pas d'autre mot, un samedi, dans un commissariat bordelais! N'est-ce pas abusif? Trop gros procédé pour un nu-nu. Il y a autre chose dans votre démarche que je ne saisis pas.

— Je vais vous éclairer, mais pas autant que vous le souhaiteriez, car je ne connais pas le fond du dossier que traite l'association sur les déportées des Pays de Loire. De toute façon, je n'aurais pas le temps de l'explorer à fond. Il y a de moins en moins de survivants des déportations et il n'y en aura plus d'ici cinq à dix ans, c'est mathématique. En explorant toute la littérature sur Ravensbrück, Bergen-Belsen, Dachau, Auschwitz et autres lieux de charmante villégiature outre-Rhin, vous apprendrez qu'il n'a pas toujours été clair de comprendre la complexité des relations pendant la guerre entre gaullistes et vichystes, entre collaborateurs et résistants, entre militaires et civils, voire entre les groupes de résistants entre eux, tels les FFI et les FFL, entre les juifs et les chrétiens... Beaucoup d'affaires ont été occultées ou réglées à l'amiable dans le secret absolu, parfois par une rafale de mitraillette ou une balle perdue. Il n'y a aucune raison de penser qu'une port comme Nantes au moment de la construction du Mur de l'Atlantique n'ait pas été le siège d'affaires de grande envergure touchant des personnes physiques ou morales qui ont réussi à se refaire une virginité sous la IV^e République quand il a fallu réconcilier les Français. Regardez Papon, préfet de police de Paris sous De Gaulle, ou Bousquet, protégé de Mitterrand! Quelle est la trame du message que je suis censé vous transmettre de la part de mon collègue et de son association? Peut-être de faire très attention à ne pas touiller de la merde qui pourrait rejaillir sur tel ou tel notable, à un moment où la situation politique de la France est difficile à évaluer et où les tensions sont renforcées par la crise économique, quand ce ne sont pas les éléments climatiques qui se déchaînent. L'élection présidentielle suivie de législatives à haut risque pour le pouvoir en place n'arrange rien. Internet est incontrôlable. Imaginez que vous trouviez des éléments laissant penser que votre tante, involontairement plutôt que volontairement, je veux bien le croire, ait pu être mêlée à des histoires de

trahison de leaders politiques ou syndicaux...

— *Il y a soixante-dix ans! Ils doivent être morts, à la retraite ou réformés!*

— *Peut-être, mais il y a encore des doutes sur quelques personnages qui sont passés à travers les mailles, de Dunkerque à Marseille, voire jusqu'à Tamanrasset, qui était dans l'Algérie Française, comme vous l'avez vécu vous-même. Les Juifs ont fait leur ménage avec Barbie, mais pas nécessairement les autres Français.*

— *Ce que vous me dites est très grave et totalement inattendu! Bien sûr, vous n'avez pas de noms précis en tête ?*

— *Je vous jure que non. Je ne sais rien parce que mon collègue ne m'a rien dit d'explicite autre que de vous conseiller de faire attention au cas où, par hasard, et j'insiste bien, par hasard, où vous mettriez les pieds dans des dérivations marécageuses durant votre enquête. Je ne suis pas né de la dernière pluie. Même si je sois plus jeune que vous de bien dix ans, j'en ai vécu des affaires de guerre à retardement. Les Nantais des vieilles familles ne sont pas des Chartrons, mais, comme ici, ils ont leur aristocratie enrichie au temps des négriers, aussi bouffie d'elle-même que mauvaise dans ses haines. Voilà, je vais vous reconduire à la porte de sortie. Je vous souhaite bonne chance et j'espère qu'un jour, je pourrai lire un livre racontant votre enquête. Bien que je pense que nous n'avons aucune raison de nous revoir, je me permets de vous offrir ma carte de visite professionnelle. On ne sait jamais ce qui peut arriver dans le monde d'aujourd'hui!*

— *D'accord, au cas où... Merci pour cet avertissement sans frais! Je vous enverrai un exemplaire dédicacé de mon best-seller! Adieu, commissaire!*

— *Ah! au fait, monsieur Chapeau! N'oubliez pas votre magnétophone, je l'ai récupéré dans votre pochette de veste. Ici aussi, il y a des mouchards modernes., dit-il en montrant une microcaméra focalisée sur la salle d'attente et une autre sur le bureau du commissaire.*

Eh bien! Voilà un voyage d'historien dont Charles-Icelui n'aurait jamais imaginé qu'il pût déboucher sur un thriller! En attendant, rien n'indiquait que

la Tante Guite eut eu un parcours de retour d'une grande originalité par rapport à ceux de ses congénères. Retour dans un état physique et mental lamentable, prise en charge par une famille chaleureuse et solidaire, cela était le lot commun de déportés survivants. Fallait-il attacher de l'importance au fait que la IV^e République avait été moins généreuse que la Ve dans la reconnaissance des éminents services que la Tante Guite avait rendus à la Mère Patrie ? Peut-être, mais Jean-François Moreau lui en aurait sûrement parlé s'il en avait eu connaissance. L'évolution de sa sclérose en plaque ne l'avait conduite à une invalidité totale qu'à une époque contemporaine du retour des gaullistes au pouvoir en 58; ce pouvait n'être qu'une coïncidence favorisée par le copain de son père qui s'était illustré à Londres dans les FFL et avait le rang de Commandeur dans l'Ordre de la Légion d'Honneur. S'il y avait anguille sous roche, elle baignait dans une eau des plus saumâtres. Il frissonna en proie à une sensation de malaise diffus qui justifiait de boire un grog bien chaud et sucré au bistrot du coin qu'il gagna à grandes enjambées, le regard rivé au sol à cinq mètres, la visière de sa casquette rabattue et tenue d'une main pour lutter contre une saute de vent soudaine. Une nouvelle dépression de l'anticyclone sibérien se préparait à envoyer un flux d'air atlantique s'annonçant des plus humides sur l'Aquitaine, mais relativement tiède pour la saison sur toute la France, avait dit la météo nationale au bulletin de treize heures.

Icelle, juchée sur son tabouret devant le bar, se tourna vers Charles-Icelui dont elle guettait la silhouette dans le grand miroir derrière les bouteilles de spiritueux.

— *Hi! C&I! J'ai décidé de t'appeler comme ça! C'est plus court et ça va bien avec ton look anglais! Alors, comment ça s'est passé ? T'as l'air crevé, mais plus crevard, tant mieux! Tu sais, je n'ai pas voulu cafter, mais il savait tout de nous... Alors! À partir du moment où il ne voulait pas nous foutre en garde à vue, autant déballer tout ce que je savais, c'est-à-dire rien, sauf comment il pouvait te joindre à l'Arquebuse. Il m'a dit que, pour ta réputation, il valait mieux que ce soit moi qui fasse la commission et que je m'y prenne de telle façon que tu ne puisses pas refuser.*

— *Icelle, vous me tuez! Il me vient à la bouche une chanson de mon enfance.*

«La guenon, la poison, elle est m-o-or-te!»

— «Elle ne mettra plus de l'eau dedans mon verre...» Je ne vois aucun inconvénient à ce que tu boives ton grog. Moi, j'ai de quoi me payer un express. Je t'ai attendu parce que je commence à m'intéresser à ton histoire. J'ai bien compris que tu voulais me larguer, si possible sans esclandre, mais que tu sais pas comment t'y prendre pour que ce soit définitif, que tu puisses draguer ta sexy-bourge et tirer ton lait à la source. Moi, je m'en fous de tes besoins sexuels. Je l'ai dit au commissaire comme je te l'avais dit à toi. Je suis totalement frigide et coucher avec des mecs ne m'intéresse pas. Pas plus toi qu'un autre. D'ailleurs, je sais ce que tu vas m'dire, avec la gueule que t'as et ta dégaine, t'as rien pour inspirer l'amour, faudrait être miraud pour te filer un patin en guise de préliminaire. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. I'm a tramp, not a lady. Alors, voilà ce que je te propose. Une bande de rockers de Dax a débarqué dans ma coloc pour faire une jam pendant tout le week-end avec mon groupe. Comme il n'y pas assez de place pour tout le monde et qu'ils étaient perplexes à cause de ma convocation chez les flics, ils m'ont viré de mon pucier en me demandant de ne pas revenir avant la semaine prochaine. C'est dans mon contrat moral avec eux. Habituellement, je pars faire un tour là où il y a une rave ou un concert en plein air. C'est comme ça que le week-end dernier, je suis parti pour Lorient, en stop bien sûr. J'ai mis un jour et demi pour arriver dans un bled, Le Pouldu, où j'avais appris qu'il y avait un fest-noz sympa pour l'ouverture d'une nouvelle boîte dans un hall de bateau abandonné par son propriétaire à la suite du naufrage de son yacht au large de Sein; il s'était suicidé et les héritiers ne s'étaient pas encore décidé de ce qu'ils en feraient. En fait, ce n'était pas un vrai fest-noz, mais une surboum raide-dur avec un concours de karaoké pendant deux jours sans discontinuer. Au début, c'était sympa comme toujours, jusqu'à ce que les mecs et les filles se bourrent avec tout ce qui leur tombe sous la main. J'ai rencontré une nana comme moi, une fille de Locmariaker, qui chante comme une déesse sans avoir besoin de se shooter à mort. On a fait des duos dans toutes les langues que nous connaissions. Ça a beaucoup plu à de plus en plus de fêtards qui se sont mis en cercle autour de nous. On a chanté et dansé jusqu'au matin. Puis, on est allé casser la croûte et on s'est effondré dans la paille pour dormir jusqu'au soir et recommencer jusqu'au lundi matin. Gwenaëlle et moi, on a

compris qu'on était faites pour continuer et nous devons nous revoir dès que possible pour étudier comment constituer un vrai groupe et tâcher de percer pour gagner notre vie convenablement. Il y a un âge où on n'a plus qu'un choix, s'il faut vivre pour survivre: trouver la sécurité de l'emploi rémunéré ou la clochardisation définitive. Il faut aimer le pinard pour être clocharde, donc la rue, c'est pas pour moi. Tu me vois fonctionnaire comme rêvait le père à la Brûlatte, c'est comme ça que s'appelait le bled de Mayenne où il avait sa ferme! Il me reste la chanson, là seule chose qui m'éclate, comme je te l'ai dit l'autre jour! Merde! C'était il y a deux jours déjà, non, je veux dire seulement, mais tu te rends compte du chemin parcouru!

— Icelle! Je ne suis pas un méchant homme, mais avant que je ne vous pulvérise la tête dans le mixer, pouvez-vous me dire où vous voulez en venir ? Je n'ai aucune vocation d'être votre impresario et la route dans une caravane, non merci! Même avec Penelope Cruz ou Cameron Diaz, je ne le ferais pas! Il faudrait au moins que vous soyez Meryl Streep et, telle que je la vois, ça ne doit pas être son truc!

— Tu sais que tu me plais de plus en plus, C&I. Tu te dessales, tu es beaucoup moins coincé et c'est pas difficile de savoir ce que tu penses dans ta petite tête de bobo du Quartier Latin. Tu n'es pas une bête de sexe, ça tombe bien, moi non plus, la chasteté nous convient très bien. Ma conversation t'effare, mais tu m'écoutes avec un sourire en coin de moins en moins rarement. Moi, j'aime quand tu parles, j'ai l'impression de retourner au lycée. Jaspiner le jar des punks bordelais, bon, c'est marrant un temps, mais on s'en lasse. Et depuis que je t'ai rencontré, je pense qu'il est temps de tourner la page. Bientôt, tu vas trouver que nous ne sommes pas si mal que ça tous les deux. T'inquiètes pas, je ne suis pas pressée d'enterrer ma vie de jeune fille pour t'épouser! Mais non, chéri, je plaisante! Je voudrais seulement que tu m'emmènes avec toi à l'hôtel de l'Arquebuse!

— Rien que ça! Eh bien, vous ne manquez pas d'estomac, vous!

— Écoute, ça a l'air con comme ça, mais réfléchis un peu. Je dois trouver un plumard ce soir et j'ai pas les moyens de me payer un hôtel, pas plus que je n'ai envie de faire une pipe à un mec pour coucher dans sa malle arrière

jusqu'au matin. Ça je ne le fais que quand vraiment je suis dans la dernière de débines. C'est pour ça que je suis fichée chez les flics. On s'arrange, eux et moi, quand ils me piquent pour racolage sur la voie publique ou supposée telle. En contrepartie de l'absolution, je leur file un tuyau pour qu'ils pincent une des frappes que je ne peux pas voir et qui font des conneries que je n'approuve pas. Dans mon genre, je suis une moraliste, pas une donneuse, quand je fais tomber un mec qui braque les petites vieilles pour leur piquer leur pension ou qui s'attaque aux petits enfants pour les toucher. Par contre, je refuse de livrer ce que je sais sur le trafic de drogues douces... Et les dures, je ne veux même pas savoir qu'elles existent. J'ai l'impression aujourd'hui que, depuis que je t'ai rencontré, ça ne se reproduira plus jamais, cette forme de prostitution. Bon! Tu sais que sur le plan de l'hygiène, je suis une fille propre, plus sans doute que la sexy-bourge qui me prend pour une merde à jeter dans la soue à gorêt, alors que c'est pas exclu qu'elle ait de l'herpès autour de l'anus ou des mycoses dans sa p'tite boîte à zizi-panpans. Je l'ai vue se gratter là à un moment où elle voyait bien que tu ne la regardais pas. Je suppose que tu es conscient qu'elle te drague pour que tu l'installes bien au chaud dans ta petite vie de futur divorcé... Ah! Tu ne la voyais pas sous cet angle-là ? Tu comprends maintenant ce que je peux t'apporter comme complément d'éducation; tu as besoin de moi pour lui donner une petite leçon. Et toi, de mieux estimer à quel niveau du CAC40, tu places ta valeur. Parce que, sans vouloir te flatter, tu te sous-estimes. Bon... D'accord ? Tu m'emmènes ?... Merci, C&I, tu es un chouette mec. Tu ne le regretteras pas.

Les meilleures réponses sont muettes, songea Charles-Icelui. C&I, maintenant! Que lui arrivait-il depuis quarante-huit heures ? Lui, un ancien diplomate apprécié de ses ministres successifs au point de ne pas avoir été décoré de la Légion ou du Mérite, même au grade de chevalier, apanage des incompetents et des médiocres qu'on honore avant de les muter par avancement à un poste plus élevé, justifiant ainsi l'aphorisme de Peter et les plus grands succès internationaux de la France Éternelle. Lui, une des plus grandes autorités en matière de langues finno-ougriennes, reconnue par ses pairs et même par des ministres de la République, avec des peaux de bique et des médailles de tous les métaux, y compris le poireau pour un article sur la traduction en finnois, en hongrois et en estonien d'un dossier sur le commerce

des féculents dans la Communauté Européenne... Et la médaille de la Gendarmerie pour un autre sur les échanges culturels entre policiers français et ceux des anciennes républiques baltiques soviétiques. Lui, qui avait démontré son dynamisme d'homme du troisième âge encore vert, qui avait osé ouvrir une activité commerciale franco-québécoise qui le préservait de la dépression nerveuse, porte ouverte à la maladie d'Alzheimer et au sucrage de fraises accélérables par son diabète et son hypertension artérielle, hauts facteurs de dépenses excessives pour sa caisse d'assurances sociales malgré sa parfaite couverture par deux mutuelles encore prospères. Lui, qui était un mari honorable et estimé d'une femme admirable et séduisante, formant avec elle un couple envié et cité en exemple qui allait fêter ses noces de... voyons, quarante-cinq ans de mariage, c'est quoi déjà ?..., qui ne jouait ni aux courses, ni au poker et ne fréquentaient pas les sites de rencontres pour mineurs de plus de seize ans, ni les tripots échangistes de la Goutte d'Or, ni les travestis du Bois de Boulogne. Lui, qui avait été un père faible, mais aimant, d'un fils unique qui avait fini par trouver sa voie dans la confection de luxe avec une Coréenne qui avait étudié les mailles chez Dries van Noten... Lui qui avait été le parrain d'une jeune fille péruvienne née de parents qu'il avait conduits à des thèses de doctorat sur l'influence des langues scandinaves sur celle des Indiens Chavín, contaminée par le passage du détroit de Behring par un aïeul d'Erik le Rouge; il avait fait d'elle une brillante diplômée de la Sorbonne Nouvelle en communication polyglotte bien armée pour devenir une des plus grandes publicitaires du monde Pacifique, sans avoir à sacrifier pour autant au culte de la cocaïne... Lui qui avait formé une association amicale des familles recomposées multicolores de son immeuble pour assurer le baby-sitting des enfants solitaires pendant les périodes de RTT et de congés spéciaux des parents pour qu'ils puissent partir se refaire une santé dans un village de vacances de Moldavie avec qui il avait passé un accord culturel exemplairement sécurisant. Lui, qui était tout ça et quelque chose de plus qui venait de sa généalogie de nordistes pharmaciens portés sur l'élégance anglophile, se retrouvait à partager une chambre d'hôtel borgne avec une trimarde détraquée qui aurait pu être sa petite nièce, question âge... Lui que la surnommée Icelle poursuivait avec une science de la perversité sadique en mettant en branle son intelligence dérouillée par la générosité de la République vis-à-vis de ses pupilles orphelines en leur payant des études qu'elle n'avait

pas su rentabiliser par l'ouverture d'un commerce, une activité libérale puisqu'elle était une insoumise née, plus productive pour le PNB de la Nation que la drague fortuite à temps partiel, ni imposable, ni taxable, vu le déficit chronique de sa balance des comptes d'exploitation. Une cigale de sous-banlieue du 9-3, au physique de fourmi de favela du Minas Gerais et au mental de... comment disait-elle déjà, de moraliste de bordel javanais! Et elle voulait partager avec lui sa suite de l'Hôtel-Relais de l'Arquebuse de Sauternes, nourrie et blanchie à ses frais, non déductibles, il insistait. Elle, Icelle, une greluce imbaisable, même sous anesthésie générale... avec qui il ne baiserait même pas... Quoiqu'on ne le croirait jamais... Donc, on le taxerait de pervers, amateur de grognasses de résidu d'égout bolivien... Puisque ce monde moderne, dépravé et décadent, rejetait sélectivement ses racines chrétiennes dès lors qu'il ne s'agissait pas de chasser les marchands du Temple que les ultralibéraux qui tenaient les médias vénéraient maintenant... Ces gens-là ne pouvait pas imaginer qu'on puisse héberger une désespérée sans abri, dans sa chambrette, pour l'empêcher de mourir d'une septicémie *a perfringens*¹⁰⁸, pendant une nuit glaciale, dans le désert creusois. Non seulement, elle ne le soulagerait même pas d'une bonne branlette, mais elle lui casserait ses coups en l'empêchant de s'endormir sur le sein généreux de Brigitte, mais aussi de commander des œufs en meurette à la *smukke pige*¹⁰⁹ danoise, au prétexte qu'elle suspecterait les œufs d'avoir été fécondés par insémination artificielle de cellules-souches de canard mâle de Tanzanie sur des porcs vénézuéliens importés en dehors de tout commerce équitable à travers la compagnie azerbaïdjanaise qui assurait le transport dans les soutes dégazées de pétroliers-poubelles ouzbèques et dont le siège social était dans l'archipel des Tonga.

— *T'es où, C&I ? Tu rêves à ta nuit de noces avec moi ? T'emballes pas, mon gros Minet! Je suis une grenouille spinale qui a son cerveau dans un flacon de formol sur le rayon du dessus. Je plie la jambe quand on m'excite le gastrocnémien*¹¹⁰, *mais je ne jouis pas. Mon corps, c'est ma barre de glace, elle est toujours là comme je t'ai dit l'autre jour, quoi, y a déjà deux jours ? C'est pas vrai! Ô temps, suspends ton vol! Ce qui est en train de changer en moi, c'est l'impression que je commence à pouvoir me pencher un peu en avant sans que la barre bloque.*

— Mais enfin, Icelle! Vous rendez-vous compte de votre allure ? On dirait Jane Birkin dans Blow-up, sauf que vous vous avez l'air d'avoir catché dans la boue avec Lucifera sur un ring minable du Montana. Considérez que je suis David Hemmings. Je suis un photographe impeccable, moi, je tire le portrait de grands savants avec mon Nikon, pas Lady Gaga avec un Brownie Flash!

— C&I, tu me branches de plus en plus. J'aurais jamais cru que tu connaisses aussi bien le show business le plus up-to-date. Lady Gaga ? C'est une cloche, rien d'autre qu'une Madonna nourrie au Nutella et abreuvée au Gatorade! Parles moi d'Amy Winehouse, ça, c'est une voix, une vraie personnalité.

— Elle est tellement droguée qu'elle ne peut pas assurer ses concerts! À son âge, Billie Holliday, elle tenait debout, elle!

— Bientôt, c'est toi qui va me ressourcer. Tu m'étonnes vraiment. T'es sûr que t'étais pas aux Vieilles Charrues l'an dernier ?

— Non! Mais je suis allé aux Francofolies de la Rochelle, il y a deux ans. Je voulais entendre Baschung une dernière fois. Malheureusement, il n'a pas pu venir. Il était trop malade!

— Bon, je suis pas Joséphine, mais est-ce que je vais pouvoir monter à l'arrière de ta limousine ? Les taxis, y veulent toujours que je monte devant...

— Parce que vous prenez des taxis, vous, avec trois euros dans le navajo ?

— Mon petit sac ? C'est pawnee, pas navajo! On me l'a offert à Wichita, dans l'Oklahoma où j'avais chanté en gaélique au mariage d'un chef indien avec une femme du Connemara! Ben, oui, les taxis, quand y sont avec la lumière éteinte et qu'y y sont plus d'service. Je fais du stop, ça marche le plus souvent et ils me font passer pour leur fiancée en cas de contrôle.

— Et ils n'ont pas peur que vous passiez pour une tapineuse albanaise ? Moi, à leur place, je préférerais payer une folle brésilienne du bois de Boulogne que vous. Eux au moins, y-z-on de belles fesses et ils sont souvent agréables à regarder!

— Là, si je ne te connaissais pas, je me vexerais! Y'a des gentlemen dans les

taxis qui me prennent pour ce que je suis. Y-z-on le flair pour détecter l'authenticité. Avec moi, y savent que j'ferai pas d'embrouille. Ça doit être écrit sur ma figure, de jour comme de nuit. Et puis, je vais te dire, moi je plais aux Blacks. Ce sont eux qui s'arrêtent le plus souvent et ils me respectent quand je leur dis que je ne bois pas d'alcool et que je ne fumerai pas dans leur caisse, si ça doit les déranger. Je suis une délicate, moi! Pas une marie-couche-toi là! Les immigrés, ils le sentent. Jamais un Afghane ou un Kurde ne me violera dans un sous-bois! À eux, ça me donne plutôt envie de leur donner gratis une douceur, un p'tit bout d'ma peau bien caché que les autres y-z-ont pas touché.

— Permettez-moi de vous dire, Icelle, que je doute qu'un vrai Caucasien ait envie de vous toucher là où vous pensez dans l'état où vous êtes, même passée à l'eau de Javel. Bon! Ça va! Montez où vous voulez, mais surtout bouclez votre ceinture et ne fumez pas vos saloperies!

— Alors, je vais monter derrière. Chauffeur! À la maison! Et respectez les feux rouges! Pas d'excès de vitesse, non plus et pas de coups de frein brutaux! Cool, y a pas le feu et si on traîne un peu, il fera sombre quand on arrivera à l'hôtel. Comme ça, je pourrai monter en loucedé dans vot'chambre quand vot'pustuleuse aura le dos tourné pour aller vous chercher j'sais pas quoi dans l'arrière-bureau. Trouvez un prétexte, l'Écho des savanes par exemple ou Modes & Travaux, c'est une vicelarde qui vient de la limonade et qui veut empapaouter un bonhomme, elle doit lire les deux pendant les pauses syndicales. La 36, je sais, j'l'ai vue mettre votre clé sur le panneau. J'vous attendrai sur le palier.

Cette Icelle, c'était Bonaparte déguisée en Maréchale Berthier. Il conduisit docilement jusqu'à l'hôtel et la droppa juste avant l'entrée du parc.

— Icelle, à partir de maintenant, démerdez-vous. Quoi qu'il arrive, je ne vous connais pas! S'il y a le moindre incident, je demande à la sexy-bourge, comme vous dites si élégamment, d'appeler la maréchaussée pour vous foutre au gnouf pour toute la durée de mon séjour en Gironde. Je rentrerai à Paris lundi soir. Vous y resteriez jusqu'à mercredi matin pour être sûr que, même en TGV, vous ne pourriez pas m'empêcher de rentrer chez moi sans me bouffer les

talons! Et rappelez-vous que je suis là pour travailler, pas pour vous tenir la jambe à vous écouter délirer sur les MST¹¹¹ des honnêtes femmes.

Quand Charles-Icelui se présenta devant Brigitte, il eut du mal à chasser l'image d'un anus fleuri de vésicules en couronne. Cette saleté d'Icelle avait réussi à lui gâcher son rêve de nourrisson bon sauvage, pas encore perversi par le monde des adultes, qu'elle avait malheureusement réveillé avant qu'il n'ait été abreuvé du lait de sa nourrice auburn. Herpétique anale, Brigitte ? Et puis quoi encore ? Mycose vaginale ? Ça, ce serait plutôt gênant. Charles-Icelui ne supportait pas que la source de ses rares bonheurs couleur de rose framboise-chocolat soit malodorante et/ou ait perdu sa transparence eau de roche et son goût glyco-géné! Combien de promesses de minettes, il ne parlait pas du 69 gainsbourgeois, n'avait-il pas dû annuler devant des cuisses de nymphe émue qui n'avaient pas été explorées par un gynécologue depuis leur retour du ClubMed à Djerba ou aux Antilles ? Au moins trois fois, chez des Américaines qui l'avaient harcelé pour qu'il les initie aux voluptés du *french kiss*¹¹². À chaque fois, il avait dû simuler une syncope pour échapper au fléau de la contagion bucco-labiale, avant de devoir passer à l'acte, fors l'honneur. Ah! Non! Il préférerait être taxé de mauvais coup par la gente féminine plutôt que de passer pour le plus grand vérolé de France. Son pénis à lui était un bâton propre; certes il avait peu servi, sauf à évoquer les rapports conjugaux et les éjaculations précoces qu'il avait émises dans certaines circonstances où une femme avait réussi à l'attirer dans une position propice aux jeux érotiques. Brigitte, elle, était partagée entre sa réprobation de citoyenne fuyant la fréquentation de la police par un de ses séduisants clients d'une Arquebuse sans tache, et la curiosité de connaître l'issue de cette convocation à Bordeaux d'un citoyen supposé être au dessus de tout soupçon, dans un commissariat de la banlieue de Bordeaux, un samedi après-midi d'avril 2011!

— Monsieur Chapeau! Ah! Que je suis heureuse de voir revoir enfin libre! Je ne pouvais pas vous imaginer en garde-à-vue! Oh! J'ai quelque chose pour vous dans l'arrière-bureau. Un instant, s'il vous plait! Je vais le chercher. Je reviens tout de suite.

Charles-Icelui — C&I!, il aurait tout subi! — espéra qu'Icelle profiterait de l'occasion, prolongée par un providentiel appel téléphonique que Brigitte prit dans l'arrière-bureau dont elle ferma la porte pour assurer la confidentialité de l'entretien. Une pareille occasion ne se représenterait plus de sitôt! Brigitte revint au bout des cinq minutes d'absence qu'il passa à inspecter le hall d'entrée de l'hôtel. Il était désert, contrairement à la bibliothèque où de distingués hommes d'affaires à cheveux blancs en brosse ou au crâne déplumé fumaient des cigares de la taille de barreaux de chaise Henri II en buvant de la fine champagne X.O., dans des flûtes de la rue de Paradis en cristal de Bohème. Deux fautes de goût impardonnables à ses yeux de diplomate formé à l'anglo-française. Ce devait être des produits de la Business School of the University of Saskatchewan. Ils auraient dû attendre une bonne heure après avoir achevé leur dessert avant de pétuner et ils auraient dû enlever la bague dorée avant d'allumer leur pénis-équivalent. Quant à exiger une flûte pour boire du cognac hors d'âge — dans le pays de l'armagnac! — il fallait avoir appris l'art de la table dans un cours taiwanais mal traduit du français par un logiciel local fonctionnant sur Windows'95! De toute façon, il n'irait pas vérifier sur place la validité de ses hypothèses, il ne supportait pas l'odeur du cigare, même à cent-cinquante euros l'unité. Brigitte revint avec une grosse enveloppe capitonnée délivrée par Federal Express que sa femme de ménage, parfaitement éduquée pour faire face à l'urgence, avait expédiée de Paris la veille au soir.

— *Elle a été livrée par Fedex, ce midi, juste après votre départ. Je me suis permise de lui donner cinq euros pour la peine. Normalement, par Chronopost, ça n'aurait pas été livré avant lundi après-midi, mais vous n'êtes pas obligé de me rembourser, sinon, ce sera mis sur votre note.*

— *Merci, mademoiselle Brigitte, de porter cette somme sur ma note. J'apprécie votre geste, j'aurais fait de même.*

Ils firent traîner la conversation, elle, pour inciter Charles-Icelui à plus de confidences sur son après-midi, lui, pour allonger le délai de grâce accordé à Icelle.

— *Vous vous rendez compte, monsieur Chapeau, de l'époque à laquelle*

nous vivons! Des banquiers kazakhs et canadiens du Fonds Monétaire International qui déjeunent jusqu'à cinq heures et qui s'installent dans la bibliothèque pour fumer des cigares sans demander l'autorisation! Ils ont obligé les serveurs à faire des heures supplémentaires, un samedi, en refusant de quitter le restaurant avant d'avoir bu leur café qu'ils ont fait traîner. Vous vous rendez compte de ce que ça va nous coûter! Ils ont chassé du fumoir les Luxembourgeois écologistes qui protestaient contre leur sans-gêne. Non mais! Fumer des havanes dans un fumoir-bibliothèque non fumeur! On croît cauchemarder! Il y a une pièce pour cela, mais ils n'ont pas voulu y aller, parce qu'on ne peut y fumer que les cigares fournis par le Club des Fumeurs Sauternais, des MonteCristo. Eux, ils fument des Cohibas spécialement roulés pour eux sur la cuisse brune de vierges cubaines qui ont toutes été dépucelées par la bande à Fidel Castro. Tel que, ils m'ont dit, dans leur sabir franco-russe, parce qu'ils sont tous plus ou moins originaires de familles sibériennes. Il y en a même un qui a dans sa collection un Hoyo de Monterrey qui a été roulé pour Che Guevara; il a juste eu le temps d'en fumer trois bouffées juste le jour de son exécution! Il paraît qu'il a été un acteur de cinéma très célèbre au temps où il tournait avec Errol Flynn dans Les Trois Mousquetaires au Couvent! Je n'en ai jamais entendu parler, mais ça a l'air important pour eux et j'ai une mémoire d'éléphant.

— La mémoire, mademoiselle Brigitte, la mémoire seulement, car, pour la ligne, vous auriez pu jouer Milady dans le film, avec votre allure!

— Mais, monsieur Chapeau, vous êtes un grand flatteur! Oh! Oh! Oh! Je n'aurais jamais cru qu'une femme comme moi pourrait vous inspirer des propos presque galants. Attention à vous, que je ne vous attaque pas pour harcèlement d'une femme bien sous tous rapports dans l'exercice officiel des ses fonctions d'hôtesse d'accueil d'un hôtel qui vient d'être accepté par The Leading Hostels of the World. Ça y est! Les patrons ont reçu le certificat au courrier de ce matin et la plaque arrivera au milieu de la semaine prochaine! On va pouvoir augmenter le prix des chambres de vingt pour cent et le grand menu dégustation avec dix plats et douze vins sera porté à cinq cents euros, plus taxes et service des vingt pour cent non compris mais inclus! Je vais vous confier un secret, la clientèle de cette chaîne là, elle veut payer très cher, parce que l'argent ne compte pas pour eux, ils ont en ont trop. Ce qu'ils veulent,

c'est s'épater eux-mêmes en battant des records de cherté; un bloc de foie gras truffé à deux cent cinquante euros, c'est donné pour eux et ils sont déçus quand on leur dit qu'il n'est pas en provenance de la Comtesse du Barry. Dans un an, s'ils reviennent, il faudra leur faire payer le Château Yquem deux fois plus cher que cette année. "Pour le pourboire c'est moins généreux sauf pour les jolies filles.

— Heureusement que je quitterai l'hôtel lundi! Mais, mademoiselle Brigitte, puisque vous me livrez vos secrets, puis-je vous demander en toute confidentialité un renseignement dont j'ai besoin pour mon enquête ? J'espère qu'il ne vous choquera pas, parce que c'est assez intime de la part d'un homme de sexe masculin!

— Si c'est convenable, c'est un plaisir et un honneur pour moi que de vous aider dans votre travail. J'espère que ce n'est pas pour me demander l'adresse d'une call-girl, parce que, ça, c'est interdit par le règlement de l'hôtel. Nous ne tenons pas une maison de rendez-vous et je ne suis pas prête à être inculpée pour entôlage et proxénétisme aggravé. Même si certains se croient revenus au temps du Chabanais ou du Sphinx... Les Russes, ils voudraient qu'on leur serve des petits rats de l'Opéra de Bordeaux en même temps que leur cognac! Figurez vous que le coup de téléphone de tout à l'heure, c'était une femme qui demandait ce qui se passerait si, à la demande d'un client de l'hôtel, elle pénétrait dans sa chambre sans se faire connaître de la réception! C'était par amour, pas pour l'argent, qu'elle avait rendez-vous avec lui. Elle n'était ni pute, ni soumise, qu'elle m'a même ajouté. Du coup, comme elle avait la voix rauque, je me suis dit: «Tiens! C'est la traînée d'hier qui veut remettre le grappin sur Monsieur Chapeau». Je lui ai répondu que l'hôtel était complet et qu'il vaudrait mieux pour elle qu'elle renonçât à ses projets... Oui! Monsieur Chapeau, je lui ai dit ça, comme Sarkozy à Carlita, avec la concordance des temps, au subjonctif, comme au lycée!

— Ça, c'est bien répondu! Voilà ma question. Connaissez-vous une bonne gynécologue dans la Gironde ? Je fais une enquête sur une femme de Verdelaïs, déportée pendant la guerre et décédée il y a presque cinquante ans. Je voudrais savoir si elle aurait pu contracter des maladies graves du fait d'expérimentations sur ses organes génitaux.

— Je peux vous recommander la mienne que je vais voir à Bordeaux deux fois par an. Elle est mi-temps à l'hôpital universitaire Pellegrin. Je la vois à son cabinet en ville, je ne veux pas m'exhiber à poil devant des étudiants et elle est conventionnée. Elle fait de la recherche sur les cancers des jeunes femmes et elle devrait pouvoir répondre à votre question, car elle est souvent invitée à faire des conférences. Sans vouloir entrer dans les détails, je voudrais vous confier que je suis très à cheval sur les problèmes d'hygiène sexuelle. J'ai peur du cancer du sein comme du cancer de l'utérus depuis que j'ai appris qu'ils étaient favorisés par la prise de la pilule et les infections génitales. Je porte un stérilet qui est vérifié à chaque consultation et les hommes qui m'approchent doivent être protégés par des préservatifs que je leur mets moi-même. Du coup, la plupart du temps, ils débandent avant même de passer à l'acte. Ça m'arrange parce que... Mais qu'est-ce que je suis en train de vous raconter ? Vous allez me prendre pour une dévergondée!

— Non, rassurez-vous. Seulement une femme moderne, quasi idéale, séduisante, assumant bien sa sexualité sans oublier ses responsabilités de santé publique. Vous ne liriez pas Cosmopolitan par hasard ? Ça vous irait bien! Mieux que Elle ou Marie-Claire... Je ne parle pas de Figaro-madame.

— Ah! Vous êtes un homme bien libertin sous des airs de pasteur austère qui ne se marre pas souvent! Voici votre clé, il faut que vous alliez vous préparer pour dîner, parce que nous avons un bar magnifique qui va partir très vite si vous ne le commandez pas maintenant. Sinon, il faudra vous contenter d'une viande ou de saumon venu directement de Norvège, sauvage donc, mais c'est plus commun que le bar qui, lui, vient directement de Saint-Jean-de-Luz par un pêcheur qu'on connaît et qui nous sert en priorité quand il a une très belle pièce, ce qui est de plus en plus rare.

Pan, dans l'Icelle! Elle s'était trompée sur Brigitte! Ses diagnostics à l'emporte pièce ne valaient pas plus qu'elle ne valait, elle et ses pets de lapin sur toile cirée quand elle pensait! Elle l'attendait sagement, assise dans la position du lotus, insérée dans l'angle droit que faisaient une lourde armoire gasconne et un mur tapissé d'une tenture sombre à motif estompé par le temps. De loin, elle pouvait passer pour une statue tibétaine. Sans mot dire, il lui ouvrit la porte de la chambre. Elle se rua dans la salle de bain, se déshabilla

totalelement en un tournemain, ouvrit la douche à fond tout en bouchant la baignoire pour un bain terminal. Elle s'était isolée de telle façon que Charles-Icelui n'avait pu la voir nue à la fin de son strip-tease, mais le son des voix portait suffisamment pour établir une conversation à sens unique, d'Icelle à lui.

— *C&I, tu es un vrai chou. Je ne me suis pas lavée comme ça depuis je suis rentrée d'Amérique. Attends-toi à une métamorphose! Bon d'accord, je n'ai pas de vêtements convenables pour paraître à ton bras dans la salle-à-manger, mais, dans la chambre, je mettrai une de tes chemises comme dans un film de Frank Capra... Non! Je ne suis pas assez conne pour me prendre pour Marilyn Monroe ou Brigitte Bardot. Mais bon ! Une fois que j'aurai caché ma tête sous une serviette éponge et vue de dos, tu pourras imaginer que je suis Sylvana Mangano dans Riz Amer. Je ne suis pas si mal roulée et on m'a même dit que j'ai un très beau cul, sans goutte d'huile. Parce que ce n'est pas parce que je ne suis pas portée sur la chose, que je n'ai pas de pensées de femme, question esthétique notamment... L'élégance vestimentaire, la mode quoi, j'm'en fous. J'aime me sentir propre sur et dans moi. Je peux être exhibitionniste si je veux et il m'est arrivé, quand je suis sûre d'être seule dans une forêt déserte, de courir à poil pendant une heure, en faisant des cercles autour d'un bosquet. Et faire ça quand il pleut des cordes en été, c'est presque comme quand je chante Old Man River à tue-tête. Je connais le Good Book par cœur, je te signale, mon petit C&I chéri d'amour! Dommage qu'on puisse pas s'aimer... La grenouille spinale n'a pas de plaisir équivalent à celui de Jane Russell se faisant tringler par Cary Grant dans la baignoire de l'hôtel Coronado de San Diego.*

— *Je ne connais pas de film qui corresponde à votre casting!*

— *Moi non plus. J'aime Jane Russell et question homme, si j'aimais ça, je rêverais que j'escalade le Mont Rushmore dans sa cordée! Mais, si j'étais une femme à se reproduire par métempyscose, ça ne me déplairait pas d'incarner une blonde débordant de rondeurs comme Kim Novak. Et s'il m'était possible de jouir comme Bardot ou Sophie Marceau, j'aimerais faire l'amour avec un homme qui ressemblerait à Cary Grant ou à... Mais non! Je te sens tout triste tout à coup! À toi, bien sûr aussi... Mon gros Minet de C&I. Je suis sûr qu'Edith Piaf aurait décelé en toi le même bon coup qu'en Belmondo.*

— *Icelle! Vous n’êtes pas Arletty! Arrêtez vos délires et écoutez-moi. Je vais descendre au restaurant, sans vous, bien sûr. Je vais essayer de trouver un moyen de vous faire monter de quoi dîner. D’ici là, vous n’avez pas d’autre ressource que les cochonneries du minibar. Merci d’être patiente et de ne pas accumuler les conneries! J’en ai assez éprouvé aujourd’hui. Vous pouvez vous installer pour dormir dans le petit lit de l’alcôve, à l’autre bout de la suite. Il est à votre taille. Si vous devez vous trimballer à poil dans la chambre, je vous autorise à garder le peignoir de bain sur vous. Pour l’amour du ciel, pas de clope, ne vous montrez pas à la fenêtre, ne faites pas hurler la télé.*

— *Te biles pas, mon gros minet, yapadsoucis! Il y a deux peignoirs! Je vais rester au moins une heure dans la baignoire à jouer à la bataille navale avec le savon et les sels de bain. Après, je pense que je m’endormirai comme un plomb jusqu’à demain. Si le téléphone sonne, je ne répondrai pas et les rideaux seront tirés au maximum. Bon appétit, mon petit C&I en sucre. Prends du bon temps et ne te laisses pas prendre aux beaux yeux ambrés de ta Calypso. À moins que tu veuilles que je sois le témoin à votre mariage!*

Il haussa les épaules en fermant la porte. Il ne se rendit compte qu’une fois au milieu de l’escalier qu’il avait oublié de prendre la clé avec lui.

En ce samedi soir, le restaurant était plein, au plus grand plaisir du maître d’hôtel et de ses quatre stagiaires qui se confondirent en amabilités en le voyant arriver. Monsieur Chapeau était seul, bien entendu, mais il serait installé à la table d’hôtes où on lui avait réservé un couvert entre celui d’une dame qui en était au roquefort et un monsieur qui attaquait sa tranche de foie gras avec une denture qu’aurait appréciée un nostalgique de Fernandel. Ils faisaient partie du groupe de Luxembourgeois qui n’avait pu être casés en totalité sur la table ronde de huit couverts, il n’y avait pas plus grand. Le couple commentait leur visite à Malagar qui les avait satisfaits sauf que les conférences de Régine Deforges et de Jean Mauriac avaient été annulées pour de mystérieuses raisons. C’est un assez pâle substitut qui avait traité des influences mauriaciennes sur l’intrigue et la caractérologie des personnages de la série de la *Bicyclette bleue* qu’ils considéraient plus balzacien que stendhaliens, au contraire de la non moins diaphane jeune femme qui s’était

évertuée à les comparer avec ceux de Flaubert et d'*Autant en emporte le vent*. Là, Charles-Icelui ne se retint pas d'intervenir dans leur conversation. Il avait été ulcéré par le procès qu'avaient intenté les héritiers de Margaret Mitchell contre Régine Deforges et son éditeur; il avait écrit, dans un français traduit en anglais châtié, une lettre bilingue au juge du tribunal de Versailles pour s'offusquer des poursuites engagées pour un soi-disant plagiat dont il n'avait pas découvert la réalité quand il avait lu cette série romanesque; elle l'avait touchée à sa sortie en livre de poche, sans savoir qu'il s'intéresserait un jour à la famille Chabiron. Avec la *Bicyclette*, Régine Deforges avait participé à un ouvrage de mémoire sur la Guerre et l'Occupation allemande de la France dont il avait vécu une partie sans la comprendre; ce n'avait rien à voir avec la Guerre de Sécession vue par une famille de Sudistes. Il en avait plus appris sur la France de Pétain en suivant les coucheries de Léa Delmas, après celles de Clotilde par Cecil Saint-Laurent, qu'au lycée. Ses voisins le regardèrent avec le mépris qu'ont les amateurs éclairés de François Mauriac pour un frivole dilettante et se replongèrent dans leur dessert avant de quitter la table pour rejoindre leurs amis, eux aussi repus, mais plus joviaux. Le bar était effectivement délicieux et le pomerol l'accompagnait bien.

Il fit un tour d'horizon des convives qui peuplaient le restaurant. Les quatre couples suisses tant espérés de Brigitte venaient de s'asseoir à la table des Luxembourgeois, vite remise à neuf, à deux pas de lui. Les hommes sortaient du même moule: quadragénaires, encore athlétiques mais déjà empâtés, visages halés sous des chevelures souples et brillantes aux tempes argentées, chemises polo Ralph Lauren aux couleurs tendres sous des vestes taillées sur mesure par Versace à Milan, mains non moins bronzées soigneusement manucurées aux doigts parés de bagues en or jaune serties de petits brillants et d'opales de belles eaux. Les chaussures de ceux qui lui tournaient le dos directement étaient des Weston ou des Church's noires impeccablement cirées. Les femmes étaient plus jeunes d'une à deux décennies que leurs compagnons respectifs à qui elles faisaient honneur par leur élégance très parisienne. Elles portaient des soieries des boutiques de Dior ou de Chanel et des parures de Boucheron ou VanCleeef&Arpels, avec une distinction plus ou moins apprêtée, selon l'agence qui les avait coachées. Il y avait du Belgravid Orchsia de Londres chez deux d'entre elles, une autre venait de chez Claudia Sqwyffer

d'Amsterdam, la quatrième, de loin la plus intéressante, était sûrement une hongroise de chez Vísontatachla Intl de Budapest. Il l'avait récemment vue quelque part sur une couverture de *Vogue* ou de *PlayBoy*, feuilletés dans le salon des business-class de Schilpol, lors de la dernière paralysie des aéroports européens par la vague de froid de décembre dernier, quand il essayait en vain de rentrer à temps pour le réveillon du Nouvel An avec son fils. Cette authentique blonde sculpturale aux splendides épaules déshabillées par Dries van Noten, parlait l'allemand avec un accent magyar qui ne pouvait tromper un spécialiste comme lui. Les hommes avaient en commun un sujet de conversation animé sur l'évolution hectique de l'impact de la crise du monde arabo-persique sur la crise monétaire mondiale; ils étaient en désaccord total, tant sur les causes que sur leurs effets à court et moyen termes; à plus longs termes, ils ne voyaient pas encore où, ni quand, ni comment ils pourraient s'établir pour profiter de la prospérité chinoise tout en se protégeant de la propension des nouveaux riches asiatiques, devenus patrons, à les dégrader au rang de sous-chef d'agence dans les villes les plus éloignées des capitales des pays les moins confortables du Tiers Monde, pardon des pays émergents. Les femmes avaient en commun l'ennui profond qui les gagnait au fur et à mesure de l'indifférence de moins en moins relative que les hommes portaient à leurs personnes. Trop proches de leurs cavaliers pour échapper à leur propension à parler de plus en plus fort dans leur jargon bernois qui heurtaient leurs oreilles finement ourlées, elles étaient trop éloignées les unes des autres pour papoter. Leurs tailles et poids respectifs les contraignaient à ne goûter que du bout de leurs éclatantes dentures la portion congrue de mets certes délicats, mais hypercaloriques, que les stagiaires aux anges leur servaient avec adresse... et, après avoir consenti à tremper leurs lèvres dans une flûte de Dom Pérignon, à préférer l'eau de Volvic aux vins les plus prestigieux de la cave de l'hôtel; ils leur brouilleraient le teint, aussi sûrement que les rattes nouvelles de Noirmoutier leur feraient prendre les cent grammes fatidiques qui les obligeraient à prendre un string de taille supérieure à celle de ce soir-là. Que ne fallait-il pas faire pour payer leurs impôts de femmes indépendantes et sûres d'elles-mêmes, libérées d'amants permanents et des charges domestiques depuis qu'elles pouvaient s'offrir le luxe d'une camériste en provenance du Paraguay ou du Zimbabwe pour entretenir leurs appartements de Londres, Paris ou Berlin, durant leurs voyages autour du monde dans les premières

classes des Airbus 380 et des Boeing 777 ? À la jet-set, elles appartenaient pour encore quelques années, pour autant qu'elles trouveraient le banquier ou le haut fonctionnaire international qui les prendraient en charge quand ils éprouveraient le besoin d'avoir une femme d'intérieur dans leur hôtel particulier de Paris VIIe, de Martha's Vineyard ou de Notting Hill. Les trentenaires n'avaient plus de temps à perdre si elle ne voulaient plus avoir le choix qu'entre Dubaï, Samarkand ou Macao, et obtenir un juteux contrat de mariage boulonné en cas de divorce prématuré; ce serait Palm Springs ou Gstaad, certainement pas Ryad, Okinawa ou Guatemala-Ciudad dont seules des esthéticiennes de Pigalle ou de Soho pourraient se satisfaire.

Soudain l'un des hommes se leva et vint vers sa table, très correctement excité, pour lui parler dans un excellent français souligné d'un accent tudesque prononcé. C'était Harrison Ford s'exprimant avec la voix d'Erich von Stroheim.

— *Bonsoir, Monsieur, je me présente, Doktor Hermann Blüch, président et Chef Executive Officer de la Schweizairbank de Saint-Gall. Voici ma carte. Non! Non! Restez assis, je sais que vous êtes le Professeur-Docteur Charles-Icelui Chapeau, de JFMA.Intl. Je vous ai entendu appelé ainsi par le maître d'hôtel, quand j'ai composé mon plan de table pour notre dîner en raison de problèmes de confidentialité; nous ne voulons pas être espionnés pour le compte des services fiscaux français. Vous comprenez, nous sommes des banquiers et des hommes d'affaire en Suisse et au Lichtenstein et, en ce moment, il y a une véritable chasse à l'homme pour détecter des comptes clandestins; même les Allemands traquent nos clients d'Outre-Rhin. Je ne voudrais pas vous importuner, mais vous demander une faveur, vous poser une seule question à réponse ouverte et courte, très importante pour centrer notre prochaine action de promotion bancaire en France.*

— *Je vous en prie, je ne suis pas une célébrité cherchant à se cacher des paparazzi derrière une fausse identité et un pot de gardénias et je n'ai pas de compte secret en Suisse. Posez votre question, Dr Blüch, dans la langue que voulez, j'en parle une vingtaine, ce serait bien le diable que je ne la comprenne pas ?*

— Je suis heureux que vous ayez le sens de l'humour et que vous accepteriez de coopérer à une petite opération. Si vous répondez correctement, mais statistiquement, vous n'avez aucune chance, vous aurez une gratification dont vous ne soupçonnez pas la valeur... vénale, si je puis dire, dans votre très belle langue française!

Ses trois collègues et les quatre femmes, soudain muets, les regardaient comme hypnotisés.

— Voilà ? Que représente pour vous le mot, Kontdratieff ?

— Ach! So! Élémentaire, Doktor Blüch! C'est très facile comme question. C'est le nom d'un économiste ukrainien que Staline avait délégué pour comprendre l'économie mondiale capitaliste et mieux définir les plans quinquennaux pour la réussite de la nouvelle économie marxiste-léniniste! J'ai interviewé il n'y a pas longtemps un radiologue parisien qui m'a parlé de ces cycles d'une quarantaine d'années de fréquence qui permettraient de prévoir les guerres et les grandes dépressions. Ils avaient intrigué le radiologue parce qu'un des cycles, il y en a trois à quatre par siècle, avait commencé en 1895, l'année de la découverte des rayons X par votre grand savant germanique, Herr Professor-Doktor Wilhelm-Konrad Röntgen, premier prix Nobel de physique en 1901. Ce fut une année extraordinaire avec, également, l'invention du cinéma, de la TSF, des pneumatiques, de la topologie, de la sociologie, de la psychanalyse. Kontdratieff avait pu ainsi prévoir la grande crise de 1929 et aurait pu prédire aussi la guerre de 14-18, comme il avait su prévoir la deuxième guerre mondiale. La plupart des économistes et des politiciens, comme Alain Attalminco et Jacques Mincitalli en France, prévoient une guerre en 2018 sur ces seules extrapolations des travaux de Kontdratieff. Lequel a été fusillé par Staline juste avant la guerre, ça, il ne l'avait prévu, sinon il aurait fui l'Ukraine comme Freud le nazisme en émigrant aux USA!

La tablée des Suisses alémaniques suivait ce discours bouche bée, comprenant qu'ils assistaient à l'effondrement d'une certitude, l'ignardise des Français en sciences économiques. Charles-Icelui en savait autant sinon plus long qu'eux et il venait de gagner le gros lot! Après leur week-end à Sauternes,

ils se dirigeraient sur Londres, dans le plus grand secret, présenter à la Banque Roths & Child leur business plant destiné à pomper la richesse hexagonale juste avant que la spéculation à la ruine prévue pour 2017, d'après leur calcul, ne se déclenchât pour qu'ils raflassent à temps la mise en vendant leurs avoirs dans l'urgence, une nanoseconde décisive avant leurs victimes supposées; leur démarche fondamentale s'était appuyée sur un sondage d'opinion très sophistiqué portant sur un échantillon représentatif de population sélectionné par la méthode des quotas, portant sur 987 Français adultes des deux sexes cloîtrés dans une salle du Collège des Bernardins, hors de tout accès concomitant à Internet. Pas un seul froggy n'avait pu citer la nature des travaux menés par ce savant ukrainien, alors que c'était la base de l'algorithme d'où devait découler la définition du hedge fund qu'ils voulaient mettre au point pour arriver à leur fin. Au mieux, et ils n'étaient peu nombreux à proposer une réponse, une trentaine environ, ils le supposaient être un physicien nucléaire, un écrivain de l'Académie française, la fille de Françoise Giroud, un haltérophile ou un danseur étoile du Bolchoï. À la table des Suisses, les hommes étaient décomposés, les femmes hilares! Revanche contre un ennui programmé dès qu'elles avaient été accueillies à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac, elles se divertissaient de leur déception d'avoir perdu un pari dont, contrairement à eux, elles ne connaissaient pas encore l'enjeu. Elles riraient peut-être moins tout à l'heure, rageaient-ils!

— *Herr Dr. Blüch! Restons en là si vous êtes déçu par ma réponse! Je désirerais manger mon dessert et remonter dans ma chambre déguster ma tisane de verveine-queue de cerise sucrée au miel d'acacia du Gers. Une merveille particulièrement eupeptique que je vous recommande après un aussi bon dîner que celui-là avec ce bar et ce pomerol exceptionnels. That was a pleasure meetin' you! Schlafen sie gut!*

— *Vous ne comprenez pas, cher Professor-Doktor Chapeau. Votre réponse est parfaite et vous avez gagné le pari imperdable. Vous nous obligez à revoir complètement notre business-plant avant lundi matin. Trois ans de R&D perdus! Nous allons devoir travailler comme des bourrins du Mecklembourg pendant tout le week-end, alors que nous pensions aller faire un petit poker pendant que nos fiancées iraient se préparer pour nous accueillir dignement dans nos chambres afin que nous les honorassions à notre façon: «Plus haut,*

plus fort, plus lent, la flamberge, haut la trique, Mont-joie et Saint-Denis, haut la tri-i-que!» *Comment vous dites en français ? C'est râpé comme du gruyère ? Le prix que vous avez gagné, ce sont nos quatre femmes, elles vous appartiennent pour le week-end. Vous en faites ce que vous voulez. Non, non, ne vous formalisez pas, ce sont des professionnelles de la plus haute moralité dans leur métier d'attachée internationale de direction. Elles ont été payées d'avance pour satisfaire nos désirs. C'est vous qui allez satisfaire leurs désirs de plaisirs!*

— *Mais, c'est impossible. Je suis un mari fidèle et moi aussi je suis là pour travailler. Je n'ai rien du calife de Bagdad et je n'ai pas besoin de Shéhérazades. Elles sont bien trop belles pour moi et je suis trop sentimental et trop timide pour m'occuper d'une goulue obsédée du sexe. Déjà une, je ne pourrais pas, alors, quatre, non, mais vous n'y pensez pas, Herr Doktor!*

— *Vous me décevez, Herr Professor-doktor Chapeau! Vous ne vous voyez pas comme vous êtes en réalité, un vrai Français qui ressemble à Maurice Chevalier. Vous ne savez peut-être pas, mais la Hongroise, elle m'a fait des réflexions très favorables à votre égard. Et je suis sûr qu'en ce moment, elles discutent pour savoir laquelle des quatre serait votre préférée. Vous avez plus de chance que Paris qui n'eut de choix qu'entre trois chieuses qui firent en sorte que la guerre de Troie eut lieu. Elles, elles ne vous causeront aucun souci.*

Yapadsoucis ? Il voyait en effet! Il en connaissait déjà un bout avec Brigitte et Icelle. Ça en faisait six, peut-être sept, s'il comptait avec la Danoise qui lui avait réitéré son room-service pour lui porter ses œufs en meurette le lendemain matin dans sa chambre, vers les sept heures trente avant le coup de feu de huit heures et la préparation du brunch pour onze heures. Charles-Icelui et ses sept géantes ? Oh! Plutôt, Barbe-Bleue et ses sept gênantes. Il voyait dans un vertige un gigantesque frigo aux portes en bois de chêne massif bardées de ferrailles gothiques, rempli de beaux corps de femmes livides et sanguinolentes, pendues à des crocs de boucher, comme dans un film de Walerian Borowicz! Il s'ébroua! Les quatre femmes venaient vers lui en ondulant, tout sourire aux lèvres dont aucune heureusement n'avait sacrifié à la

mode de la terre sienne brûlée comme remplaçante du carmin vineux, démodé dans la jet-set, sauf pour les femmes d'émir qui lisaient *Harper's Bazaar* et *Ebony* avec trois mois de retard, une fois les modèles masquées par le voile islamique. Ce fut la Hongroise qui, emmenant la délégation, ouvrit le combat, inégal et incertain, entre le vice et la vertu. Quelle beauté! Charles-Icelui détecta au simple timbre de sa voix basse et chaude quatre branches combinées dans son pedigree: une mère mi-autrichienne-mi magyare dont elle avait la texture de porcelaine identique à celle de Marie-Antoinette, un père biélorusse ou ukrainien qui lui avait donné la blondeur de sa chevelure, une grand-mère tzigane de Pest à qui elle devait sa plastique, violée qu'elle fut sans doute par un cosaque du Don pour expliquer sa souplesse féline. Elle parlait français en bonne slave polyglotte qui se respecte. Les autres s'en exprimaient bien ou le comprenaient suffisamment pour suivre le discours de leur meneuse.

— *Monsieur le Professeur Docteur, nous sommes très flattées toutes les quatre d'avoir l'insigne honneur de vous connaître et de vous exprimer notre gratitude pour nous offrir, grâce à votre science devant laquelle nous nous inclinons jusqu'à terre, la grande chance d'échapper à l'ennui mortel qui nous guettait dès le dîner à partager avec ces quatre éteignoirs helvetico-vaduziens, persuadés qu'il suffit d'allumer leurs pipes avec des billets de cent euros pour que nous tombions pâchées dans leurs bras bodybuildés à la descente de leurs Mercédès-Benz. Ils ne sont pas méchants et ils seraient même généreux pour des banquiers suisses usuellement plus avarés que votre Harpagon, mais vraiment, il n'y a pas que leur flamberge qui soit lente à monter très haut et très fort au dernier étage de la Chase Manhattan Bank. Je m'appelle Dagmar-Anastázia, je suis hongroise, voici notre Italienne, Simonetta, notre irlandaise, Sally, et notre Hollandaise, Marikke...*

— *Mes hommages les plus respectueux, Mesdames ou Mesdemoiselles. Je m'appelle Charles-Louis Chapeau et je suis très ému par votre accueil très courtois fait à un homme regrettablement trop âgé pour être autre chose que votre grand-oncle. Je suis d'autant plus ému que je parle toutes vos langues maternelles, y compris le gaélique, le flamand et, chère Dagmar, le hongrois. Köszönöm¹¹³ ! Puis-je vous offrir de vous asseoir dans le salon pour que nous fassions plus ample connaissance ? On ne va pas tarder à être chassé par le*

personnel. J'ai l'habitude de consommer une infusion avant d'aller me coucher, mais vous préféreriez peut-être une liqueur ? Je vous conseillerais alors une Marie Brizard, une spécialité de Bordeaux.

— Quel bonheur de rencontrer un homme qui aime les tisanes plus que la champagne qu'on se croit obligé de nous offrir jusqu'à plus soif!

La seul à ne pas se réjouir de l'arrivée de cinq clients dans son salon fut naturellement Brigitte, ulcérée par cette concurrence déloyale sur une chasse qu'elle estimait gardée à son usage exclusif. En tant qu'hôtesse, elle était mondialiste et globaliste, mais pas pour le mélange des genres commerciaux. Ces grues n'étaient pas autre chose que des travailleuses du sexe en CDD d'un jour ou d'un week-end, appartenant au système financier ultralibéral. Brigitte, elle, visait au summum de la fonction salariée d'intendante de palace appartenant à la chaîne des Leading Hostels. Elle ne pouvait pas ne pas les conduire au salon, ni de prendre leur commande; elle fit servir les infusions par le plus acnéique des stagiaires. Elle avait encore une heure de service à assurer, elle réserverait à Charles-Icelui une surprise qu'elle espérait heureuse et radicale. En attendant, que le coq gaulois fasse le mariolle devant quatre gallinacés, en fin de compte, ça l'arrangeait: elles ne tarderaient pas à se battre comme des chiffonnières et elle triompherait sur un «*Messieurs et mesdames, je suis désolée de vous dire, c'est l'heure, on ferme, Gut Nacht! Good night! Buona notte! Bonne nuit! ¡Buenas noches! Vízontatachla!*», pour mettre fin au combat des poules de luxe invitées à regagner leurs chambres et s'occuper de leurs flamberges respectives! Elle, elle avait choisie la sienne et elle ne la laisserait pas s'étouffer dans la poisse helvétique.

— Mesdames, Mesdemoiselles, il m'est difficile de sortir de ma timidité naturelle pour vous demander ce que vous attendez de moi. Je ne suis pas un macho masculinissime et je ne saurais vous demander d'être mes esclaves soumises à mes plus galants caprices. Veuillez accepter mes excuses d'être franc, brutal et direct. Vous qui êtes des créatures de rêve en pleine jeunesse, vous ne pouvez à vous quatre espérer que je sois un étalon soumis à l'exécution de toutes vos espérances sensuelles qui sont sans doute débordantes. Une de mes amies m'a dit un jour que c'était plus facile pour une

femme d'ouvrir les cuisses que pour l'homme de bander haut, fort et vite, comme n'ont pas dit vos conjoints. J'ignore déjà si je serais capable de le faire pour une d'entre vous, mais, pour quatre à la file, alors là, ce serait la Berezina assurée!

— Monsieur Chapeau, vous nous ravissez. Enfin un homme qui ne se croit pas obligé de nous baratiner à mort pour nous faire croire qu'il est un bouc increvable, alors qu'il se précipitera sur son Viagra pour arriver à bander sa flamberge et se payer une crise d'angine de poitrine à notre premier ersatz de rôle émis pour qu'ils en aient pour leur argent. Décidément, flamberge, c'est un mot qui nous plait, c'est plus charmant qu'un pénis, une bite, un zob, un cock ou un zizi. Ça fait beau militaire conquérant une moukère à Alexandrie. Mais, en attendant, c'est vrai que nous touchons des honoraires pour effectuer un travail pour lequel nous avons été prépayées, assez grassement d'ailleurs, moitié en francs suisses pour assurer notre quotidien, moitié en bitcoins pour notre caisse de retraite. Vous devez choisir l'une d'entre nous pour être votre reine d'un jour, ou d'une nuit, si vous préférez. Sinon, c'est nous qui devons organiser une votation par scrutin uninominal secret à trois tours ou, s'il y a ballottage comme c'est probable, désigner par le sort celle qui s'offrira à votre désir. Ça risque d'être sanglant, car on vous veut toutes, on est sûres que vous serez le meilleur coup de l'année, peut-être le plus hot de notre vie. Vous n'êtes pas sans savoir que les femmes comme nous, des vraies pros, ne jouissons jamais avec nos clients. Ça revient à dire qu'on jouit pas souvent, parce que tomber amoureuse d'un homme, c'est pas évident pour des femmes comme nous. On a plus souvent un godemiché qu'un godelureau dans les mains et là où vous pensez!

— J'admire votre connaissance de la langue française, Dagmar-Anastásia. Logiquement, c'est vous que je devrais choisir comme hétéaire, parce que je suis un spécialiste des langues finno-ougriennes et je parle plusieurs dialectes hongrois. On pourrait d'amuser à faire un scrabble dans votre version favorite plutôt que d'essayer d'effeuiller des marguerites encore en bouton. Mais, je trouve vos compagnes des plus séduisantes également, donc je me déclare forclos pour votre concours. Je vois mademoiselle Brigitte qui s'agite derrière son estrade, elle ne va pas tarder à proclamer la fermeture du salon.

— *Vous habitez la chambre 36, je crois savoir. La mienne est la 35, juste à coté de la vôtre sur le même balcon. Laissons nous aller au hasard de nos destins convergents vers vous. Mes amies et moi nous, allons débattre de ce que nous devons faire, dans la bibliothèque, après avoir pris conseil de nos banquiers.*

— *Ça me paraît la sagesse même. Sachez vous aussi, charmantes dames de beauté de l'Europe de demain, que je suis ici pour travailler et que je n'aurai pas un instant à vous consacrer ici. Je vous souhaite une très bonne nuit, pleine de beaux rêves bien roses.*

Il se souvint alors d'avoir oublié sa clé. Il se dirigea vers Brigitte, une seconde trop tard. Elle avait déjà disparu dans l'arrière-bureau dont elle avait fermé la porte à double-tour, signe qu'elle ne reviendrait pas. Il respira profondément avant d'entreprendre, à pas très lents, l'ascension d'un escalier qui lui parut interminable.

Face à la porte numéro 36, il crut entendre un bruit de voix féminines étouffées par le capiton. Icelle avait dû s'endormir devant la télé en regardant *Hélène et les garçons*. Il vérifia d'une simple poussée, sans succès, qu'elle n'avait pas laissé la serrure en position d'ouverture potentielle. Elle ne s'était sans doute pas aperçue qu'il avait oublié sa clé dans la poche de sa robe de chambre ou l'avoir laissé tomber sous le lit. Il frappa d'abord doucement, puis de plus en plus sèchement. La porte s'ouvrit sur deux harpies s'affrontant comme les chattes d'Erik Satie. Brigitte en tailleur rose et corsage bleu, presque couperosée par la colère, qui s'effaça pour lui permettre d'entrer, faisait face à une Icelle métamorphosée par son bain. Non pas que sa face à la peau mate toujours bardée d'amulettes fut moins hideuse que d'habitude, mais parce qu'il la voyait pour la première fois nue sous un peignoir de bain lilas qui suggérait une plastique de danseuse de rasta. Cette femme au tempérament martien avait un corps quasiment vénusien et, avec la voix qu'elle avait, elle ferait un tabac à la Cigale sur son seul répertoire gaélique. Elle ne chantait pas Ramona à ce moment-là; elle venait d'envoyer à travers les gencives de la sexy-bourge une plaidoirie à la Melina Mercouri pour justifier sa présence dans cette chambre au nom d'une moralité sans tache... Alors que

mademoiselle Brigitte, elle, elle violait: 1) le domicile d'un honnête homme qui l'avait lui-même introduite dans la suite numéro 36; 2) les règles de sa fonction d'hôtesse d'accueil d'une profession de l'hôtellerie qui interdisait toute relation avec la clientèle en dehors des heures de service et ce, dans un espace limité aux mètres carrés à elle concédés derrière son estrade, par dérogation spéciale étendu au salon jusqu'à l'escalier et l'entrée dans le restaurant, lui, exclu. Elle aussi avait travaillé dans l'hôtellerie, si! Mademoiselle Brigitte! Parfaitement, dans un Holiday Inn à Los Angeles Airport, et toc! Si mademoiselle Brigitte insistait sur sa volonté de la faire expulser, *manu militari* par ses trois stagiaires de sexe masculin, d'une forteresse qu'elle avait gagnée de haute lutte grâce à une ruse que lui aurait enviée la femme d'Ulysse, Icelle, elle, ne manquerait pas de la menacer d'une dénonciation pour harcèlement sexuel, racolage dans un endroit privé, prostitution déguisée et attentat aux mœurs d'un homme de qualité, un malade diabétique et hypertendu. Brigitte lança un regard désespéré vers Charles-Icelui qui se demandait quelle chance ce Relais-Château avait de s'effondrer dans le sous-sol crayeux, tel un Titanic en foie gras heurtant un iceberg de Montbazillac sur une mer de Côtes de Bourg déchaînée. D'une voix lasse, il leur demanda de s'asseoir, l'une et l'autre côte à côte, chacune dans un des fauteuils Napoléon III, fort heureusement parfaitement appariés. L'une et l'autre avaient raison. Les deux femmes n'avaient rien à faire dans une suite qu'il avait louée pour lui seul et dans le seul but de travailler intellectuellement sur un dossier à la fois complexe et passionnant. L'une et l'autre avaient tort. Il insistait à nouveau, Icelle, pardon Marie-Mathilde Sfforzzarra le savait, mais pas encore mademoiselle Brigitte N..., ah, bon, Sandali-Cardenas, du nom de ses parents et de son mari qui l'avait autorisée à garder son nom après leur divorce. Il insistait donc sur le fait qu'il n'était pas un macho testé et survitaminé obsédé par le cul, un homme à femmes faciles moins belles que vous deux, mesdames, une bête de sexe insatiable indifférent à l'intelligence de ce qui était situé au dessus des seins de femmes aussi futées qu'elles deux, mesdames, qui avez non seulement l'intelligence de cœur, mais aussi celle que développe l'instruction secondaire; il n'était pas le mari partouzeur d'un opened-marriage libérinement consenti avec une épouse bisexuelle, mais au contraire un romantique au cœur tendre privilégiant les jeux floraux à ceux de Cupidon, la poésie au catch, l'amour courtois à la lutte gréco-romaine, l'élégie

au sumo..., tous sports à connotation trop acrobatique pour lui, mais que ces demoiselles pourraient pratiquer avec de beaux apollons de leur âge... Elles étaient si jeunes, ces mesdemoiselles, mademoiselle Brigitte, et elle, mademoiselle Marie-Mathilde, peut-être pourraient-elles distraire les banquiers berno-vaduziens durant leurs pauses en leur proposant de transformer leur nespreso en Girondish-coffee.

Les cerveaux et les cœurs des deux femmes s'amollirent en raison inverse du discours pathétique que ce pauvre vieillard décati contraint de durcir sa libido développait paradoxalement du côté où il aurait aimé que ces deux femmes le dirigeassent: son king-bed au matelas fermement élastique sur lequel elles l'allongeraient câlinement avant de se coucher l'une et l'autre contre ses flancs, sans mot dire, sans se maudire l'une l'autre, pour s'aimer par l'esprit avant de le laisser aller dans les bras de Morphée. La transmission de pensée existerait-elle dans le monde cartésien de la France laïque et l'Aquitaine chrétienne ? Elles se regardèrent dans les yeux, soudainement sans animosité, le déshabillèrent, le couchèrent entre les deux draps et se mirent à délibérer à voix basse. Icelle prenait conscience qu'elle n'avait rien de sérieux à opposer à Brigitte. Toutes les deux étaient remplies d'une égale admiration respectueuse, comme un enfant devant son père, envers cet adolescent prolongé, lettré et courtois, qui croyait encore que les femmes étaient folles des balèzes écervelés avec un ginseng bombant dans le slip, et méprisaient les purs éphèbes au QI supérieur à 130, mais au zizi réduit à une radicelle de cornichon. Toutes deux étaient pantoises devant le cursus intellectuel de Charles-Icelui et son charme de Sherlock Holmes, maintenant endormi dans le plus profond du sommeil d'un juste, apaisé d'être allé jusqu'au bout du devoir chevaleresque à accomplir sans fléchir. Elles, dans un même élan et sans se concerter, plongèrent leurs regards sous les draps pour vérifier... Ô bonheur! Apothéose! Il avait un gros pickle reposant sagement bien à plat sur deux beaux abricots, comme ceux que vendait la belle Arlésienne sur les marchés de Provence. Brigitte ne résista pas à l'envie de déposer sur le gland un discret zéphyr de bisou. En se relevant, elle croisa le regard flou d'Icelle pour se trouver foudroyée par son œil vairon exprimant l'indécision de cette grenouille spinale enfermée dans sa combinaison de palissandre et sa barre de glace prévertébrale infléchie à 165°, face à une situation encourageant l'explosion sensuelle dont

elle n'enregistrait pas le délicieux frémissement qu'elle aurait dû déclencher. Brigitte aurait embrassé un Michoko congelé qu'elle n'aurait pas trouvé de différence avec les lèvres d'Icelle; les siennes ne purent s'empêcher de les rencontrer pour un baiser collant, tout à fait spontanément involontaire. Elle découvrait intuitivement la frigidité organique d'une femme dont elle ne connaissait pas encore l'enfance malheureuse. Une vraie femelle comme Icelle pouvait donc exploser en bouillant à -50° Celsius tout en ayant un iceberg dans le corps ? Brigitte le ressentait, mais ne comprenait pas ce morceau de calotte glacière sculptée en bronze, un Rodin à la tête de Gorgone, plus tard un Maillol à tête de Médusa! Cette punk suréquipée de breloques n'aurait dû être qu'un haut-fourneau marchant en permanence à la lubricité torride. Pourquoi était-il éteint ? Icelle, endormie à cinquante centimètres à gauche de Charles-Icelui, n'éclaira pas sa réflexion. Alors que Brigitte s'apprêtait à s'allonger à la droite du déjà futur homme de sa vie, l'espérait-elle encore, l'on frappa à la porte de nouveau, d'abord discrètement, puis plus fort. Une professionnelle de la profession d'hôtesse ne pouvait rester sourde à cette étrange sollicitation. Elle se leva sans bruit, jeta un regard perplexe dans l'œilleton, entrouvrit la porte et s'évanouit.

Dagmar-Anastázia, aussi souple et forte qu'une strip-teaseuse du Crazy Horse, rattrapa Brigitte juste à temps pour qu'elle puisse reposer sur le tapis sans se blesser sur le chambranle de la porte. Il y avait entre elle, hongroise magyare, et Adriana K..., tchèque ou slovaque, une composante commune: toutes deux avaient été étudiantes en médecine avant de bifurquer vers des horizons différents mais également moins stressants et plus rémunérateurs. La similitude s'arrêtait là. Dagmar-Anastázia détestait tous les sports d'équipe et plus particulièrement le foot-ball. Ses grand-père et père n'avaient vécu leurs vies que dans la foulée des prestigieux Puskas et Kocsis dont ils avaient suivi tous les déplacements en Hongrie et à l'étranger, sans avoir jamais pensé à passer à l'Ouest, comme eux en 1956. Ils avaient plutôt la conception patriotique de la locomotive tchèque, Emil Zatopek, appliquée à la Hongrie: Magyar d'abord, Magyar toujours. Leurs successeurs n'avaient pas eu leur talent et l'équipe de Hongrie traînait dans les compétitions internationales à des rangs subalternes. L'ambiance monomaniaque chez ses parents devenant

chroniquement mélancolique, les années de sa prime enfance avaient été si sinistres qu'elle n'avait même pas sauté de joie quand le bloc soviétique avait explosé en 1989. Il fallait être hongroise et avoir dix ans pour comprendre que le seul effet de cette libération avait été l'invasion itérative de son domicile par les joueurs des équipes polonaises, roumaines, moldaves, biélorusses, ukrainiennes et autres slovaques, désireux de passer en Autriche pour gagner l'Allemagne de l'Ouest, puis le Royaume-Uni. Elle avait vu des hordes de footballeurs, mais aussi des joueurs de basket et de water-polo, des handballeurs, des volleyeurs, des hockeyeurs... Son idée fixe d'adolescente douée fut alors de devenir médecin, ce qu'elle réussit en s'inscrivant à la faculté de médecine de Budapest, et de partir le plus vite possible pour l'Australie; ce qui la horrifia lorsqu'elle apprit qu'on y jouait à différentes formes de rugby, sport qui n'était pas pratiqué dans les pays de l'Est jusqu'à ce que les Roumains se décidassent à y jouer. Elle en déduisit qu'il valait mieux qu'elle restât citoyenne résidant en Hongrie, tout en profitant de la nouvelle liberté pour développer des relations internationales, ce qui déboucherait un jour sur un homme qui lui offrirait la vie à la fois luxueuse et active pour laquelle elle se savait faite. Elle fit donc de bonnes études qu'elle finança en devenant modèle pour des photographes plasticiens qui devinrent de plus en plus exigeants sur l'étendue et la profondeur des volumes anatomiques qu'ils ou elles voulaient exhiber dans des expositions internationales. Ils et elles se voyaient déjà recrutés par les plus grands organes de presse: *Agence Magnum, Agence Kappa, Vogue, Play Boy, Lui, Gala, VSD, Closer, Dorcel, Hurstler...*, au-delà, la pente déclinait vite vers le graveleux le plus sordide... La concurrence devint vite ingérable dès lors qu'il n'y avait plus de choix des deux cotés de l'objectif qu'entre crever de faim et passer la ligne du porno soft d'abord, hard ensuite.

Adriana K..., superbe tchèque dans le genre longiligne et sans doute francophile, détesta vite la vue du sang et l'odeur des excréments humains; fut-elle attirée par une petite annonce proposant une place de serveuse dans le nouveau restaurant démocratisé que Maxim's avait ouvert rue de la Paix, à proximité de chez Boucheron et sur la ligne de l'American Hospital de Neuilly-sur-Seine, proche des Sarkozy ? Ce n'est pas prouvé. Toujours est-il qu'elle débarqua au terminal d'Orly et le sort décida pour elle de son destin.

K... était français et footballeur, amateur éclairé de jolies blondes plus hautes d'une tête que lui. Leur modèle de couple bling-bling, formé dès une rencontre fortuite dans la navette d'Air-France, était unique, exclusif et non reproductible au niveau de Dagmar-Anastázia, ne fut-ce que parce que la Hongroise n'était pas spécialement attirée par les Latins en général, les Français en particuliers. Sagement, elle refusa la carrière de Brigitte Lahaie et de la Cicciolina qu'on lui offrait à Paris, Cinecitta et Madrid, elle avait tous les choix, y compris les chaînes de Berlusconi, XXL, Dorcel, Hustler... En matière d'organes génitaux, elle préféra s'en occuper allopathiquement en faisant des remplacements d'infirmière en urologie et en gynécologie. Elle parvint ainsi à être titrée docteur en médecine à vingt-trois ans. Dès lors, elle pouvait se faire recruter par l'hôpital de Ouistreham comme faisant fonction d'interne en anesthésie-réanimation. Un an plus tard elle était nommée PHPT¹¹⁴ associée sur un poste en CCD créé pour elle par le Conseil général de la Seine-Maritime. Quelques mois plus tard, elle se fit draguer par un riche armateur grec au Casino de Deauville pour assurer les prestations d'urgentiste de garde sur les bateaux de croisière dans les îles de la mer Egée. Là, elle rencontra un beau capitaine de vaisseau calabrais dont elle tomba amoureuse suffisamment fort et longtemps pour se retrouver vendue et liée par un contrat léonin à Vízontatachla Intl. Inutile d'ajouter que, toujours consciente de ses responsabilités morales à la déontologie très exigeante, elle avait résilié tous ses engagements médicaux, au grand regret des internes de la salle de garde; on venait de Caen et de Rouen, voire de Paris, pour participer aux grands tonus d'équinoxe de Ouistreham qui se terminaient en bacchanales sur la plage abandonnée devant tant de mer et de sable dédiés au sexe sous la pleine lune. Comment cela sera-ce quand il n'y aura plus de Miss Anesthesia ? Triste, mais la mortalité par infarctus régressa chez les petits vieux des maisons de retraite avoisinantes. À Budapest, elle comprit qu'elle n'avait de nouveau qu'une alternative: s'échapper pour reprendre ses fonctions à Ouistreham ou devenir la patronne de Vízontatachla Intl. Le débat fut cornélien, mais tourna à l'avantage de la seconde proposition qu'elle réussit à concrétiser en moins d'une semaine, peu importait comment! Le résultat fut là.

Ce long préambule se justifiait pour comprendre les gestes opportuns que Dagmar-Anastázia effectua avec dextérité, sans aucunement s'affoler devant

l'inconscience dans laquelle Brigitte était plongée. Elle prit son pouls, anormalement lent et faible, respira son haleine, elle était pure, regarda ses pupilles, elles étaient symétriquement dilatées, et le fond de sa paupière gauche, elle n'était pas anémique. Le diagnostic étiologique de la syncope s'inscrivit dans ses cellules grises. Une dissociation auriculo-ventriculaire, symptomatique d'une maladie d'Adams-Stokes, était la cause la plus redoutable, car la mort subite était possible, sauf à la choquer électriquement, ce qui ne serait possible que dans l'ambulance du Samu de Bordeaux; l'Arquebuse n'étant pas encore équipée de défibrillateur, ce n'était ni souhaitable, ni réalisable: il faudrait une bonne heure d'attente, après avoir décidé de composer le 15 sur le téléphone; de toute façon, l'argument négatif le plus décisif pour un diagnostic aussi grave de conséquences potentielles dans l'immédiat comme à moyen terme, était que Brigitte était trop jeune pour une maladie qui ne démarre habituellement pas avant la cinquantaine bien sonnée. Dagmar-Anastázia en était convaincue, c'était une syncope vagale, aussi banale que bénigne, mais impressionnante pour un béotien, qu'un vain peuple au temps de la comtesse de Ségur appelait avoir ses vapeurs, et qu'elle aurait aimé traiter avec un injection intraveineuse d'atropine. Elle lui fit quelques manipulations respiratoires par un bouche-à-nez bien dosé qui amenèrent quelques couleurs sur sa porcelaine d'albâtre. Sans brutalité, mais avec détermination, ses mains claquèrent sur les joues de Brigitte jusqu'à ce que celle-ci se réveillât en se demandant ce qui lui était arrivé pour se trouver dans les bras d'une nouvelle concurrente en piste pour occuper, elle aussi, le lit de son élu. Dagmar-Anastázia lui fit d'une bouche en cul-de-poule un *chut!* dissuasif d'une montée trop forte des décibels pour poser la question classique:

— *Mais, que faites-vous là ? Vous m'avez fait une peur terrible avec votre déguisement. J'ai cru à un fantôme qui se serait réincarné sur un tableau de Léonor Fini. Qu'est ce que vous lui voulez à minuit, à monsieur Chapeau ? Je suis étonnée que vous ne soyez pas en train de dormir dans votre chambre!*

— *Permettez moi de rectifier. Vous, vous avez été surprise de me voir à la porte de monsieur Chapeau! C'est moi qui suis étonnée de vous trouver en petite tenue dans sa chambre. Je croyais vous avoir vue de la bibliothèque partir chez vous après avoir fermé le salon.*

— Je suis montée vérifier que sa chambre était bien prête pour la nuit car j'avais des doutes sur le travail de la petite Danoise! Et, approchez doucement, regardez ce que j'ai trouvé dans son lit ?

— Dieu de Dieu! Qui c'est, celle-là ? On dirait une figurante d'un film de Pasolini!

— Il l'appelle Icelle! C'est une sorcière, cette femme-là! Si on peut appeler ça une femme, elle est froide comme le sommet du Mont-Blanc!

— C'est un couple sado-maso, comme dans Histoire d'O ?

— Non, je ne crois pas. Il ne se connaissent que depuis deux jours, elle m'a dit, et ils ne couchent pas ensemble. Je ne sais pas ce qu'ils fricotent ? Peut-être un casse de l'hôtel ? Mais ce n'est pas le genre de monsieur Chapeau qui serait plutôt du côté du détective, comme dans la série d'Arsène Lupin. À moins qu'elle ne prépare l'enlèvement de vos amis suisses par le gang des Anonymous Ramson's. Ils ont enlevé un banquier milanais il y a quinze jours dans un palace du Cap Ferret! Ils en ont demandé deux millions d'euros et ils l'ont libéré avec une plaie du visage signée A.R. On n'a pas réussi à les prendre, même pas à faire des portraits-robot, ils ont tout le temps été masqués et ils ont pollué le local avec plein d'ADN de policiers de la Mondaine! Les empreintes digitales, c'étaient celles de Juppé et des secrétaires de la section bordelaise de l'UMP! Le Connard décapitalisé et MediaPork en ont fait des gorges chaudes! Sarkozy et Coppé étaient fou à ce qu'il paraît, enfin, jusqu'à ce qu'on trouve aussi celles de François Hollande et de Ségolène Royal, de Bayrou et de Bové, et puis celles de Mélanchon et de Laurence Parisot dans les ouatères! Ils ont compris qu'ils s'étaient fait rouler dans la farine!

— Bon! C'est pas tout ça. On ne va pas rester à balosser comme ça toute la nuit. On ne peut pas dormir à quatre dans ce lit. Vous voulez dormir avec moi ? Ca sauvera les apparences pour vous demain matin quand votre patron va s'apercevoir que votre Saxo est restée dans ses starting-blocks. Moi, je m'en fous de passer pour une gouine. Mais, vous, peut-être pas ?

— C'est pas le problème! Je dirai qu'elle est tombée en panne de batterie et que j'ai couché dans l'arrière-bureau. Il a l'habitude, ma caisse commence à

être pourrie, mais j'ai pas encore les moyens d'acheter la DS3 de mes rêves. Je vais laisser un message sur le répondeur du restaurant pour qu'ils préparent un business-breakfast pour quatre, dans la chambre 36 de monsieur Chapeau. Comme ça, on pourra s'expliquer.

— On ne peut pas être trois sur un bon coup, la septante-dizaine passée! C'est ça que vous voulez dire ?

— On ne peut pas dire que vous n'êtes pas perspicace, vous! Et vous n'avez pas vu le manège de la Danoise et de vos copines dans votre dos! Dites, ça vous posera pas de problèmes si on ne fait pas l'amour, parce que, franchement, les femmes, c'est pas ce que je préfère!

— Non! J'ai toujours un sex-toy de chez Sonja Kyrielle avec moi. On m'en a offert un autre, un Yamamoto tout neuf, qui est toujours dans son emballage, si vous vous démange!

— C'est très généreux de votre part! Je ne dis pas non, après une journée comme aujourd'hui, il faut se changer les idées et faire le vide dans son cerveau! D'habitude, le samedi soir, quand j'ai pas trouvé l'étalon idéal, je fais ça en regardant Canal+! Je m'endors en général avant la fin, mes sens apaisés!

— Parfait! On y va ?

Dimanche, 10 avril 2011, de six heures trente à minuit.

En se réveillant comme à l'habitude à l'aube, il était six heures trente en ce dimanche-là, Icelle se retourna brutalement sur le côté droit et envoya une manchette qui, si elle avait atteint sa pomme d'Adam, aurait expédié Charles-Icelui au pays des runes. Touché au front, il grogna, replongea dans le sommeil en se retournant à son tour sur le côté gauche et percuta d'un coup de tête celle de sa compagne de lit, laquelle réagit en lui balançant un coup de genou gauche dans bas-ventre qui mit fin, dans un rugissement de fauve agressé par un grizzli, à ce qui aurait pu dégénérer en pugilat. Les humains, au matin comme au dernier coup de minuit, ne brillent usuellement pas par la profondeur et l'originalité de leur verbe.

— *Icelle! Vous ? Mais qu'est-ce que vous fabriquez dans mon lit ? Pourquoi me cogner dans les bourses comme si j'étais votre sparring-partner ? Je vous avais dit de coucher dans le petit lit de l'alcôve, pas de me faire du harcèlement sexuel à mes côtés, espèce de sadique à amulettes en zinc! Si j'avais voulu jouer au vaudou, j'aurais loué une Haïtienne! Y'en a plein sur Internet depuis le tremblement de terre!*

— *Là, C&I, tu es un vrai salaud de fasciste refoulé! D'abord, je ne t'autorise pas à tenir des propos racistes en ma présence. Tu ne sais pas comme c'est doudoune, une Haïtienne. J'en ai connue des superchouettes à Baltimore et, si j'avais été gouine, j'aurais bien aimé me pacser avec l'une d'entre elles, Rose, qu'elle s'appelait, et elle chantait le blues comme personne. Quant à mes amulettes, comme tu dis, c'est pas du zinc, c'est de l'argent à dix-huit carats. Je les ai fait faire par un orfèvre italien spécialisé dans le gothique. Je suis allé à Rome, exprès pour cela et j'ai payé avec les dollars que j'ai économisés à Pacific Palisades, plus quelques billets de cent que j'ai piqué dans le porte-feuille du boss pendant qu'il essayait de bander en promenant sa bite sur mes fesses pendant que je nettoyait son bureau. C'était de sa faute, il avait déposé son pantalon juste à côté de ma main gauche. Alors, plutôt que de lui tordre les couilles, ce qu'il aurait sans doute aimé*

parce que c'était un grand maso, j'ai préféré le toucher là ça lui ferait le plus mal, son fric! Je l'ai soulagé de cinq mille box¹¹⁵ et je l'ai menacé de le dénoncer en public en lui montrant mes hématomes quand il ferait son prêche à l'église du Holy People of Santa Barbara, une secte qu'il avait fondée à partir d'un noyau de déçus des Evangelists of the Fifth Sunday à la suite d'une affaire de pédophilie. Il n'a pas moufté, il a même ajouté un billet de mille en me pardonnant mes offenses parce que je l'avais offensé! Incroyable! Non!

— Vous ne pourriez pas au moins enlever cet anneau de rideau sur le bas de votre cloison nasale ? On dirait une vieille chamelle qu'on traîne au bout d'une corde pour la vendre au souk. Vous voulez vraiment qu'on vous prenne pour une esclave du harem de BinLaden ?

— Je peux toutes les enlever, mais il n'en est pas question seulement pour te faire plaisir! Où veux-tu que je les mette ? Dans ton coffre ? Avec ta collection de Rolex en or massif ? Tes emprunts russes ? Je suis sûr que tes ancêtres ont acheté des Panama aussi! C'est ma poire pour la soif quand je ne serai plus bonne qu'à entrer dans une Hespéride avant de crever d'une tuberculose. Avec ça, j'ai de quoi tenir au moins trois ans...

— Je serais heureux de vous acheter, ou vous louer, si vous préférez, votre anneau nasal pour trois mille euros, in cash, dès que la banque de Langon ouvrira, demain matin. Je n'ai rendez-vous avec la dame de Verdelaïs qu'à onze heures. Vous squatterez ma voiture jusqu'à ce que vous ayez l'argent dans votre pawnee...

— Toi, C&I, t'es un gros malin! Tu sais parler aux punks romantiques, toi! D'accord, je passe à la salle de bain pour vider ma vessie et j'arrive désargentée du nez, mais pas des oreilles, d'accord ?

— D'accord, mais pas sur la langue, aussi, j'avais oublié que vous en aviez deux, jusqu'à ce que vous ne me la tiriez maintenant, pour me faire la nique, je suppose!

— Pas pour te niquer, pour sûr, mon gros lapin! J'ai pas envie que tu me fasses ôter les anneaux que j'ai enfilés le long de mon mont de Vénus. Tu l'as pas encore vu, celui-là. Tiens, regardes un peu! C'est plus dur à grimper que

la butte Montmartre quand tu veux monter dessus!

— Icelle, vous êtes vraiment une ignoble garce et je ne peux même pas vous dire que vous n’êtes qu’une salope puisque vous souffrez de frigidité chronique et que je tiens pas à vous guérir de cette maladie-là! Remarquez que, pour être objectif, vos bijoux, puisque c’est de l’argent ciselé pour vous, sont plus jolis sur votre pubis que sur votre figure.

— Ça, je suis contente que ça te fasse cet effet-là, parce que j’allais te dire que ça habillerait ton sac à couilles si t’en mettais une rangée là où ta bite se couche quand tu bandes pas. Au fait, tu ne le sais peut-être pas, mais je t’ai surpris à bander sur les trois heures du mat’ quand je me suis levée pour pisser. T’as un beau braquemart quand tu t’y mets. J’en aurais presque de la nostalgie.

— Eh bien, pas moi! Il est déjà sept heures et il est grand temps que je pense à mon dossier. Je vais commander un petit-déjeuner à la carte, pour que vous ayez quelque chose à vous mettre sous la dent...

Icelle était à peine entrée dans la salle de bain que le téléphone de la table de nuit sonna.

— Allô! Bonjour, Monsieur Chapeau! Veuillez m’excuser, j’espère que je ne vous réveille pas! Non ? Ah! Tant mieux si vous avez très bien dormi! Voilà, je vous appelle pour vous dire que le garçon, vous savez, Ivan, le Slovène, va venir installer dans votre chambre une table avec quatre couverts pour un business-breakfast. Oui, nous voulons, madame Dagmar-Anastázia Magyar-Gzabon et moi, que nous parlions avec vous de ce qui est arrivé cette nuit. Vous devez vous demander pourquoi je suis allée dans votre chambre à une heure où j’aurais déjà dû être chez moi et pourquoi je me suis attrapée avec celle que vous appelez Icelle. D’autre part, la Hongroise a aussi besoin d’expliquer pourquoi elle est montée dans votre chambre à une heure où elle aurait dû, elle...

— Icelle ne m’a rien expliqué du tout. Excusez-moi, mademoiselle Brigitte, mais, dans cette affaire, que vient faire la Hongroise, comme vous dites, je

m'aperçois que j'ignorais son nom ? Je ne l'ai pas vue après qu'elle se soit effacée avec ses amies pour rejoindre les Suisses.

— Vous ne vous en souvenez pas parce qu'elle est arrivée alors que vous étiez endormi, avec Icelle à vos côtés, avant que je soye repartie. Dagmar-Anastázia a quelque chose d'important à vous dire. Alors, j'ai pensé que nous pourrions petit-déjeuner, tous les quatre ensemble, avec le prétexte de discuter de notre association pour organiser un symposium de philologie dans l'hôtel, durant l'automne prochain. Comme ça, l'honneur est sauf! J'ai commandé une sélection végétarienne du buffet avec du thé et du café pour tout le monde.

— Il n'y a pas que votre ligne qui soit fine, mademoiselle Brigitte, votre esprit aussi est très futé!

— Oh! Monsieur Chapeau, vous êtes un vrai séducteur! Vous savez parler aux femmes, vous! Trop bien même, vous faites des jalouses, moi la première. Je serai dans votre chambre à sept heures quarante-cinq, c'est l'heure fixée pour le breakfast. Ca vous donne le temps de faire votre toilette. Je suis heureuse que l'idée vous plaise et vous pourrez vous remettre au travail vers huit heure et demi, au plus tard.

C'est alors que Charles-Icelui remarqua l'enveloppe reçue la veille par Federal Express. Il avait totalement oublié ce courrier. L'expéditeur était lui-même au nom de JFMA.Intl. À l'intérieur, il trouva un livre, quelques coupures de presse et, dans une chemise en carton rouge close par des élastiques, un document d'une valeur exceptionnelle dont il ignorait l'existence et qui allait éclairer ses recherches sur la psychologie de Marguerite Chabiron d'une lumière nouvelle que seule l'authenticité alimentait. La Tante Guite, pendant tous les jours de son internement au Fort du Hâ, avait tenu un journal écrit de sa main. Jacques Chabiron, son neveu et son filleul en même temps, l'avait retrouvé dans ses archives; après avoir informé Jean-François Moreau, il lui envoyait une photocopie, non pas de l'original, mais d'un texte tapé plus tard sur une vieille machine à écrire à ruban. L'émotion lui donna quelques extrasystoles qui l'auraient inquiété si Icelle n'était pas sortie à ce moment-là, nue, dans le simple appareil d'une beauté bien arrachée au sommeil par une

douche revitalisante, seulement parée de ses anneaux auriculaires et pubiens. Il s'émerveilla de constater le résultat d'un simple shampoing aux œufs métamorphosant les cheveux d'une femme s'étant mis dans la tête qu'elle serait aimée pour elle-même, si affreuse qu'elle se sentit avant de décider qu'elle serait belle, belle, belle, belle comme le jour, belle comme l'amour, qui sait ? Belle pour toujours! Elle était vraiment harmonieusement bâtie et, si l'expression de son visage restait toujours inquiétante quand elle avait le regard dur et les lèvres pincées, on oubliait la punk lorsqu'elle se présentait de trois-quarts arrière droit, s'étirant de toute sa hauteur sur ses pieds en extension, à contre-jour dans la fenêtre à double battants aux vitres seulement recouvertes à l'intérieur de rideaux de mousseline immaculés au travers desquels on sentait déjà l'ambiance colorée d'un vrai matin de printemps ensoleillé sans le moindre nuage. Un clône de Bernadette Laffont dans "La Fiancée du pirate"! Un amateur libertin en phase initiale de débauche l'eut certainement consommée avec délectation pour la promouvoir ensuite la prêtresse de ses amours bachiques; à la phase terminale, c'eût été le regret de ne pas avoir entrepris en premier avec elle la série de ses conquêtes qu'elle aurait accompagnées de sa grâce marmoréenne. L'impression de congélation restait en effet dominante dès lors que le naturel revenait au galop. Charles-Icelui la mit au courant du processus de business-breakfast, initiative qu'elle approuva d'un sourire aussi large que bref, tant elle avait l'estomac dans les talons. Revoir ces dames d'hier, où que ce fut, ne lui posait pas de problèmes. Elle inspecta la penderie et découvrit un slip moulant et un survêtement de sport de chez Lacœste qu'elle revêtit en un tournemain. C'est alors qu'il s'aperçut qu'elle était presque aussi grande que lui, les fripes d'épouvantail et les empreintes des mocassins avaient minimisé sa taille. Physiquement, hors l'expression, on ne lui donnait pas plus de ses vingt-cinq ans officiels; dès lors qu'on lui adjoignait l'image de son visage en temps réel, elle n'avait plus d'âge, tout était fonction de son regard. Lumineux, l'œil vif bien dégagé, les commissures des lèvres relevées en un petit sourire jocondien, elle avait dix ans, fillette d'avant le viol. Assombri, l'œil noir, les paupières semi-closes, le front plissé, la bouche fermée, les lèvres bleu carminé, elle en avait cent, la sorcière héritière de toute la souffrance glacée des diaboliques de l'enfer martien! Il passa dans la salle de bain en soupirant. Le Slovène entra avec son large sourire moustachu, salua "Madame" Icelle et installa son matériel pour le

repas dont les composants arriveraient dans un second temps. Icelle se plongeait dans la lecture du journal écrit par la Tante Guite au Fort du Hâ.

À sept heures quarante-cinq précises, Brigitte et Dagmar-Anastázia entrèrent avec un passe-partout après avoir frappé à la porte, mais sans attendre la réponse. Icelle était toujours seule dans la chambre.

— *Bonjour, les filles! Avec vous deux, nous pouvons jouer aux trois Grâces. Laquelle pensez-vous la plus apte à déclencher la guerre de Sauternes ?*

— *Icelle, nous ne nous connaissons que de vue. Je suis Dagmar-Anastázia Magyar-Gzabon, de Budapest, Hongrie, Présidente-Directrice Générale de Vízontlatachla International.*

— *Marie-Mathilde Sfforzzarra, surnommé Sforza jusqu'à ce que C&I trouve Icelle, mauvaise en tout et bonne à rien! Réellement enchantée de faire votre connaissance! Toutes les deux, vous faites vraiment un très beau couple. Dis-moi, Brigitte, elle a été un bon coup pour toi, cette nuit ?*

— *Ne faites pas attention à cette déjantée gonflée à l'hydrogène liquide, Dagmar, vous permettez que je laisse tomber Anastásia ?*

— *Yapadsoucis, en France, couper mon deuxième prénom est naturel... Anastasie, c'est la censure, n'est-ce pas ? Bien évidemment, Sally, Simonetta et Marikke ne sont pas au courant de ce breakfast. Tiens, voilà notre hôte tout pimpant!*

Charles-Icelui sortit de la salle de bain sur cette réflexion culturelle qui en aurait beaucoup remontré à nombre de ses compatriotes des deux sexes. Il conserva son peignoir de bain lilas, sans se préoccuper de ce qu'il pourrait en échapper d'offensant pour la vue du trio de femmes qui s'affairaient autour du buffet roulant chargé de victuailles multicolores. Brigitte lui servit son jus d'orange, son yaourt nature et son café, Icelle, une assiette de crudités variées et un œuf dur, Dagmar grillait ses toasts. Il disposa ses comprimés à la surface du yaourt et dissout son aspirine dans son café bien chaud. Lorsqu'ils furent tous les quatre confortablement installés, Charles-Icelui prit la parole. Il était à la fois l'homme, le doyen d'âge, le locataire en titre de la suite numéro 36,

mais il n'était pas la puissance invitante de ce petit-déjeuner de travail et il le souligna.

— Mesdames, je tiens à vous remercier d'avoir pris l'initiative de ce petit déjeuner qui comble à la fois mon estomac et mes vœux de travailleur en retard sur mon programme. Vous dites qu'il s'agit d'un business-breakfast dont la raison officielle serait la préparation d'un symposium sur un sujet de philologie. Je m'incline devant cette délicate référence à mon talent principal, mais je me permets de vous informer que je ne suis plus en activité en tant que spécialiste des langues finno-ougriennes. Ma retraite, je l'ai prise officiellement en 2004, elle est ferme et définitive. Même si l'idée est intéressante, il n'y aura pas de symposium. Je suis écrivain et journaliste freelance en France et au Québec. Je précise à celles d'entre vous qui l'ignorerez que je suis présentement en Gironde pour une seule et unique raison: une enquête préliminaire sur la vie de pharmacienne à Verdélais, une bourgade à côté d'ici. Résistante contre l'Occupation allemande, elle fut incarcérée à Bordeaux puis à Rennes avant sa déportation à Ravensbrück. Un terrible camp de concentration allemand dont vous avez sûrement entendu parler, ne serait-ce que parce qu'il était réservé aux femmes. Elle en revint atteinte d'une maladie neurologique qui eut raison de sa santé jusqu'à ce qu'elle mourut vingt ans plus tard. Il n'a jamais été question que le présent week-end que je passe dans ce Relais-Château soit motivé par quoique ce soit d'autre que la préparation intensive de mon dossier biographique en vue de l'interview d'une contemporaine de mademoiselle Chabiron encore vivante à Verdélais. Le reste n'est fait que d'avatars imprévisibles qui me valent d'être en vos compagnies charmantes mais dissolvantes pour une raison précise que j'ignore. Il faut une meneuse de jeu, parce que je suppose qu'il s'agit d'un jeu auquel nous mettrons fin, quoiqu'il advienne à huit heures trente. Qui va jouer ce rôle conducteur ?

Les femmes se concertèrent et votèrent par clignements d'yeux. Brigitte prit la parole.

— Monsieur Charles-Icelui Chapeau, Dagmar, Icelle et moi, nous sommes ici trois femmes célibataires dans la plénitude de nos féminités respectives et vous nous intéressez en tant qu'homme, un homme mûr, séduisant et gentil, en

tant qu'humaniste, cultivé, féministe et généreux, en tant qu'humanitaire, parce que vous vous impliquez dans une enquête sur une héroïne méconnue qui vous émeut comme elle nous émeut. Je vais parler pour moi, d'abord parce que je suis une femme directe, franche et sans idées machiavéliques. Ne vous choquez pas de mon audace. Je vous veux, vous, comme homme de ma vie pour le restant de mes jours. Je pense que je ne vous suis pas indifférente, moi, je suis une femme sensuelle, aimant la vie, les voyages, les sorties, le cinéma, la télé, le théâtre, la bonne bouffe et la..., permettez moi de dire ce mot, mais c'est ma nature qui parle comme ça, l'amour... La baise, quoi! J'ai toujours été à la recherche de mon point G et j'ai une certaine science de l'amour charnel, mais je sens que je peux encore aller plus haut avec vous comme axe de mon plaisir. Je peux beaucoup vous apporter parce que je sens bien que vous avez beaucoup à découvrir dans ce domaine que vous n'avez pas assez cultivé, ça, on est toutes d'accord là-dessus. Voilà, vous savez tout de moi, sauf une dernière chose, comme toutes les femmes amoureuses, je suis jalouse et possessive, je ne souhaite pas vous partager avec les autres, mais moi, je vous serai fidèle et j'aurai toujours bon caractère.

— Icelle ne sait pas que je vous ai gagnée, enfin moi et mes trois amies, à la suite d'un pari stupide de mes amis suisses avec qui vous avez dîné hier soir. Je ne suis pas amoureuse de vous, enfin pas encore. On me paie pour coucher avec vous si vous en avez envie et cela ne vous coûtera pas un sou si vous me dites quand je peux officier. Je suis médecin, si vous faites un accident cardiovasculaire, je peux procéder aux soins d'urgence avec efficacité et dans la discrétion, Brigitte peut vous le certifier si vous voulez. Maintenant, je ne vous cache pas que ce ne serait pas une corvée pour moi si vous me faisiez l'amour. Vous savez que la règle d'or de la profession que j'exerce avec sérieux et compétence, c'est de ne jamais jouir avec le client ou la cliente, ni avant, ni pendant, ni après, et qu'il faut toujours se faire payer avant, jamais après. Moi, le point G, je ne sais pas ce que c'est comme vécu, je ne connais que la théorie physiologique que j'ai apprise pendant mes études de médecine en gynécologie. Ça reste abstrait pour moi. Habituellement, je n'ai d'orgasme que quand je me masturbe avec un sex-toy en corne de cervidé de Tanzanie, spécialement sculpté pour moi par Sonia Kyrielle, elle-même. Avec vous au plus profond de moi, je sens que je pourrais aller jusque là où Brigitte vient de

vous évoquer. Ce serait une nouveauté pour moi parce que je n'ai jamais vraiment joui avec un homme, et avec une femme rarement, en tout jamais avec un client et jamais en même temps que lui ou elle. Je ne sais même pas si je suis un bon coup, tellement je suis vierge, question jouissance personnelle. Alors, cher monsieur Chapeau, Dagmar is up to you! Question propriété, yapadsoucis, à part Brigitte, qui a beaucoup de points communs avec moi, je n'aurai pas d'exigences démesurées. Ce serait moi, tout à vous fidèle et pour aussi longtemps que vous le serez avec moi, ou le passage à la caisse. C'est trois mille euros la nuit, dix mille pour un week-end de quatre jours, quinze mille pour la semaine; tous les frais sont à payer en plus: hôtel, voyage, tailleur de Chanel, nourriture, boissons, boîtes de nuit, parfum Shalimar ou Chant d'arôme, déshabillés Dior comme celui que j'avais cette nuit, petits cadeaux Cartier..., la liste n'est pas limitative. J'assure la confidentialité totale et je rédige une vraie facture pour votre comptable, si vous l'exigez.

— Moi, C&I, tu me connais presque par cœur et sur toutes les coutures, même mes chaînes de montagne. Je suis un monstre qui n'a même pas sa place sur le rocher de Vincennes avec les chimpanzés. Tu ne m'aimes pas, tu ne me désires pas, tu ne me supportes pas, tu détestes ma façon de m'habiller, tu me prends pour une cinglée qui est mannequin au rayon plomberie du BHV¹¹⁶, tu penses que je te foudroierais des coups, que je te prendrais tes sous, que je ne t'ai pas dans la peau, non plus... Et tu sais que tu ne me fais aucun effet sensuel. Pour celles qui ne le sauraient pas, toi, Dagmar, pas Brigitte qui m'a roulé un patin hier, j'avoue sans impudeur que je n'ai jamais joui à quelque niveau que ce soit de mon corps ou de mon esprit. Point G, connais pas, jamais entendu parler! Et ça, depuis que j'ai été violé quand j'étais vierge à l'âge de huit ans. J'ai tout essayé, j'insiste, une fois seulement pour chaque expérience quasiment scientifique et sous contrôle d'un médecin sexologue. Pour lutter contre cette infirmité socialement inadmissible pour le politiquement correct de gauche à droite et inversement, j'ai couché avec un ou plusieurs hommes, séparément ou à la fois, une ou plusieurs femmes, séparément ou à la fois, des hommes et des femmes, de deux à plusieurs à la fois... Avec ces gens-là, j'ai tout fait ce qu'on voit à la télé et qui est interdit aux moins de seize ans. Mais, et j'insiste sur le mais, j'ai jamais fait de sexe sans latex et je n'ai jamais accepté qu'on me balance du sperme sur moi et mes vêtements. Je ne me suis

fait sodomiser qu'une seule fois et encore pas jusqu'au bout; je n'ai jamais voulu recommencer. Quand on est anaphrodisiaque constitutionnelle et boulonnée, on ne peut pas jouir, mais on peut avoir mal et la sodo, ça fait très, très mal, la première fois, après je ne sais pas, mais ça doit être pareil. Je n'ai jamais accepté non plus de me faire tringler par un animal! Vous les hommes, vous ne pouvez pas savoir le nombre de filles qui se sont fait dépuceler par leur toutou! Tous mes sparring-partners doivent signer un papier sur l'honneur certifiant qu'ils et elles ne sont pas atteints de MST. Vous pouvez inspecter mes grottes et cavernes, elles sont nickel, mon gynéco l'a vérifié il y a un mois au CHU et j'ai pas sexé depuis. Bref, en tout et pour tout, et en ne comptant pas le salaud qui m'a dépucelée au doigt, j'ai fait des actes dits d'amour avec pénétration qu'avec six hommes et cinq femmes, ensemble ou séparément. Ce qui, finalement, est beaucoup moins que vous deux, la sexy-bourge et la haquenée hongroise, ensemble ou séparément. Alors, pour résumer, Charles-Icelui Chapeau, alias C&I, on s'aime pas, nous aussi!

— Mesdames, je suis flatté et ravi de cette extraordinaire séance de remise à niveau de mes connaissances du monde féminin d'aujourd'hui. Toutes les trois, dès aujourd'hui, vous êtes indiscutablement des archétypes de femmes de demain, et non pas des femmes du passé, assiégées par le monopole du cœur sans prise en compte du yin et du yang, soit! Puisque rien ne vous échappe en matière de tabous, le con et le cul dont vous réalisez la synthèse la plus éthiquement proche de la perfection. Tout homme normal, c'est-à-dire physiquement, mentalement et socialement en bonne santé, souhaiterait vous avoir toutes les trois, ensemble ou séparément, pour faire un parcours de vie de la plus grande longueur de temps possible. Mais malheureusement, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas un homme normal, ni même un homme en bonne santé physique avec mon diabète qui me bouffe les artérioles par tous les bouts, queue comprise. Je ne suis pas un homme pour vous, ensemble ou séparément. Maintenant, je vais vous prier de me laisser travailler. Il est déjà neuf heures moins le quart!

Toutes trois se récrièrent.

— Dis lui, toi, Brigitte!

— Monsieur Chapeau, vous ne comprenez pas. Vous êtes le seul homme normal que nous ayons rencontré depuis on ne sait pas combien d'années, peut-être le premier de toutes nos vies. Ce sont les autres qui sont anormaux, parce qu'ils se mentent à eux-mêmes encore plus qu'aux autres. Ils se croient beaux, ils sont moches; ils se croient équilibrés et courageux, ce sont des tyrans ou des fuyards; ils croient qu'ils sont des forteresses pour leurs proches, ce sont des trouillards! Nous ne cherchons pas la perfection. Elle nous ennuerait! Vous, nous sentons que vous êtes un être humain authentique. Vous ne jouez pas un jeu, vous êtes vous-même. Vous, vous vivez votre vie et nous, ce que nous voulons, c'est vivre avec un homme qui vit sa vie avec nous, pas uniquement pour nous, mais pour lui par nous et nous par lui, dans le respect des libertés de chacun. Vous n'êtes pas méchant et on est sûr que, si vous devez un jour mentir, ce ne sera pas par hypocrisie, mais pour de pieuses intentions qu'on devinera tout de suite et qu'on pardonnera parce que vous aurez essayé de ne pas faire du mal par des vérités qui blessent.

— What else ?

— Permettez-moi de vous resservir un peu de café.

— Merci, Brigitte!

— "Faites nous rêver qu'on a chacune notre chance avec vous. Nous, les femmes, nous ne savons pas voir loin. Quand nous voyons loin, nous nous faisons avoir, parce qu'on en sait pas viser au delà du bout de notre nez. Nous, nous sommes nées et élevées pour vivre au jour le jour, sans avoir envie ni besoin de voir plus loin que la journée de demain. Cela implique que la femme soit le complément de l'homme et l'homme l'axe de la femme. C'est pour cela qu'au fond, nous nous en foutons que vous nous trompiez ou non physiquement; ce qui compte pour nous, en matière d'homme, c'est que vous soyez fidèles à l'axe sur lequel nous nous sommes branchées... vos têtes, vos corps, vos bites, vos couilles, tout ça réuni, pas la bite ou les couilles séparément, comme les hommes le croient. C'est l'idée de l'acte qui compte, pas l'acte lui-même. Vous vous doutez bien que, quand vous trompez votre femme avec une autre, l'autre, elle vous a déjà trompée avec l'homme-femme de l'autre. L'homme que votre femme a choisi pour se venger, c'est son homme

idéal tel qu'elle le voyait en vous et que votre adultère a flétri; en fait, elle ne le verra même pas en vraie réalité, cet amant, ce sera un fantasme pur; elle fera l'amour avec un mec qu'elle n'a même pas vu et qu'elle ne reconnaîtra pas après l'éjaculation. Éventuellement, s'il reprend sa vraie forme, celle d'un pauvre type qui débande, elle le jettera, si, mais c'est très rare, c'est pas elle qui se jette par la fenêtre du Formula#1. Parce que c'est la règle: tu me trompes, je te trompe, mais comme le clown qui a perdu son balancier sur le fil à vingt mètres du sol et qui croit qu'il y a toujours un filet pour le récupérer. La fillette, elle a pu se tirer, c'est ce que font les jeunes femmes actuelles, pas leurs mères, qui, elles se font larguer parce qu'elles ont dépassé la limite de validité. Le drame pour l'homme, c'est que lui, il est sur la lancée de son axe de vie, et il ne va pas supporter qu'elle se rebelle quitte à pleurer un jour pour rigoler le lendemain. Elle, la femme, elle vit sa vie étape par étape, jour par jour. C'est pour cela qu'elle demande à son homme de garder son axe intact, quitte à ce qu'il fasse des entailles dans le contrat, mais surtout sans qu'elle le sache, qu'elle ne s'en doute pas, pour qu'elle puisse osciller autour dans sa tête, sans remettre en cause sa sécurité au long cours. Les femmes savent très bien faire semblant, quand elles se font prendre par leurs types..., elles, elles rêvent que c'est Georges Clooney ou Coluche ou le boucher du coin qui leur font l'amour. Aujourd'hui, les hommes veulent des harems sur Internet dont ils ne sont finalement que des eunuques; les femmes légitimes ne seront jamais pour le libre échange, parce qu'elles n'accepteront jamais de faire le ménage des autres femmes, ni de sentir le parfum d'une autre femme sur son oreiller. Sauf certaines ententes sado-masochistes; les femmes qui aiment être battues, les hommes qui aiment cogner dessus, ou l'inverse, c'est encore fréquent, mais c'est plus en plus mal vu...

— Tu as tout à fait raison, Brigitte. Moi, j'ai des clients qui veulent que je les accompagne dans des clubs échangistes! Je n'aime pas trop ça et je n'y vais que quand je suis sûr que ça se limitera à mater... Pas question de consommer! La plupart des femmes que j'ai vues là-bas, on voit qu'elles ne sont pas très enthousiastes pour se faire baiser par d'autres... Et quelquefois, ça les dégoûte vraiment, tellement les mecs à poil sont moches et puent la sueur, qu'elles foutent le camp à toute pompe... sauf quelques vraies salopes et encore on n'est pas sûr qu'elles ne sont pas payées pour faire semblant, les

rare beaux mecs aussi d'ailleurs!

— *Brigitte, Dagmar, Icelle, je ne suis ni Houellebecq, ni Sollers, ni Lacan. Je ne suis pas sûr d'avoir compris tout ce que vous venez de dire. Il y a de quoi se faire retourner cent fois Simone de Beauvoir dans sa tombe et briser le squelette de ce pauvre Jean-Paul Sartre qui était déjà très mou au lit. Écoutez, considérez, vous trois, que vous aurez chacune votre chance, un jour ou l'autre, mais que sa concrétisation ne sera rien d'autre qu'aléatoirement improbable et, en tout cas, pas pendant ce week-end. C'était Kafka, c'est devenu du Bergman. C'est Château en Suède avec cris et chuchotement. Merci pour ce délicieux business-breakfast, Brigitte, n'oubliez pas de le mettre sur ma note. Maintenant et sauf votre respect... Il se leva pour ouvrir la porte et le ton de sa voix prit l'ampleur de celui du temps où il était encore sous-lieutenant en Algérie. Rhlass! Emshi! Dehors! Raus! Schnell! Fissa! Emshi gourbi, Lalla Brigitte! Lalla Dagmar-Anastázia! Lalla Icelle! Em-shi! Dehors! Cal-tez vo-lai-lles!*

— *Merci, monsieur Chapeau! Vous êtes vraiment un homme généreux! Un vrai aristocrate! Nous nous reverrons plus tard.*

— *Pá, tovaritch Wanka¹¹⁷!*

— *Je reste toujours avec toi ?... D'ac ?... Merci, C&I! T'es un chouette mec! Je promets que je t'emmerderai pas pendant la fin du week-end... Les filles, astap'! Je m'refais une beauté! On stéléphone!*

Il était neuf heures. Icelle, coiffée en ananas, maquillée en orange vif et vêtue tout en jeans cloutés, était enfin sortie faire un jogging. La chambre avait été débarrassée du buffet à roulette. Ce fut un Charles-Icelui gaillard, quasiment frétilant, tous boyaux vidés et vite douché, habillé du seul peignoir lilas, qui reprit sa place dans le fauteuil en face de l'écran de télévision et lança le dernier mini-DV de l'interview de Jean-François Moreau. Cette troisième matinée-là, les préliminaires avaient été brefs, la lumière n'avait pas changé depuis l'avant-veille.

— *Monsieur Chapeau, je me suis trompé sur un point. Sur Ravensbrück et le*

devoir de mémoire, il y a un site Web que j'avais négligé de regarder parce que je croyais qu'il était uniquement en allemand. En fait, il est traduit dans plusieurs langues et j'ai pu lire la version française. Il y a un centre mémorial sur les lieux mêmes qui paraît beaucoup plus développé que je ne croyais. Mais il confirme en quelque sorte ce que je pense. Il a fallu presque quinze ans avant que la République Démocratique Allemande ne l'ouvre. Quasiment une génération. J'irai sûrement le visiter moi-même, mais pas en ce moment, mon agenda est bourré jusqu'à l'été avec le combat pour le musée de l'AP-HP¹¹⁸. Je pense qu'il serait opportun que vous y alliez avant la fin de votre contrat.

— J'allais vous le dire. Moi-même, j'ai reçu hier soir un e-mail de monsieur Cyrille Le Quellec, le documentaliste de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation¹¹⁹. J'en ai fait une copie que voici pour vous. Je l'ai sollicité pour qu'il m'aide à m'y retrouver sur les liens utiles à cliquer pour en savoir plus sur l'administration des dossiers des déportés. Il en a listé une demi-douzaine dont celui du Bureau des Archives des Victimes des Conflits Contemporains (BAVCC) du Ministère de la Défense à Caen. J'irai le visiter car on ne peut rien faire d'utile sur le site Internet, mais après avoir fait mon enquête à Verdélais et au Fort du Hâ.

— Ça c'est bien joué! Mais quid du site allemand ?

— Bien entendu, je l'ai déjà lu et relu. Il y a des renseignements qui ne sont disponibles qu'en allemand. J'ai envoyé un e-mail pour savoir comment je peux m'inscrire à un workshop sur un thème qui devrait vous intéresser puisque ça a un rapport avec les expérimentations faites par les nazis: Der Lebensborn — Mythos und Realität.

— Ça veut-dire quoi ?

— Source de vie. Mythes et réalité. C'est le concept de pureté raciale qui était inscrit dans la constitution du III^e Reich. Ce n'est pas strictement médical, mais cela peut vous intéresser à un moment où on rediscute les lois de bioéthique au Parlement. Pour concrétiser la politique d'aryanisation de l'Allemagne hitlérienne, Himmler avait créé de centres où des hommes et des femmes sélectionnés s'accouplaient pour procréer des purs aryens. Vous savez les beaux athlètes blonds qui promouvaient la force par la joie. Kraft durch

Freude.

— Oui, c'était dans l'air du temps. Vous savez peut-être que l'une des universités de Lyon a dû se débaptiser, il y a une vingtaine d'années, pour des raisons humanitaires devenues politiquement incorrectes à un moment où le Front National devenait un réel danger pour la sociale-démocratie judéo-chrétienne qui nous gouverne. À sa fondation en 1970, elle portait le nom d'Alexis Carrel, un très célèbre médecin lyonnais qui avait été nobélisé, il y a une centaine d'années, pour avoir développé des travaux essentiels dans le domaine de la chirurgie des vaisseaux, ouvrant notamment la porte aux greffes d'organes. Son nom et son œuvre sont encore honorés dans de nombreux pays, comme les USA. Le problème avec Carrel, c'est qu'il fut imprégné de l'esprit anthropologique du XIX^e siècle à l'origine de l'eugénisme au profit de l'homme blanc que les Américains appellent d'ailleurs les caucasiens. Les purs aryens sont des caucasiens au sommet de l'élite, d'où sans doute le choix de la svastika, qui est, je crois savoir, un signe d'origine hindoue que j'ai retrouvé personnellement sur des poteries grecques du Musée d'Athènes; ça m'avait procuré un choc émotif violent! La même sensation brutale que j'avais ressentie au MOMA quand j'étais tombé en arrêt sur Guernica, vous savez, le tableau de Picasso qui est retourné depuis en Espagne¹²⁰. Vous ne pouvez pas savoir combien j'ai été soulagé et heureux de ma réaction de révolte instinctive devant des œuvres d'art; c'était en mai 1981, j'avais peur d'être devenu insensible aux atrocités de la seconde guerre mondiale. Mais revenons à Ravensbrück. Vous avez dû apprendre comme moi, en lisant Germaine Tillion, qu'Himmler a été le tuteur du camp de Ravensbrück qui lui procurait des ressources financières considérables qui l'enrichirent personnellement.

— Oui, mais je n'ai pas encore étudié ses livres en profondeur, pas plus que les vingt autres, d'ailleurs. J'ai besoin de me plonger dans l'histoire de l'hitlérisme et je compte sur ce workshop pour m'initier. Il est programmé à la fin août. Si j'y suis admis, ça coûte cinquante euros, j'irai en voiture. Au retour, j'en profiterais pour visiter le Service de recherche international de la Croix-Rouge consacré aux ravages du national-socialisme. Il est situé dans une ville allemande que je ne connais pas, Arolsen, au point de jonction des quatre zones d'occupation de l'Allemagne par les forces alliées. C'est entre

Dortmünd et Berlin, si vous connaissez l'Allemagne.

— Non, pas assez, mais je vous fais confiance. Vous pourriez peut-être passer par Charleville-Mézières pour interviewer mon cousin Jean-Pierre Magneron. Je suis sûr qu'il a des choses intéressantes à vous dire et peut-être à vous montrer, s'il arrive de les extraire de son fourbi, parce que c'est un cultivateur de fouillis, pour ne pas dire un bordélique, sauf dans son travail, bien entendu! Mais je serais surpris qu'il ne coopère pas, parce qu'il très attaché à la famille de ses parents et qu'il a connu Guite bien avant moi.

— Ce n'est pas exclu. De toute façon, je passerai à Belfort au retour, parce que Le Quellec m'a envoyé quelques précisions capitales sur le parcours de votre tante depuis son incarcération au Fort du Hâ. Sa chronologie précise doit être revue à la lumière de ce papier officiel. Cela remet en cause son transfert de Rennes à Ravensbrück par le train de Langeais, tel qu'on le définit par rapport à la date de la libération de Rennes par Patton, le 3 août 44.

— Ah! Ça, c'est important, parce que, franchement, je n'arrive pas à comprendre comment un train franco-allemand a pu partir pour un trajet aussi complexe, juste avant l'arrivée de l'armée de Patton, celle que nous avons vu passer à Martigné le 4 août 1944, et vous à Villepot, le lendemain.

— Votre tante a été arrêtée à Verdélais et transférée immédiatement au Fort du Hâ, le 8 janvier 1944. Il n'y avait donc plus à cette époque de ligne de démarcation. Lorsqu'elle faisait passer des résistants vers le sud, hors du contrôle direct des Allemands, c'était en fait pour qu'ils puissent gagner l'Espagne en passant la frontière germano-espagnole, telle qu'elle était à l'époque, c'est-à-dire la Bidassoa. Le régime vichyste de Pétain n'avait plus aucune autonomie depuis la réaction d'occupation totale du territoire métropolitain par la Wehrmacht consécutive au débarquement de l'armée américaine au Maroc à la fin de 1942.

— « Humphrey Bogart et Ingrid Bergman dans Casablanca! Vous savez qu'un jour, j'ai eu droit à un sourire d'Ingrid Bergman qui m'a remercié d'avoir arrêté ma R8 à temps pour lui permettre de traverser la rue de la Boétie hors des clous. Quelle élégance! Quelle classe! Elle était telle que dans Elena et les Hommes, sans qu'on puisse lui donner dix ans de plus »

— « Je ne sais pas quelle actrice Renoir aurait choisi pour le rôle de votre tante! »

— « Je lui aurais suggéré d'aller la chercher en Espagne. Regardez bien les photos où on voit ma grand-mère et la tante Guite. Vous ne trouvez pas qu'elles ont l'air espagnol, avec ces cheveux noirs, ces lèvres épaisses et bien ourlées, ces peaux assez blanches mais charnues, ces bâtisses lourdes, j'extrapole parce que je les connues vivantes pendant plus de vingt ans. Guite parlait espagnol. Je me souviens qu'elle chantait une chanson qui commençait par « Pega, porque no te ou me quiere ou quiero...¹²¹ » ou quelque chose comme ça, car je ne parlais espagnol à cette époque-là. C'était à la fois triste et ironique dans sa vopis. J'aurais bien vu Germaine Montero, mais ce serait impossible aujourd'hui. Sûrement pas Sophie Marceau ni Lætitia Casta, Penelope Cruz non plus, mais peut-être Victoria Abril si elle peut s'alourdir la base avec l'âge, ou les Depardieu, mère et fille, une fois teintées en brunes. Béatrice Dalle a une mâchoire comme celle de ma grand-mère, mais je ne peux pas la voir! Guite comme sa mère étaient des Tesson mélangés de Douet, pas des Chabiron, et elles n'avaient pas des têtes de psychopathes. Physiquement, ma mère et la Tante Cicie étaient des Chabiron, comme moi d'ailleurs, bien plus que des Tesson. Les Tesson, je ne les connais pas, mais ma mère me disait souvent que j'avais tout de l'oncle Charles quand je m'exprimais péremptoirement avec un ton cassant! Il paraît qu'un soir d'fê colère, il avait failli s'électrocuter en coupant d'un grand coup de couteau qu'il brandissait au cours d'un grand mouvement circulaire de tout son membre supérieur lors d'un accès de colère jupitérien — Moreau se mit à rire en toussant — ... en coupant les fils électriques qui alimentaient la suspension plafonnière.

— "Ne peut-on pas les différencier par la couleur des yeux ?

— "Ne vous y fiez pas pas, ils étaient clairs des deux côtés, du bleu au vert avec des nuances de gris variant selon les humeurs et le temps. J'ai une théorie qui ne doit rien à Carrel, car je suis un partisan du métissage des races pour faire en sorte qu'il y ait le moins possible de consanguinité. Je ne chercherai jamais à prouver que ma théorie sur les origines des maraîchins vendéens est juste et je n'en ferai pas un drame si on l'infirme un jour. Je suis

convaincu que la Côte Atlantique au niveau de Saint-Jean-de-Monts, qui est la plage de Challans en droite ligne, a été piratée ou cabotée par des pêcheurs espagnols plutôt que des portugais. Dans mon enfance, notre délice était de consommer des pignons¹²². Je ne me souviens plus de l'orthographe, mais il ne faut pas les confondre avec les pinons des pins parasols que l'on trouvait également à Challans. Ce sont — ou c'étaient car je ne sais plus s'il y en a encore aujourd'hui ... — de petits coquillages de forme triangulaire que l'on allait cueillir à marée basse en raclant le sable avec une sorte de truelle. Ma grand-mère les cuisinait avec une sauce au lait et aux boulettes de pain, avec du vin blanc et de la ciboulette pour muscler le goût, c'était un pur délice. Or, ces pignons étaient une exclusivité de Saint-Jean-de-Monts, je ne sais même pas si on en trouvait à la plage des Demoiselles ou à Notre-Dame-de-Monts... Je ne sais pas si vous le savez, mais la qualité du sable est très différente sur ces trois plages contiguës... il était très fin à St-Jean-de-Monts, très grossier aux Demoiselles... Il n'y avait pas de pignons aux Sables d'Olonne ou à Saint-Gille-Croix-de-Vie... je crains... c'est un euphémisme... que les merlinades giscardo-pompidolienne n'aient bousillé ce miracle écologique sur lequel je ne peux donc que conjecturer..."

Son discours devenait hésitant voire hâché, perdu qu'il était dans ses pensées, vaguement nostalgique d'un passé qu'il n'avait pas revisité depuis longtemps.

"Enfin, bon! Je ne sais plus ce que je voulais dire!... Ah oui! Suis-je bête! Il faut quand même que j'aille au bout de ma démonstration anthropologique!... Même si je n'ai pas à me prendre pour Leroy-Ladurie¹²³! Je ne suis pas Descola, ni Bourdieu, mais je crois que mes arguments sont estimables. J'ai passé des vacances en 1953 à Laredo, une station de la Côte cantabrique entre Bilbao et Santander. Eh bien, j'y ai retrouvé le même sable et les mêmes pignons qu'à St-Jean-de-Monts! De même, suis-je convaincu que l'allure british de mon grand-père Chabiron s'explique par l'envoi de Britanniques au secours des Vendéens pendant la Terreur. Ça, ce n'est pas un scoop. Ma grand-mère portait la quichenotte¹²⁴ quand elle faisait son jardin. C'est une coiffure régionale dont le nom dérive de kiss-me-not¹²⁵, je n'ai pas besoin de vous traduire ce que cela veut dire. Que faisaient les mâles quand ils étaient au

loin ? Ils courtoisaient plus ou moins galamment les femmes du pays qui ne cultivaient pas forcément la vertu des femmes de marins. Je ne verrais que des avantages à ce que mon ADN fut le mélange harmonieux de gènes espagnols, anglais et arabes, juifs et lotharingiens, ces trois derniers provenant de ma racine paternelle, elle-même mi-poitevine, mi-lorraino-alsacienne.

— Soit! Toujours est-il que votre tante fut transférée du Fort du Hâ à la Prison Jacques Cartier de Rennes le 17 février 1944. Elle aurait été transférée sur Belfort par transport ferroviaire le 1er août, soit deux jours avant l'arrivée de Patton.

— Elle serait donc restée six mois à Rennes! Je n'arrive pas à me souvenir si mes parents sont allés la visiter à la prison. Le savaient-ils, d'ailleurs ? Si oui, envoyer des colis, c'est pratiquement sûr, mais je ne sais pas si les visites étaient autorisées au parloir.

— Peut-être votre cousin de Charleville le sait-il ? Quoiqu'il en soit, elle serait restée à Belfort dans des conditions inconnues pendant le mois d'août. Il faudra donc que j'aille consulter les archives du Territoire de Belfort pour tâcher de savoir ce qu'il s'est passé pendant ce mois qui a vu la libération de Paris par Leclercq le 25, comme vous le savez. Je doute qu'elle ait été séquestrée dans un des wagons à bestiaux décrits dans la littérature sur le train de Langeais que j'ai lue en diagonale sur un site Internet. Elle a quitté Belfort le 1er septembre 1944 pour arriver à Ravensbrück le 4 septembre où elle fut enregistrée sous le numéro 62810. Là, il y a une incertitude, car, toujours en 1944, elle aurait été affectée à deux ou trois autres camps, dans la mesure où l'on indique un transfert à Genshagen le 10 août et à Neustadt le 12 août, ce qui est incompréhensible si on ne relie pas cette aberration à une faute de frappe. Or, et là je cite Wikipedia, Genshagen est un village qui appartient à la ville de Ludwigsfelde dans l'arrondissement de Teltow-Fläming (Brandebourg), au sud-ouest de Berlin. C'est un endroit symbolique dans le cadre des accords de coopération franco-allemande; un centre est localisé dans un château à l'architecture assez austère. Là encore, j'irai voir sur place. Pour l'autre ville, c'est beaucoup plus complexe, car il y a plein de Neustadt sur Wikipedia, aucun n'évoquant quelque chose relatif à Ravensbrück en tant que camp de concentration. Ce peut être aussi des quartiers d'une ville comme

à Mayence, peut-être un quartier de Berlin. Votre tante aurait été renvoyée à Ravensbrück à une date imprécise, peut être le 12 août, ce qui est non moins aberrant, où on lui a attribué le numéro 78276. On peut sans doute valider la date de sa libération le 2 mai 1945, de nouveau localisée à Neustadt.

— Là, effectivement, c'est très confus. Pour moi, la Tante Guite a passé la plupart du temps de sa déportation à Ravensbrück. J'ai lu sur un site Internet qu'elle aurait travaillé chez AEG ou chez Siemens dans la région de Berlin, mais je ne sais ni où, ni quand. D'où l'importance de votre voyage en Allemagne. Bien entendu, vous porterez vos dépenses sur la note de frais.

— Je l'aurais fait, mais je vous remercie d'y avoir pensé spontanément. Pouvons-nous considérer que nous avons bien fait le tour de ce que vouliez me transmettre sur votre tante ?

— Oui, pour le moment du moins. Je constate que des événements enfouis dans ma mémoire me reviennent de plus en plus souvent depuis notre première séance d'interview. Je rêve même de nouveau de Raus! Schnell! Et de KoKo! Si ça vaut la peine de vous en informer, je vous enverrai un e-mail ou un SMS sur votre mobile, si vous êtes en vadrouille en France ou ailleurs. D'autre part, il faut que je laisse de la place pour mon frère et mes cousins Magneron. Je vous ai préparé une série de questions à leur poser; vous pourrez en ajouter d'autres quand vous reverez leurs réponses car je leur ai demandé de vous les envoyer à vous directement par email, comme cela, j'en aurai aussi la copie. Thierry-Luc pourrait aussi vous décrire la cérémonie du déjeuner du dimanche à Challans! Une olympiade gastronomique qui durait une bonne demi-douzaine d'heures! Un vrai supplice pour les enfants! Mais quel regal pour les palais! Rappelez-vous les pignons sur lesquels nous nous ruions car nous crevions de faim... Le déjeuner ne commençait pas avant 13 heures 30!

La fin de l'enregistrement et le retour d'Icelle coïncidèrent. Il était dix heures trente. Charles-Icelui reprit l'enveloppe de Federal Express et la lui tendit.

— Icelle, asseyez-vous en face de moi et lisez à voix haute ce document, s'il vous plait, le plus spontanément possible.

C'était le journal que Guite avait écrit durant son séjour au Fort du Hâ. Icelle en entreprit le récit, d'abord d'une voix étranglée, devenant plus claire, plus douce, plus lente et plus serpentine, comme s'il s'agissait une mélodie arabe, plus chantée que parlée.

Quand j'évoque le souvenir de mon internement au fort du Hâ, il me vient à l'esprit des phrases toutes faites de romans feuilletons, associées à des images de films à épisodes «Il ou elle» s'assit, accablé sur le grabat qui meublait sa cellule» — et l'ont voit sur l'écran des murs humides et froids, constellés d'inscriptions et de dates, une chambre exiguë dotée d'une lucarne aux barreaux de fer qui diffuse avec avarice, une lumière hésitante, un méchant lit de fer aux draps sales quand il y en a et à la couverture parsemée de trous et de taches, une table boiteuse et un tabouret. L'individu amené, assis, la tête dans les mains revit avec horreur son crime et sa conscience est bourrelée de remords, à moins qu'au contraire il ne manifeste un cynisme éhonté. D'autres fois il est innocent et toute son attitude n'est qu'une protestation contre l'injustice et la méchanceté des hommes.¹²⁶

Chapeau ne pu s'empêcher de revoir en pensée le moghazni¹²⁷ montant la garde une nuit d'août 1960 dans la casemate du bordj de la SAS de Kherba¹²⁸. C'était un rêve récurrent, tournant trop souvent et vite au cauchemard, que n'importe quelle nouvelle de violence guerrière suscitait d'où qu'elle vienne. Il l'avait surpris en train de chanter très doucement et mélancoliquement son désespoir fataliste de s'être engagé du mauvais côté. *Balek! Hastena! Rhlass! Emshi! Emshi, fissaah! Rhlass! Fissaaaah!*, s'était-il entendu signifier avant que le supplétif ne le reconnaisse, soulagé qu'il ne fut pas un chien enragé ou un chacal; les felleghas ne s'approchaient pas d'aussi près du poste de guêt, ils tiraient de loin, au fusil mitrailleur, depuis les hauteurs au delà du Chelif, sur les pentes du Petit-Atlas, théoriquement sécurisées par le Bachaga Boualem qui avait rallié l'Algérie Française et surtout par une opération musclée des paras de Bigeard avant le référendum de 58.

— *Hastena chouïa, M'Hamed! Salam aleikum!...*

— *Ah! C'est toi, mon yeutenant! Salam! Salam aleikum!...*

— *Labès alik, M'Ahmed ?...*

— *Labès, labès... chouia, labès aleikum, mon yeutenant ?...*

— *Labès!...*

— *Hamdoullah!...*

— *Lalla Djamila ? Labès ?...*

— *Labès!...*

— *Hamdoullah! Yahia ben M'Ahmed, labès ?...*

— *Labès!...*

— *Hamdoullah!...*

— *Choukrane! Sidi mon yeutenant! ...*

Le moghazni M'Ahmed ben Aniched ben Ahmed ben Mourad ben Yahia ben Belkacem..., — il remontait jusque-là dans la filiation de ses aïeux — , avait bien peu de chances d'avoir survécu à la prise du pouvoir à Alger par le FLN; elles étaient virtuellement nulles; Chapeau espérait qu'il aurait échappé au sourire kabyle¹²⁹ et qu'il avait eu droit, en brave loyal serviteur qu'il fut à une République française qui ne le lui rendit pas, au paradis des *roumis* sinon celui d'Allah. Les chances de survie de sa femme, Djamila, n'étaient guère meilleures, avec la certitude d'un viol pour commencer! Il ne sut jamais ce que devint son fils, Yahia ben M'Ahmed, ben Aniched, etc., qu'il avait fait pourtant pu faire partir en métropole en 1960 faire des études à la demande de son père, au moins aller jusqu'au brevêt pour être infirmier, peut-être pousser jusqu'au bac et faire sa médecine, un métier qu'on pouvait exercer partout dans le monde, tant il était brillant au lycée d'Orléansville où il était entré avec une bourse. *Mektoub! Inch'Allah!*

Très vite, la pensée de Chapeau revint à son sujet girondin, hypnotisé par le spectacle que lui offrait Icelle, captivée par son récit au point de ne plus le

regarder en face. Transfigurée dans son survêtement, elle était Guite, il ne voyait même plus ses anneaux perçant ses oreilles sur tout le pourtour des lobes cachée par sa coiffure retombant naturellement sur ses épaules sans masquer le front. Enfin débarrassée de l'anneau nasal, elle collait au casting parfait d'une pharmacienne de Verdélais âgée de trente ans en 1943.

— "Tu dors, mon vieux C&I ? T'as pas honte! À moins que tu trouves que je lis mal ? Dis tout de suite que je t'emmerdes!"

Icelle! Excusez-moi, j'ai été distrait tellement je suis ému de vous voir et de vous entendre. C'est comme ça à chaque fois que quelqu'un parle de prison, de torture, de guerre... je repense à une scène que j'ai vécue en Algérie. Non! Vous êtes parfaite! Vous êtes Guite, ajouta-t-il en appuyant... *Voudriez vous reprendre à: «D'autres fois il est innocent et toute son attitude n'est qu'une protestation contre l'injustice et la méchanceté des hommes».*

Ému de me voir et de m'entendre ?... En voilà un compliment!... C'est vrai, je suis dans la peau de la Tante comme si c'était moi qui suis en prison à sa place!

D'autres fois il est innocent et toute son attitude n'est qu'une protestation contre l'injustice et la méchanceté des hommes.

Pour moi, le décor correspondait aux évocations littéraires ou cinématographiques, à celà près qu'il n'y avait pas de table dans mon nouveau logis, je m'étais assise, sur mon lit, comme il se doit. Mais à cela se borne l'analogie avec les mélos évoqués. Je n'étais pas criminelle, je n'étais pas innocente non plus. Mais j'avais gravement péché contre les Allemands. Et le matin la Gestapo m'avait cueillie à mon domicile et amenée en prison en compagnie d'une toute jeune fille qui habitait chez moi. Les formalités d'entrée étaient faites. J'avais répondu à l'interrogatoire d'identité, déposé au bureau mon argent, ma montre, ma bague, mon porte-mine, laissé ma

valise avec un kilog. de sucre et du chocolat dans une petite chambre qui en contenait déjà pas mal d'autres semblables, passé à la fouille. Et j'étais là, en proie à ma première impression qui n'était pas la peur, pas même le trac, mais un soulagement indéfinissable... l'aventure était finie, ou plutôt bifurquait pour suivre un autre cours. Depuis trois semaines au moins me poursuivait la hantise de ce qui m'était arrivé ce matin. Ça y était, c'était pouvait-on dire un point acquis, pas moyen de retourner en arrière. Depuis ce matin tout ce qui m'arrivait avait un caractère de fatalité. Toujours dans les histoires, il est bon que le méchant soit puni et le juste récompensé, ainsi dans la vie sous l'occupation allemande, il est normal que soit pris par la Gestapo celui qui attende directement ou indirectement» par sa parole ou par ses actes» à la puissance du grand Reich, faisant ainsi le jeu de ses ennemis.

Et puis, vraiment je n'étais pas fâchée de me reposer, la journée avait été dure. Croyez-vous que ce soit toujours facile de nier l'évidence ? C'est ce que j'avais fait pourtant à l'interrogatoire que m'avait fait subir chez moi les agents de la Gestapo venus m'arrêter. J'éludais les pièges, faisais l'ignorante, questionnais moi-même à l'occasion.

— Vous feriez mieux d'avouer, me répétait mon interrogateur, poli comme savent l'être les Allemands avant de torturer, tandis que son comparse gesticulait, tapait du poing sur les meubles et du pied sur le plancher et me disait sûrement des choses désagréables, à en juger sur le ton sur lequel elles étaient dites. Mais je ne les comprenais pas, et ce flot tumultueux lisait sur mon incompréhension comme l'eau sur le rocher. Cela faisait l'effet du spectateur qui au théâtre est trop près de l'orchestre. Les «— Vous feriez mieux d'avouer» se perdaient dans le bruit du tonnerre des paroles de l'autre, et je n'en ressentais qu'un pénible agacement.

Je profitais d'un moment d'accalmie, pour demander d'une voix suave:
— Qu'est-ce que vous voulez que j'avoue

Et le tapage recommençait. Pour en finir on m'avait embarquée avec mon jeune amie et mon poste de T.S.F. Et j'étais là, sur mon lit à repasser les

événements du jour. Maintenant que le rideau était tombé sur le premier acte il fallait s'organiser pour vivre le second. La cellule manquait de confort, mais il faudrait bien s'en arranger. L'ennui c'est qu'il y faisait froid et humide. Il pouvait être 3 heures 1/2 et j'avais l'impression que le jour baissait déjà. La porte s'ouvrit: on apportait le repas du soir, je reçus un croûton de pain et une écuelle de «café».

À 8 Heures, un soldat éteignait la lumière -(les gardiennes partaient à 6 Heures 1/2 environ)et regagnait le poste de garde. Alors la prison s'animait d'une vie étrange. Les salles communes commençaient à chanter, sur l'air de «C'est la Romance de Paris»:

C'est la chanson du fort du Hâ

Elle commence et finira

Ça met les larmes dans les yeux

De bien des pauvres malheureux

Nous sommes ici pour rien du tout

À cause de ces grands filous

Espérant d'en sortir un jour

Car bientôt ce sera leur tour.

Le français en est un peu boiteux, mais tout le monde chantait avec un tel cœur, qu'il se dégageait de cette rengaine, dans ce décor sinistre de vieille prison, une tristesse indéfinissable.

Ma jeune amie, dont la cellule jouxtait la mienne, enhardie par ce vacarme imprévu, tandis que se succédait le chœur des Montagnards et

vingt autres chansons. Elle fut moins bien inspirée le lendemain matin en m'interpellant:

— As-tu bien dormi ?

J'avais à peine répondu:

— Oui et toi ?

que le porte s'ouvrait d'une poussée furieuse et Kafka une des gardiennes me faisait rassembler mes affaires et déménager dans une autre cellule qui portait le N° 7 et jouxtait avec la salle 8.

Longue, bien longue fut cette journée du dimanche — coupée seulement par la distribution du repas — Mais le soir à 6 Heures nouvelle entrée de la gardienne qui me fit signe d'avoir à prendre son seau, ma cruche et de la suivre. C'est ainsi que pour la première fois je mis le pied à la salle 8, que je traversais de bout en bout pour aller vider mon seau, à ce moment là, toutes les pensionnaires (car nous avons vraiment l'air de celà) se tenaient debout au pied de leur lit. À mon retour d'expédition, Elsa (c'était le nom de cette gardienne) me fit remarquer sévèrement par le truchement d'une jeune prisonnière que je ne devais regarder personne pendant ses allées et venues. La lumière éteinte et le soldat parti, des coups discrets furent frappés à la cloison, mon interprète se nomma:

— C'est moi qui ai parlé ce soir. Je m'appelle Liselotte. Ayez bon courage. Nous allons chanter pour vous pour vous distraire.

Je la remerciai avec émotion et m'endormis après ce concert. Comme toutes les portes de toutes les cellules, de toutes les prisons, la mienne possédait un mouchard. Mais le fort du Hâ, étant une prison vétuste, le mouchard était constitué par un simple trou. Ma cellule s'ouvrait sur une sorte de palier aboutissant à un grand couloir. Tout à côté sur le même palier donnait la salle 8, de sorte que l'oeil collé au trou de ma porte je pouvais voir tout ce qui entraît et sortait de la salle 8: celles qui arrivaient, celles qui étaient libérées, celles qui allaient à l'interrogatoire.

Pendant les six semaines que je suis restée au secret au fort du Hâ, cette faction a été la seule distraction de mes journées, avec mon passage salle 8 pour aller chercher de l'eau, s'ajoutait à celà la possibilité assez rare de parler le matin toujours par le trou de la porte avec la petite Liselotte qui était chargée de laver le palier. Il fallait être prompte, car Elsa surveillait d'assez près, passant et repassant dans le grand couloir. La conversation se bornait à quelques phrases du genre de celles-ci:

— Ça va ?

— Oui.

— Vous en faites pas, le débarquement sera bientôt.

Mais quelques jours après, Liselotte fut changée de salle, et plus personne ne me parla. J'entendais chanter le soir, on murmurait parfois sur mon passage:

— Courage.

Mais c'était tout. J'étais seule, horriblement seule, sans possibilité de m'occuper à quoi que ce soit, livres, ouvrages manuels, tout était interdit, alors à l'impassibilité euphorique des premiers jours succéda le morne découragement. Je réalisais peu à peu la gravité de ma situation. Je voyais chaque jour passer celles qui allaient à l'interrogatoire. Ce n'était jamais mon tour. J'eus de heures de désespoirs me voyant devant le peloton d'exécution, j'étais à bout...!

Je ne regardais plus les habitantes de la salle 8, n'écoutais plus les encouragements à mon passage, me couchais dès que la gardienne était passée voir si j'étais toujours là, avant de quitter son service (comme si j'allais m'envoler).

Elle me disait cérémonieusement:

— Bonsoir Matame.

Je répétais la même chose, et me fourrais dans mes draps sales, après avoir entassé tous mes habits sur mon lit pour essayer de ne pas avoir froid, et je m'endormis du sommeil épais, peuplé de rêves dans lesquels je revoyais les salles d'études et les dortoirs de mon adolescences, je n'entendais même plus chanter mes voisines.

Or un soir, je m'éveillais en sursaut. Quelqu'un chantait de l'autre côté. Mais ce n'étaient plus les chansons réalistes et sentimentales chères au filles de trottoir et aux midinettes — C'était une très jolie voix de soprano qui chantait:

Vous ne souvenez-vous marquise

C'était un soir à Trianon,

Vous aviez une grâce exquise

Dans votre robe de linon,

Et la voix était si pure, si jeune, si évocatrice, que je voyais au clair de lune, marquis et marquises se perdre derrière les frondaisons. Qui chantait de la sorte ? Après ce furent les Trois Valses, puis on pot-pourri sur Alain Gerbault, d'autres peut-être encore mais je m'étais endormie, toute revigorée.

Le lendemain matin, je remarquais plusieurs «nouvelles» à mon passage. Laquelle pouvait-ce être ? Je me mis à regarder, malgré la défense. Je ne fus pas longue à remarquer une fille brune, jolie, excessivement élégante dans sa simplicité, enfin, une jeune fille,...

La lecture fut interrompue par la sonnerie du téléphone, à midi vingt, un rituel pour chaque dimanche d'absent de Paris. Icelle poursuivit sa lecture, mais en chuchotant.

— Allô!... Allô!... C'est toi, C'tuy-là ?... Tu as survécu à la tempête ?

— Oui, Sidonie, je suis heureux de t'entendre... Comment vas-tu ?

— Très bien! Nous avons gagné le tournoi, enfin presque. Il reste trois tours à jouer cet après-midi, mais nous avons une telle avance que nous ne pouvons mathématiquement pas perdre!

— Bravo! Tu rentres quand à Paris ?

— Mardi matin, mais je ne resterai pas longtemps. Avec cette victoire, nous sommes définitivement qualifiées pour le tournoi européen d'Amalfi qui aura lieu le week-end prochain. Si tu n'en as pas besoin, pouvons-nous garder la Laguna ? Nous aurons trop de bagages à quatre pour y aller avec Air France ou EasyJet... De toute façon, tu connais l'opposition totale d'Armandinette à prendre l'avion. Si ça va pour toi, je ferai juste un stop à Paris pour changer mes affaires et, s'il n'y a rien de spécial au courrier, je coucherai chez Odile, à Rhys-Orangis pour partir plus tôt mercredi aux aurores. Nous nous retrouverons toutes à Avignon mardi soir pour dîner et regarder C_{PAR}TERRE, après le documentaire de Canal+ sur l'affaire des écoutes du Connard décapitalisé!

— Pas de problèmes. Tu peux disposer de la voiture. Mon enquête progresse très vite. C'est incroyable, ce que l'on peut faire dans une chambre d'hôtel perdu dans les vignes avec Internet! Finalement, Deolinda m'a envoyé le journal que la Tante Guite a écrit sur son incarcération au Fort du Hâ. Jacques Chabiron l'a retrouvé dans ses archives et m'a envoyé une copie. Ça a compensé la déception de Bordeaux. Demain, j'irai à Verdélais et je rentrerai à Paris dans la foulée. Je commence à esquisser le scénario d'un docu-fiction en parallèle avec la monographie pour les Moreau-Chabiron.

— Et ton diabète ?

— Bof! Je n'ai pas trop le temps de m'en occuper et la gastronomie de l'Arquebuse n'est pas aussi calorique qu'on pourrait le redouter, mais pour le moment, ma glycémie du matin reste à 1.20. Je fais un peu de marche et je dors bien. Je me sens moins sous pression!

— Bon, tant mieux! Tu es sûr que ça va ? Je te trouve un peu lointain.

— Non, j'étais absorbé dans la lecture du journal de la Tante quand tu as appelé. Ça m'émeut beaucoup!

— Bon! Ça doit être dur en effet! Tu me raconteras. Eh bien, bon déjeuner et bisous!

— Bon dimanche! Bisous et bon voyage à toi et à tes copines aussi!

Icelle releva la tête dès qu'il eut raccroché.

— C'était ta femme ?

— Oui...

— C'est plus l'amour volcanique ?

— Nous aurons quarante ans de mariage en 2013. Cela vous suffit-il comme réponse ?

— Non, mais je vous ai promis de ne pas vous emmerder pendant le week-end, alors!

— Je n'aime pas parler de ma femme à une femme qui ne devrait pas être dans ma chambre pendant que je lui téléphone!

— Ça, mon gros Loulou, c'est vache. Tu as bien vu que je n'arrive pas à me sortir de ce journal. D'une part, j'ai toujours pas de clé de la chambre, sinon j'aurais sortie quand j'ai compris que ce n'était pas Brigitte. Ta femme, j'en ai rien à foutre, c'est ton problème, j'la connais pas, t'en parles jamais, ça doit être une bourge qu'est plus sexy, en tout cas elle t'as pas décoincé. La Tante Guite, ça, c'est une femme, une vraie! J'aurais aimé la rencontrer, peut-être vivre avec. Le coup de foudre dont parlaient les filles du diwan qui m'aurait dégelée! Tu crois que ça aurait pu m'arriver, que je lui aurais plu ?

— Je ne sais pas, je ne connais pas ce qui anime les homosexuelles. Demandez à Brigitte et à Dagmar, ce sont elles, les expertes ? Mais, ça ne me déplait pas que cette question-là vous intéresse, parce que je vais avoir besoin

de comprendre comment ça se passait pour elles dans les camps de concentration.

— Elles voudraient qu'on prenne le thé tous les quatre. Brigitte a dit qu'elle pourrait se faire remplacer par un stagiaire pendant une heure, vers cinq heures. Elle a demandé à son patron, quand elle lui a dit pourquoi il y avait eu un déjeuner de travail dans ta chambre, sous prétexte qu'il pourrait y avoir un projet de film à l'Arquebuse. Parce que l'Ivan, il avait cafté et il n'avait pas aimé ça, le patron! Il a changé d'avis quand il a compris que ça l'aiderait à faire savoir que son Relais-Château appartient aux Leading Hostels of the World. Il espère que tu lui ramèneras la Casta, la Bellucci, le Clooney, l'Arditi... Toute la crème du showbiz serait la bienvenue, sauf Arestrup qu'est trop violent ni Gérard Depardieu qu'est pire qu'une tornade sur Wichita quand il dessoule pas!... Du coup, il rêve encore plus que Brigitte! Tu peux tout te permettre maintenant, y compris de m'emmener au restaurant habillée avec mes oripeaux d'épouvantail, comme tu dis quand tu me regardes avec ton regard vert choux plein d'aménités! Il est capable de t'offrir le dom Pérignon ou un Ausone 47! Quant à Dagmar! Son Suisse lui a dit qu'il était très pessimiste sur la formule qu'ils essayaient de mettre au point pour pomper le fric de ceux qui en ont plein; ceux qui n'en ont pas, ça, c'est fait, mais ça couvre à peine les frais de dossier des contrats, pas le ROI.

— Ça veut dire, quoi, le roi ?

— Return on investment. Quand ils investissent un euro, ça doit leur en rapporter au moins cinq, sinon leurs banques couleraient plus vite qu'une flotte de Titanic du Haut-Karaback perdue dans le lac de Biscarosse. Ils passeraient pour des nuls auprès de leurs collègues helvétiques, ils seraient virés ou ils ne pourraient plus postuler que pour des emplois de sous-chef d'agence au Boutang ou en recyclage dans une coconut island du Pacifique ravagé par un typhon tous les automnes. Ils envisagent d'annuler leur voyage à Londres et Herr Doktor Blüch lui a dit, à Dagmar, qu'il ne lui demanderait même pas de lui faire une bibe — c'est comme ça qu'il prononce le p comme bombier! Hi! hi! hi!— bref, une fellation avant de payer la note de sa chambre. Pareil avec les trois autres qui se font vachement chier. Elles savaient qu'elles s'emmerderaient de toute façon, mais leur éthique de professionnelles au

sommet de la profession d'escort n'est pas satisfaite de la flaccidité des flamberges de leurs sponsors. Ne pas jouir quand ils auraient dû les pénétrer, ça, ça ne leur posait pas de problèmes... au contraire..., mais, qu'ils aient été incapables d'avoir envie de les baiser, ça, c'était la première fois que ça leur arrivait à toutes les quatre, ensemble ou séparément. Si ça se savaient, elles devraient consentir des rabais parce que leur notation passerait de 2A++ à 2A — sur l'échelle de, je ne sais plus qui, Richty ou de Cherlefric. Les trois escorts sont vachement envieuses de Dagmar, qui, elle, au moins a dragué deux gros poissons, Brigitte, avec qui elle a beaucoup batifolé cette nuit à la recherche de leur point G, et... toi, mon gros Minet, pour qui elle a un très fort faible qui monte, qui monte, qui monte dans son estime le long de sa colonne vertébrale, comme la grosse bête que t'aurais dans ton slip. J'ai pas pu la voir quand Brigitte s'est penchée pour lui faire une bise cette nuit, avant qu'on s'roule une pelle!

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de pelle ?

— C'est vrai que tu pionçais déjà quand on t'as bordé les draps cette nuit. On a voulu vérifier si tu avais une grosse bite. Brigitte a été plus rapide que moi pour lui faire un bisous dessus et en se relevant, elle m'a embrassé sur la bouche. C'est ça se rouler une pelle, sauf que ça n'a été qu'un effleurement parce que j'ai peut-être les lèvres pulpeuses, mais elles sont froides comme un camion d'hélium liquide sur une autoroute du Yukon. Tu sais quoi ? Brigitte découvre qu'elle est une vraie nymphomane: la docteure Dagmar l'a testée cette nuit et elle est formelle, la seule chose qui l'intéresse vraiment, c'est le sexe.

— Icelle, avez-vous un permis de conduire ?

— Français, non. Américain, oui, je l'ai eu quand j'étais housemaid au noir au Maryland. Il fallait absolument que je le passe parce que je devais reprendre les enfants de la famille à la sortie de leur école. Les baby-sitters, ça n'existe pas vraiment aux USA. La mère ou le père les conduisaient le matin, mais ils ne pouvaient pas les reprendre l'après-midi. J'ai suivi des cours informatiques de préparation très bien faits et très faciles pour apprendre le code et me sentir à l'aise sur les freeways. J'ai fait de la conduite

accompagnée pendant un dimanche avec mon hôte. Aux US, le permis, c'est la carte d'identité et tout le monde doit avoir sa voiture ou une moto comme on avait son cheval au temps des westerns. Apprendre à conduire en Amérique, c'est pas un racket comme ici. On a son permis à seize ans dans la gentillesse et la bienveillance. Donc, je sais conduire toutes les voitures à boîte de vitesse automatique comme la tienne, avec une préférence pour le Dodge-Ram, un grand van qu'avait le jardinier de Pacific Palisades que je pouvais utiliser quand il n'en avait pas besoin à condition que j'paye la gasoline. À Baltimore, je conduisais une Toyota tout ce qu'y a de plus banal.

— Est-il valable en France ?

— Je ne sais pas, en France, je fais du stop avec les voitures des autres. Ça ne t'étonnera pas. Mais pourquoi tu me demandes ça ?

— Dans mon enfance à Villepot, on me disait: "si on t'le d'mande, tu diras qu'tu sais pas

— Eh, ben, puisque c'est comme ça, allez donc voir là-bas si j'y suis!

— Pour ne pas vous offenser, je commence à cogiter sur un projet de docu-fiction à partir de la biographie de Marguerite Chabiron. Ne m'en demandez pas plus. Je ne sais pas parler de projets quand j'en suis au stade de la germination. Pour jouer au docteur Dagmar, j'en suis au stade embryonnaire, ce n'est pas encore un fœtus!

Alors qu'il allait entrer dans la salle de bain, Icelle qui, elle, n'envisageait pas de déjeuner avec lui et se préparait à sortir pour manger un sandwich dehors, lui lança:

— Au fait, C&I, à propos d'embryon, je ne t'ai jamais dit que j'avais été mère porteuse ?

Et la porte claqua avant qu'il n'ait pu émettre que des points d'interrogation et de stupéfaction entrecoupés.

— Monsieur Chapeau! Quel plaisir de vous voir aussi alerte. Vous me

rappelez ce pauvre Sir Alec Guinness que j'ai eu une fois l'honneur de servir! J'ai voulu vous faire un petit plaisir. J'ai demandé à Vibeke de vous servir elle-même votre déjeuner. J'ai pris l'initiative de le faire commencer par des œufs en meurette à sa façon. Pour la suite et les vins, vous verrez avec elle et avec Sosthène, notre maître d'hôtel. Tout le monde va être aux petits soins pour vous et le patron se permettra de venir vous saluer lorsque vous en serez au café. Il aurait voulu vous offrir de prendre l'apéritif avec lui, mais il est occupé pour encore une heure à écrire le texte qu'il doit faxer avant ce soir à notre chargée de communication pour le dossier de presse. On fait un article à paraître dans la Dépêche¹³⁰ et le Figaro de demain matin. Il doit être différent de celui de Sud-Ouest. Ah! Les Leading Hostels of the World, quel honneur, mais quelle paperasse. Monsieur Chapeau, vous nous avez porté chance à tous... Elle réussit à rire tout en baissant la voix en se rapprochant à dix centimètres de son visage... .. et à moi encore plus!

— Mademoiselle Brigitte, sans vous, rien n'aurait été possible. Vous faites de ce week-end un enchantement.

— Vous parlez comme le Président Mitterrand quand il est venu déjeuner un jour sur la route de Latché. Il a signé le livre d'or pendant que son garde-chasse payait la note en oubliant de laisser un pourboire à l'hôtesse du vestiaire qui l'aidait à enfiler son énorme pardessus, son écharpe, son chapeau, ses gants en cuir beurre-frais fourrés de zibeline, comme le patron n'en avait jamais vus! Vous saviez qu'il n'avait jamais d'argent liquide sur lui et qu'il faisait une drôle de gueule quand on lui présentait l'addition ? Il devait s'attendre à c'qu'on ne lui fasse pas payer leurs repas! Manque de chance, le patron votait pour Chirac cette année-là et s'il avait dû faire un cadeau, c'est celui du chauffeur qu'il aurait pas compté! Et vous savez pas l'meilleur: deux mois plus tard, le patron avait les polyvalents sur le dos!

La salle du restaurant avait été coupée en deux parties. Plusieurs tables avaient été regroupées pour asseoir les vingt-neuf élus du Conseil municipal de Langon le plus près possible de la cuisine pour simplifier le service. Le maire s'appêtait à prononcer son allocution de bienvenue par un toast en l'honneur de son invité, le capitaine de l'équipe locale de rugby qui l'avait fait monter d'une division. Ils étaient donc trente qui allaient faire ripaille dans la joie et la

bonne humeur. Dans l'autre section, les quatre Suisses déjeunaient seuls dans la morosité; une demi-douzaine de tables accueillaient des couples dont les propos relevaient de l'intimité que favorisent le luxe et la volupté, sinon le calme des sens enflammés par les mets savoureux servis dans une jolie vaisselle en porcelaine de Limoges à la marque de l'hôtel et les trois verres en cristal de Baccarat nécessaires à la dégustation d'un Sauternes qui ne pouvait être qu'un Château Yquem, d'un bordeaux rouge à choisir entre un Haut-Brion'2006 et un Château la Gaffelière'2007 ce dimanche-là, et le verre à eau minérale bien fraîche que toute bonne maison se doit de ne pas oublier au plus tard quand la salade verte arrive avec sa sauce vinaigrette.

Vibeque, ravissante dans sa robe noire et tablier de dentelle blanche, décolleté pigeonnant, bas de dentelle noire, talons raisonnablement hauts, découvrit ses jolies dents éclatantes sous un sourire de star purlèchant d'une langue gourmande ses lèvres naturellement roses tout en lui servant ses œufs en meurette et lui souhaitant un excellent appétit. Il la remercia en pur danois par un compliment des plus convenu associant l'hommage conjoint aux nourritures terrestres et leur prêtresse, en levant son verre à sa santé. Vibeque ne se sentit plus de joie et lui chuchota à l'oreille ce qui faisait l'originalité de la recette de sa spécialité à la mode du Jutland; ce faisant, lui fit un léger mouvement de bascule vers sa bouche dont elle accentua les conséquences en se penchant des quelques degrés qu'il fallait pour qu'il en perçut la fraîcheur framboisée. Il frissonna sous cet effleurement d'une zone de son anatomie qu'il découvrit être sensible au point qu'ils firent ensemble ce qu'il fallait pour que la caresse se transformât en baiser appuyé qu'elle laissa durer une nanoseconde d'interminable éternité. Ses cheveux blonds étaient soyeux. D'Annette Stroyberg dont la beauté le frappait toujours quand il revisionnait pour la xième fois *Les Liaisons dangereuses*, version Vadim, Vibeke était presque le clone. La voyant s'éloigner vers la cuisine en ondulant naturellement des hanches sans en accentuer le balancement, il envisagea de lui proposer un rôle dans son docu-fiction. Pas celui d'une gardienne de prison de la plus belle arianité, elle aurait été choquée, car il la voyait de sensibilité écologiste de gauche, type Bové sinon Cohn-Bendit ; il voulait une vraie gretchen pour cela et il subodorait qu'il la trouverait sur place, peut-être au symposium. Par contre, jouer la déléguée de la Croix Rouge suédoise qui avait

négocié avec Himmler la libération anticipée d'une centaine de déportées dont Geneviève De Gaulle au début du printemps 45, ça, ça lui irait comme un gant. Il soupira en évoquant le casting inégalable des *Sourires d'une nuit d'été*, ses femmes incroyablement belles, fortes, faibles, fantasques, libres... Gunnar Björnstrand, Maître Egerman auquel il aurait tant voulu ressembler, alors qu'il avait tout du puceau dragué sans succès par la soubrette alors que le mécanisme qui aurait dû le conduire à Ulla Jacobson se serait sûrement enrayé au premier quart de tour... Assez pour passer la tête, insuffisamment pour dégager les hanches et son bedon.

Le patron de l'hôtel arriva avec le café servi par Ivan. Il s'inclina avec ce mélange de respect et d'affabilité contenus qui caractérise l'hôtelier debout face à sa clientèle assise.

— *Monsieur Chapeau, cher Professeur, j'arrive un peu tard pour vous accueillir dans mon Relais-Château de l'Arquebuse. Je crois savoir que mademoiselle Brigitte l'a fait mieux que je n'aurais pu le faire. C'est une perle qui est la cheville ouvrière de mon succès. Me feriez-vous l'honneur d'accepter un verre d'armagnac provenant de ma réserve personnelle que seuls les hôtes de marque dont vous lirez les noms dans le livre d'or ont pu goûter ?... Oui ?... Oh! Merci beaucoup de m'inviter à votre table pour la déguster avec vous. Je n'en bois moi-même qu'à ces occasions, d'autant plus chères à mes yeux, qu'elles sont bien rares! La dernière fois, c'était Philippe Noiret et sa femme et il était déjà bien malade.*

— *Mais c'est moi qui vous remercie de m'accorder ce privilège de suivre ce couple d'acteurs merveilleux sur votre longue liste. On oublie trop souvent que sa femme est aussi une excellente actrice. J'ai oublié mon stylo dans ma chambre, mais je serai heureux de mettre un paraphe moins glorieux sur votre livre d'or. Je le demanderai à mademoiselle Brigitte que je trouve également être une remarquable hôtesse.*

— *Voilà, Monsieur Chapeau, je souhaiterais que vous m'informiez de ce projet de tournage de film à l'Arquebuse. Je suis à la fois excité et soucieux. J'ai cru comprendre que vous vous appuyez sur l'histoire d'une héroïne de la Résistance qui exerçait à Verdélais le métier de pharmacien. Je n'ai jamais*

entendu parler d'elle et pourtant je vis ici à Sauternes depuis plus de trente ans. Je croyais connaître toute la vie de la région de Cadillac à Langon. Ce serait donc une histoire très différente de notre héroïne locale, la belle Lætitia Casta, enfin..., je veux dire Léa Delmas. Accepteriez-vous que je vous présente à monsieur le Maire de Langon ? Vous savez qu'il déjeune avec son conseil municipal. Ils en sont au haricot de mouton arrosé d'un Gruau-Larose 2005 qu'il nous a commandé spécialement, c'est leur tradition. Ils seraient sûrement intéressés de savoir comment vous comptez valoriser la région dans votre histoire.

— N'en rajoutez pas trop. Je ne voudrais pas vous décevoir. Mon projet n'est pas mûr, car il n'est né qu'hier soir justement dans la chambre 36. Je suis en train de transformer mon projet qui était d'abord littéraire en docu-fiction. Il y aura sûrement une séquence qui sera tournée à Verdélais car j'ai reçu hier soir un document très important pour mon histoire. C'est le journal que mademoiselle Chabiron, c'est son nom, Marguerite Chabiron, a écrit pendant son incarcération au Fort du Hâ. Elle raconte avec des détails très intéressants comment elle a fait passer trois femmes résistantes vers l'Espagne. Elles sont restées chez elle pendant plusieurs semaines cachées dans la pharmacie. Je crains que ceux qui espèrent beaucoup de sexe ne soient déçus. Le récit est très chaste et il y a plus d'angoisse muette que de coups de fusil. C'est une toute autre ambiance que celle qu'a décrite Régine Deforges dans la Bicyclette bleue!

— Les époques ne sont plus les mêmes. Vous verrez les signatures des principaux acteurs de la Bicyclette sur le livre d'or et leurs opinions. Nous avons eu l'occasion d'en discuter avec Régine Deforges. Licence romanesque, elle nous a répondu!

— J'ai été un lecteur assidu et enthousiaste de la série. J'ai été heureux de pouvoir mettre un visage sur les personnages grâce au téléfilm. C'est pour cela que j'aime mieux voir les films avant de lire les livres. Les scénarios ne valent jamais l'original. Quand les acteurs sont bons, c'est un avantage. J'ai lu À L'Est d'Eden après avoir vu le film, heureusement, car je ne l'aurai pas autant aimé. Lire un roman aussi dense, infiniment meilleur que le scénario de Kazan, en pouvant voir les visages de James Dean et de Julie Harris, ça donne

encore plus de valeur à l'ouvrage de Steinbeck.

— C'est vrai, ce que vous dites. J'ai lu Autant en emporte le vent à cause du raffut fait autour de la Bicyclette bleue. Comme tout le monde, j'avais vu le film dans ma jeunesse. Impossible d'oublier Clark Gable et Vivien Leigh! Par parenthèse, j'ai trouvé tout à fait abusif la procédure des héritiers. Le plagiat, moi, je ne l'ai pas vu!

— Moi non plus. Personnellement, j'aurais aimé qu'on fasse un remake du film avec Gary Cooper ou Burt Lancaster ou même John Wayne et Maureen O'Hara, comme dans l'Homme tranquille. Et une actrice moins fade qu'Olivia de Havilland comme épouse du non moins fade Ashley, je ne souviens même plus du nom de l'acteur. J'aurais mis Julie Harris ou Audrey Hepburn et Mel Ferrer, avec plus de pep!

— Et Truffaut comme metteur en scène. Vous auriez été mûr pour la Nouvelle Vague! Le Maire nous fait signe d'approcher. On y va ?

— Volontiers. J'emporte mon armagnac, il est trop bon!

Le maire¹³¹ se leva pour les accueillir, comme s'il n'attendait qu'eux. Il était médecin et son nom pour un politique fleurait l'impertinence.

— Docteur Vérité! Maire de Langon! C'est mon vrai nom! Jamais les Guignols ne pourront médire de moi en m'appelant Supermenteur. N'est-ce pas, mes amis ?

Ils approuvèrent d'un brouhaha unanimement moqueur!

— "Voici monsieur Charles-Icelui Chapeau, un grand professeur de Paris...

— "Ouheuheuhh!" émirent quelques supporters des Girondins de la Constituante!

— "... Allons mes amis, monsieur le professeur vient dans le Sauternais, ne l'oubliez pas, en ami... Le professeur Chapeau fut donc diplomate avant de devenir un homme de lettre et de plume au service de l'histoire d'une héroïne de notre région. Une pharmacienne de Verdélais déportée à Ravensbrück dont on a perdu le souvenir...

— "Ouaihaïïïssshh! émirent les mêmes, oublieux du Jacobin qu'il aurait pu être, et les autres

— "... Merci les amis, j'aime mieux ça... Fort heureusement, le professeur Chapeau va écrire sa biographie à la demande de la famille et il semble qu'il soit décidé à tourner un film. D'abord, je tiens à souligner un point important. Verdelaïs a son conseil municipal et il n'est pas question que j'empiète sur les prérogatives de mon ami Philippe Mesnard¹³², c'est le nom du maire actuel. J'espère que vous le rencontrerez pour le mettre au courant de vos projets. Il a de la chance, lui, il n'a pas d'opposition!

— "Houououou!" s'écria la minorité, cependant que les élus de la majorité sifflèrent, toutes deux au complet, tous en tapant sur la table et les assiettes, comme toujours durant ce seul déjeuner en terrain neutre et au menu traditionnel depuis 1945 établi par la première femme du premier conseil municipal de l'après-guerre.

— "Ce qui nous inquiète, monsieur Hubert Domolins que je remercie de son accueil, parfait comme toujours, et mes adjoints, notamment notre ami Pagnol..., lève toi Philippe..., et toi aussi Mohammed..., c'est le problème de l'hôtellerie. Notre région est très active, vous savez que nous transportons l'Airbus 380 par le canal du Midi jusqu'à Toulouse et nous avons dû installer une zone bleue gratuite pour réguler le trafic...

— Ouheuheuhh!" Bruits de fourchettes sur les assiettes chez les élus de l'opposition. "Mais bientôt payante, à la vérité, toute la vérité, rien que la vérité!

— Et l'opposition ne manquera pas d'augmenter les tarifs tous les six mois, si un jour elle arrive à prendre le pouvoir, ce qui n'est pas demain la veille! Allons mes amis, laissez monsieur le Maire s'exprimer devant notre invité. Que va-t-il penser de nous! Vas-y Charles! Te laisse pas avoir...

— Merci, Philippe, nous avons aussi beaucoup d'activités culturelles et sportives qui ont un impact sur la Gironde et les départements voisins voire l'Aquitaine vers Dax et Périgueux. L'hôtellerie est surbookée à ces occasions, en plus des touristes qui sont attirés par les vins de Bordeaux uniquement. Tu

veux... pardon, vous voulez intervenir, Monsieur Domolins ?

— Oui, s'il vous plait. Nous avons de plus en plus de succès avec notre fête du Cochon et cette année, nous inaugurons le marathon de Sauternes qui va attirer des foules dans un mois. Tous les hôtels sont complets depuis six mois et certains doivent aller jusqu'à Bordeaux ou à Bergerac pour trouver une chambre. Vous savez aussi qu'il n'y a pas d'hôtel à Verdélais. Si vous nous faites l'honneur de tourner votre film dans notre coin, et spécialement dans l'Arquebuse, nous souhaiterions que vous choisissiez une période morte ou de très basse saison. C'est ça qui nous inquiète, parce qu'elles sont de plus en plus courtes et pas nécessairement agréables pour les équipes de tournage. Beaucoup n'ont pas donné suite à des projets comme les vôtres à cause de cela. On avait pourtant consenti des rabais très importants par rapport au coût réel. Parce que l'autre problème, c'est depuis la loi Aubry, la nécessité de faire combiner les congés légaux, la maintenance, la difficulté de recruter des intérimaires...

— Monsieur le Maire, messieurs et mesdames les élus de Langon, et vous, monsieur Domolins, d'abord merci pour cet accueil chaleureux. Soyez rassurés sur un point. Je ne ferai rien sans vous avoir consultés, notamment sur les dates et les conditions de tournage. Maintenant, bien que je sois persuadé que j'arriverai à monter ce projet, je dois être très franc avec vous. Aujourd'hui, je n'ai aucun financement pour une raison très simple, je n'ai pas d'argent personnel à investir. Il faut donc que je m'adresse à des sociétés de production. Je n'ai même pas un synopsis à leur montrer. Je ne vois pas comment je pourrai en écrire un avant mon voyage en Allemagne... Donc rien n'est sûr avant..., au plus tôt..., le mois d'avril ou de mai... Il vaut mieux compter sur la rentrée de septembre, peut-être au moment du festival du cinéma américain de Deauville. Par contre, si ça se fait, ce que je sais déjà, c'est la période de tournage dans la région de Verdélais. Ça ne pourra être que d'octobre au 1er février, c'est-à-dire la période pendant laquelle Marguerite Chabiron a caché pendant plusieurs semaines les trois femmes qui se sont réfugiées chez elle avant de s'évader. Le même jour, le 1er février 1944, elle s'est fait arrêter par la Gestapo et incarcérer au Fort du Hâ. Je tiens à tourner dans les mêmes semaines de façon à reconstituer le plus exactement possible les conditions climatiques de l'époque en sachant que ce sera difficile

puisque les hivers 43-44 ont été extrêmement froids.

— Ne craignez pas trop le réchauffement de la planète! Décembre a été glacial.

— Oui, mais janvier-février a été un vrai temps de printemps! Il a fallu que cette maudite tempête arrive pour qu'on se retrouve en mars avec un mois d'avance!

— Corinne, tu veux dire quelque chose ? C'est Corinne Bris, une de mes fidèles élues.

— Comme c'est une histoire de femmes dans la Résistance, vous pouvez compter sur mon appui et celui de toutes les femmes élues de la région pour vous aider à trouver une participation de la Région Aquitaine au financement de votre projet...

Elle recueillit des applaudissements nourris. Il était déjà quinze heures. La table du conseil municipal arrivait au fromage et le Maire se releva avec son verre de Château Rieussec 1995 qui accompagnerait sa tranche de roquefort.

— La plupart du temps, mon intuition ne me trompe pas. J'ai la conviction que vous allez arriver à concrétiser votre projet. Il valorisera tout notre arrondissement puisque Verdélais et Sauternes sont des villages maintenant plus connus que Langon, notre chef-lieu. Vous avez gagné nos cœurs et nos esprits. Comptez sur nos soutiens à tous, y compris ceux de mon opposition, n'est-ce pas, Laurence Bled ?

— Bien évidemment, oui!

La messe était dite, consacrée à l'armagnac. Le train était lancé. Charles-Icelui retrouvait cette dynamique irrésistible qui faisait d'une graine plantée dans une bonne terre un ginkgo biloba qui trouverait rapidement sa taille adolescente. Il remonta dans sa chambre sans croiser Brigitte. Il trouva Icelle, toujours engloutie dans son survêtement sur les épaules duquel elle avait passé un pull collant noir à col roulé en précieux cachemire, vautrée pieds nus sur le sofa, machonnant une paille plongée dans un jus de pomme bio sans sucre ajouté, en train de lire *Verfügbar aux Enfers*, l'opérette de Germaine Tillion.

C'était Guite, avec un air jouasse quasiment surnaturel chez une femme rajeunie en voie de désophistication. Soudain l'idée que le rôle de la grand-mère Chabiron pourrait être jouée par Isabelle Adjani lui vint à l'esprit. Il faudrait qu'il la testât.

— *Salut, C&I, bien déjeuné ? Tu as l'air vultueux de celui qui revient d'un comice agricole toulousain bourré de cassoulet!*

— *Un peu de respect, péronnelle, s'il vous plait ! Comment avez-vous pu rentrer dans cette chambre ? Je ne vous ai pas donné la clé.*

— *Brigitte m'a donné un double. Yapadsoucis, j'espère ?*

— *Même en anglais, ça s'appelle un fait accompli, déloyal en l'occurrence! Qu'avez-vous fait staprem', comme vous dites dans votre jargon du XXIe siècle à la mord-moi-l'joint ?*

— *J'ai retrouvé les quatre escorts dans le salon qui venaient de se faire lourder par leurs Helvètes, toujours obsédés par leur business-plant foireux. Dagmar a pris la Mercedes 500 et on est parti vers le Canal du Midi faire un tour à pied sur le chemin de halage. On s'est installées à la terrasse d'un troquet sous un bon soleil mais pas brûlant. On s'est tapé des sandwiches aux rillettes-saucisson-cornichons, elles un margaux de je ne sais plus quel château comme elles en avaient jamais bu, qu'elles disaient..., moi de l'eau de Vittel, ce qui a choqué le serveur... comme tu peux t'en douter... et on a bien rigolé! Elles sont vachement belles, ces filles, et quelle classe, quelle élégance, mais quelle éducation elles ont reçue pour arriver à être au top de leur métier, vachement dure! Tu sais ce qu'elles m'ont dit ? Que je devrais les rejoindre chez Vizontatachla Intl. Elles ont décidé de toutes s'associer dans une nouvelle branche, uniquement escort-girl pour femmes. Elles vont l'appeler Pá-Appât-Paris! Les mecs, elles ne veulent plus en entendre parler. Chiants, ils sont devenus, toujours à pigner sur la crise et la levée du secret bancaire. Et à rogner sur les frais généraux, des frais de bouche, qu'elle dit Sally en franglais pour food expenses, parce que c'est comme ça que les British appellent les honoraires des escorts qui leur font des mignardises sur des bites à demi-molles. Même quand ils ont trente ans, ils ne valent rien au lit sans leur Viagra. Il paraît que les Russes..., maintenant..., enfin les mâles..., même les*

cosaques... ils sont raide-morts de vodka dès midi..., et que leurs gospodas..., les femmes, quoi..., elles deviennent des lesbiennes quasiment obligées et que, finalement, elles trouvent ça bien de pouvoir se passer des mecs, des leurs en particulier, à moins qu'elles soient draguées par des étrangers qui payent en euros plutôt qu'en dollars ou en yuans. Le commerce des sex-toys, ça marche très fort là-bas, mieux que celui des poupées gonflables! C'est Dagmar qui nous a raconté tout ça. Elle, elle ne veut plus entendre parler de bites, sauf de la tienne si tu te décides pour elle, parce que tu la branches vachement, même que, depuis hier soir, c'est toi qui la baises dans sa tête quand elle se branle avec son cervidé. Je commence à comprendre que je suis une grande malade, une handicapée majeure... Je le savais mais pas à ce point-là. J'espère qu'on trouvera un viagra pour femme pour qu'à mon tour, je puisse partir à la recherche de mon point G. Comment tu vois ça, toi ?

— Comme un homme génitalement de la classe de ceux que vos copines décrivent avec un surréalisme réaliste..., navigant avec vous dans la purée de pois, sans aucune visibilité..., surtout quand j'ai besoin de faire la sieste pendant une bonne heure..., à défaut de pouvoir travailler en votre présence qui... pourtant... ne m'est plus désagréable. Vous ne m'excitez pas, comme vous l'avez dit si bien ce matin, mais vous ne m'irritez plus. Je suis devenu fataliste. Carpe diem, disait Horace, le poète!

— Eh bien, couche toi..., tu as le temps avant le five-o'clock. Veux-tu que je te suce une petite pipe, comme ça, pour voir si ça apaise comme un valium ? J'ai enlevé toute ma quincaillerie..., sauf autour de mes oreilles! Je n'ai plus rien dans la langue, comme ça tu ne risques pas l'électrocution, au cas où ça ferait des étincelles sur tes molaires du fond en or!

— Icelle, franchement, tu dépasses les bornes et mes burnes sont vides, si tu tiens à le savoir! Moi, mon sex-toy, c'est le pommeau de douche et j'ai acté avant-hier soir. C'est ma dose du mois! Branle toi autant que tu voudras, toute seule ou en groupe, mais surtout, surtout, surtout..., fous-moi la paix!

— Là, t'es feinté, mon gros Toto! C'est toi qu'es sous les palétuviers roses!

— ? ? ?

— *Ben oui, tu viens d'me dire tu! C'est une étape de montagne que tu viens de franchir. Un Galibier! Le Mont Ventoux!... Jouis Armstrong, pas Poulidor! Haut la flamberge!*

— *Fuck you, asshole of a bitch! Watch your step! You're harrassing me sexually and mentally! Stop, now! I'm fed up with you, fuckin' punk and your fuckin' humor! Out! OUT! OUT!*

Sans plus attendre, il passa dans la salle de bain, monta dans la baignoire, pissa sans se tenir la queue, se doucha pendant dix minutes avec le maximum de puissance du jet sans tirer le rideau, se passa de l'Azzuro pour Homme et se décida à regagner son fauteuil en peignoir lilas pour lire le journal du Fort du Hâ. Icelle avait disparu sans laisser de message. Charles s'en réjouit, Icelui soupira. Pour ce dernier, une pipe n'était pas une cigarette, elle ne risquait pas de lui donner un cancer du poumon ou un infarctus du myocarde. Charles lui répliqua que le sperme contenait trop de sucre pour qu'il le gaspillât à faire n'importe quoi au risque de se mettre en hypoglycémie et il l'encouragea à galoper au son de son canon: «*Taillaud, taillaud, taillaud! Ferme ta tzeule, répondit Lao!*»...

Il reprit la lecture du journal du Fort du Hâ, là où Icelle avait baissé le ton. La prose dans sa simplicité était toujours aussi belle, mais l'effet était minoré par la mutité de la lecture. Icelle lui avait donné l'âme que lui serait totalement incapable de générer. Ce texte était fait pour être lu par une femme, une femme de douleur et de nostalgie de voir partir sa jeunesse dans un enfer dont la prison bordelaise n'était que l'Achéron. Icelle, son iceberg intérieur et son désir de vivre et de revivre malgré sa psychochirurgie expérimentale mutilante de la prime enfance qui lui interdira l'amour d'un pseudo-Bruel ou d'un simili-Baschung, c'était Guite et le mystère de la découverte de l'amour et de la jouissance homosexuelle.

... Le lendemain matin, je remarquais plusieurs «nouvelles» à mon passage. Laquelle pouvait-ce être ? Je me mis à regarder, malgré la défense. Je ne fus pas longue à remarquer une fille brune, jolie, excessivement

élégante dans sa simplicité, enfin, une jeune fille, «très jeune fille», et dont l'allure et l'air de distinction contrastait étrangement avec le reste des prisonnières. J'esquissai un sourire auquel il me fut répondu par un autre sourire.

Le concert recommençait chaque soir, j'entendais successivement: Je suis seule ce soir, ou il y avait l'anatomie ou la série complète des «Tino», puis on criait des divers coins de la salle: Edith, Edith! — et la voix dispensatrice de rêve s'élevait, je ne voyais plus ma prison, je partais à la suite de la voix ailée, voguant dans un autre monde. Et j'étais bien déçue quand j'entendais Edith répondre «non pas ce soir, je suis fatiguée».

Mais qui était Edith ?

Sur ces entrefaites, je fus appelée à l'interrogatoire, lequel se passa fort bien , en ce sens que je recommençai à débiter mes mensonges et que ces messieurs de la Gestapo firent semblant de les croire. J'avais retrouvé mon courage, compris qu'il fallait lutter contre pour maintenir bien haut mon moral, et pour passer le temps et tuer l'ennui, je passais mes journées à me raconter des histoires. Ah! j'en ai fait des excursions avec mes camarades, à pied, en vélo, en auto, avec piques-niques ou repas luxueux dans de grands restaurants. J'ai visité tous les pays d'Europe les uns après les autres en arpentant de long en large les quatre mètres de ma cellule. Et un beau matin, tandis que la prisonnière de corvée lavait le palier, vint à mon mouchard, la petite jeune fille brune, si sympathique:

— Ça va bien ? dit-elle.

— Oui.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non merci.

— Vous savez c'est moi qui chante le soir.

— Je m'en doutais.

Et j'étais si contente d'être sûre enfin que cette jolie voix lui appartenait, qui allait si bien avec tout ce qui faisait son charme.

Elle sentit cet espèce de bonheur hors de proportion avec son objet qui m'inondait toute (mais en prison, tout est disproportionné, les joies comme les peines).

— Je chanterai pour vous ce soir, si vous voulez...

— Oui, ça me fera tant plaisir.

Elle s'éclipsa si promptement que je restai dans ma cellule, hébétée comme si vraiment il venait de m'arriver quelque chose de très heureux

Les jours succédaient au jour. Il existait maintenant une sorte de complicité entre elle et moi. Chaque matin, quand je traversais la salle 8, Edith assise sur son lit m'accueillait d'un sourire ou d'un geste furtif de la main... je passais indifférente en apparence, mais tout mon être tendu vers un signe ou un message secret;;.

Bientôt elle s'enhardit jusqu'à venir me parler. Chaque matin, les détenues lavaient le plancher de la salle et de notre palier commun. Pendant ce temps, les portes de la salle et du couloir restaient, la première grande ouverte, la deuxième entr'ouverte. Une des prisonnières surveillait le couloir par le judas de celle-ci et Edith venait au mouchard. Nous échangeons quelques mots, bientôt accompagnée d'un billet d'encouragement dans lequel la chère petite fille mettait tout son cœur.

Il y avait trente six jours que j'étais enfermée dans ma cellule. Pendant tout ce temps je suis restée seule, allant et venant d'un bout à l'autre de mon réduit. Deux avantages à ces promenades, cela me réchauffait (n'exagérons rien et disons, que cela m'empêchait de me refroidir de trop) et cela constituait un exercice qui était salubre. Et j'en étais venue à me demander si je n'étais pas aussi bien seule avec mes pensées, qu'en compagnie dans la

salle 8, où régnait une promiscuité» fâcheuse dont ma petite amie se plaignait amèrement.

Au bout de trente six jours, on me donna une compagne. «La salle huit» m'ayant fait passer une mine de crayon, nos journées entières se passèrent à jouer à la belote sur des cartes fabriquées avec les papiers qui enveloppaient les biscuits distribués par la Croix Rouge.

Or il advint qu'un soir, Edith ne chanta pas.... j'attendis longuement, mais je dus m'endormir sans le «bonsoir» qui était devenu pour moi une si douce habitude. Le lendemain matin, elle vint à ma porte, me passa un petit billet, et me dit: «Je n'ai pas chanté hier soir, parce que j'étais trop fatiguée. Ce matin, je me suis levée pour venir te parler, mais je me sens fiévreuse et je ne chanterai pas ce soir non plus. D'ailleurs j'ai comme un pressentiment que je partirai aujourd'hui.»

Comprit-elle ma détresse ? Elle ajouta:

— Tu comprends, c'est long, quand je suis passée à l'interrogatoire on m'a dit que j'en aurais à peu près pour huit jours-, et il y a un mois que je suis ici.... Mais je ne t'oublierai pas tu sais, le débarquement vase faire à la fin du mois (on était au 15 Février) j'irai te voir chez toi dès que ce sera fait.

La conversation avait été longue. J'entendais des avertissements:

— Attention Edith, Edith reviens....

Et notre conversation fut hachée de:

— Oui j'arrive...Vous m'ennuyez à la fin...

Mais elle s'éclipsa au beau milieu d'une phrase, le secteur devenait dangereux....

Je ne devais plus jamais lui reparler.

Le soir lorsque je traversais la salle, elle était couchée, elle m'accueillit d'un pauvre sourire d'enfant malade. La nuit fut mauvaise... Il fallut

éveiller le soldat de garde, qui fit ce qu'il pouvait en l'occurrence: apporter le thermomètre, donner un comprimé d'aspirine et laisser la lumière un quart d'heure. Le lendemain matin, je la revis pour la dernière fois, toujours couchée, entourée de camarades (dont une Madame D. que je devais retrouver plus tard à Ravensbrück et qui est morte d'épuisement à son retour de France.) Edith me regarda...j'eus un élan vers elle...j'aurais tant voulu l'encourager et la consoler à mon tour....mais je devais continuer d'avancer...j'eus le temps de voir ses yeux s'emplir de grosses larmes, qu'elle ne voulait pas me montrer. Elle détourna la tête, et je passais.

Quelques instants après, verrouillée dans ma chambre, n'y tenant plus, je frappai à la cloison, on me répondit qu'elle était partie à l'hôpital... Alors le jour me parut plus gris, la prison plus sinistre, et à mon tour je pleurai.

... Le soir, quand le silence qui suivait d'ordinaire le «tour de chant» se fut établi dans la prison, j'entendis le bruit bien connu de la clé dans la serrure. À cette heure c'était insolite. La lumière s'alluma dans ma cellule.

— Los, los, vous partir.

— Moi ?

— Oui.

— Mais où ? À la maison ? (je savais bien que non, surtout pas à cette heure ci).

— Peut-être.

— Monique aussi ?

— Oui. Schnell. Vite. Bagage.

Je m'habillai. J'étais prête quand on vint me chercher. Je retrouvai Monique dans le couloir. On nous fit descendre au rez-de-chaussée, coucher dans une cellule remplie de puces, et le lendemain nous partions pour Rennes, deuxième étape de notre vie de prisonnières.

Après bien des mois, je suis rentrée en France. Mais toi Edith qui m'avais tant promis de venir me voir, tu as oublié ta promesse. Je ne t'en veux pas. Mais j'aurais été heureuse de te revoir, ne fussent que quelques instants. Je t'aurais enfin dit combien je te suis reconnaissante. Tu as cru en venant me dire deux mots le matin, et en me chantant trois chansons le soir, être pour moi une petite distraction ? Tu as été bien plus. Tu as sans le savoir, été mon soutien de tous les instants, tu m'as redonné le courage qui menaçait de m'abandonner, tu as empli de rêve les heures creuses de la prison. Tu as été pour moi l'Espoir, et sais-tu bien tout ce que ce mot peut contenir, pour une prisonnière qu'attendait le camp de concentration et qui le savait ? Quels qu'aient été les motifs de ton silence actuel, si les lignes que j'écris ce soir, te tombent un jour sous les yeux, qu'elles te disent, que la seule chose que je veuille savoir de toi, c'est la tendre pitié qui t'as fait chanter pour moi pendant des semaines, au fond d'une des plus sinistres prisons de France.

D'après ce journal où elle évoquait très peu sa vie de jeune pharmacienne, rien ne laissait présumer d'une liaison déjà organisée avec cette Monique dont on n'entendra plus parler une fois qu'elle aura changé de cellule, jusqu'à ce qu'elles se retrouvassent pour leur départ pour Rennes. Une autre Verdelaïse ? Rien ne l'indiquait. Pas davantage, il ne semblait qu'elle eut eu des relations amoureuses avec l'une ou l'autre des trois amies qu'elle avait abritées jusqu'à leur fuite et que c'eût été la raison déraisonnable de leurs erreurs par imprudence quasi criminelle qui feraient à plus long terme de Guite une infirme crucifiée pendant vingt ans par cette sclérose en plaque qui deviendrait évidente au plus tard en 1950, s'il en croyait le docteur Moreau. Eût-ce été possible qu'elle eût découvert, — il revenait à cette hypothèse à contre-cœur — , son homosexualité à Ravensbrück, même ? Non, si l'on en croyait le témoignage de sa sœur Marie-Magdeleine, rapporté par ce même neveu. Et l'introduction de cette étrange jeune fille, Edith, dont elle tombait amoureuse d'un amour partagé sur le seul son d'une voix de soprano... comme lui-même était tombé amoureux de Joan Baez ou de Jewel..., dès le premier couplet..., mais sans jamais être allé en prison! Purement métaphysique, platonique, impossiblement physique, cet amour, comme on dit qu'il s'en produit quand

on est au mitard, bagnard au bagne de Vauban dans l'île de Ré, avec un geôlier sans fille à débaucher ? Comment se faisait-il d'ailleurs que Guite n'envisageât pas la mort de cette Edith dans la septicémie ou dans un four crématoire ? Après tout et sauf à imaginer, à ce stade de l'enquête, que la ségrégation raciale existât déjà au fort du Hâ, elle eût pu s'appeler Edith et être juive à expédier à Auschwitz ou à Bergen-Belsen. Aurait-elle appris, Edith, à son retour de déportation, avoir survécu à son hospitalisation dramatique ? Pourquoi en ce cas n'être pas allée la rejoindre dans son lieu de résidence ? La honte de se savoir, Guite, Edith de la savoir, déchue de sa beauté et de sa jeunesse ? Car l'Edith avait peut-être été libérée, soignée, guérie et revitalisée après son passage au fort du Hâ. Depuis la lecture du journal, il ne mettait plus de majuscule au f de fort.

Fallait-il arriver jusqu'au bout logique de ce raisonnement et croire que Guite avait découvert l'amour homosexuel physique à Ravensbrück même ? C'eût été à la limite du monstrueux. Démontrer aussi bien la validité de l'hypothèse que sa nullité demanderait des potentiels d'investigateur qu'il savait ne pas posséder en lui-même. Sa sensibilité masculine, introvertie mais bien loin d'être intrinsèquement misogyne, même lissée par ses expériences internationales, n'était pas celle des investigateurs anglo-saxons, notamment des Américains imprégnés de Masters et Johnson voire du rapport Kinsey. Certes, sa pudeur, pour ne pas dire sa pudibonderie constitutionnelle, bien loin du libertinage supposé des Français, s'était quelque peu assouplie ces trois derniers jours sous les effets pédagogiques conjugués de cinq femmes — six, s'il comptait la saine et jolie Libeke — aptes au dévergondage. C'était verbal jusqu'à présent, mais prometteur de suites physiques quasiment inscrites dans son destin de septuagénaire dont il n'avait pas jusques-là, et pour encore longtemps, mesuré la séduction. Il ne se voyait toujours pas mener des entretiens qui auraient exigé des compétences de gynécologue, de sexologue, de psychologue, de sociologue voire d'anthropologue réunis. Aux USA, plus aucun homme ne se hasardait à se lancer dans des études de gynécologie pour ouvrir un cabinet de consultation. Trop souvent, un gynécologue devenait la cible des harpies du *Women's Lib*, procédurières spécialistes du harcèlement sexuel... et ce n'était pas toujours sans raison ni fondement. Bref, et sans tomber dans l'excès des mâles musulmans qui exigeaient, même en France,

que leurs femmes fussent examinées exclusivement par des gynécologues femmes, Charles-Icelui était convaincu que seule Icelle, avec ou sans ses *girlscos*, serait capable de lui apporter le substrat conséquent de conclusions exploitables dans la biographie qu'il remettrait à la famille Moreau-Chabiron-Magneron. De toute façon, il n'éluderait pas la question, puisque l'historienne de l'université d'Angers, Christiane Bard, — Jean-François Moreau venait de le lui signaler par un long SMS — avait explicitement posé sur son site Internet l'énigme des relations homosexuelles chez les déportées de Ravensbrück¹³³.

La sonnerie du téléphone lui annonça qu'il était cinq heures et Brigitte lui fit part du rendez-vous donné par les cinq femmes dans un petit salon particulier où il et elles pourraient prolonger les réflexions initiées au petit-déjeuner. Jusqu'à ce qu'il entreprît de cogiter sur le rôle du lesbianisme dans les camps de concentration, il avait eu l'intention de poliment décliner l'invitation. Maintenant que le fer était chaud, il savait ce qu'il demanderait à ces expertes en sexualité féminine et il s'en enchantait en descendant l'escalier en sifflant les bals populaires¹³⁴ à sa façon. «*Vous permettez, mesdam's... que j'en-quê-te sur vos se-xes... mais que sous ce prétex-te... peut-être bien qu'elle vont s'enfui-rent... Vous permettez, mon-sieur... que je planque mes trois fil-les... votre audace émoustil-le... je vois bien qu'elles se méfi-yent...*»

La table était ronde à côté d'un buffet roulant carré, les problèmes de préséance étaient réglés. La place de Brigitte resterait vacante au cas où elle pourrait se libérer. Simonetta, l'Italienne, serait absente et excusée. Charles-Icelui avait pour voisines, Sally, l'Irlandaise sur sa gauche, Marikke, la Batave, sur la droite. Icelle, qui ne résista pas à l'envie de lui tirer la langue tout en lançant son index pointé vers lui sous son menton, et Dagmar lui faisaient face. Comme il en aurait parié, la Hongroise initia la conversation pendant que Sally servait le thé lapsang-souchoug ou orange pekoe, au choix, et Marikke, les scones et les muffins.

— *Monsieur Chapeau, pendant notre ballade sur le canal du Midi, Icelle nous a fait la relation du projet que vous lancez à partir de la biographie de*

vous déportée à Ravensbrück pendant l'occupation de la France par l'armée allemande. Nous sommes emballées et nous vous félicitons d'avoir eu cette idée. Nous sommes toutes les quatre fascinées par le destin funeste de cette femme héroïque qui a sacrifié sa bonheur et sa santé à un idéal généreux et désintéressé. Il est injuste qu'elle soit tombée dans l'oubli et nous voulons vous aider à la faire connaître en participant à votre docu-fiction sous la forme que vous voudrez bien nous décrire. N'hésitez pas à être ambitieux. Un tel sujet ne peut être traité dans la médiocrité. Nous sommes, vous le savez, nous vous l'avons pas caché, des femmes vénales, c'est comme ça qu'on dit en français, des prostituées, des putains, des catins, des femmes de mauvaise vie, des débauchées qui vivent de la luxure en gagnant beaucoup d'argent. Nous n'en avons pas de honte car ça a été le choix de nos pleins grés. Aucune d'entre nous n'est malade et aucune d'entre nous n'a atteint la quarantaine. Nous avons décidé de nous associer, je crois que Icelle vous a mis au courant. Brigitte est la doyenne, mais elle ne sera jamais une professionnelle de la profession d'escort. Elle, c'est l'hôtellerie de luxe qui l'intéresse et dans le sexe, il n'y a que le plaisir qui la passionne, pas le fric. Et là, question tempérament, il faut avouer qu'elle m'en a bouché un coin. Son con à elle, c'est votre bite qu'elle veut pour le combler, elle n'en démordra pas! Vous savez qu'on en a toutes envie, mais nous, en attendant, il faut gagner nos vies avec ce que le bon Dieu nous a généreusement donné, notre séduction et les moyens de l'exploiter tant qu'on sera désirables et désirées. Nos cons à nous quatre, escorts, sont plus internationaux que celui d'Arletty, et nos culs valent bien ceux de Martine Carol et de Brigitte Bardot!

— Alors, la retraite pour vous n'est pas pour demain. Puis-je vous rappeler, si vous l'avez oublié, que Ninon de l'Enclos eut des amants jusqu'à soixante-dix ans au moins; et c'était au début du XVIIIe siècle, sous madame de Maintenon et la Régence. J'ai vu dans ma jeunesse, une pièce de théâtre anglaise à l'Odéon, Harold et Maude. Madeleine Renaud jouait la vieille dame qui fit l'amour avec un jeune homme de vingt ans. Je me souviens du nom de l'auteur, Harold Pinter, et du metteur-en-scène, Jean-Louis Barrault, mais du jeune homme, pas du tout!

— Il y a des hommes qui donneraient cher pour coucher avec Jeanne Moreau ou Claudia Cardinale..., oui, en 2011...! C'est Icelle qui vous le dit,

parce que j'en connais au moins trois, dont deux Américains, qui ne sont pas des vieux schnoques comme toi, Charles-Icelui Chapeau. Toi, je te verrais plutôt au pieu avec Jane Birkin ou Balasko, à condition que ce soient elles qui violent ta privacy, parce que toi, tu serais capable d'avoir cassé tes lunettes et de les prendre pour des hérons!

— Puisque vous en êtes là dans le degré d'acidité, en commettant une injustice frustrante, pourquoi oubliez-vous Mireille Darc et Marina Vlady dans la liste des préposées à mes désirs libidineux ? Elles ont le même âge que Claudia Cardinale. Pascale Robert aussi! Je le sais car j'ai co-écrit un scénario sur Ninon de Lenclos et Marie de Miramion et elles devaient toutes être contactées pour le casting! Peut-être que ce sera fait un jour!"

— "Faudrait te presser parce qu'elles ne sont pas immortelles! C'est vrai que les hommes disent "Une de perdue, dix de trouvées". Mais il faut longtemps pour faire une Jeanne Moreau ou une Bernadette Laffont!"

— "Dont acte... Effectivement, Icelle m'a parlé de votre projet à vous quatre et j'ai bien l'impression qu'elle est tentée de vous suivre dans votre orientation vers le sexe féminin. Écoutez, au risque de vous paraître vieux croûton rabâcheur, je n'ai aucune compétence pour dire si vous avez raisons ou non. Tout ce que je sais, c'est que vous pourriez changer le nom de votre société qui est difficile à comprendre pour quelqu'un qui n'est pas spécialiste des langues finno-ougriennes comme moi. Je vous propose de l'appeler GIRLESCOS.

— GIRLESCOWS ? GIRLESCROWS ? Je crains que celà ne nous attirent quelque plaisanteries déplaisantes... Mais nous vous remercions d'y avoir pensé! Vous êtes Think positive dans votre genre.

— Oui! C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Vous n'êtes pas des peaux de vache et aucun Français ne saurait traduire escrow¹³⁵ autrement que par escroc! Excusez-moi, mais le sujet que je traite est déprimant et faire des astuces, même vaseuses, c'est presque une nécessité vitale. Une réaction animale devant la bestialité humaine.

— C'est aussi une raison pour nous d'exister dans notre profession! Nous avons même inventé un néologisme pour ces nouvelles astucesm: les

"viagrasses"! Les bacchanales, c'était fait pour ça aussi!

— Et les films de Fellini et de Pasolini!

— Et celui de Cavalcanti!

— Et les festivals masqués comme celui de Cologne ou la Libre Belgique, qui donnaient carrément dans l'échangisme entre les deux guerres mondiales! Il y avait des livres cochons là-dessus sur le haut de la bibliothèque de mes parents! Y avait un auteur, Louis-Charles Royer, je ne les oublie pas à cause des dessins qui étaient très jolis et donnait des idées «impures», disait le curé. Je me rappelle qu'il racontait comment il baisait des filles naturistes en Allemagne, je ne sais plus si c'était avant¹³⁶ ou sous Hitler¹³⁷, et même en URSS^{138 139}, du temps de Staline!, ou en Roumanie¹⁴⁰

— À propos, Simonetta n'est pas là, mais il y a eu une grande bagarre dans sa famille, nous a-t-elle dit, au point qu'il y a eu des morts chez elle pendant la guerre quand ça a commencé à aller mal pour Mussolini. Elle m'a dit de vous dire qu'il y avait eu des femmes de sa famille qui avaient été déportées à Ravensbrück. Que vous soyez motivé pour coucher avec elle ou non, elle s'en fiche. Pour elle, c'est l'occasion de remettre de l'ordre dans ses idées à ce propos, parce qu'entre arrière-arrière-cousins, il y a encore des fossés infranchissables et Berlusconi n'arrange rien.

— Merci à toutes! En Grèce, les péripatéticiennes étaient respectées pour les raisons que vous évoquez. C'est pareil au Japon avec les geishas, les vraies, pas celles qui ont été inventées pour les Américains après Hiroshima et Nagasaki! La fin du mythe du dieu vivant est mort avec la reddition de l'Empereur Hirohito, une certaine vision du Japon a disparu dans le frelaté au détriment de l'authenticité. Il y a encore de vraies geishas, elles sont très rares et elles coûtent des prix exorbitants. Vous avez raison d'être très chères. Vous faites honneur à vos ancêtres et à votre profession.

— C'est à nous de vous remercier une fois encore pour de tels compliments. C'est par des gens comme vous, que nous échappons au sort des putes ordinaires quand elles se font avoir au baratin par des maquereaux. Nous, nous sommes indépendantes et nous n'avons pas besoin de souteneurs.

Seulement d'une administration moderne, cost-effective, avec PDG, DRH, R&D, DirCom', etc..., surtout pas de madame Claude comme souteneuse. On ne sera pas une vitrine de la DGSE ou de la CIA. Moi, j'en ai assez bavé avec le reliquat du KGB et de la STASI. Mais que pouvons-nous faire pour vous ?

— Avec toute la littérature sur les camps et ma visite en Allemagne, plus les documents familiaux, je peux me débrouiller pour raconter la vie supposée de la Tante Guite en tant que déportée lambda. Il semble qu'elles aient toutes eu à affronter les mêmes problèmes de survie. Ce qui a séparé les mortes et les survivantes, c'est la résistance personnelle qu'elles avaient au sens biologique, je dirais, ce qui inclue leurs psychismes et leurs personnalités. À l'évidence, la Tante Guite était une battante, côté mort, où est ta victoire ? Je compte sur vous pour m'aider à traiter deux problèmes conjoints, spécifiquement féminins: l'homosexualité dans les camps de concentration en général et celle de la tante, plus particulièrement. Je ne me souviens pas si Icelle ou moi vous en avons parlé, mais je crois que cette partie du dossier va être à la fois la plus originale et la plus difficile à traiter. Bien évidemment, il n'y aura aucune perversion vers la salacité, ce ne sera pas du porno soft déguisé, et du hard, ce serait ignoble... Ça doit être axé sur la conjonction entre le sentiment et la sexualité, dans des conditions de précarité dramatique entre femmes qui sont à la limite entre des êtres encore humains et des bêtes en phase de famine comme on en voyait au Moyen-Âge. Un homme comme moi qui ne comprends rien aux femmes n'a aucune chance de s'en sortir tout seul sans sombrer dans le ridicule ou dans l'obscénité, ce qui revient au même d'ailleurs.

— Nous avons toutes nos opinions sur la question de l'homosexualité féminine et sa relation avec la bissexualité, parce que, au départ, il vaut mieux être bi dans notre métier. Mais on a toujours une préférence ou une exclusivité quand il s'agit de nos vies intimes. Vous avez vu que vous nous attirez toutes, les quatre pros. Icelle ne compte pas. Tu veux dire quelque chose, Marikke ?

— Oui. Marikke, c'est un nom d'emprunt pour ne pas mélanger les genres. Pour l'état-civil, je m'appelle Judith-Esther-Rebecca-Ruth vanWagoner, femme célibataire, née en 1979, à Den Haag, La Haye pour vous. Les Hollandais sont très sensibilisés à l'histoire de la déportation en Allemagne

vers les camps de la mort. Vous avez sûrement lu Le Journal d'Anne Frank ?

— Bien entendu. Figurez vous qu'il a été publié en français dans un des tous premiers volumes de la collection du Livre de poche. Ça devait être en 1952 ou 53. Le premier ça a été Kœnigsmarck, de Pierre Benoît. J'ai lu aussi À L'Ouest, rien de nouveau, d'Erich-Maria Remarque. En fait, j'ai acheté, lu et relus pratiquement tous les volumes jusqu'en 1956 et j'adore voir leurs tranches illisibles à force d'avoir été pliées quand je les croise sur les rayons de ma bibliothèque. Mais, je m'égare... J'aime bien Esther et Rebecca, mais je préfère Ruth. Me permettez-vous de vous appeler ainsi ?

— Bien sûr! Mes deux parents sont juifs. Moi aussi, même si je suis athée, ou plutôt agnostique question spiritualité, comme m'a précisé Icelle. J'ai gardé de mon éducation un sens des valeurs très proche de celles de ma mère. Je ne suis pas sioniste, mais je suis une vraie juive dès lors que je rencontre un antisémite ou que je lis quelques chose qui exprime des thèses antisémites. Il n'y a aucune famille juive hollandaise, même parmi celles qui ont émigré aux USA, qui ait échappé à la déportation d'au moins un ou une de ses membres proches. Mes parents étaient des commerçants en gros travaillant dans la porcelaine de Delft et de Limoges. Ils étaient miraculeusement en tournée de prospection en Indonésie quand Hitler a envahi la Hollande. Ils ont pu gagner les Etats-Unis et n'en sont revenus qu'en 1946. Il y a eu trois victimes dans ma famille, un oncle et deux tantes de ma mère, trois cousins de mon père qui était fils unique. Aucun n'est revenu sauf deux qui sont morts dans les jours qui ont suivi leur retour à la maison, à temps pour être enterrés selon nos traditions. Alors, vous comprenez que l'histoire de votre Tante Guite me touche au cœur, d'autant plus qu'Icelle m'a dit qu'aujourd'hui, j'ai à peu près l'âge qu'elle avait en 1943. Bon, c'est vrai, je ne cultive pas l'histoire du génocide. Je suis côté Éros, pas Thanatos du tout. Mais avez-vous entendu parler d'Etty Hillesum ?

— Non. Qui est-ce ?

— Une autre Anne Frank. Une autre de nos héroïnes hollandaises. Un jeune fille juive, qui a écrit un livre durant sa déportation en Allemagne. Sa famille a été décimée par l'Holocauste. Elle-même est décédée là-bas. Publié je ne sais

plus quand, je crois que je n'étais pas encore née, son journal de déportation¹⁴¹ a été un best-seller traduit dans toutes les langues. Je l'ai lu avec émotion. Mais c'est vrai! J'ai un sentiment d'irréalité quand j'entends parler de l'Holocauste. C'est comme si j'étais dédoublée. Une lectrice qui flotte dans l'air en prenant connaissance de choses qui dépassent l'entendement, et une femme charnelle bien vivante qui pense que, si Dieu existait, il ne permettrait pas des horreurs pareilles dans le pays des trois B...

— Pardon ?

— Les trois B. ? Bach, Beethoven et Brahms!

— C'est aussi celui de Gutenberg et de Röntgen, de Luther et de Mahler, de Wagner et de Kant..., de Bismarck et d'Hitler aussi, hélas, pour la France! Les peuples produisent le meilleur et le pire! Aucun n'a de leçons à donner plus que d'autres, c'est vrai depuis la nuit des temps... Lisez l'histoire de la Grèce et celle de Rome. L'horreur coexiste avec le sublime. L'histoire de France aussi. Ceci dit, on peut discuter de l'Holocauste, comme on peut discuter de la bombe atomique sur le Japon ou les bombes incendiaires sur Dresde après la destruction de Coventry. Le XXe siècle a démontré que les effets destructeurs systématiquement massifs ont été nécessaires à la création de l'ONU et de l'État d'Israël, l'établissement de la démocratie au Japon, la Communauté européenne, etc... La paix et le traité bâclé de Versailles ne l'avaient pas permis. Le temps du lâcher de chrétiens aux fauves dans l'arène du Colisée, des pogroms de huguenots en France, du massacre des Incas et des Aztèques par les conquistadors, de la boucherie de la guerre de Sécession... Il faut en passer, et des pires encore, ces temps-là étaient pourtant supposés être révolus depuis des siècles... Et on ne connaissait pas encore les atrocités commises par Staline en URSS! J'insiste sur le fait que ma personnalité refuse le sexisme, le racisme et l'intégrisme. Je n'ai pas vécu la guerre de 39-45 en toute conscience, mais j'ai été lieutenant en Algérie, juste avant l'indépendance. N'ayez aucun crainte, je ne supporte pas l'antisémitisme et le combattrais avec la même hargne que vous s'il le fallait!

— Jusqu'à la déportation ?

— Il n'y a pas de réponse honnête et réaliste à votre question car il m'est

impossible d'imaginer que la récurrence à l'identique d'une telle monstruosité puisse se reproduire de mon vivant. Réponse surréaliste, donc: jusqu'à la déportation, certainement! Les Chapeau n'ont pas eu à déplorer de disparitions pendant les deux guerres mondiales, qu'ils aient été militaires ou non, Même si elle n'appartient pas à ma famille, la Tante Guite est un exemple qui s'imprime en moi comme une certitude, comme un membre d'honneur d'une société savante par cooptation. J'ai eu la possibilité, en déchiffrant difficilement une copie quasi illisible de document officiel, de voir mentionnés les noms de deux des amies de Guite qui eurent le temps de fuir la Gestapo. Les sœurs Abraham, aucun doute n'est possible, même à supposer qu'elles se soient converties à une des religions chrétiennes ou qu'elles fussent agnostiques comme vous, Ruth..., Abraham, c'est un nom juif et d'après les dates de leur arrivée à Verdelaïs en 1943, il est très plausible, sinon certain, qu'elles aient fui Paris pour éviter le port de l'étoile jaune!

— Professeur Chapeau, je n'ai pas votre culture et, si je vous parle d'Etty Hillsum, ce n'est pas pour faire de la philosophie, c'est parce qu'elle a inspiré un cinéaste français qui a fait un film sur elle qui est passé sur Arte il y a un an ou deux. J'en ai vu un bout une nuit où mon client m'a laissé seule pendant un couple d'heures; j'ai zappé jusqu'à ce que je tombe sur une séquence qui m'a intéressée parce qu'une actrice jouait le rôle d'Etty visitant Auschwitz. Il faudra que vous fassiez des recherches sur Internet. Peut-être pourrez-vous le podcaster... Ça devrait vous intéresser, la démarche m'a paru la même que la vôtre. Ça ressemblait à une enquête menée par deux jeunes. Je n'en ai pas vu assez, parce que mon client est rentré avant la fin avec d'autres idées dans la tête que ce que donnait Arte à cette heure-là... Vous imaginez lesquelles!

— Éros, pas Thanatos! Merci, Ruth! Vous êtes courageuse et vous m'apportez une perspective fabuleuse. Et vous, Sally ? La République d'Irlande du Président Valera était neutre pendant la guerre. Votre famille a dû être épargnée de toute cette histoire de guerre.

— L'Ulster n'est pas l'Eire, je n'ai pas à vous l'apprendre. Je suis d'une famille catholique née à Bushmills, un bled situé entre Belfast et Londonderry, sur la Côte Nord de l'Irlande, ça doit vous parler davantage ?

— Oh, oui! Je connais bien la région. C'est vers le Giant's Causeway, la chaussée des Géants, qui a fait tant fantasmer Bergier et Pauwels dans le Matin des Magiciens! En fait c'est un paysage de colonnes basaltiques d'origine volcanique mais c'est aussi beau qu'impressionnant! C'est aussi là qu'on a fabriqué le premier whisky!

— Icelle nous a dit que vous aimiez les whiskies pure malt. Les pure malt irlandais existent mais ils sont ignorés. Je vous conseille un jour de déguster un Jameson Midleton Very Rare.

— Bonne idée. Peut-être y en a-t-il au bar! Mais, continuez...

— J'étais trop jeune pour avoir connu la grande époque de Bernadette Devlin, je suis née en 1981. Mais le combat pour la liberté est toujours d'actualité en Irlande. Je suis pour la réunification et l'entrée dans l'Europe des 24, mais la crise financière de l'euro est dramatique pour l'Eire. Rester sous la couronne britannique est peut-être plus sécurisant pour le moment, mais c'est pas terrible là non plus. Pour moi, Ian Paisley, le protestant fasciste... un révérend anglican, Ruth-Marikke! C'est Hitler pour moi! Je suis né sous Mrs. Thatcher, Maggy, la Dame de fer! Vous savez qu'elle a laissé mourir de faim plusieurs prisonniers « rebelles » de chez nous. Soixante jours d'agonie dans une prison anglaise, devant le monde entier comme témoin! Cette femme-là, c'est Himmler en jupons! Comment voulez-vous que je reste indifférente à l'histoire de votre tante ? Mais que voulez-vous que je fasse ? Je ne vois pas très bien. Vous attendre pour le repos du guerrier, comme Pénélope à votre retour d'Allemagne ? Je suis toujours dans la compète pour la conquête de votre flamberge et le cerveau qui est au dessus. Moi, j'habite Londres, pour des raisons professionnelles seulement. Pour l'avenir, tout va dépendre de ce qu'on va décider avec Dagmar... et du numéro que vous me donnerez sur la ligne de départ!...

— Icelle ?

— Je passe! Je compte les points! Pour le moment, je suis la voix de son maître, Miou-Miou dans La Lectrice!

— La Hongrie, après Poznan, a été la première démocratie populaire à

lutter pour sa liberté en 1956. Nous avons beaucoup souffert quand les tanks du Pacte de Varsovie nous ont écrasés. Mes parents ont été tellement choqués qu'ils n'ont pas trouvé la force d'émigrer. C'est dire que je suis de votre côté. Comme tous mes compatriotes, j'ai appris l'allemand et le russe avant l'anglais et le français. Je comprends le polonais, le bulgare et l'ukrainien. J'envisage de vous proposer de faire votre voyage en Allemagne avec moi comme interprète. Ça vous fera gagner du temps et il est possible que je puisse approfondir certaines recherches dans les archives hongroises et tchèques, car il y a eu beaucoup de déportés des deux sexes chez nous, pas uniquement des tziganes, des magyars antinazis et des juifs aussi. Ça dépend des dates de votre départ et de la longueur de votre séjour.

— En tant que juive, il n'est pas question que je ne vous accompagne pas. À défaut, je vous rejoindrai à Ravensbrück ou à Berlin. Le voyage est très facile au départ d'Amsterdam!

— Moi, en tant que lectrice, je m'occuperai des guides de voyage et de vous lire les livres de Germaine Tillon et de Christian Bernadac que j'ai vus dans la valoché spéciale de C&I. Pas question que ma ferraille ne vous accompagne pas dans un trip vers l'enfer. Je serai votre paratonnerre! Comment feriez-vous si vous êtes attaqués par la bande à Baader ?

— C'est de l'histoire ancienne, Icelle. Ma femme utilise la Laguna pour un temps assez long. Je n'aurai que la Clio et quatre personnes, ça me paraît le grand maximum pour un voyage de groupe dans une si petite berline. Vous viendrez si Simonetta ne nous accompagne pas et si Ruth ne nous rejoint pas avant Ravensbrück. OK, pour vous, Dagmar ? Pour tout le monde ?

— Si c'est moi, le chef de convoi, c'est OK pour moi.

— Dagmar! Charlui! Les filles! Convoi! C'est le titre du film du Français sur Etty Hillsum! Je me souviens maintenant! J'avais vu le titre sur Télé-7Jours chez ma coiffeuse de l'hôtel Regina!

Dans de telles rencontres conviviales, il n'est de bons moments qui ne s'achèvent dans le brouhaha. Icelle ferait la liaison pour une éventuelle réunion

avant que la fin du week-end ne soit définitivement sonnée par les Suisses, toujours absents et absorbés dans leur business-plant dont les compagnes n'avaient aucune nouvelle encourageante. Toutefois, ils ne partiraient pas avant d'avoir pris leurs petits-déjeuners à huit heures dans la salle de restaurant, Brigitte le leur confirma. Sur ce, les femmes décidèrent d'emmener Icelle avec elles, après une demi-heure de battement pour s'habiller de chic et de choc, se distraire au casino d'Arcachon. Charles-Icelui ordonna un souper léger à servir dans sa chambre vers les vingt-deux heures. Brigitte l'assura qu'elle s'en occuperait elle-même, tout en esquissant ce bref mouvement des traits du visage, intelligent et intuitif, si léger mais si précis que seules les femmes averties, jalouses ou envieuses, savent détecter quand ça les arrange ou masquer dans le cas contraire. Il échappa, bien entendu à Charles-Icelui, déjà en pensée avec la Tante Guite dont il allait continuer à découvrir la biographie dans les quelques documents à déchiffrer, sans être empoisonné par une Icelle bimboïdale en voie de boboïsation... Ce dont Brigitte n'avait cure puisqu'elle avait acquis sur lui un droit de propriété viagère, quoique précaire sinon éphémère, mais à elle de savoir en jouer, et elle savait qu'elle le saurait... puisque le garagiste ne pouvait venir dépanner la Saxo avant le lendemain matin, apprit-elle avec regret à monsieur Domolis, son patron, désolé pour elle et compatissant..., dupé en l'occurrence mais si plein d'indulgence pour cette employée modèle qui ne lui compterait ni RTT, ni heures supplémentaires pourvu qu'il acceptât de la laisser dormir une nouvelle fois sur le fauteuil à bascule de l'arrière-bureau! Il décida même, devant son air pathétique d'une Jane Harlow quadragénaire, sauvée par une hémodialyse suivie d'une greffe du rein au lieu de mourir d'anurie à vingt-six ans, sans le lui avouer, il lui en ferait la surprise, de l'augmenter derechef pour qu'elle put enfin commander la «DS3, SO CHIC» de ses rêves maintes fois dévoilés *urbi et orbi* sur tout les tons du répertoire du Théâtre Français. Et pourquoi pas ? La lui offrir comme voiture de fonction! Après tout, c'était bien grâce à elle et ses talents qu'il avait vu son Relais-Château de l'Arquebuse devenir un fleuron des Leading Hostels of the World. Madame Daphnée Domolis, jalouse de Brigitte, fière de son époux, mais pas dupe, elle, quoique, se laisserait faire dès lors qu'il condescendrait, après s'être fait longuement prier pour leur plaisir de négociateur à tous les deux, à commander le modèle de base dans sa présentation la plus neutre, agrémentée de la décalcomanie d'une énorme

arquebuse couronnée et dorée à l'effigie de l'hôtel à plaquer sur les quatre faces de la carrosserie assez grandes pour l'accueillir. Il lui offrirait, à elle, sa bienaimée Daphnée, en contrepartie de son effort de participation démocratique à l'amélioration des conditions de travail du méritant personnel de sous-direction, le convertible Jaguar vert anglais et sellerie cuir, qu'elle convoitait pour faire son persil à Bordeaux et dans les endroits huppés de la Côte de Royan à Biarritz; elle y véhiculerait, son lévrier afghan à ses côtés, ses amies ou copines, envieuses et éblouies, et leurs enfants mâles les plus adolescents; elle passait une partie notable de ses après-midi à les éduquer sur les vignes du seigneur, leurs bienfaits, leurs plaisirs et leurs dangers quand l'on soulevait trop haut les feuilles et l'on débouchait, trop nombreuses, les bouteilles sans les laisser décanter au moins deux heures avant de les verser avec componction dans une carafe où le contenu divin respirerait à plein poumons sans que le dégustateur n'éternuât en humant à sa large lumière. Une cougar en puissance ? Non... Une Girondine cosmopolitaine amphorique confortablement établie dans une vie réussie, heureuse d'être à l'aise pour faire du bien autour d'elle dans les meilleures traditions de la bourgeoisie chartronne dont elle était une fleur épanouie, fille descendante en ligne directe de Jeanne d'Albret et de Henri IV, un jour que passait par là le Vert-galant chassant Aliénor d'Aquitaine en se trompant de siècle sinon de sexe!

Le crépuscule tombait quand Charles-Icelui entra dans sa chambre. Une fois douché debout dans la baignoire, séché à l'air chaud, les cheveux brossés, la raie bien droite sur le coté gauche, revêtu d'un peignoir bleu hussard — la direction, soucieuse de crédibilité de préservation de l'hygiène corporelle de sa clientèle étrangère, changeait quotidiennement la couleur des accessoires de salle de bain — il se saisit de l'enveloppe fedex et se mit à étendre son contenu, feuillet par feuillet, sur le secrétaire. Il y en avait trop, bien plus qu'il ne l'avait évalué dans sa hâte... Quand ça ? Le matin même! Une huitaine d'heures seulement! Dieu que le temps passait vite!... Il avait été trop vite accaparé par sa découverte du journal de fort du Hâ, annoncé prioritairement dans la lettre manuscrite du cousin. Sur le tapis, en trois rangées, de haut en bas, il disposa les documents relatifs respectivement aux années 1944-1945, 50 et 60. Une liasse, manifestement dédiée à la cérémonie de remise de la croix de

la Légion d'Honneur au rang de chevalier en 1959, anormalement épaisse, l'intrigua. Bloquée par l'accrochage accidentel de deux agrafes, elle se dédoubla aisément et un nouveau trésor, encore plus inespéré que celui du fort du Hâ, tomba sur le sol: la relation, par Guite elle-même, des événements de l'époque durant laquelle elle recueillit ses trois amies en fuite jusqu'à son arrestation! Toute l'année 1943 se dévoilait là, juste à la veille de sa visite à Verdélais. C'était un texte tapé par la même secrétaire sur la même machine, mais la copie, sans doute sous une troisième couche de papier carbone, était d'une qualité insuffisante pour être aisément lue sans l'éclairer par une forte ampoule électrique. L'illumination de la suite avait été conçue pour favoriser les élans amoureux dans une ambiance de boudoir. Il n'attendrait ni le retour d'Icelle, ni le lendemain et ses aurores, pour en prendre connaissance. Sans hésiter, il le dévora d'une traite, assis sur le tabouret de la salle de bain, accoudé à la margelle du lavabo, juste au dessous d'une rampe au néon d'une luminescence favorable au rasage de la barbe la plus rétive au passage d'une KinWilson à cinq lames au morfil bien lissé sous une épaisse couche de mousse Legitte crémeuse à souhait.

Un matin d'avril 1943 — un petit bourg girondin -

Dans un ciel bleu déjà du «midi», le soleil monte et pompe la rosée matinale. Le pharmacien — c'est moi — n'a pas encore ouvert. Il n'est que huit heures. Seule dans la cuisine, je me hâte d'avalier mon petit-déjeuner; je suis en retard pour aller quérir mon lait... trois kilomètres dans le matin printanier, une longue cote que je monte aux trois quarts à pied, mais que je descends au retour, en roue libre, sans freiner et en chantant.

Tout çà coup quelqu'un secoue le porche. C'est bien ma chance, quel est le damné client trop pressé qui vient me retarder encore ? Nerveuse, j'avale mon reste de tartine, mais une main trop impatiente secoue le porche de nouveau. Je me précipite en bougonnant... un «chut» énergique étouffe mon exclamation et la voix d'une camarade à qui m'unit une amitié fraternelle de

vingt années me chuchote:

— Laisse nous entrer vite, on va t'expliquer.

Je m'efface, referme la porte, et aussitôt six mains se tendent vers moi.

— Regarde nos mains, regarde dans quel état nous sommes.

J'ai devant moi, Luc, Lou et Capi, trois filles sportives, délurées, décidées... mais pour le moment, elles m'entourent hagardes, les cheveux en bataille. Décidément il y a quelque chose d'anormal... mais quoi ?

— Regarde nos mains, hébétée.

— Oui, elles sont sales. Mais dites moi bonjour quand même

— Bonjour, bonjour, bonjour.

Trois figures se tendent vers moi et on me prévient charitablement:

— Attention, il y a deux jours qu'on ne s'est pas lavées.

Oui, il y a deux jours qu'on ne s'est pas lavées.

— Oui, il y a deux jours qu'on a pas mangé.

Je ne comprends rien. — Et bien, entrez dans la cuisine, je vais vous donner à manger et vous me raconterez.

.....

L'histoire qu'elles me racontèrent n'est pas la mienne. Sachez toutefois qu'elles venaient de faire évader un espion de l'Intelligence service et que la Gestapo était à leurs trousses.....

Et c'est à partir de là, que mon histoire commence.

Elles étaient attablées devant leur café au lait. Le récit terminé, Capi, ainsi nommée parce qu'elle était jusqu'à ce jour capitaine d'une équipe de basket-ball, me dit:

— Alors, mon vieux, ce qu'on te demande, c'est de nous cacher. Nous pourrions rester quelques jours chez toi, et tu trouveras peut-être un paysan pour nous accueillir. Nous n'avons rien, ni cartes d'identité ni cartes d'alimentation.

— Naturellement, je vais essayer de me débrouiller.

Pendant cette conversation, Monique, dix-huit ans, la fille d'une amie, entendant des voix était descendue. Elle fut rapidement mise au courant, reçut la consigne formelle de se taire, de tenir perpétuellement fermé le porche. Pauvre Monique! Elle observa la consigne jusqu'au bout et ferma ses portes ce qui constituait une dérogation nette à ses habitudes.

Mais la pendule tournait. Je souhaitais à tout le monde bon repos, pris mon vélo et partis, sans oublier la clé du porche. Monique avait la charge d'ouvrir la pharmacie et de recevoir les clients. Les amies avaient cette chance que nous étions seule dans la maison. Ma femme de ménage venait de me quitter, et je n'avais plus personne.

J'avais accepté de grand coeur de rendre service. Je l'aurais fait pour n'importe qui, et à plus forte raison pour une amie très chère. Mais je n'ai rien du héros. Je savais ce que je risquais. Les ordonnances allemandes étaient assez explicites. Et Monique ? Quelle responsabilité j'assumais envers elle! Non, je n'étais pas fière, si bien qu'ayant enfourché ma bicyclette lorsque j'aperçus à une centaine de mètres un groupe de policiers en uniformes la sueur me monta au front. Et je me moquais de moi-même lorsque je vis l'un d'eux me saluer amicalement et que je le reconnus pour le fils d'un de mes clients.

... Le soleil était déjà assez haut; je me pressais et ne chantais point ce matin en descendant la côte.

Pendant son absence, Monique avait casé les trois exilées dans une

chambre. Tout le monde dormait à mon retour.

La matinée se passa sans histoire. Le déjeuner nous réunit toutes les cinq, puis le dîner.

Le lendemain, j'allais trouver un client, menuisier de son état, pêcheur et chasseur à ses heures perdues, qui sont nombreuses, grand dénicheur de cèpes, et plus encore grand amateur de vin blanc. Mauvaise tête mais un très bon garçon capable de garder un secret.

— Roger, j'ai chez moi trois de mes amies, poursuivies par la Gestapo. Connaissiez-vous quelqu'un de sûr qui consentirait à les prendre ?

— La réponse fut nette:

— Personne ici.

Il vit ma consternation, devina peut-être mon angoisse.

— J'irai demain trouver un camarade qui habite dans les Landes.

Rentrée à la maison, je rendis compte de ma démarche. C'était dimanche; j'aurai la réponse mardi. Si elle était favorable il faudrait partir de suite. Sinon, je solliciterai à mon tour l'aide de braves gens, puis j'irais à Nantes d'où ses amies étaient originaires y chercher de quoi les habiller et tenter de les munir de faux-papiers.

Il restait à attendre le retour de Roger fixé au lundi soir. Mais ce jour-là, pas de Roger. Le mardi, il n'était toujours pas là. Ça y est, pensais-je, il est parti en bordée. Il n'était pas en bordée. Il avait seulement différé l'instant de se dire qu'il revenait bredouille.

Alors, je résolus d'aller voir Lucie, une brave fille qui exploite dans les

Landes une petite propriété. En lui racontant une histoire un peu romancée, parce qu'il ne convenait pas qu'elle sût l'exacte vérité, j'arriverais peut-être à l'émouvoir. La famille est composée de braves gens, simples, mais de grand bon sens. Je les savais «pour de Gaulle» et fidèles auditeurs de la B.B.C.

Je pris mon vélo au petit jour. Le soleil se levait à peine. Les pins étaient encore tout frais de rosée, à leurs pieds les fougères déroulaient la dentelle de leurs feuilles. À une ou deux reprises, j'effrayais un écureuil qui jouait au pied d'un pin; en deux bonds il fut au sommet, et me/retournant je le vis assis sur une branche, qui me contemplait, stupéfait. Une paix royale régnait sur la route et la forêt. Je n'étais pas suivie... je roulais seule; toute seule sur la route et la forêt. Je n'étais pas suivie... je roulais seule; toute seule sur la route droite, dans l'odeur ensorcelante des pins et de la verdure encore humide de la nuit. Il fallait se presser. Mais j'aurais bien aimé que la promenade durât plus longtemps, autant pour jouir de cette heure divine que pour retarder le moment où allait se jouer la dernière chance de caser mes amies. Il était convenu que je demanderais l'hospitalité pour une dizaine de jours, ce qui donnerait le temps de se retourner.

C'est la mère de Lucie qui me reçut. Comment êtes-vous là ? J'expliquai que j'avais profité du beau temps pour une promenade. Alors, Lucie n'est pas là ?

— Non, elle est au bourg, mais elle ne va pas tarder.

Il y eut un silence. Alors je pris mon courage à deux mains.

— Je suis venue vous demander un service, un grand service. J'étais partie. Rien ne pouvait m'arrêter.

Je racontai, plaidai ma cause de plus en plus chaleureusement au fur et à mesure que je me voyais plus proche du but.

Lucie rentra. Il ne fut pas nécessaire d'insister. Pour me rendre service, elle ferait exactement tout ce que je demandais. J'avais gagné.

Je refis le chemin l'âme en fête. Je revis le petit écureuil curieux et craintif; un faisan traversa la route majestueux et multicolore.

Le samedi au petit-jour, nous quittâmes la maison avant que quiconque fut levé. Je remis mes trois pensionnaires à Lucie et revins seule, à la fois angoissée et soulagée.

Le lendemain matin, je prenais le train à bordeaux. Je pus difficilement me procurer un peu de linge et j'obtins la promesse qu'on s'enverrait des cartes d'identité...

Avril touchait à sa fin, mais s'annonçait aussi beau. Une ou deux fois par semaine j'allais voir mes amis. De Nantes, on nous faisait dire de ne pas bouger, de ne pas faire d'imprudences, les bons conseils ne manquent jamais en pareille occurrence. Sans doute, mes amies étaient-elles activement recherchées; mais je pensais à part moi que la Gestapo n'était pas bien maligne. Il y avait eu perquisition chez Capi. Les Allemands avaient tout enlevé, tout volé! Cependant ils paraissaient peu pressés de faire des recherches au domicile des gens dont ils avaient dûs découvrir et l'adresse et des lettres témoignant d'une camaraderie ancienne et qui dans mon cas ne s'était jamais démentie. S'ils avaient dû venir, ce serait déjà fait. Les boches faisaient le mort, les cartes d'identité n'arrivaient pas, personne ne se souciait de faire passer les fugitives en Angleterre...

Lucie se lassait et commençait à avoir peur. En somme, mes amies n'avaient que moi, ne pouvaient compter que sur moi. En Mai, elles quittèrent leur retraite, en fin de journée cette fois. Elles arrivèrent à la maison sur le coup de minuit. Les chambres étaient prêtes, il y avait du gâteau au macaroni et des fraises. Elles se sentirent heureuses comme si elles avaient retrouvé le home.

Cette fois, c'en était fait. Elles resteraient avec moi, en sécurité relative, et dans un climat moral bien plus réconfortant. Une tendresse d'aînée, me liait

maintenant avec Luc et Lou. Je n'avais plus peur ayant envisagé et accepté le risque; et j'avais un sentiment de fierté de savoir qu'à moi seule incombait la charge de les aider et de les sauver ou de me perdre avec elles.

Alors commença une vie en famille qui devait durer des mois. Les cartes d'identité étaient enfin arrivées, on s'habitua à ne plus s'appeler que par les faux noms. C'est ainsi que Capi devint Claude, Luc Suzanne, et Lou, Andrée. Si Claude resta toujours enfermée dans la maison et le jardin, les deux autres sortaient quelquefois, bien rarement soit pour quelques courses à la petite ville la plus proche, soit tout bonnement pour chercher de l'herbe pour les lapins. Chaque vendredi j'emmenais Suzanne faire le marché avec moi. Et peut-être se rappelle-t-elle encore les quelques sorties que nous avons faites en vélo au lever du soleil à la recherche de viande d'abattage clandestin. Car il fallait nourrir cette tribu, et ce n'était pas toujours très aisé. Les bouchers ont beau être accommodants, il est difficile de se faire donner cinq rations quand on a droit à deux.

— Vous en avez assez pour deux, disait la bouchère.

— Oui, mais nous avons faim pour cinq.

Elle en rajoutait un peu, à regret, et murmurait:

— Si vous aviez un peu de sucre, vous me rendriez un grand service.

Quant à l'autre boucher, beaucoup plus coriace, dur à la détente, c'était Monique qui s'en chargeait. À plusieurs reprises elle alla se faire servir «aux petites aurores», dès l'ouverture de la boutique. Le boucher coupait, grognait et remettait le paquet.

À midi moins le quart quand le gros des clients était passé, la queue dispersée et que Monique jugeait le boucher suffisamment abruti, elle revenait.

— Je voudrais du beefsteak.

— Mais je t'ai déjà servie. (il la tutoyait, il l'avait connue toute petite). Elle haussait les sourcils «à la Méphisto» et se faisait toute candeur.

— Moi ? Mais non, vous rêvez.

— Je te dis que je t'ai servie. Tu es venue ce matin avant huit heures.

— Avant huit heures! Je me suis levée à neuf. Allons, donnez-moi du beefsteak, je n'ai pas de temps à perdre.

Et ma foi, elle était si affirmative, si sûre d'elle, si nature que l'autre se demandait si elle n'avait pas raison, et lui redonnait la viande.

À nous cinq, nous faisions tout le travail de la maison. Claude s'occupait des bêtes et du jardin, et moi, en dehors du travail de la pharmacie j'étais chargée du ravitaillement. Tous les matins ou presque on voyait partir à la recherche soit du lait, soit de la viande, soit des légumes qui cette année-là étaient très rares par suite de sécheresse.

Tantôt à l'un tantôt à l'autre, je demandais:

— Vous n'auriez pas cinq litres de vin rouge ?

Jamais on ne me refusait. Mais on me demandait entre en haut et bas:

— Vous auriez bien un peu de poudre à tomate ?

Je promettais. O salulaire «poudre à tomate» (c'est de l'acide salicylique¹⁴², grâce à toi j'ai pu souventes fois procurer à mes protégées des choses rares dans ce pays qui ne produit rien...

L'été 1943 fut marqué, au point de vue militaire, par la retraite des

Allemands de Russie et par le débarquement en Sicile. Chaque victoire était pour nous l'occasion d'une petite réjouissance: nous buvions ensemble l'inévitable vin blanc. De même nous nous souhaitions solennellement nos fêtes et anniversaires (les vrais et les faux). Sainte Suzanne fut le dix Août fêtée plus joyeusement — peut-être à cause des beaux jours, peut-être par une sorte de pressentiment, que Saint-Lucien le 7 Janvier 1944.

Le jour anniversaire (le vrai) de la naissance de Claude, le 8 Août, il y eut à la «Villa du Maquis» grande fête. On déjeuna sous les plis du drapeau, descendu à cette occasion du grenier. Pour l'élaboration du menu, mes trois compagnes s'étaient surpassées. Nous avons même trouvé de l'huile pour faire une mayonnaise.

Et les jours passaient, passaient, passaient. À midi, 7 heures 1/2 et 9 heures 1/4 nous prenions la radio de Londres. Hélas... le débarquement nous était toujours promis, mais l'automne approchait et rien ne venait. Dans l'ensemble, le moral était bon, cependant il y avait parfois de brusques dépressions. L'armée rouge avançait toujours. Mes trois amies se voyaient emprisonnées chez moi sans moyen d'évasion. Tous les vœux convergeaient vers le bienheureux avion qui les amènerait en Angleterre...

Charles-Icelui, aussi oppressé par l'ambiance de calme avant la tempête que dégageait ce sobre récit qu'assoiffé par la chaleur ambiante qui régnait dans la chambre, ouvrit le minibar et siffla le contenu d'une bouteille d'un quart Perrier. Il marcha de long en large comme la Tante Guite dans sa cellule, se décida à aller uriner dans la salle de bain, puis, dans un souci d'hygiène mentale qui lui commandait de se distraire durant un petit quart d'heure, brancha la télévision. Il était quasiment vingt heures. Le bulletin météorologique annonçait un lundi de printemps après dissipation des brumes matinales sur l'Aquitaine et le Limousin. Il appela madame Descritot, — il n'était plus certain de l'orthographe d'un nom gribouillé à la hâte sur un post-it délavé — la voisine de Guite, qui devait le recevoir le

lendemain à quatorze heures trente, laquelle, toujours aussi avenante, lui confirma qu'elle l'attendait et qu'elle serait prête à l'heure dite. Elle écoutait la même chaîne que lui et il perçut dans le téléphone le son du gingle annonçant le journal télévisé. Les nouvelles n'avaient plus rien de sensationnel. Démissions ministérielles en série en France après des élections cantonales marquées par une abstention massive et la défaite des partis principaux au bénéfice des extrêmes les plus folkloriques... Banqueroute de banques centrales, notamment en Italie... Effondrement conjoint de la livre libanaise et du dinar syrien à la suite de l'incendie du hangar de stockage des pézizes libyennes par les manifestants du Front National de libération de la Côte de l'Or, autrefois appelé Libéria... Surévaluation de 50% de la valeur de l'euro par rapport à la livre et au dollar américain se répercutant en France par une hausse de 60% du prix du litre de diesel du fait de la dépréciation de 25% du prix du brent consécutive à la chute de 100% du dollar canadien handicapé par la hausse des cours des valeurs du CAC-A indexées sur les sociétés de schistes bitumineux de l'Alberta, de 75% de la tonne de charbon du fait de celle du dollar australien, et de 125% du cours du lait en tube résultant de la dépréciation globale du dollar américain et du cruzeiro par rapport au yuan de 90%... Découragé par ces nouvelles consternantes rédigées par une rédaction incompétente pour cause de grève, la quasi totalité des catégories de personnels certaines associée à un prise massive de congés bonifiés et de RTT par du personnel intérimaire, Charles-Icelui éteignit le poste. Il commanda au barman par téléphone un Jameson dans sa variété Very Rare. L'hôtel de Mr. Domolins était vraiment classieux: Libeke, vous la connaissez, la stagiaire danoise, le lui monterait dans le quart d'heure à venir avec un bol d'amandes grillées et des crackers.

Charles-Icelui se replongea dans le récit de la Tante Guite pour une *end* qui à l'évidence ne serait pas *happy* du tout. Rien ne s'était passé en 43-44 comme il le croyait d'après l'interview de Jean-François Moreau, lui même peu informé de la réalité du vécu de l'histoire verdelaise pour ne pas parler du fort du Hâ. Charles-Icelui exprimait une certaine forme de désarroi devant l'attitude des amies de mademoiselle Chabiron. Ainsi, dans cette

région de France qui avait été la plaque tournante de la migration à travers la ligne de démarcation d'il n'y avait pas encore un trimestre, on pouvait se comporter de façon aussi..., sa pensée hésita..., frivole ? Inconsciente ? Irresponsable ? Un avion anglais pour trois donzelles françaises qui ne pesaient sans doute pas lourd dans les états-majors des FFL et de la RAF! Avec leurs faux-papiers, eu égard à leur liberté de mouvement dans Verdélais, elles n'auraient eu aucune difficulté majeure pour gagner l'Espagne et, de là, l'Afrique du Nord. Après tout, elles n'engageaient qu'elles-mêmes dans cette fuite, elles n'avaient, semblait-il, pas de responsabilités familiales ou professionnelles et, si elles en avaient jamais eues, elles les avaient sciemment quittées, sans espoir de retour sur Paris avant la fin de la guerre. Mais bon! Elles étaient restées figées là, dans ce Verdélais trop douillet pour être honnête, faisant courir des risques insensés à deux femmes qui ne leur avaient rien demandé. Que la Tante Guite obéisse à un devoir relevant d'une vieille amitié plus ou moins tendre, ça, c'était tout à son honneur de trentenaire romantique... Et c'est vrai qu'elle connaissait les risques qu'elle courait en ne les mettant pas à la porte. Mais cette Monique ? D'accord, elle avait démontré au fort du Hâ qu'elle n'avait pas froid aux yeux et qu'elle semblait blindée question jalousie vis-à-vis d'Edith; cela laissait supposer qu'elle n'était pas la maîtresse de Guite! Mais, de quel droit la plongeait-on dans cette aventure douteuse ? Une jeune fille, certes précoce, mais de quel âge ? D'abord, était-elle encore mineure à une époque où on le restait jusqu'à vingt-et-un ans ? En ce cas, sa mère aurait-elle été mise au courant et aurait-elle donné son accord ? Certes, question liberté des enfants, les années de guerre n'étaient pas de la même eau que celles de l'an 2000, et les filles Chabiron étaient des émancipées de la prime enfance, mais quand même! Qui avait le plus d'authenticité sur la réalité verdélaise ? Guite Chabiron, fille de Gide et de Colette, ou Léa Delmas, fille de Régine Deforges et de Ramsay ? Et les Mauriac ? Exerçaient-ils une sorte de rôle vaccinal contre la Milice dont il n'était jamais question dans la prose de Guite ? En attendant, puisqu'il savait que cette histoire allait durer jusqu'au 7 janvier 1944, alors que Jean-François Moreau lui avait parlé de quelques jours d'attente du passage d'une ligne de démarcation qui n'existait plus, comment Guite allait-elle vivre cette phase de plongée dans le monde de la prisonnière après son arrestation par les

Boches de la Gestapo ? Il espérait être éclairé sur la pertinence de ses réflexions, le lendemain, à Verdélais. Il ferait en sorte que ses questions fussent posées sans aucune agressivité et en toute aménité à une citoyenne octogénaire, bienveillante mais inconnue de lui, pour obtenir d'elle des réponses sans ambiguïté ni langue de bois. La verdeur de la voix au téléphone l'assurait que sa mémoire était intacte, en tout cas celle des faits anciens.

L'armée rouge avançait toujours. Mes trois amies se voyaient emprisonnées chez moi sans moyen d'évasion. Tous les vœux convergeaient vers le bienheureux avion qui les amènerait en Angleterre.

Et moi, je ne pouvais rien d'autre pour elles que de continuer à courir pour le ravitaillement, que de leur donner un gîte et un semblant de sécurité; mon sort étant lié au leur chaque jour un peu plus. Fin septembre s'éleva un grand espoir. Une dame de bordeaux les demandait d'urgence, il y avait un départ imminent, elles en seraient. J'allai les conduire jusqu'à l'autobus, le coeur lourd de cette séparation, angoissée à l'idée de ce voyage périlleux mais heureuse malgré tout de penser que c'était peut-être la fin de leurs épreuves. Nous avions convenu d'un message. J'attendrais pendant trois jours ce bienheureux message. À sa place arriva une lettre, un S.O.S. plutôt demandant du ravitaillement et annonçant que le fameux départ était repoussé.

... Il fut repoussé pendant des semaines. Après quoi elles revinrent un soir froid de Novembre, déçues mais non découragées.

L'hiver vint, sombre hiver, journées interminables et mornes. Il ne fallait plus espérer le débarquement. Atteindrions-nous le printemps sans encombre ?

Tout mon bel optimisme s'était évanoui. Je me sentais mal à l'aise, comme on est parfois à l'approche d'un malheur. J'essayais de me persuader que nous ne pouvions plus désormais être inquiétées. Huit mois déjà. Comment la Gestapo aurait-elle découvert notre retraite ? Noël approchait et l'on commençait à parler réveillon... cependant une inquiétude mal définie me travaillait.

Nous avions décidé de mettre notre sabot dans la cheminée. Cinq paires de sabots de raphia doublés de peaux de lapin. Monique faisait des voyages à bordeaux pour en rapporter des victuailles. L'avant veille de Noël, toujours oppressée par une vague appréhension, je passai à L. quand j'y rencontrai un grand monsieur au chapeau mou, gabardine, serviette de cuir à la main. Il me regarda. J'en fis autant...

On frappa à la porte. Charles-Icelui ouvrit et s'effaça pour laisser entrer la blonde Danoise, toujours accorte comme se doit une soubrette impeccablement vêtue de noir et blanc. Vibeke déposa religieusement le Jameson sur le coin du secrétaire. Pas une vague n'avait agité sa surface pendant tout son transfert du bar à la chambre. Toujours légèrement ondulante, elle se dirigea sur le lit, dégagea le dessus de lit, plissa le drap du dessus brodé doublant la couverture en une bordure impeccablement cassée par un angle aigu de trente degrés assuré d'un coup sec du plat de sa main, posa un petit bouquet de fleurs rouges séchées sur l'oreiller, un bonbon tout rond enveloppé dans un papier cerise en papillote sur la table de nuit. C'était la piquante et pulpeuse Åke Fridell¹⁴³ des *Sourires d'une nuit d'été* — eh oui, il connaissait son nom par cœur comme celui de toutes les actrices scandinaves depuis qu'il avait vu les seins nus d'Ulla Jacobson dans *Elle n'a dansé qu'un seul été*¹⁴⁴ en 1954 — dont il avait tant rêvé qu'elle le dépucelait tous les samedis soirs de son adolescence prépubère, elle en avait la sensualité friponne et la gentillesse naturelle. Elle se tourna vers lui. Sans rien se dire, ils se firent face, s'embrassèrent sur la bouche d'un mouvement fluide unanimement synchronisé. Ses lèvres étaient fraîches, délicieuses, fondantes, leur baiser tout d'amour chassait cette projection de l'angoisse de

Guite sur sa pensée obsédée par l'introduction de la Gestapo dans un récit où elle avait tant tardée à se manifester... Enfin... Hélas! Vibeke, c'était la joie! La vie! Et ses cheveux, de la soie si douce et parfumée à l'aneth au cummin... Il lui murmura son bonheur de l'avoir sentie sur son ventre par quelques mots dans sa langue maternelle que la décence interdit à Chapeau de reproduire dans ce paragraphe de transition. Cette fille, c'était celle qu'il n'avait pas su faire à Sidonie. Il l'embrassa de nouveau avec une fougue qu'elle ne partageait plus, car il fallait qu'elle retournât au bar...à son grand regret quand même. Elle n'était pas de bois, même de tendre teck, mais le boulot était le boulot, il n'était pas négociable en stère de bouleaux scandinaves. Elle était l'ambre de la Baltique, il ne perdait rien pour attendre, elle non plus, lui cligna-t-elle de l'œil en fermant la porte derrière sa silhouette voluptueuse.

Il me regarda. J'en fis autant. Son regard bleu acier ne me trompa pas, pas plus que son allure générale. «Ça, c'est un type de la Gestapo» Et mon malaise en fut augmenté. Mais je ne dis rien de ma rencontre, l'heure n'était pas à se laisser dominer par ses nerfs. Je savais d'ailleurs que la Gestapo sévissait par ici, à la suite d'une affaire récente.

Et le réveillon eut lieu, tout animé par le charme et la fantaisie de Françoise, résistante, pourchassée elle aussi, qui bravant le danger était venue de Paris. Malgré mes efforts, je me mettais mal à l'unisson. Un magnifique arbre de Noël ornait la salle à manger et les jours qui suivirent furent moins maussades. La semaine passa, Françoise partit, promettant de venir plus tard. Il semblait que nous fussions là pour dix ans. Les jours recommencèrent à couler. 7 Janvier... le soir nous fêtions la Saint-Lucien sans autre fleur qu'un petit bouquet de violette qui avait fleuri malgré le froid et la bise desséchante qui soufflait d'est. Chaque matin apportait une épaisse gelée blanche.

Après avoir écouté la radio et bavardé quelque peu, on se souhaita le

bonsoir comme tous les jours depuis 9 mois on se dit «a/demain».

Le lendemain, le jour pointait à peine, quand une main ferme secoua le marteau. J'étais encore au lit, tout le monde dormait dans la maison. Je me levai, ouvris la fenêtre. Devant la porte deux individus au signalement classique: gabardine, chapeau mou, serviette de cuir. Je n'eus pas une minute d'hésitation: La Gestapo. Madame, nous voudrions avoir quelques renseignements.

C'était l'individu que j'avais rencontré il y avait 15 jours. Il parlait avec à peine un léger accent tudesque. Je refermai la fenêtre, me précipitai dans la chambre de Claude.

— Lève toi, la Gestapo est en bas.

— Bien, je vais prévenir les autres.

L'heure était venue que je pressentais depuis trois semaines.

J'avais tout mon sang-froid. Il y a des grâces d'état. Il s'agissait maintenant pour moi, d'amuser les autres en bas, pour permettre à mes trois compagnes de fuir, de traverser le jardin et le petit-ruisseau qui le borde puis de gagner la campagne.

Ces messieurs font toujours les choses très correctement. Ils commencèrent par me montrer leurs cartes de police, rouge sang, comme tout ce qui touche la Gestapo. Dans la salle à manger, ils commencèrent leurs questions.:

— Vos nom, prénom, profession ?

Je les déclinai. J'eus alors l'impression très nette et jusqu'au moment où je me retrouvai seule dans ma cellule, que ce n'était pas moi qui parlais, répondais, discutais au besoin. Je m'entendais ré»pondre, et le vrai moi pensait:

— Comment vont-elles s'en tirer ?

— Votre carte d'identité ? — La voici. Il l'examina avec attention.

— Vous habitez seule ? — Non. J'ai avec moi une jeune fille.

— Elle est de ce pays ? — Pas précisément. Mais je l'ai avec moi depuis quinze ans. Pouvez-vous l'appeler s'il vous plait ? Je voudrais voir sa carte d'identité. — Monique. (Il regarda sans trop s'y arrêter...

Il fallait tourner un page de la liasse qui dès alors tomba par terre. Il en profita pour lamper une gorgée de Jameson. Ça y était ! La scène finale du drame se mettait en place. Il avait vu suffisamment de films sur la guerre de l'ombre pour se représenter la scène. L'homme de la Gestapo prenait le masque de Delon dans *Monsieur Klein*, ce qui ne manqua pas de l'étonner au plan du principe, mais il n'y pouvait rien. Guite pouvait sans grande manipulation être vécue sous la forme d'une Romy Schneider traquée dans *Le Vieux fusil*¹⁴⁵. Comment se faisait-il d'ailleurs que tant de films de guerre et de résistance intérieure se passent essentiellement à Lyon ou dans le sud-ouest de la France, *Lacombe Lucien*¹⁴⁶ par exemple. La forme en équerre de la défunte ligne de démarcation ? Le relief des marges occidentales du Massif Central ? L'histoire du mouvement ouvrier depuis le Second Empire ?

Quant au dédoublement, il connaissait, avec les dialogues contradictoires et polémiques entre Charles le raisonnable et Icelui le romantique. Il n'avait pu échapper à cette dissociation à chaque fois qu'il passait un oral d'examen et même, au début de sa carrière voire jusqu'à la quarantaine entamée, quand il prononçait une allocution ou une conférence du haut d'une tribune.

Il avait fini de remettre de l'ordre dans les feuillets. Il reprit sa lecture en espérant qu'il ne serait plus interrompu, quoiqu'en fin de compte, ces breaks étaient un moyen de reprendre ses esprits, malmenés qu'ils étaient dans leur émotivité constitutionnelle par ce qu'il lisait. Comment pouvait-elle écrire aussi intensément dans un style aussi dépouillé ? Lui n'y arrivait plus. Un humble sentiment d'impuissance l'envahit, qu'il chassa d'un violent coup de poing dans le dossier d'un fauteuil Napoléon III trop bien installé sur ses

pieds massifs pour reculer de plus d'un centimètre sous un choc qui lui fit mal au poignet jusqu'au coude. Il haussa les épaules, termina son whiskey¹⁴⁷ d'une seule gorgée, toussa trois fois, rattrappa de justesse ses lunettes, s'assit en deux temps dans le fauteuil et relança sa lecture.

— Elle est de ce pays ? — Pas précisément. Mais je l'ai avec moi depuis quinze ans. Pouvez-vous l'appeler s'il vous plaît ? Je voudrais voir sa carte d'identité. — Monique. (Il regarda sans trop s'y arrêter la carte d'identité que lui tendait Monique, la lui remit et cessa de s'occuper d'elle. Ce que voyant, elle s'éclipsa, remonta et dit à Luc et à Lou qui n'étaient pas encore parties: pressez-vous «ils» disent qu'ils vont l'emmener avec eux.)

Le deuxième boche était fort occupé avec mon poste de T.S.F. Il se tourna vers moi, celui-là était aussi brutal que le premier semblait poli.

— Komt hier¹⁴⁸.

— Je ne comprends pas un mot d'allemand mais le temps était péremptoire et le geste éloquent.

Je m'approchai du poste. Il se mit à faire un grand discours que j'écoutais à peine. (A/quoi bon, je n'aurais rien compris) et l'angoisse me serrait à la gorge: étaient-elles en haut ? Et si oui, qu'est-ce qu'elles attendaient pour filer ?

Le policier se tut; je le regardai d'un air candide — pas compris. L'autre qui fouillait dans mes tiroirs leva le nez — mon camarade dit que vous êtes sur un poste anglais. — Pas possible, je n'écoute jamais les anglais. Ah quel poste prenez-vous ?-Radio Paris, radio Andorra et l'heure du Reich.

Le plus fort, c'est que je mentais seulement par omission. Je ne pouvais tout de même pas lui dire que chaque soir nous prenions l'heure du Reich

pour écouter Tipperary qu'on nous donnait régulièrement; d'ailleurs, sitôt sifflé Tipperary, nous tournions le bouton. — Mon camarade dit que vous écoutez les Anglais.

— Non, je ne les écoute pas.

Alors le «camarade» me prit par le bras, me montra du doigt l'aiguille du poste, tourna le bouton, me fit signe de prêter l'oreille. Impossible de nier: on entendait parler anglais. Je fis un geste d'impuissance. Je n'y comprenais rien, et ne cherchais pas à comprendre.

L'autre moi se demandait: — Sont-elles toujours en haut ? Et cette question venait, revenait, détournant mon attention par ailleurs tendue au moindre bruit, au moindre indice.

L'autre fulminait. Je ne tentais pas d'arrêter son éloquence. Pourvu que nous restions en bas. — Sont-elles encore là ? Tout s'entrechoquait dans mon pauvre cerveau...

— Qu'est-ce que c'est que ça, et le monsieur calé en français brandissait un papier ?

— Mon dieu qu'est-ce qu'il a bien pu trouver ? — Sont-elles en haut ? Sont-elles... J'allai vers lui et me retint de pouffer. Ça c'était la copie avec dessin à l'appui d'un patron de chandail à tricoter. J'expliquai le plus clairement possible. Il hocha la tête posa le papier.

... Maintenant, nous avons visiter la maison. Mais vous devez venir avec moi, car nous tenons à faire les choses en règle et vous devez assister. L'espace d'une seconde, il me sembla que mes veines se vidaient.

— Oui, mais auparavant je voudrais m'habiller. — Certainement.

Je me dirigeai vers la porte pour sortir et monter l'escalier.

— Non, vous ne serez pas seule, je dois vous accompagner.

Monique, criai-je, descends-moi mes affaires. Ces messieurs ne veulent

pas que je monte seule (au moins pensai-je, si elles sont encore là, elles trouveront un moyen de partir). Monique apportait ses habits. J'eus le temps de souffler: — sont-elles là ? — Oui, Luc et Lou. — Dis leur de se presser. Je m'enfermai dans la cuisine, mais son interrogateur vint entr'ouvrir la porte et je commençai de m'habiller sans hâte. Le moment était tragique. Pour descendre d'en haut dans le jardin, il faut passer par la cuisine dont une porte communique avec la salle à manger; une autre ouvre sur l'escalier qui dessert le premier étage et la troisième sur un petit escalier qui mène au jardin. À la lettre, je ne vivais plus. J'entendis des pas furtifs; allaient-ils entendre eux aussi ?

Avec mille précautions j'ouvris d'une main la porte de l'escalier du haut et de l'autre celle du jardin. Luc arrivait souliers à la main, imperméable sur le bras... et Lou ? Elle vient.

Deux minutes ou deux secondes après Lou arrivait souliers à la main, imperméable sous le bras, comme sa soeur.

— Vite, soufflai-je. Elles étaient passées. C'était fini. Je fermai les yeux.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à ce moment. Je suis sûre qu'il n'y avait plus d'une minute que Lou était passée. Mais qu'importait! Elles étaient sauvées, toutes les trois sauvées, j'avais réussi. Il pouvait bien arriver n'importe quoi.

— Vous êtes prête ?

— Oui.

— Et bien, montons.

Leurs têtes devant les lits défaits!

Leur colère de boches, obtus, bornés, roulés!

Mon interrogatoire dans la chambre, Monique était enfermée dans celle d'en face, de l'autre côté du couloir, et moi, répondant comme si je parlais à

des sourds pour qu'elle entende et répète la même chose...

— Quelles sont les personnes que vous aviez chez vous ?

— Des réfugiées de l'ouest sinistrées.

— Pourquoi sont-elles venues chez vous ?

— Je ne sais pas.

— Les connaissiez-vous ?

— Non.

— Quel est leur métier ?

— Couturières.

— Connaissez-vous Mademoiselle M.

— Oui, j'ai fait mes études avec elle.

— Quand l'avez-vous vue la dernière fois ?

— En 1937.

— Connaissez-vous les soeurs A ?

— Non.

Et sans transition — avez-vous un poste émetteur ?

— Non (ça, c'était vrai).

— Nous allons tout visiter, il y a un poste émetteur dans la région. On nous l'a signalé.

— Visitez.

Cette fois je ne fus pas invitée à grimper au grenier. Ils redescendirent peu après.

— Maintenant vous allez préparer chacune une valise pour un séjour de quelque durée. Je suis obligé de vous emmener.

— Mais Monique n'est pas responsable de ce qui se passe dans la maison.

— Je regrette. Nous avons ordre d'emmener toutes les personnes qui sont ici.

La voiture était à la porte. Nous partions vers Bordeaux, première étape d'un calvaire qui devait nous emmener à la prison de Rennes où les trois autres vinrent nous rejoindre deux mois après, et plus tard au bagne, à la misère, à l'enfer, à Ravensbrück enfin.

Guitte Chabiron

Il serait bientôt vingt et une heures. Charles-Icelui se leva de son fauteuil dans un état second.

Il ne comprenait pas cette histoire absurde. Il comprenait Guitte Chabiron — tiens, il y avait donc deux **t** à GUITTE, comme à Victor Margueritte, l'auteur de *La Garçonne*; il n'avait pas lu le livre, mais il en connaissait l'histoire pour avoir vu les trois versions du film à la Cinémathèque¹⁴⁹ ... Mais, en 1922, elle avait donc alors dix-huit ans... Encore lycéenne ou déjà étudiante à Nancy ?...! Et Marie Bell¹⁵⁰, quatre ans de plus seulement ? Continuera-t-il à ne mettre qu'un t, comme usuellement la fleur ?

Guitte Chabiron ? Femme "*normale*" ou "*en avance sur son temps*" des années folles ? Bachelière et étudiante, pharmacienne d'officine libérale, déjà communiste ou apolitique, dans une France coupée en deux puis réunifiée sous la botte allemande, lesbienne sentimentale mais qu'il n'imaginait pas en pornographe comme Annaïs Nin¹⁵¹ qui aurait pu jalouser sa plume... Guitte, fidèle amie à la vie et à la mort comme les Trois Mousquetaires plus d'Artagnan, celle qui porta des marguerites comme Greta Garbo¹⁵² des camélias. Il la comprenait et il avait vu Marie Bell qui aurait pu l'incarner et servirait de modèle dans un casting si Icelle ne faisait pas l'affaire. Telle qu'elle apparaissait dans ces deux relations littéraires, elle

n'avait rien d'une d'Artagnanne en puissance. Et pourtant, jusqu'à l'arrivée des trois... il allait le dire, quoique l'astuce lui parut triviale dans un contexte de drame tragique à Verdélais... des trois moustiquaires. Il était désespéré du statut de victime expiatoire d'un sacrifice de droit pénal injuste et infondé que trois bécasses, trois grues, trois chouettes, trois autruches, trois ptérodactyles... "*Trois connasses*", hurlait Charles dans son oreille droite!... allaient infliger..., sanglotait Icelui à sa gauche, "*à cette colombe de Guitte et à son alouette de Monique*"... L'accusation était impitoyable, la défense sidérée!

Qui était vraiment cette collègue pharmacienne athlétique ? Capi ? Certainement un sobriquet dérivé de la capitaine sportive que Guitte décrivait avec une certaine déférence voire de l'admiration. C'était donc elle, la Capi, la femelle dominante, la cheftaine incontournable quelque fut le milieu où elle évoluait... Mais là, à Verdélais, qui était-elle ? Une Porthosse, à l'évidence, plutôt qu'une Athosse qui aurait perdu un sens de l'initiative qu'elle devait avoir eu il y a peu ? Rien à voir avec une Aramisette qui aurait sûrement évité de se compromettre dans cet océan d'amateurisme résistanciel... Il lui vint à l'esprit que peut-être Guitte était-elle davantage taillée pour un rôle de lieutenant voire de sergent que d'officier supérieur. Et que penser des deux autres, ces deux sœurs apragmatiques, larguées dans une histoire interminable qui les dépassent au point de n'être que des créatures diaphanes douées d'un haut potentiel d'irresponsabilité ? Il ne les comprend pas, il ne peut pas les comprendre, ces trois mousquetaires qui, avant de se perdre avec elle dans le convoi pour Ravensbrück, la perdront en avant-garde des suppliciées.

Charles tournait en rond dans la chambre, en slalomant entre les meubles, quand Icelui découvrit un livre mince, ignoré jusque-là, caché sous l'enveloppe fedex vidée de son contenu toujours impeccablement rangé sur le plancher, mais à l'autre extrémité de la suite. La monographie de Déogracias sur le Fort du Hâ! Ils se ressoudèrent l'un à l'autre pour en feuilleter avidement les pages à la recherche d'un chapitre dédié à l'histoire de la prison sous la seconde guerre mondiale. Stupeur! Bordeaux, dès juin 40, avait été placée en zone occupée! La ligne de démarcation qui épargna une partie méridionale de la Gironde à la latitude de Verdélais, était bien

plus étroite qu'il ne le croyait savoir. Avait-il donc si mal lue *La Bicyclette bleue* qu'il faudrait qu'il relise le livre ou revoie la série sans plus tarder ? Relire aussi les *Clotilde* pour tout savoir de l'État Français ? Reprendre l'histoire de Maurice Papon et du commissaire Poinsot, tous deux alors Bordelais ? Un sentiment d'impuissance le saisit... Un brouillard de fatigue de boxeur sonné lui brouillait soudain la vue...

On frappa à la porte. Il était vingt-deux heures. Il ouvrit pour laisser entrer Ivan et le souper, suivi de mademoiselle Brigitte derrière le buffet roulant, tenant une enveloppe à la main. Charles-Icelui, à la recherche d'un coupe-papier, la posa sur le secrétaire. Lorsqu'il se retourna, il était seul avec une Brigitte rose d'émotion, impeccable dans son tailleur YSL et son corsage bleu horizon boutonné haut vers le menton. À peine eut-il le temps de lire l'entête du message et ses premières lignes, exprimant une invitation des banquiers suisses à descendre prendre un verre vers vingt-trois heures dans la suite numéro 2 au rez-de-chaussée de l'hôtel. Brigitte était dans ses bras, d'un élan commun, qu'elle n'avait enclenché que d'un centième de seconde avant que lui-même ne les lui ouvre pour les refermer sur sa taille et la serrer contre lui. Leurs bouches se joignirent pour un baiser fou. L'enveloppe tomba sur le plancher quand ils dérivèrent vers le lit. Que pensez-vous qu'il arriva ? Il glissa sur le tapis et son nez, cognant un coin de sommier trop haut et trop dur, se mit à saigner abondamment ! Les soins d'urgence nécessitèrent plusieurs serviettes-éponge, un paquet de kleenex bien humectés d'eau froide. Au bout d'un quart d'heure, la situation était sous contrôle. Inutile d'appeler le Samu ou de déranger le docteur de Langon. Ils se regardèrent longuement, lui furieux, l'autre désolée, se mirent à sourire légèrement puis franchement et finirent par un rire homérique.

— " *Monsieur Chapeau!*", hoqueta-t-elle à la fin d'une profonde inspiration.

— " *Appelez-moi C&I, chère Brigitte!*", expira-t-il en nasonnant.

— " *Ça nous apprendra à devancer l'appel des sexes. Vous aviez dit que rien ne se passerait entre nous toutes, vos groupies, pendant votre séjour à*

l'hôtel!"

— *"Je ne vous autorise pas à me dire que le bon Dieu nous a punis! Pas vous! Pas ça! Pas moi!"*

— *Vous, non! Vous êtes l'homme, la bête mâle qui réagit comme le bouc qu'il est et qu'il se découvre être, à sa grande surprise mais avec bonheur, pour mon plus grand bonheur d'affamée de tendresse qui a enfin trouvé celui qui la comblera de plaisir dans tous les sens, tous les deux ensemble, plus jamais séparément. Moi, oui! Le bon Dieu m'a fait une farce parce que le deuxième sexe, c'est moi, et c'est mon impatience qui m'a perdue! Je sentais que vous alliez mettre votre main sur mon sein, contre mon cœur, et j'ai perdu le sens des convenances, ce qui vous a fait perdre l'équilibre. C'est humain, vous étiez si beau et si attendrissant, comme un enfant désarmé par quelque chose de fort qu'il ne comprend pas, mais c'est pas pro pour une hôtelière...*

— *... Des Leading Hostels of the World! Nous attendrons que vous m'apparaissiez, belle, nue comme une déesse éveillée au soleil, à la terrasse de notre suite princière de l'hôtel de Fès, le Palais Jamaï, vous connaissez ?*

— *"Je sens déjà le jasmin, la rose et le réséda inondant mes dessous vaporeux... masquant mes appâts... que je mettrai une bonne heure à effeuiller! Vous serez surpris par mes talents de danseuse du ventre!"*

— *"Brigitte, pour une raison qui m'échappe, je pressens que c'est vous qui finirez par gagner. Vous avez toutes vos chances, mais j'ai promis aux autres de leur donner les leurs, sur un pied d'égalité. Je ne sais pas mentir ni séduire avec cynisme."*

— *"Et vous ne savez pas comment vous en sortir! C'est pourtant très simple. Nous les femmes, nous ne voulons pas partager un homme qu'on aime avec une autre quand on a décidé de nous donner à lui, pour la vie jusqu'à la mort. Mais, à par moi qui ai déjà fait son choix de se donner à vous, âme et corps, tout compris pour la vie..., les autres..., elles ne savent pas si c'est vous qu'elles veulent en entier, pisse, merde et vomi compris, pour la vie..., ou s'il n'y a que votre queue bien propre qui les intéresse, juste pour tirer un coup une fois et vous marquer sur leur tableau de chasse avant de passer à un ou une*

autre... éventuellement tirer un coup avec vous de temps en temps entre deux clients ou deux bonshommes, parce qu'il faut bien que le corps exulte et qu'il faut être tarée pour préférer un saucisson de lion en plastique à une bonne bite bien douce et tendre, qu'on fait grossir, grossir, grossir... ouiiiih! Pour se la mettre dans notre organe fait pour ça entre les deux cuisses et jouir, jouir, jouir, ... ah! ouiiiih! Pour repartir au turbin le lendemain matin avec mal au crâne mais pas au cul qu'une bonne bite a su combler alors que les bourses des autres mecs ne sont à vider que pour gonfler leur porte-monnaie."

— Et si j'étais un mauvais coup ? Vous valez mieux que ça!

— L'homme peut jouer au con, mais c'est la femme qui fait le connard! Moi, avec ce baiser, franchement, j'y pensais pas à ce moment-là, je suis fière de vous avoir appris à vous donner vous-même spontanément, en me rendant mon baiser, au plus profond. Que vous le valez bien, qu'on vous ouvre nos cuisses pour que vous y mettiez votre engin. D'ailleurs, juste avant de se casser la margoulette, j'ai bien senti ce que pensait votre zigounette! Des idées de grandeur qui lui montaient à la tête! C&I... Icelui-Charles! I-C, la grand voile!

— "Mais, si vous n'êtes pas seule sur un bon coup, comment pensez vous que vous allez me faire devenir ? Vous allez m'emmerder avec la jalousie, les soupçons, les obsessions, les filatures, le vol de mon smartphone..."

— "Ouais! Bof! On va vous dire qu'il vaut mieux être plusieurs sur un bon coup que seule sur un mauvais. C'est oublier tout ce qu'on apprend dans ces métiers de l'hôtellerie, de la prostitution, des médecins, des avocats et des curés: les hommes que ça intéresse vraiment, le sexe, c'est une faible minorité. Dix pour cent, chez les Occidentaux! C'est les Américains qui le disent! Vous avez vu Le déclin de l'empire américain¹⁵³ ?

— " Le film sur le sexe au fin fond des neiges dans une cabane au Canada avec Line Renaud ? Non, je ne l'ai pas vu, mais j'en ai entendu parler au Québec. Je ne partouze pas, ça ne m'intéresse pas de savoir comment les autres copulent, ensemble ou séparément."

— "Ne dites pas ça. Ça ne vous intéresse plus, ça ne vous intéresse pas

aujourd'hui, quoi que! Mais vous vous y intéresserez un jour ou l'autre. Pas cette nuit, on vous fichera la paix et je ferai en sorte que votre décision de rester chaste dans cet hôtel soit respectée. Mais à partir de demain, une fois votre note payée, on va toutes vous trotter dans la tête et votre quéquette ne restera pas en sommeil toute sa vie durant. "

— "Lacan a professé qu'il n'y a pas de virilité qu'une castration ne consacre. C'est que les taoïstes et les jésuites pratiquent lorsqu'ils n'ont que leurs doigts pour satisfaire leurs instincts animaux."

— "Mao, un branleur ? Avec QuongLi dans son lit ? J'aurais pas cru ça de lui avec toutes ses concubines et ses gardes rouges! Lacan, je ne sais pas au juste qui c'est, mais j'aurais tendance à penser qu'il devrait lire Zazie dans le métro¹⁵⁴ et écouter Laverdure lui seriner: "Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire!". Je l'ai connu petite fille, Queneau, en 1976, l'année de la canicule. Il avait dédié son bouquin à ma mère qui l'avait rencontré à l'hôpital où il soignait un cancer du poumon, juste à côté de la chambre où elle visitait trois fois par semaine une amie qui mourait d'une leucémie. Je l'ai lu plusieurs fois, sa Zazie, en me marrant comme une bossue avec son doukipudonktan!"

— "Aujourd'hui, il écrirait, yapadsouci! Ne vous en faites pas trop pour ma bite, des soucis, comme vous dites. Je me contrôle très bien et mon âge est là pour me rappeler que, pour tenir debout quand on embrasse une belle femme désirable et tout et tout, il faut des jambes solides de coureur cycliste et... Je hais le vélo quand c'est moi qui dois arquer sur les pédales!"

— "Taratata! En ce qui vous concerne, et Nagui¹⁵⁵ ne dirait pas le contraire s'il vous voyait, vous allez subir une grosse fièvre printanière et mes copines seront là pour vous passer l'aspirine! Moi, je serai là à l'heure du vaccin, la paix du brave et le respect du repos du guerrier! Restez sur votre Azzaro, c'est vachement plus excitant que Barbouze de chez Fior!"

— "C'est vrai que je pourrais vous faire visiter la Sainte-Chapelle en me déguisant en Philippe Noiret conduisant ma Clio autour de la place d'Estienne d'Orves!"

— "Ah! Vous aussi, vous vous êtes fait avoir! C'est incroyable le nombre de touristes américains et japonais, je ne parle pas des Français, qui ont été eus avec le film de Louis Malle. Je le sais, parce que mes parents habitaient juste en face de l'Église de la Trinité!"

— Brigitte, merci pour cette leçon d'amour dans une suite de l'Arquebuse, Leading Hostel of the World. Mais il va être onze heures et je dois descendre à la suite numéro 2. Que suggérez-vous pour cette nuit ? Où allez-vous dormir ?

— "Ne vous inquiétez pas pour cela. Je verrai cela quand les filles seront rentrées. Vous allez me rouler un patin comme Gabin à Michèle Morgan dans Quai des Brumes¹⁵⁶, en me disant gentiment que j'ai d' beaux yeux, vous savez, l'truc qui fait pleurer les filles avant de se quitter ou rigoler pour aller au lit ensemble!

— "Je vous offrirai la valse des patineurs à notre prochaine rencontre. En attendant, voici ce que vous souhaitez en mode mineur car, si ça continue, ma quéquette, comme vous dites, va plus avoir besoin de bromure que de Viagra¹⁵⁷®."

— "Vous savez qu'il y a mieux aujourd'hui avec le Cyalis[®] ?"

Ils descendirent l'escalier ensemble, bouches collées et à tâtons, curieusement sans trébucher. Elle le quitta avec un sourire coquin devant la porte du 2 pour disparaître vers l'arrière-bureau. Rodé qu'il était à l'exactitude depuis sa première montre suisse, la Fred Lip de Genève qui donnait l'heure exacte sur Radio-Luxembourg, offerte par son grand-père pour sa réussite au bac B, il ne frappa les trois coups d'un index assuré que lorsqu'il fut onze heures p.m. pétantes à sa nouvelle et non moins suisse swatch[®] de Nicolas George Hayek.

— "Entrez, Monsieur, Herr Professor-Doktor Chapeau, nous vous attendions et vous remercions de votre ponctualité. Veuillez prendre un siège et vous asseoir. Tout en buvant un dernier armagnac du patron, nous avons des nouvelles importantes à vous apprendre et une requête à formuler auprès de votre bienveillante attention..."

En dépit de la large ouverture des fenêtres qui faisait entrer un peu d'air frais, un mélange de senteurs lourdes stagnait dans la suite numéro 2. Les silhouettes des quatre banquiers ne se discernaient qu'à peine. Charles-Icelui, au bord de la crise d'asthme, ne manqua pas de heurter l'un d'eux avant de s'asseoir sur le bord d'une chaise dure tout contre le rebord le plus venté du balcon. Dans le brouillard de fumée de havanes se diluaient de luxueuses fragrances viriles qui lui rappelaient la fumerie de Phnom-Penh où il avait douloureusement expérimenté l'opium pour la première et dernière fois de sa vie. Il resta silencieux et refusa de la main le verre d'armagnac non sans laisser une longue seconde son regard scruter le cadran de sa montre qu'un subtil mouvement du poignet gauche dégagea de sa manchette mousquetaire.

— *"Vous comme nous finissons un week-end intense et laborieux et nous n'aspirons plus qu'au repos de nos cerveaux fatigués. Trouverons-nous le sommeil ? Nous n'en sommes pas certains mais, ce soir, nous n'avons besoin que de quelques minutes pour vous informer d'une décision capitale qui nous avons prise et qui devrait vous intéresser. Avant de partir au casino, nos compagnes nous ont dit que vous aviez été pour elle un gentleman rempli d'attentions pour elles. Nous vous en sommes très reconnaissants. Nous sommes suisses, certes, mais nous ne sommes pas des mufles par nature. Ces femmes auraient dû être nos prêtresses galantes pour célébrer dans le culte bachique le triomphe espéré d'une aventure financière que nous croyions géniale. Nous avions tout faux. Grâce à vous et votre improbable complicité, nous avons pu passer des heures et des heures à travailler sur notre projet de hedge fund sans nous préoccuper du sort temporel de ces créatures faciles à transformer en harpies quand on ne s'occupe pas d'elles..."*

— *"Notre ami Blüsch fait des phrases. Soyons francs et directs", s'exprima le banquier de Vaduz. "Nous nous sommes plantés de A à Z et nous n'avons pas trouvé d'autres solutions que de mettre un terme à ce projet. Nous n'irons pas à Londres demain. Nous rentrons chez nous. Notre reconnaissance vous est acquise parce que, grâce à vous, nous avons compris que les temps ont changé. Nous devons nous intéresser à des projets humanitaires. Comme le vôtre et celui de cette famille éprouvée par*

une histoire ancienne que vous allez sauver de l'amnésie. Karl-Otto, montre lui sur la carte!

Le plus jeune des banquiers, trente-cinq ans, un physique de Michael Douglas, l'homme de Sally, étala une carte routière de la Suisse orientale au 1/100000 sur la table de bridge.

— *"Voilà! Vous voyez, Saint Gallen, c'est là, au bord du Bodensee qui nous sépare de l'Autriche. À une heure de route au sud, sans se presser, c'est Vaduz, capitale du Lichtenstein comme vous le savez, là où pratique notre ami Karl-Otto. Et à une heure de conduite plus loin toujours au Sud, où nous retrouvons-nous tous les ans en janvier ? À Davos!"*

— *"Au Forum international! Nous y allons tous les quatre depuis quinze ans pour apprendre et savoir comment on plume la volaille au nom du capital superlibéral pour notre profit!"*

— *"Vous savez maintenant que le tsunami qui vient de détruire le nord de Tokyo et ses centrales nucléaires s'associe au tremblement sociétal de tout le monde méditerranéen. Le changement des mentalités va être colossal et la Suisse alémanique..."*

**FIN DU PREMIER CHAPITRE DU TOME 1 ... À
SUIVRE**

**Remerciements à ceux et celles qui m'ont aidé, reçu, écrit, téléphoné,
encouragé, accompagné, critiqué...**

(liste non limitative — 13 mars 2015)

FAMILLE : Michelle Bouloux, née Magneron* — † Catherine Bruel, née Moreau (1946-2010) — Béatrice Chabiron, née Moreau* — † Jacques Chabiron (1949-2012)* — Bernard Magneron* — † Jean-Pierre Magneron** (1931-2014) — Dominique Moreau* — Marie-Thérèse Moreau, née Perrochia (1916-2015) — Michèle Moreau, née Guillaume** — Pierre-Arthur Moreau* — **Thierry-Luc Moreau***...

ANCIENNES DEPORTEES : **Yvonne "Vonnice" Abbas***** (Lille) — Louise Pellet, née Abraham (Nantes) — Marie-Jo Chombard De Lawe (Antony) — Dr Annette Chalut* — **Monique Cosset***** (Sao Paulo) — † Geneviève De Gaulle-Anthonioz* (Paris) — † Denise Vernay (Paris)...

PERSONNALITES FRANÇAISES : Christine Bard (Angers) — Pr Jacques Battin (Bordeaux) — Joël Baudet (Gironde) — Marie-Roselyne Biaux** (Verdelais) — Jean-Marie Billa (St-Macaire) — Pr Jacques-Louis Binet (Paris) — Alain Bord* (Verdelais) — Paul Chevillard (Gironde) — Jérôme Decriteau (Verdelais) — † Paulette Decriteau** (Verdelais) — † **Régine Deforges**** (Paris) — Jacqueline Descarpentries (Lille) — Dr Paul Després* (Paris) — † Maurice Dion (Martigné-Ferchaud) — **Annie Gliozzo** (Paris) — Catherine Gonnard (Paris) — Guy Gouesbet* (Martigné-Ferchaud) — † **Menie Grégoire** (Paris) — Elisabeth Guillaume* (Nantes) — **Maria Laborit*** (Paris) — **Sarah Lamouroux*** (Clermont-Ferrand) — **Pr Alain Laugier** (Paris) — **Martine Lemalet** (Paris) — Cyrille Le Quellec (Paris) — Pr Olivier Lyon-Caen* (Paris) — Alain Maheu* (Saint-Malo) — **Manette Martin-Chauffier*** (Paris) — Jean Mauriac* (Paris) — Philippe Mesnard** (Verdelais) — **Dr Patrick Mornet*** (La Rochelle) — Pr Henri Nahum (Paris) — Cyril Olivier* (Bordeaux) — Françoise Passera (Caen) — Pr Jean-Louis Pellet (La Chapelle Herblay) — Annie

Pourrat* (Langon) — Louis Provostic* (Finistère) — Jack Raimbault* (Bordeaux) — Dr Gasparino Ramella* (Paris) — Dr Joseph Remy (Paris) — † **Pr Gabriel Richet***** (Paris) — † France Roche (Paris) — Isabelle Santis (Montpellier) — **Paul Sentilhes***** (Verdelais) — Pr Jean Tavernier (Bordeaux) — Agnès Vatican (Bordeaux) — Dr Charles Vérité** (Langon) — **Olivier Vigneron** (Paris) — Georges Waysand** (Paris)...

PERSONNALITES ETRANGERES : Rosemarie Achard* (Buenos Aires) — Natalie Degger (Johannesburg) — **Colette Dumez** (Londres) — Dr Insa Eschebach** (Ravensbrück) — Dra Marlene Fernandez Arias (Cuba)* — Dr Matthias Heyl (Ravensbrück) — Thomas Kunz*** (Ravensbrück) — Anne Leblay (Arolsen) — Thibaut Lespagnol* (Brasilia) — Petra Rothenberg** (Neuglobsow) — Renato Sarti*** (Milan) — Monika Schnell*** (Ravensbrück) — Hörst Seferens*** (Sachsenhausen) — Elizabeth Wein* (Ecosse) — Christl Wickert (Ravensbrück)...

INSTITUTIONS VISITEES

Memorial KZ-Ravensbrück et Sachsenhausen

Bureau des Archives des Victimes des Conflits Contemporains (BAVCC)
du Ministère de la Défense (Caen)

Direction du Patrimoine et de l'Archéologie — Archives Municipales de
Nantes

Archives Départementales de Loire Atlantique

Archives départementales de la Vendée (ADVACAG)

CREDIT ICONOGRAPHIQUE EN DATE DU 15 MARS 2015

Les illustrations sont toutes la propriété de l'auteur, es-qualité ou par don. Les photographies anciennes des filles Chabiron ont été prises et tirées sur papier par leur mère, Marie-Marguerite Chabiron Pr Tesson, photographe professionnelle établie à Challans, Vendée, entre les deux guerres mondiales.

*contribution écrite et/ou iconographique.

**entretien enregistré sur magnétophone et/ou vidéocaméra sur miniDV

***contribution écrite/iconographique et entretien(s) enregistré(s)

‡ *In memoriam*

DOCUMENTS ANNEXES DISPONIBLES LE 10 AVRIL 2011

Date: Fri, 11 Mar 2011 18:35:16 +0100
From: pierre-arthur.moreau@....fr
To: Charles-Icelui Chapeau <cichapeau@jfma-intl.com>
Subject: re: Marguerite Chabiron

J'écris une biographie de Marguerite Chabiron avec des interviews de ses neveux et nièces ainsi que de leurs enfants. Pourriez-vous répondre aux questions suivantes:

1. Monsieur Pierre-Arthur Moreau, vous êtes né le 24 décembre 1971 à Paris XIVe. Vous avez été frappé par un deuil qui vous a conduit aux obsèques d'une de vos tantes, Catherine Bruel née Moreau, dans le tombeau familial des Chabiron-Tesson. Connaissiez-vous l'histoire de votre grande-tante Marguerite Chabiron ? Si oui, comment avez-vous ressenti la mise en terre de votre famille paternelle dans ce tombeau où sont également enterrés vos grands-parents. Sinon, que représente votre grande-tante pour vous depuis que vous avez pris connaissance de son existence ?

PAM: Vous allez être déçu. Je ne sais rien de la grand-tante en question, je ne me souviens pas de l'avoir connue, et je ne sais plus ce j'ai pu en entendre. Je ne ressens rien au fait que Catherine ait été enterrée là, ailleurs, ou où que ce soit. Je pense que ça ne préoccupe que les vivants qui sont «nés quelque part» (selon Le Forestier ou Brassens, comme on veut), et pour qui la notion de lignée familiale représente un héritage culturel ou moral, voire une fierté. Je suis né loin de cela et n'ai cultivé de relations qu'avec les vivants, et encore, pas assez. Je pense que Catherine a été contente de faire plaisir à ses frères et soeurs mais je ne crois pas que ça ait représenté grand chose pour elle non plus. Elle était trop jeune pour cultiver le passé aux dépens du présent.

2. Pensez-vous en savoir assez sur vos ascendants maternels et paternels,

d'une façon plus générale ?

PAM: Je ne sais pas répondre à cette question. J'ai oublié presque tout de ce que Maman m'a raconté, il faudrait l'écrire. Je n'ai pas de notion précise au-delà de mes grands-parents.

3. Que représente pour vous la déportation d'aïeux dans des camps de concentration comme Ravensbrück ?

PAM: Sur le fait que ce soit des aïeux, rien du tout, c'était si tristement banal à l'époque qu'il aurait été miraculeux (ou inquiétant) de n'avoir pas été concernés. Sur la déportation en général, c'est une abomination, c'est arrivé ici et ça a touché presque toutes les familles; c'est arrivé ailleurs avant et ça arrivera encore ailleurs sous d'autres formes, chaque fois qu'un fou parvient à réveiller les bas instincts d'un peuple.

4. Approuvez-vous l'initiative de votre famille de publier la biographie de votre tante, sur son site web perso ? Sous la forme d'un roman totalement fictionnel ? Sous la forme d'une biographie exacte enrobée d'une intrigue semi-journalistique, riche en humour déjanté ? Je ne publierai pas votre réponse sans vous avoir soumis le texte auparavant de la totalité du roman.

PAM: Pourquoi pas, présenté comme ça, ça lui aurait certainement plu.
Bonne écriture!
P.A.

.....

De : <dom.montsouris@....fr>

Date : Sun, 20 Mar 2011 16:10:46 +0100

À : Charles-Icelui Chapeau <cichapeau@jfma-intl.com>

Objet : Re: L'étrange enquête de Charles-Icelui Chapeau

Voilà, je réponds à vos questions.

1) Mademoiselle Dominique Moreau, vous êtes née le 20 mars 1944, à Martigné-Ferchaud, Ille-&-Vilaine. Votre frère nous a indiqué que vous sauriez répondre à certaines interrogations sur la façon dont votre famille a réagi à la tragédie qu'a affrontée votre tante, mademoiselle Marguerite Chabiron. Quel souvenir avez-vous de votre tante ?

DM: Ayant que quelques mois, lors de la libération de Tante Guite, je n'ai aucun souvenirs de cette période. J'ai entendu mes parents que Tante Guite était maigre lors de son retour du camp de Ravensbrück.

2) Vous avez tissé de nombreux liens familiaux avec la Vendée. Pensez-vous que votre famille a été irréprochable dans son soutien à votre tante avant qu'elle ne devienne définitivement invalide ?

DM: Les liens familiaux sont ceux qu'une petite fille, nièce, peuvent avoir. La Vendée, pour moi, était représentée par Grand mère, Tante Blanche, Tante Guite et ses soeurs. La famille a fait tout ce qui fallait pour qu'elle est une vie presque normale et lors de l'aggravation elle dispose de tous les soins .

3) Avez-vous maintenu des relations personnelles avec votre tante lorsqu'elle est devenue invalide ? Est-ce un obstacle pour un non-médecin de se trouver confronté à l'impossibilité de guérison de la maladie d'un être cher ?

DM: Jusqu'à sa mort les relations familiales ont été maintenues.

4) Quand avez-vous appris l'homosexualité de votre tante ? Cela a-t-il été un choc culturel pour vous ?

DM: Aucun commentaire.

5) Votre tante n'a pas écrit de relations sur sa déportation à Ravensbrück. Elle ne semble pas avoir été citée dans les témoignages publiés dans la vingtaine de livres relatant des témoignages de déportées. Quelles questions auriez-vous aimé lui vous poser ?

DM: Je me souviens de Tante a eu très vite des problèmes avec ses mains. Peut être ne voulait-elle pas se mettre en avant.

6) Pensez-vous que la déportation de votre tante a développé dans votre famille une germanophobie suffisante pour boycotter politiquement la réconciliation franco-allemande ?

DM: Non il n'y a eu aucun mouvement de notre part contre la réconciliation franco germanophile. Les générations suivantes n'y étaient pour rien.

7) Avez-vous des réflexions personnelles à exprimer sur la pertinence de cette enquête biographique menée à l'instigation de certains membres de votre famille ?

DM: J'aurai aimé lui demander si elle en voulait à la personne qui l'a dénoncée. Car elle a été une résistante et a été dénoncée.

8) Avez-vous des réflexions complémentaires à faire à propos de votre tante et son parcours héroïque ?

DM: Non. Dommage que Challans et ces habitants ne perpétue pas la mémoire historique de ceux ci Aucune rue ne porte le nom, par exemple, de Tante G. Peut être est la faute qu'il aucun membre de la famille Tesson Chabiron Doucet. Mais nous ne devons pas être les seuls dans ce cas.

Dominique.

----- Fin du message transféré

.....

De : Thierry Moreau <thmoreau@....fr>

Date : Mon, 21 Mar 2011 18:16:33 +0100

À : Charles-Icelui Chapeau <cichapeau@jfma-intl.com>

Objet : réponse à l'enquête

1) Monsieur Thierry-Luc Moreau, vous êtes née le 18 août 1939, à Martigné-Ferchaud, Ille-&-Vilaine. Votre frère nous a indiqué que vous sauriez répondre à certaines interrogations sur la façon dont votre famille a réagi à la tragédie qu'a affrontée votre tante, mademoiselle Marguerite Chabiron. Quel souvenir avez-vous de votre tante ?

TLM: En fait, si j'ai en effet quelques souvenirs de la guerre 39-45, il ne faut pas oublier que je n'avais que 5 ans 1/2 à la fin de la guerre. Même en fouillant au plus profond de ma mémoire je ne retrouve aucun souvenir de la présence de ma tante Guite à la maison, en 1945, à son retour de Ravensbruck. J'en suis le premier étonné car j'ai mémorisé des images fortes des dernières années de la guerre.

2) Vous avez tissé de nombreux liens familiaux avec la Vendée. Pensez-vous que votre famille a été irréprochable dans son soutien à votre tante avant qu'elle ne devienne définitivement invalide ?

TLM: le terme irréprochable me paraît inadéquat en la matière. Cela n'a pas de sens de vouloir évaluer et donc porter un jugement moral sur ce qui touche à l'intimité de chacun dans son rapport ô combien douloureux, avec sa fille, sa sœur, sa tante, sa cousine ou sa belle-sœur. Et pourquoi parler de soutien ? Au retour de l'enfer, ce dont elle avait le plus besoin et qu'elle a trouvé dans ces 10 /12 années avant la survenue de nouvelles souffrances et

l'invalidité, c'était la présence et l'affection de ses proches, petits ou grands, famille ou amis; et que ce retour à une vie «normale» se fasse dans un lieu qui lui était cher et propice à retrouver un peu de sérénité et de joie de vivre. Le Maloir a joué ce rôle. Enfant je me souviens d'une tante gaie et aimante, quoique pas commode. Non, je ne crois pas que tante Guite ait souffert durant cette période d'un manque de «soutien» de la part de sa famille.

3) Avez-vous maintenu des relations personnelles avec votre tante lorsqu'elle est devenue invalide ? Est-ce un obstacle pour un non-médecin de se trouver confronté à l'impossibilité de guérison de la maladie d'un être cher ?

TLM: Mon type de relation avec ma tante durant ses années d'invalidité a été pauvre : neveu éloigné géographiquement, peu enclin à écrire (ce que je peux me reprocher) et économe de ses visites à Challans (2 fois par an sans coucher sur place). Rien à voir avec la période précédente où l'on passait des vacances au Maloir avec mon frère et même avec les parents dans les années 54/55/56. Dans les années 60, j'étais étudiant. Ma tante souffrait le martyr et quand j'allais à Challans, c'était toujours avec mes parents, mon frère et mes soeurs. Je me souviens de l'accueil chaleureux qu'elles nous réservaient. Mais un fond de tension règnait dans l'air et la tristesse se voyait dans les yeux de grand-mère et de maman, malgré leur volonté de ne pas le montrer. Je ne me suis jamais rendu seul au Maloir mais je ne cache pas qu'à l'époque cela ne m'est jamais venu à l'idée. Trop tard pour les regrets... Ah si, je me souviens être allé fin 1966 ou début 1967 présenter Marie-France à grand-mère et tante Guite...et cela reste un bon souvenir. À l'exception de cette dernière visite, les échanges personnels que j'ai pu avoir avec ma tante à cette époque ont été quasiment nuls. Je pense que médecin ou non, c'est un obstacle de se trouver confronté à l'impossibilité de guérison de la maladie d'un être cher.

4) Vous auriez suivi des séances de gymnastique corrective avec l'amie de cœur de votre tante, mademoiselle Françoise X..., votre frère ne se souvient pas de son nom de famille. Il croit que son adresse était 10, rue Mercœur à Nantes. Quand avez-vous appris l'homosexualité de votre tante ? Cela a-t-il

été un choc culturel pour vous ?

TLM: Effectivement j'ai suivi des séances de gymnastique corrective chez Françoise Clément à Nantes. On partait avec maman le matin par le car Drouin et on rentrait le soir. J'ai oublié tout le contexte de ces séances mais je garde le souvenir gourmand d'un turbot sauce mousseline que nous avait préparé notre hôtesse. Je n'ai jamais mangé une aussi bonne sauce mousseline depuis. J'ai pris connaissance de l'homosexualité de ma tante en lisant un livre de mémoires de mon frère aîné qui relate cet état de fait. Je n'y avais jamais pensé auparavant. J'ai compris tout d'un coup pourquoi elle avait des amies plutôt que des amis. Cela ne m'a pas choqué.

5) Votre tante n'a pas écrit de relations sur sa déportation à Ravensbrück. Elle ne semble pas avoir été citée dans les témoignages publiés dans la vingtaine de livres relatant des témoignages de déportées. Quelles questions auriez-vous aimé lui vous poser ?

TLM: Ma tante est morte quand j'avais 28 ans. Il est évident que j'étais trop jeune alors pour prendre l'initiative d'aborder avec elle des sujets comme sa détention à Rennes, la vie quotidienne à Ravensbrück, etc... C'était impensable de l'envisager. Et je ne suis même pas certain que ce soit une question d'âge.

6) Pensez-vous que la déportation de votre tante a développé dans votre famille une germanophobie suffisante pour boycotter politiquement la réconciliation franco-allemande ?

TLM: Non.

7) Avez-vous des réflexions personnelles à exprimer sur la pertinence de cette enquête biographique menée à l'instigation de certains membres de votre famille ?

TLM: Retracer la vie d'une jeune vendéenne devenue pharmacienne,

installée dans le Bordelais pour y exercer son métier, entrée dans la Résistance, arrêtée sur dénonciation, torturée par la Gestapo, déportée à Ravensbrück, sauvée de l'enfer, ramenée pratiquement à son lieu d'origine, y exercer le métier d'éleveuse de chèvres, retracer l'histoire de cette femme dont la vie se termine par un long calvaire, en mettant en exergue l'originalité de son parcours, son esprit de liberté, sa force de caractère ,oui, cela me paraît intéressant. Mais difficile. Il faudra que vous passiez beaucoup de temps à réunir des documents, des lettres, des témoignages. Voici, tirée de mon album personnel, la photographie de ma tante en écuyère. Je n'en connais ni la date, ni l'auteur, ni à quel endroit elle a été prise.

8) Avez-vous des réflexions complémentaires à faire à propos de votre tante et son parcours héroïque ?

TLM: se cantonner à des faits précis; donner à chaque élément de l'histoire l'importance qui lui convient sans exagérer tel ou tel aspect qui n'apporte rien à son déroulement.

Thierry Moreau.

.....

De : Jacques Chabiron <jacques.chabiron@...fr>

Date : Thu, 24 Mar 2011 11:09:40 +0100

À : Charles-Icelui Chapeau <cichapeau@jfma-intl.com>

Objet : L'étrange enquête de Charles-Icelui Chapeau

Réponse aux questions:

1— *Monsieur Jacques Chabiron, votre cousin nous a indiqué que vous sauriez répondre à certaines interrogations sur la façon dont votre famille a réagi à la tragédie qu'a affrontée votre tante, mademoiselle Marguerite*

Chabiron. Quel souvenir avez-vous de votre tante dont nous croyons savoir que vous fûtes le filleul.

JC: Mes souvenirs remontent à la seconde partie des années 50. Elle et Grand-Mère pouvaient encore aller se promener à pied dans le jardin potager du Maloir. C'était le rituel de l'après-déjeuner (vers 16h, donc). Les accompagner, c'était tacitement "de rigueur". On surveillait la maturation des melons ou des cassis, la croissance des asperges qui 'venaient bien' dans cette terre sableuse, et de tous les autres légumes que produisait ce beau potager.

Quasiment, toutes les semaines, d'ailleurs, acheminé par les cars Morineau, on recevait, à Nantes, un cageot de légumes et fruits du Maloir.

Dans un autre emplacement qui était principalement consacré aux choux et autres plantes fourragères, Guitte avait fait semer des épinards qui m'étaient quasiment uniquement destinés, pour satisfaire mon (bon) goût car j'étais, semble-t-il, le seul de tous les petits-enfants à aimer les épinards!¹⁵⁸ *. Moi qui avais le handicap d'être le plus jeune de tous les petits-enfants, il me fallait forcer ma maturation, pour faire oublier les années d'écart avec mes Grands Cousins — notamment le premier d'entre eux, Jean-Pierre

Magneron, chouchou absolu du Maloir¹⁵⁹ **.

Alors, même si ce détail peut paraître bien futile, je crois bien avoir marqué beaucoup de points dans leur estime avec cette caractéristique qui m'authentifiait définitivement comme un véritable Chabiron et me consacrait digne héritier du Nom.

Dans le jardin, Grand-Mère avançait avec une canne, Guitte aussi, puis, elle, avec une deuxième, puis dans un fauteuil roulant, puis plus du tout, quand les années 60 furent bien entamées.

Quand son immobilisation fut absolue, que seule sa tête remuait, vint le temps des gardes-malades; des portages du fauteuil au lit, du lit au fauteuil, troué ou pas; des machines à tourner les pages; de la machine à écrire électrique qu'elle actionnait avec un petit bâton fiché dans sa bouche et de la cendre de cigarette qu'on devait rattraper avant qu'elle s'écrase sur son gilet. À la télé, elle suivait avec passion 'Thierry la Fronde' et 'Janique Aimée'.

Avec la santé qui empire, les escarres, la gangrène, et enfin, la fin.

J'allais fréquemment à Challans. J'ai parfaitement et complètement vécu la déchéance de Guitte, avec mes yeux de vieil enfant et de jeune adolescent. Sans qu'on ait jamais eu besoin de le dire, il fallait faire montre de sollicitude mais jamais de sensiblerie. Ainsi, je fus considéré comme quelqu'un capable de vivre et d'évoluer dans l'intimité de Guitte, et de Grand-Mère.

Nous parlions de la vie du Maloir, de littérature, (j'ai lu toute la bibliothèque du Maloir, dont tous ces incroyables petits opuscules du début du 20ème siècle — littérature plus ou moins d'épouvante — «La Main», «Daah le premier homme», qui me faisait bien flipper le soir dans cette chambre appelée «La Chapelle» ».

Jamais de morale adulte-à-enfant, peu de curiosité pour ma vie scolaire, très rarement des allusions à la guerre ou à Ravensbrück sauf quelque brusque souvenir joyeux. Les souvenirs dramatiques restaient derrière ses yeux, qui, dans ces moments, ne voyaient plus ce qu'il y avait en face d'elle.

J'ai donc grandi dans la fréquentation de Guitte, en côtoyant cette douleur, cette mort lente jusqu'au bout repoussée par la flamme de son esprit.

Caractère jusqu'au bout créatif, imperméable aux contingences corporelles, généreux et attentif à la vie de tous ceux qui l'entourait. En accumulant parallèlement de plus en plus de connaissances sur ce qu'elle avait

vécu¹⁶⁰ ***, j'ai été imprégné de notions que d'autres enfants, pas confrontés à une telle expérience, ne peuvent atteindre que pendant leur vie adulte.

2. Vous avez tissé de nombreux liens familiaux avec la Vendée. Pensez-vous que votre famille a été irréprochable dans son soutien à votre tante avant qu'elle ne devienne définitivement invalide ?

JC: Je ne vois pas bien ce que l'on pourrait reprocher à la 'branche Chabiron'. Pour ce qui est de la branche Tesson, c'est sûr, on ne les voyait pas souvent au Maloir. Avec le recul, il est aussi possible que Guitte n'ait pas fait l'unanimité auprès de ces commerçants notables cathos. Mais je n'ai jamais, moi, été témoin de manifestations de rancune ou de mauvaise humeur à leur égard. Par ailleurs, il m'est arrivé de fréquenter Pierre Tesson, son épouse Hélène et leurs enfants. Ces derniers n'ont jamais laissé échapper le moindre propos entendu dans le cercle familial. Mais,

connaissant la nature humaine, il a bien dû exister dans ce côté bigot de la famille au moins une personne convaincue que, par la grâce divine, cette grande pécheresse qu'était ma tante a eu le sort qu'elle méritait!

3. Avez-vous maintenu des relations personnelles avec votre tante lorsqu'elle est devenue invalide ? Est-ce un obstacle pour un non-médecin de se trouver confronté à l'impossibilité de guérison de la maladie d'un être cher ?

JC: Comme je l'ai indiqué dans la Question 1, j'ai fréquenté ma tante surtout quand elle était invalide. Dans les années 50, trop jeune, j'étais surtout un spectateur observateur; dans les années 60, ma conscience s'est formée et développée tandis que ma tante devenait progressivement totalement invalide et que l'on voyait distinctement sa mort arriver.

Pendant mon modeste et réglementaire parcours religieux (la période de la communion, etc.), celle qui était ma marraine m'avait accompagné: c'était pour elle un quasi-devoir, une fonction, beaucoup plus que la conséquence d'une foi ou d'une conviction personnelles!

L'inexorable maladie m'a fait perdre une foi qui était en moi bien précaire et peu solidement accrochée! Or, un témoin non-médecin ne peut qu'ajouter la prière à toutes ses éventuelles aides et actions au service du malade. Ayant très vite renoncé à la prière, je n'ai fait qu'accomplir de mon mieux les actions pratiques.

4. Quand avez-vous appris l'homosexualité de votre tante ? Cela a-t-il été un choc culturel pour vous ?

JC: L'homosexualité de ma tante, je ne l'ai pas *apprise*, car personne ne m'en a jamais rien dit, je l'ai *comprise* au fur et à mesure de mon évolution personnelle. Je me rappelle avoir été ni choqué ni bouleversé.

5. Votre tante n'a pas écrit de relations sur sa déportation à Ravensbrück. Elle ne semble pas avoir été citée dans les témoignages publiés dans la vingtaine de livres relatant des témoignages de déportées. Quelles questions auriez-vous aimé lui vous poser ?

JC: Il serait intéressant de savoir pourquoi on ne trouve pas trace de son

action dans les témoignages de déportés, pourquoi elle n'a, semble-t-il, jamais été sollicitée. N'en a-t-elle «pas fait assez» pour être considérée comme faisant partie de ces fameux «Justes» — car il me semble que les personnes qu'elle a sauvées étaient juives, n'est-ce-pas ? Est-ce à cause de son homosexualité, qui s'étend peut-être à l'ensemble de cette affaire de Verdelaïs, que certaines instances n'ont pas voulu mettre cet épisode de la Résistance en lumière ?

Voilà les questions que je lui poserais... maintenant!.. Mais à l'âge de 16 ou 18 ans, elles n'avaient pas pris forme dans mon esprit, et c'est dommage, car je suis certain qu'elle m'aurait répondu sans me rembarquer!

Maintenant, je me demande ce que nos parents, soeurs et frère de Guitte, auraient pu, eux, répondre à cette question..

6. Pensez-vous que la déportation de votre tante a développé dans votre famille une germanophobie suffisante pour boycotter politiquement la réconciliation franco-allemande ?

JC: Absolument pas! Mon père, qui a fait la guerre de la campagne de Hollande jusqu'à la fin de la Poche de Saint-Nazaire, n'aimait sans doute pas beaucoup les «boches» mais il n'a jamais manifesté de germanophobie, à tel point qu'il a été ravi lorsque je lui ai annoncé que ma (1ère) fiancée était Allemande! ... Ceux qu'il ne pouvait pas blairer, c'était les Américains!

7. Avez-vous des réflexions personnelles à exprimer sur la pertinence de cette enquête biographique menée à l'instigation de certains membres de votre famille ?

JC: Les périodes de guerre bouleversent l'histoire des familles car leurs membres ne s'y comportent pas toujours de la même façon. Tous doivent être questionnés si l'on veut connaître le rôle qu'ils ont joué car ils ne parlent pas spontanément. Cette enquête montre que dans une famille, il y a toujours quelqu'un qui, un jour, veut savoir ce qui s'est passé. Et comment. Et pourquoi.

La pertinence de cette recherche peut être motivée par un besoin personnel de la connaissance, ou par une envie de la faire partager.

Pourquoi vouloir faire partager au plus grand nombre une histoire

familiale ? Pour placer notre propre existence dans une autre dimension, pour valoriser notre vécu ? Pour faire connaître une histoire édifiante ?

8. Avez-vous des réflexions complémentaires à faire à propos de votre tante et son parcours héroïque ?

JC: Rien de précis.

Jacques Chabiron¹⁶¹

.....
transféré

De : "B. Magneron" <bmagneron@...fr>

Date : Thu, 10 Apr 2011 00:25:30 +0100

À : JEAN-FRANÇOIS — JFMA— MOREAU <moreaujfma@...fr>

Objet : Re: Biographie de Guitte Chabiron.

Cher Jean-François,

Voici mes réponses à ton questionnaire. Fais-en ce que tu veux car je n'ai rien dit de subversif. Je ne suis pas sûr que tu y trouves exactement les réponses que tu cherchais (je pensais beaucoup à moi-même et à ma famille en les rédigeant).

En tout cas, merci beaucoup pour tout ce travail.

Je vous embrasse, Michèle et toi.

Bernard

1. Monsieur Bernard Magneron, vous êtes né le 16 février 1945, à Angers. Votre cousin nous a indiqué que vous sauriez répondre à certaines

interrogations sur la façon dont votre famille a réagi à la tragédie qu'a affrontée votre tante, mademoiselle Marguerite Chabiron. Quel souvenir avez-vous de votre tante dont nous croyons savoir que vous fûtes le filleul.

Tout d'abord, la tante Guite était la marraine de ma sœur Michelle. Tante Lilie, la femme de l'oncle Léo, étant ma propre marraine. J'ai rencontré Guite dans trois types de circonstances :

1) Lors de vacances familiales au Maloir où toutes les familles : celle de ma tante Marie-Madeleine, de la mienne et celle de mon oncle Léo se retrouvaient ensemble : la maison était pleine et même si tous n'étaient pas présents en même temps, il y avait beaucoup de monde, probablement plus d'une dizaine de personnes. La santé de Guite et celle de ma grand-mère se dégradant, de telles réunions n'ont rapidement plus été possibles. Je pense que j'ai connu les dernières lorsque j'avais 7 ou 8 ans, c'est-à-dire au début des années 50. Mes aînés le sauraient certainement plus précisément. Mes souvenirs d'elle lors de telles périodes sont assez mitigés. Elle me donnait l'impression d'une personne qui n'aimait pas beaucoup les enfants et qui était assez raide. En fait, dès cette époque, elle était certainement très malade. Si j'ai bien compris, elle n'avait jamais été vraiment en bonne santé après les épreuves de la déportation. Il était bien normal que l'agitation causée par les jeunes enfants la fatigue. Cela d'autant plus que je ne devais pas être toujours un enfant bien facile : en effet, ce genre de séjour ne me plaisait pas beaucoup (nous étions installés de telle façon que je dormais très mal et je me trouvais dans un contexte de frustrations fréquentes).

2) Simultanément ou un peu plus tard, lors de séjours de plusieurs semaines pendant lesquels mes parents m'envoyaient au Maloir durant le mois de juillet, seul ou avec Michelle. Le dernier de ces séjours a dû avoir lieu vers 1954 ou 1955. Il apparaissait alors de plus en plus nettement que Guite était atteinte d'un mal tenace. Elle n'avait pas encore découvert que c'était une sclérose en plaque, elle devait le faire plus tard en écoutant par hasard une émission de radio qui traitait du sujet. Il fallait qu'elle s'appuie sur deux cannes pour se déplacer, ce qui évidemment était anormal pour une femme d'un peu plus d'une cinquantaine d'années.

Comme il n'y avait pas d'autres enfants dans le voisinage, je devais m'occuper seul. Entre autres activités, je passais des journées entières dans

le parc un peu au-dessus de la maison, où se trouvaient pour la journée la vingtaine de chèvres de race alpine de l'élevage du Maloir. J'étais très intéressé par ces bêtes affectueuses et au beau poil. La diversité de leur tempérament était un sujet d'étonnement constant : pas une n'était semblable à l'autre. Certaines pouvaient être timides et effacées, d'autres pleines d'audace et dominantes; certaines étaient calmes et placides, d'autres très nerveuses. Le bouc du troupeau avait une personnalité à part. Je pense qu'à l'origine, c'était Guite qui avait voulu cet élevage (ma grand-mère s'occupant plutôt, quant à elle, des poulets). En tout cas, c'était un sujet qui nous rapprochait un peu elle et moi. Je crois que c'est seulement dans ce contexte qu'il y a pu avoir un début de complicité entre nous.

Pour se déplacer à l'intérieur du Maloir, et à moins de faire un grand détour, il fallait passer dans la chambre de ma grand-mère, chambre qui lui servait aussi de salle de travail. C'était une forte personnalité, respectée de tous. Paralysée par ses rhumatismes, elle se déplaçait difficilement et restait longtemps assise à son bureau. Lors de mes passages, elle entamait souvent une conversation. Une fois, elle pouvait me parler de sa vision de la religion. Une autre fois, j'apprenais qu'en tant que vendéenne, elle était restée très royaliste. Une autre fois encore, elle me décrivait son admiration profonde pour de Gaulle, dont les chances de retour aux affaires paraissaient alors minces : elle avait d'ailleurs un portrait du général au dessus de son lit. J'en venais parfois, en tant qu'enfant, à la trouver un peu bavarde. Parlant de Guite, de ma mère et de la déportation, elle devait me dire un jour quelque chose que j'ai oublié en partie, mais qui rétrospectivement m'interpelle maintenant. Voici le contexte dans lequel elle se plaçait : si mes souvenirs sont exacts, ma tante avait caché des résistants pendant la guerre (ou plutôt des résistantes) qui avaient commis des attentats : cela était extrêmement dangereux.

Ma mère¹⁶², quant à elle, n'avait pas eu à faire preuve d'un tel héroïsme pour être en danger. Au plus, en tant que professeur de lycée, avait-elle dit à ses élèves israéliens qu'il serait prudent qu'elles s'éloignent un peu et que si elles le faisaient, personne ne le signalerait. Mais pour un pouvoir totalitaire «trouver et punir des coupables » est secondaire, ce qui est important c'est de faire des exemples « qui fassent réfléchir » afin de créer un climat de

terreur. Le lycée était suspecté d'être un foyer de contestation. Avec des collègues, elle avait donc subi un interrogatoire serré de la Gestapo. Elle en était ressortie libre, mais d'autres avaient été arrêtées de façon arbitraire, puis déportées. Certaines avaient succombé lors de leur séjour en camp. Ma grand-mère considérait donc que ma mère, elle aussi, aurait pu subir un sort semblable à sa sœur Guite.

Dans ce contexte donc, elle m'avait expliqué que, pour des raisons que j'ai oubliées mais qui avaient à voir avec la fragilité de l'une ou de l'autre, elle trouvait préférable que ce soit Guite qui ait été déportée plutôt que sa sœur. Mes souvenirs sont flous, peut-être aurait-elle préféré que l'inverse se produise (mon frère ou ma sœur sauraient peut-être ce qu'elle pensait exactement). Quoi qu'il en soit, aujourd'hui encore, je suis étonné qu'elle ait pu avoir de telles pensées. En tout cas, compte tenu de ma date de naissance, une déportation de ma mère aurait eu pour corollaire immédiat ma non-existence.

3) Dernier type de circonstances dans lesquelles j'ai vu Guite : plus tard encore et pendant plusieurs années, lors de visites d'une journée que faisaient mes parents au Maloir. On partait en voiture d'Angers le matin et on rentrait le soir. Elle était devenue une grande malade totalement paralysée et était installée sur un fauteuil adapté pour elle. Elle souffrait énormément : j'imagine que les médicaments anti-douleurs étaient moins efficaces qu'actuellement. De plus, on n'arrivait pas à la débarrasser de terribles escarres.

Un petit détail qui avait marqué l'adolescent que j'étais, concerne cette période. Ma grand-mère était depuis toujours passionnée par les chiens de race. Dans la période où je l'ai connue, c'était la race des « bouviers des Flandre » qui avait ses faveurs. Je trouvais personnellement ces animaux, avec qui il fallait garder ses distances, peu sympathiques. Dans mon enfance, ils portaient des noms bibliques : Samson, Sarah... Mais dans cette période un peu plus tardive, une chienne s'était vue attribuer le nom d'Erika. Erika étant le prénom d'une gardienne particulièrement cruelle du camp de Ravensbrück. Cela m'intriguait un peu, car comment pouvait-on avoir de l'affection pour un animal qui portait le nom d'une personne qui méritait d'être haïe ?

Je ne parviens pas à me souvenir si, dans la période où j'habitais encore avec eux à Angers, mes parents m'emmenaient systématiquement lors de leurs déplacements à Challans. En tout cas, mon égoïsme d'enfant, puis d'adolescent (ou peut-être mon égoïsme tout court) faisait que je n'avais pas beaucoup de plaisir à ces visites de malades et qu'ils devaient parfois me prier et faire appel à mon sens du devoir pour que je les accompagne. Une fois étudiant à Rennes puis à Paris, mes visites à Challans ont dû se faire encore plus rares. Je n'étais pas présent lors de la remise de sa Légion d'Honneur. Il est très probable qu'elle a eu lieu en un certain mois de mai, alors que j'allais passer des concours.

Je me souviens pourtant avoir envoyé quelques lettres à ma grand-mère durant cette dernière période. Elle me répondait et me disait en particulier à quel point elle était triste d'être témoin des souffrances de sa fille.

Il faut enfin mentionner le souvenir de son enterrement, en 1966 je crois, où il y avait beaucoup de monde et où quelqu'un (le curé sans doute, bien qu'elle ne m'ait pas semblé être très croyante), visiblement impressionné, avait fait un sermon extrêmement émouvant.

En résumé, je pense que j'étais trop jeune pour que Guite soit plus pour moi qu'un personnage un peu éloigné, mais au destin exceptionnel. Destin exceptionnel dans l'héroïsme, mais aussi malheureusement dans la souffrance. Par ailleurs, même si je m'efforce d'être aussi sincère et précis que possible, la plupart de mes souvenirs sont vagues, imprécis et sujets à caution du fait qu'ils datent de l'enfance. Il est donc prudent de vérifier que ces témoignages se recoupent avec d'autres avant de les utiliser. De plus, j'ai pu totalement oublier des choses importantes et au contraire, être frappé par des détails secondaires.

2. Vous avez tissé de nombreux liens familiaux avec la Vendée. Pensez-vous que votre famille a été irréprochable dans son soutien à votre tante avant qu'elle ne devienne définitivement invalide ?

Personnellement, je n'ai pas tissé de liens familiaux profonds avec la Vendée. Je crois n'y connaître personne de ma famille. De plus ma mère ne cherchait pas à cultiver de telles relations familiales, alors que c'était pourtant sa région d'origine et que, pour cette raison, elle devait ou avait dû

en avoir dans le passé. Ma tante Guite est devenue définitivement invalide lorsque j'étais encore enfant. Donc je ne suis pas en mesure de savoir si elle avait été *soutenue de façon irréprochable* par sa famille avant cette période. C'est une question que je ne me suis jamais posée et que je n'ai jamais entendu poser. Si elle contient des sous-entendus, je ne les comprends pas. J'aurais peut-être eu quelques remarques à faire si le « avant » avait été remplacé par « après ». Ce n'est pas le cas.

3. Avez-vous maintenu des relations personnelles avec votre tante lorsqu'elle est devenue invalide ? Est-ce un obstacle pour un non-médecin de se trouver confronté à l'impossibilité de guérison de la maladie d'un être cher ?

Comme cela apparaît dans ma réponse à la question 1., en tant qu'enfant, je n'avais malheureusement jamais eu de relations personnelles fortes avec ma tante avant qu'elle ne devienne totalement invalide. Cela a continué après.

4. Quand avez-vous appris l'homosexualité de votre tante ? Cela a-t-il été un choc culturel pour vous ?

Enfant puis adolescent, l'homosexualité (en particulier l'homosexualité féminine) a été une question que j'ai rencontrée tard et qui de toute façon avait peu d'importance pour moi. À vrai dire, j'étais assez replié sur moi-même et beaucoup de questions concernant la psychologie et les relations humaines (la psychanalyse par exemple) m'étaient plus ou moins étrangères. Dans ce contexte, je pense n'avoir pris connaissance de l'homosexualité de ma tante qu'après sa mort en 1966. La société commençait à être assez tolérante (bien plus qu'elle ne devait l'avoir été à l'époque où elle l'avait pratiquée). Cela m'est donc apparu comme une chose assez peu importante qui de plus ne m'intéressait guère, et je n'ai pas du tout ressenti de choc culturel. Pour ce genre de choses, mon point de vue a toujours été que ce qui ne fait pas de mal aux autres n'est pas blâmable. C'était aussi, je crois, celui de ma famille. Ceci étant, je ne serais pas surpris

que dans des périodes plus éloignées, son mode de vie ait attristé ma grand-mère et ma mère. Du point de vue de ces dernières, avoir une famille avec des enfants était un symbole de réussite et de puissance ; leur fille ou leur sœur n'avait pas pu fonder une famille du fait de son homosexualité, on peut imaginer qu'elles le regrettaient beaucoup.

En écrivant ces lignes, je m'aperçois que je ne me suis jamais posé la question de savoir si Guite avait eu des relations sexuelles avec la seule de ses amies que j'aie rencontrée : Françoise. Françoise qui venait assez souvent au Maloir lorsque j'étais enfant et avec qui ma tante passait alors tous les ans quelques semaines dans les Alpes, à Abondance ou à Morzine. Réfléchissant plus encore, j'avais entendu parler d'autres personnes pour lesquelles j'aurais pu me poser les mêmes questions, comme Andrée Bernard, dont il était parfois question dans les conversations des adultes. Par contre, ses cheveux courts m'avaient étonné dès ma plus jeune enfance. Mais cela semblait associé au Maloir : ma grand-mère aussi avait des cheveux courts et les cheveux de Françoise n'étaient pas bien longs non plus.

5. Votre tante n'a pas écrit de relations sur sa déportation à Ravensbrück¹⁶³. Elle ne semble pas avoir été citée dans les témoignages publiés dans la vingtaine de livres relatant des témoignages de déportées. Quelles questions auriez-vous aimé lui poser ?

J'aurais dû lui demander des détails sur tout ce qui avait pu lui arriver. Par exemple, dans quelles circonstances elle avait été amenée à héberger des résistants. Comment elle avait été arrêtée et interrogée. Comment s'était opéré le voyage en Allemagne. Surtout, j'aurais dû lui demander des détails sur l'organisation du camp d'internement de Ravensbrück.

Il est surprenant que je n'en aie pas su plus ou que je n'aie pas cherché à plus en savoir là-dessus, quand c'était encore possible. Pendant très longtemps, je n'ai pas été très curieux de connaître les détails sur la vie de la famille pendant la guerre. Sans doute mon égoïsme d'enfant, déjà mentionné, faisait-il que j'évitais « les histoires tristes ». De plus, lorsque

mes aînés parlaient de cette période, certaines choses, toujours les mêmes, étaient répétées encore et encore. Alors que dans le même temps, il me semblait que d'autres, sans doute jugés inintéressantes, n'étaient pas mentionnées. J'en étais venu par exemple, à presque considérer comme une vantardise, les récits répétés de ma mère racontant son interrogatoire par la Gestapo.

J'en profite maintenant pour énoncer le peu que je crois connaître sur la déportation de Guite et qu'il aurait fallu approfondir : elle avait caché des résistantes recherchées par les Allemands dans sa pharmacie de Verdelaïs. Ces personnes avaient commis une imprudence en ne fuyant pas rapidement vers l'Espagne assez voisine : par inertie, elles étaient restées là, pendant plusieurs semaines je crois. Avertis par une dénonciation, les Allemands étaient venus et avaient arrêté tout le monde, y compris un préparateur qui n'était même pas au courant de cette affaire. Je n'ai jamais rien su sur son interrogatoire, mais par contre on m'a dit que le train qui emmenait les condamnés en Allemagne avait été attaqué de nombreuses fois par la résistance lors de son parcours. L'hiver dans les plaines du Brandebourg était très froid. Il fallait entre autres, porter des rails qui glaçaient les mains. Après la libération du camp, ma tante avait été ramenée à Nantes par la Croix-Rouge, dans un état quasi-squelettique. Le mari de ma tante Marie-Madeleine, l'oncle Jean, qui était médecin, avait beaucoup fait pour la remettre sur pied.

J'avais dû également feuilleter quelques livres sur Ravensbrück qui se trouvaient à Challans peut-être, ou plus probablement chez mes parents à Angers.

À dire vrai, il me semble que, pendant une assez longue période après la guerre, on ne parlait qu'assez peu de telles atrocités, non seulement dans ma famille mais aussi dans la société toute entière. Les états d'esprit à ce sujet semblent avoir commencé à changer dans les années 70 avec, entre autres, la parution du film « *Le Chagrin et la Pitié* ». Personnellement, la lecture de livres comme ceux de Bruno Bettelheim sur la question comme « *Le Cœur conscient* », devait beaucoup faire pour m'éclairer. Partant d'un point de vue de sociologue et utilisant son expérience de déporté dans les premiers camps

de concentration, il expliquait comment les nazis s'y prenaient pour « gérer les camps », d'une façon optimale de leur point de vue. C'est-à-dire par exemple, en utilisant un personnel de surveillance aussi réduit que possible, mais suffisant pour qu'il n'y ait pratiquement pas d'évasions ou de révoltes.

Bien sûr, ma tante aurait pu faire de nombreuses remarques intéressantes à ce sujet.

Plus tard, ai-je sans doute été plus curieux et mieux informé quand, après que j'aie rencontré ma future femme en 1977, on m'a raconté les épreuves qu'avait traversées sa famille pendant la guerre. À l'exception d'une petite fille, toute la famille d'une tante de ma femme (en particulier un jeune garçon), avait été déportée à Auschwitz. Il n'y avait pas de témoignages sur le camp, puisque personne n'en était revenu. Mais par contre, les circonstances et les détails des arrestations étaient bien explicites.

De même, je connais assez bien les détails de la fuite éperdue à travers la France de mon beau-père, Juif allemand, poursuivi par la Gestapo pendant toute la guerre. Il n'avait dû son salut qu'à sa méfiance naturelle, à l'aide indéfectible de sa femme normande et à une suite de circonstances (en particulier, au comportement atypique et héroïque d'un gendarme de Nantes).

6. Pensez-vous que la déportation de votre tante a développé dans votre famille une germanophobie suffisante pour boycotter politiquement la réconciliation franco-allemande ?

Je n'ai jamais observé de germanophobie dans ma famille, y compris chez ma grand-mère et même chez Guite. Dans ce domaine-là également, on était relativement tolérant et ouvert : personne ne semblait faire d'amalgame entre nazis et allemands.

Je me souviens tout de même qu'on évitait de faire venir au Maloir, la correspondante allemande de ma sœur Michelle. Guite, qui souffrait alors beaucoup, était devenue irascible : elle n'aurait pas pu supporter un accent germanique.

Je me souviens aussi, avoir réussi à faire dire à mon père qu'il « n'aurait pas aimé être Allemand ». À partir de 1968, j'ai commencé à aller régulièrement en Allemagne. Je revenais d'un de mes premiers voyages. À cette époque, ce pays était clairement mieux organisé que la France : ainsi, les produits y étaient de meilleure qualité; on y construisait des maisons solides qui contrastaient avec les habitations françaises, sonores, plus petites, moins bien entretenues; les autoroutes étaient plus nombreuses et mieux signalisées, etc...etc... Je lui avais donc fait une description élogieuse sinon dithyrambique du pays. Plus ou moins consciemment, je devais chercher à le provoquer. J'omettais ainsi de dire que d'autres aspects me plaisaient moins. Par exemple, le manque de souplesse : en ville, il y avait bientôt tous les 50 mètres un écriteau indiquant une directive à respecter strictement (*Es ist streng verboten...*), ou bien le fait que tout le monde s'observait, fait aggravé par la crainte du terrorisme dont la radio parlait souvent. La réaction de mon père, assez prévisible et naturelle, m'avait tout de même suffisamment surpris pour que je m'en souviennne encore.

Accessoirement, ces différences que je ressentais entre les deux pays, me semblent s'être estompées progressivement au fil des ans. Bientôt, il n'en restera plus que des traces.

Un dernier souvenir me vient à l'esprit après cette question. La lecture était une autre activité importante que je pouvais pratiquer à Challans lors de mes séjours d'enfant, car ma grand-mère possédait beaucoup de livres et une grande bibliothèque. Il y avait quelques livres sur l'étagère au dessus de mon lit dans la chambre appelée « la Chapelle » où je dormais, ainsi que ma sœur quand elle était là. J'y avais trouvé un fascicule illustré de nombreuses images, que l'on devait distribuer aux enfants vers les années 1920, et qui traitait des relations franco-allemandes à partir de la guerre de 70. On y expliquait en détail à quel point les Allemands étaient des êtres veules, lâches et perfides, en donnant une chronologie précise de l'histoire de leurs trahisons répétées. Je me souviens distinctement d'une grande image où deux casques à pointe, traqués par nos vaillants soldats, se rendaient, les mains en l'air, en criant « *Kamerad! Kamerad!* ». Je n'avais que 8 ans, mais j'étais sincèrement étonné qu'on ait pu distribuer des choses aussi stupides à

des enfants.

Bien longtemps après le décès de ma grand-mère et la vente du Maloir, il m'est venu à l'idée que cet album avait un intérêt historique. J'aurais bien aimé le revoir, mais personne ne semble en avoir entendu parler. Jean-Pierre¹⁶⁴ m'a dit qu'il ne l'avait pas chez lui.

7. Avez-vous des réflexions personnelles à exprimer sur la pertinence de cette enquête biographique menée à l'instigation de certains membres de votre famille ?

Un tel travail de mémoire ne peut être qu'utile, certainement pour notre famille en particulier pour nos descendants, mais aussi pour la collectivité, même si le monde n'a pas nécessairement les yeux braqués sur la famille Chabiron. Mener à bien une telle enquête et faire l'effort de synthèse qui va avec, est un travail considérable. Je ne peux qu'encourager celui ou ceux qui font cet effort.

8. Avez-vous des réflexions complémentaires à faire à propos de votre tante et son parcours héroïque ?

Non, je pense avoir dit l'essentiel de mes réflexions là-dessus dans ce qui précède.

21 MARS 2011. COURRIER POSTAL EXPÉDIÉ PAR MICHELLE BOULOUX LE 19 MARS.

Réponses manuscrites au questionnaire familial sur ma tante et marraine Marguerite Chabiron dite "Guite" (17 mars 2011).

1. Madame Michelle Bouloux, née le ? ? ? ? ? 1939, vous êtes la fille de

madame Lucie Magneron, elle-même sœur benjamine de votre tante Margueritte Chabiron (1904-1967), votre cousin nous a indiqué que vous sauriez répondre à certaines interrogations sur la façon dont votre famille a réagi à la tragédie qu'a affrontée votre tante, mademoiselle Marguerite Chabiron. Quel souvenir avez-vous de votre tante dont nous croyons savoir que vous fûtes la filleule ?

J'ai de nombreux souvenirs de ma tante qui fait complètement partie de mon enfance. En effet, jusqu'à ce que mon père hérite de "La Goupillère" en 1949, j'ai passé toutes mes vacances d'été à Challans chez ma grand-mère et cela dès ma première année. Je n'ai bien sûr aucun souvenir de ces 1ères années, d'autant que la guerre a interrompu tout cela. Mon frère, Jean-Pierre, plus grand, s'en souvient certainement. Ma tante Guite a vécu chez sa mère, ma grand-mère, après être revenue de Ravensbrück et elle fait donc totalement partie de mes souvenirs du Maloir.

J'ai des souvenirs précis mais isolés des années où elle n'était pas encore ré-installée au Maloir comme par exemple la fois où elle m'avait emmenée passer quelques jours à Nantes, 10 rue Mercœur où habitait son amie Françoise Clément et sa sœur et que nous étions allées voir et écouter le Général de Gaulle sur une grande place bourrée de monde. Il faisait une chaleur torride et pour me protéger du soleil, ma tante ou Françoise, je ne sais plus, m'avait confectionné un chapeau de fortune avec un journal. Guite m'avait tant répété que le Général était très grand que je m'attendais à voir un géant! Les autres souvenirs de cette époque sont également des flashes: avec mes cousins nous allions à la cueillette des champignons (roses des prés et mousserons) et ma grand-mère les cuisinait au dîner. Mais quand l'amie de Guite, Germaine Rongear, venait la voir au Maloir, elle ne voulait pas que nous allions les ramasser avec elle (elle connaissait les bons coins) et se cachait pour nous semer! Nous n'aimions pas...

Les souvenirs sont plus nombreux et moins nets quand Guite a cessé d'habiter à Nantes avec Françoise. J'aimais aussi beaucoup Françoise. Elle était douce, discrète, une vraie petite souris. Mais elle savait faire plein de choses. Elle cousait, faisait de la broderie et m'apprenait à faire des napperons. Elle peignait également et j'ai deux tableaux qu'elle m'a donnés: 1

bourrine maraîchine et un tableau où je pose nue sur un divan près de la fenêtre de la grande salle. Je devais avoir 7 ou 8 ans. Guite et Françoise avaient un caniche noir, Chour, que j'adorais. Les adultes disaient qu'il sentait très mauvais mais ça m'était égal.

Quand ma grand-mère s'est lancée dans l'élevage des chèvres alpines, ma tante Guite s'est totalement investie. Quand elle a cessé de pouvoir se déplacer, on lui amenait les chèvres dans sa chambre pour qu'elle continue à bien les connaître. Et puis la maladie a cloué ma tante, d'abord à sa table puis dans son lit. Je ne sais quand Françoise a cessé de s'occuper de ma tante car elle est morte aussi discrètement qu'elle a vécu mais elle était là très longtemps. Nini Péraudeau s'occupait de la toilette de Guite et des soins quotidiens comme la séance sur le montauban¹⁶⁵. Ma tante Lily, la femme du frère de mes tantes et de maman, Léo, qui habitait Nantes, donc non loin de Challans, était également souvent là pour aider. Je passais de longs moments à discuter avec ma tante. À vrai dire, c'est comme si je lui rendais quotidiennement visite, étant donné qu'elle ne sortait plus de sa chambre. Elle n'a jamais cessé de lire, de s'informer, d'écouter la radio et la musique, d'avoir une vie intellectuelle intense. Elle était d'une sensibilité de gauche, voire communiste et lisait les "Lettres Françaises". Mais elle était surtout un esprit libre (comme ma grand-mère d'ailleurs) et personne ne lui dictait ce qu'elle pensait. Je l'aimais beaucoup mais les relations entre parents à cette époque n'étaient pas aussi décontractées et intimes qu'aujourd'hui. Je ne lui ai donc jamais posé de questions sur ce qu'elle avait vécu à Ravensbrück. Elle n'en donnait pas l'occasion et j'avais trop de respect pour elle pour forcer sa pudeur (et aussi la mienne!). D'un autre côté je n'ai jamais non plus ressenti de pitié à son égard. Son attitude empêchait tout sentiment de cet ordre.

Lorsque j'ai eu ma 1ère fille, Sylvie, comme Guite était ma marraine, elle a tenu à m'envoyer de l'argent pour un de ses anniversaires (3 ans je crois). Comme elle ne pouvait plus écrire, c'était ma tante Lily qui avait la procuration pour faire les chèques. Nous avons (la famille) appris plus tard l'indélicatesse de Lily qui n'a pas toujours fait la différence entre l'argent de ma tante et le sien propre. À moins qu'elle n'ait oublié ? Toujours est-il que le chèque promis n'est jamais arrivé et que je n'ai donc pas remercié ma tante.

Avec le recul, je pense avoir compris où était passé le chèque et j'ai encore sur le cœur le remords de ne pas avoir remercié ma tante Guite.

2. Vous avez tissé de nombreux liens familiaux avec la Vendée. Pensez-vous que votre famille a été irréprochable dans son soutien à votre tante avant qu'elle ne devienne définitivement invalide ?

Tout à fait irréprochable.

3. Avez-vous maintenu des relations personnelles avec votre tante lorsqu'elle est devenue invalide ? Est-ce un obstacle pour un non-médecin de se trouver confronté à l'impossibilité de guérison de la maladie d'un être cher ?

Bien sûr. Je crois d'ailleurs avoir déjà répondu à ces questions dans le §1. Ce qui me révoltait, mais que je gardais pour moi, c'était la souffrance physique intolérable que Guite subissait. Je revois encore ses contractures et ses pauvres talons gangrenés par les escarres. Elle a vécu un martyre avec un courage de tous les instants. Et en dépit de cette souffrance, elle aimait la vie plus que tout.

4. La plupart des enfants collatéraux aujourd'hui en vie qui ont connu votre tante à un âge où s'engrangent des souvenirs de résonance différente selon que l'on est né avant ou après la deuxième guerre mondiale, sont des neveux. Vous êtes la seule nièce née avant septembre 1939. Pensez-vous que ses nièces nées après la Libération puissent avoir une approche affectivement différente de la vie dramatique de votre tante que celles qu'ont pu exprimer les neveux, sachant qu'ils ont tous répondu à ce questionnaire à l'exception de votre frère, Jean-Pierre Magneron, qui sera le dernier interviewé de cette enquête familiale.

Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que Guite fait intrinsèquement partie de mon enfance et de mon adolescence. J'ai été très proche d'elle, de Françoise

et sans doute plus que les garçons de la famille, sauf peut-être Jean-Pierre qui était plus âgé et a dû avoir une conscience différente de tout cela.

5. Quand avez-vous appris l'homosexualité de votre tante ? Cela a-t-il été un choc culturel pour vous ?

Je ne sais pas. En fait j'ai toujours su sans le savoir. Il n'y a eu aucune découverte brutale ou de choc pour moi.

6. Votre tante n'a pas écrit de relations sur sa déportation à Ravensbrück. Elle ne semble pas avoir été citée dans les témoignages publiés dans la vingtaine de livres relatant des témoignages de déportées. Quelles questions auriez-vous aimé lui vous poser ?

J'ai toujours voulu savoir comment la vie quotidienne se passait pour elle et les autres dans le camp, quelles horreurs elle avait vues, le four crématoire, le travail forcé, le froid, la faim, si Monique¹⁶⁶ était avec elle. La seule chose dont Guite parlait c'était de la soupe de rutabaga (peut-on parler de soupe ?) et de son horreur définitive pour le rutabaga, horreur qu'elle m'a transmise.

7. Pensez-vous que la déportation de votre tante a développé dans votre famille une germanophobie suffisante pour boycotter politiquement la réconciliation franco-allemande ?

Non, aucunement. Nous avons toujours fait la différence entre les Nazis et le peuple allemand. Ceci dit, je ressens toujours la même épouvante devant Hitler et ses sbires lorsque je regarde des documents d'époque à la télévision.

8. Avez-vous des réflexions personnelles à exprimer sur la pertinence de cette enquête biographique menée à l'instigation de certains membres de votre famille ?

Non. Sauf que la formulation impersonnelle me surprend¹⁶⁷.

9. Avez-vous des réflexions complémentaires à faire à propos de votre tante et son parcours héroïque ?

Que dire de plus sinon que je sais que Guite a été arrêtée à Verdélais parce qu'elle cachait les sœurs Abraham et Christiane Moreau qui ne se sont pas pressé de partir, que lorsque les Allemands sont venus fouiller la maison, Guite et Monique¹⁶⁸ (la fille de Nelly Cosset, son amie belge, qu'elle hébergeait à l'époque. Monique avait 16 ou 18 ans) ont tout fait pour retenir les Allemands et que les 3 femmes puissent s'enfuir par le jardin de derrière, que si celles-ci ont réussi et ont eu la vie sauve, Guite et Monique ont été arrêtées et déportées (Monique n'avait pas eu le temps de défaire les draps des lits et ceux-ci étaient encore chauds de la présence des dormeuses...).

Je vous joins une lettre de Christiane Moreau¹⁶⁹ que j'ai retrouvée et que vous pouvez garder et une photocopie sur laquelle vous pourrez trouver les détails sur la déportation de Guite (dont son n°de matricule).

Notes

[[←](#) 1]

Il n'y a pas de pardon possible aux dérapages verbaux de Jean-Marie le Pen et les excuses filiales de Marine le Pen sont inacceptables.

[← 2]

Pourquoi le cacher, alors qu'il sera question, à un moment ou à un autre de cet ouvrage traitant des nazismes, hitlérien ou néo, de l'énergie nucléaire à des fins civiles et militaires ? Je suis considéré comme un expert crédible en matière de sécurité des radiations ionisantes et je suis fréquemment allé au Japon durant ma carrière scientifique. Je fus frappé en ce matin du 12 mars 2011 par le drame que représentait le tsunami en tant que vague destructrice mais, plus encore, par l'inéluctabilité de la crise morale gravissime qui allait frapper toute la filière pacifique de l'énergie nucléaire civile dont je suis un supporter averti.

Jean-François Moreau. *Risque Nucléaire et Radiations Ionisantes*. L'Internat de Paris. n°47 et n°48, 2006, <http://www.jfma.fr/risque-nucleaire.html>

[← 3]

Ouvroir de littérature potentielle fondé en 1960 par Raymond Queneau et Georges Perec. <http://oulipo.net/>

[← 4]

[← 5]

Marceline Loridan-Ivens (avec Judith Perrignon). « *Et tu n'es pas revenu.* » Grasset, Paris, 2015.

[← 6]

Pierre Haski. « *Marceline Loridan-Ivens, Auschwitz : suite et fin* ».

L'OBS avec Rue89. 31 janvier 2015.

<http://rue89.nouvelobs.com/2015/01/31/marceline-loridan-ivens-auschwitz-suite-fin-257433>

[← 7]

A la suite de cet entretien accordé en 1998 à son domicile de la rue d'Assas, Geneviève De Gaulle patronna mon admission au Réseau Santé d'ATD-QUART MONDE.

[← 8]

Le doute soudain m'habite à la lecture de l'article de Laurent Carpentier. « *Dans le temple du prêtre positiviste, Auguste Comte* ». Le Monde – Culture, 07.02.2015. Je croyais que le culte de l'Être suprême était mort avec la décollation de Robespierre. L'homme, finalement, qu'il soit athée ou non, calotin ou parpaillot, positiviste ou non, a besoin de créer des rites religieux pour satisfaire son esprit.

[← 9]

Référence irrespectueuse aux éditeurs Gallimard, Grasset et Le Seuil.

[[← 10](#)]

Alain Beuve-Méry. *Le marché des biens culturels fait grise mine*. Le Monde, 7 février 2015, n° 21791, Eco&Entreprise, p. 8.

[[← 11](#)]

Héros de Peter Cheyney, inspecteur au FBI, illustré au cinéma par Eddie Constantine, notamment dans « *Alphaville, une étrange aventure de Lemmy Caution* » de Jean-Luc Godard (1965), Ours d'or au Festival International du Film de Berlin.

[[← 12](#)]

Pascale Robert-Diard. « *DSK, le libre « libertin » et ses honteux serviteurs* ». Le Monde, 13 février 2015, n°21796, pp 1 et 11.

[← 13]

Pluriel du mot yiddish goy. Mot à significations multiples et variées, éventuellement argotique voire injurieuse, goy se traduit en français par Gentil (non juif). Un goy n'est pas forcément un chrétien, roumi en arabe.

[← 14]

Yvonne Pagniez. « *Évasion 44* ». Flammarion, Paris, 1949. Réédité par les Éditions Le Félin, Paris, 1970 avec « *Souvenirs inédits de la Grande Guerre* » et une préface de Jacqueline Fleury.

[← 15]

Karl von Vereiter. « *Les hyènes de Ravensbrück* ». Les éditions du Gerfaut. Paris, 1977.

[← 16]

Elizabeth Wein. « *Rose under fire* ». Electric Monkey Egmont UK Limited, Londres, 2013.

[[← 17](#)]

Insa Eschebach, Astrid Ley (Hrsg.). « *Geschlecht und "Rasse" in der NS-medizin* ». Metropol Verlag, Berlin, 2012.

[← 18]

Michel Cymes. « *Hippocrate aux enfers* ». Stock, Paris, 2015

[← 19]

Rendons hommage à l'énorme travail mémoriel du journaliste Christian Bernadac (1937-2003) qui publia douze livres sur la déportation entre 1967 et 1980. La critique est aisée mais l'art de la vulgarisation est difficile et le passeur de mémoire mérite mon respect.

[← 20]

Charles Richet (professeur), Jacqueline Richet, Olivier Richet. « *Trois bagnes* ». Paris, J. Ferenczi et fils, 1945. Le professeur Gabriel Richet (1916-2014), fils de Charles, a suivi attentivement voire avec enthousiasme pendant quatre ans la gestation de ce livre dont il aurait dû avoir écrit la préface. Son décès en octobre 2014 nous a privé d'une grande page de littérature.

[← 21]

Violette Rougier-Lecoq. *Témoignages. 36 Dessins à la plume.*
Ravensbrück. V.R.L. Éditeur, 1975.

[← 22]

Germaine Tillion. « *Le Verfügbar aux Enfers: Une opérette à Ravensbrück.* » Editions de La Martinière, Paris, 2006. ISBN 2-7324-3281-4.

[← 23]

Renato Sarti.« *Ravensbrück.* » (1987, revue en 2013, traduction française non publiée de la pièce de théâtre par Maria Laborit, Paris., communiquée par courtoisie).

[← 24]

J'aurai plus tard l'occasion d'introduire auprès du lectorat ma nouvelle, unique et récente collaboratrice, Sarah Lamouroux, qui m'a opportunément conseillé de rédiger ce chapitre inaugural avant de publier l'enquête de Charles-Icelui Chapeau à laquelle elle participera dans ses prolongements internationaux.

[← 25]

<http://www.jfma.fr/Ravensbruck-dossier.html>

[← 26]

J'avais fondé l'auto-entreprise d'édition des Hexargonautes à cette fin en 2010... Je l'ai dissoute pour cause de *mal français* affamé de taxes et de charges sociales bien avant le premier euro de chiffre d'affaires.

[← 27]

Dan Brown. « *The Da Vinci Code* ». New York, Anchor Books 2006 [first published by Doubleday in 2003], 489 pages. David Walsh. « *The Da Vinci Code, novel and film, and 'countercultural' myth* ». WSWS, May 2006.

[← 28]

Umberto Ecco. « *Il nome della rosa* ». (1980) « *Le Nom de la rose* ». trad. Jean-Noël Schifano. Nouv. éd. rev. et augm. Grasset, 1990, 552 p. Contient : « *Apostille* ». « *Le Nom de la rose* », film de Jean-Jacques Annaud, 1986.

[← 29]

Sergueï Eisenstein. « *Alexander Newsky* ». (1938) et « *Ivan le Terrible* », (1945). Films russes commandés par Staline.

[[← 30](#)]

Éric Zemmour. *Le suicide français*. Albin Michel, Paris, 2014, 534 pages.

[← 31]

Jean-François Moreau. Extraits du commentaire déposé le 11 mars 2015 sur le forum « Islamic State extremists hit year old city of Nimrud with bulldozers » initié par Donna Serbe-Davis sur UNESCO'S FRIENDS.

«.../... 10 May 1933 - Berlin + 21 university cities of Germany: A few months after the Reichstag's burning, Joseph Goebbels concludes the burning of 25000 books written by Jews or so at BebelPlatz by a speech and the nazi song Horst-Wessel-Lied. A dozen of years later, after the 2nd World War having killed a fifty of millions of humans, the world was divided into two blocks according to the Yalta's agreement. The Soviet Union collapsed after several decades of proletariat dictatorship illustrated by Goulag deportation. In 1933 nobody could imagine the salvation of the free world by the atomic bombing of two Japanese cities proposed by a Jewish-German immigrant in the USA called Albert Einstein. Nobody could imagine Werner von Braun'V2s would enable Neil Armstrong to walk on the Moon in 1969 either. However nobody should forget the cities of Coventry in England and of Dresden in Germany were destroyed without any respect of the human rights supposed to protect non military populations. More civilian populations of both camps died than military forces. World Wars not only destroy the material patrimonies but participates in the decrease in number of the living human species whether they are genocides or not. Compensatory birth booming is/was used to follow.

« Let me recall I was born in 1938 and, before I had an intensive international scientific and academic career worldwide, I experienced the Algerian War on the track in 1958. Then I can state on how much sophisticated the military art "took benefit" of the psychological weapons promoted by the Vietminh general Giap who was also victorious with the Vietcong army against the US forces. Fifty years later, the IS is encompassing cultural weapons that neither French Indochina nor Maghreb "rebels" used during their independence wars. The Imperial City of Hué was destroyed in 1968 by the American forces

because of tactic reasons but it is being rebuilt respectfully by the communist government of Vietnam under the auspices of UNESCO. The terrible Khmer Rouge didn't destroy Angkor-Wat but killed 1.5 million of Cambodians. WW3 is starting under the impulse of the islamic integrism even though there may be materialist purposes at the origin because of oil fields in the Middle-East. Chiite mollahs first gave a religious shade to the revolution firing the Shah. The first cultural impact of the middle-eastern conflicts was the destruction of the Afghan Buddahs statues ; later on the city of Aleppo was destroyed ; there is a difference between both casualties 1) the Muslim talibans destroyed a buddhist artpiece, 2) Aleppo then the most recent destructions in Syria and Irak result from religious conflicts involving two muslims cults : sunnites vs chiites. But, this isn't enough argument to evidence the Jack Lang's statement on IS-neonazism. « Hitler was an irreligious atheous and somewhat positivist although he hated free-masons. He could promote the final solution of the Jewish problem with a rather well accepted genocide strategy until the discovery of the Polish KZ. He hated the Christians as well but since the German populations were mostly lutherian or catholic, he just superimposed a subsidiary nazi cult to the Third Reich crowds. He was nostalgic of the Teutonic Knight Chivalry mixed with Roman caesarism. Nazis are atheous and I feel more and more that neonazis of all over the world including IS are atheous and idol-breakers/dealers. The IXth Crusade is dated on the XIIIth Century A.C. The recent future will decide whether the I.S. has declared the 1st Crusade against the Judeo-Christian world only. In such a case, will I.S. khalifat have to induced a intermuslim conflict between sunnism and chiitsm without mercy or not ? Is he a new Tamerlan (Timur Lang) or just a prodrome like Kerinski before Lenin then Stalin in 1917 ? »

[← 32]

Simone de Beauvoir. « *Le Deuxième Sexe* ». Gallimard, Paris, 1949. Le Rapport Kinsey dédié à la vie sexuelle de la femme fut publié aux USA en 1953, cinq ans après celle de l'homme. La traduction française date de 1954.

[← 33]

La mère de l’auteur fut sollicitée de figurer sur la liste unique d’intérêt communal et de présider le Comité des Fêtes.

[← 34]

Thomas L. Friedman. *The World Is Flat, 3.0. A Brief History Of The Twenty-First Century*. Picador Trade Paperback, NY, USA, 2007.

[← 35]

La Guerre des étoiles (Star Wars) est un film américain de science-fiction de type space opera sorti en 1977 écrit et réalisé par George Lucas. À partir de l'année 2000, il est exploité sous le nom *Star Wars*, *épisode IV : Un nouvel espoir (Star Wars Episode IV: A New Hope)*. La série complète comporte à ce jour six films qui voient grandir l'épaisseur et la popularité du noir personnage de Darth Vador au détriment relatif des blancs héros, Luc Skywalker et Han Solo.

[← 36]

Georges Orwell. « 1984 ». Traduction française par Amélie Audibert.
Gallimard, Paris, 1950.

[← 37]

Mark T. Williams. « *Uncontrolled risk: the lessons of Lehman Brothers and how systemic risk can still bring down the world financial system* ». McGraw-Hill, New York, 2010.

[[← 38](#)]

Thomas L. Friedman. *Hot, Flat, and Crowded 2.0. Why We Need a Green Revolution - And How it Can Renew America*. Picador Trade Paperback, NY, USA, 2009.

[← 39]

Jean-François Moreau. *Réflexion sur la question monothéiste au XXI^e siècle : Alexandre, Gengis-Kahn ou Tamerland ?* Le Connard décapitalisé, n°14, 1^{er} août 2014, <http://www.jfma.fr/Connard-deca-14-monotheiste.html>

[[← 40](#)]

Robert F Worth. « *The Spy Novelist Who Knows Too Much*». The New York Times, January 30, 2013.

[← 41]

Jacques Attali. « *Notre vie, disent-il* ». Fayard, Paris, 2014.

[← 42]

Luigi Scandella. « *Le Kondratieff. Essai de théorie des cycles longs économiques et politiques* ». Ed. Economica. Paris, 1998.

[← 43]

Clayton M. Christensen. « *The innovator's dilemma: when new technologies cause great firms to fail* ». Harvard Business School Press, Boston, 1997.

[← 44]

Alain Finkielkraut. « *L'identité malheureuse* ». Stock, Paris, 2013.

[← 45]

Luc Ferry. « *L'Innovation destructrice* ». Éditions Plon, Paris, 2014

[← 46]

J'ai eu l'honneur de longuement rencontrer à plusieurs reprises le prestigieux Prix Nobel de Médecine et Biologie, le professeur François Jacob. La dernière fois, en 2012, je lui ai raconté l'éducation scolaire pétainiste officielle de mon enfance. « Pas moi ! », avait-il ironiquement rétorqué à mon « j'ai chanté « *Maréchal, nous voilà...* » !

[← 47]

Jean-Raymond Tournoux. « *Pétain et de Gaulle* ». Plon, Paris, 1968.

[← 48]

Merry et Serge Bromberger. *Les 13 complots du 13 mai*. Arthème Fayard, Paris, 1959.

[← 49]

Jacques Fauvet. *La IVe République*. Fayard, Paris, 1959.

[← 50]

Partie orientale de la Bretagne d'expression francophone, couvrant grossièrement l'Ille et Vilaine et la Loire Atlantique au temps de la Duchesse Anne. On évoque plus souvent les Marches de Bretagne que la Haute Bretagne par rapport à la Basse-Bretagne où l'on parlait breton.

[← 51]

« Vous êtes juif pour vous intéresser à la déportation ? ». Au cours de ces quatre dernières années, cette question m'a été posée de plus en plus souvent, sans plus m'embarrasser, pour autant que mon interlocuteur accepte d'écouter la version longue de ma réponse. Je n'ai aucune raison de mettre en doute la légitimité de ma filiation civilement inscrite sur les registres d'état civil de la commune de Martigné-Ferchaud, quand bien même aucune preuve biologique par recherche d'ADN n'est accessible ; j'ai hérité de mon père un nombre suffisant de traits physiques convaincants à l'adresse des plus sceptiques.

1. Je suis né sur le plateau de la commune de Martigné-Ferchaud, canton de Retiers, arrondissement de Vitré, Département de l'Ille et Vilaine, Région de Bretagne, France, Communauté Européenne, Ancien Continent, Planète Terre, Galaxie solaire, Univers... C'est peu dire que je me targue d'être un citoyen du monde.

2. Côté mère, la généalogie est régionalement claire car mes deux grands-parents étaient nés natifs du Marais Vendéen, lui de Bois-de-Cené, elle de Challans, ancestralement catholiques tendance chouanne, royaliste, jusqu'au retour de ma tante de Ravensbrück.

3. Côté père, c'est moins simple sauf au plan religieux, également catholique tendance intégriste jusqu'à mon grand-père. Sa mère, née Mathieu, venait d'Alsaciens-Lorrains chahutés par la guerre de 70. Mon grand-père était « purement » poitevin. Mais, le patronyme des Moreau aux innombrables orthographes latines diverses et variées vient de l'invasion arabe stoppée par Pépin le Bref à Poitiers en 732. La smala du sultan AbderRhaman 1^{er} était composée d'un melting-pot d'arabes, de berbères, de juifs, d'ibériques... dont je me sens un descendant et j'en suis fier. Nombre de « sarrazins » s'établirent définitivement en France et Charlemagne à Roncevaux ne fit que stopper l'expansion nordiste du sultanat qu'assura mieux la création du Royaume des Asturies au nord du Douro. Pour moi l'antisémitisme n'a aucun sens, notamment quand il ne s'applique qu'aux seuls juifs. Jean-François Moreau. « *Réflexion sur la question monothéiste au XXI^e*

siècle : Alexandre, Gengis-Khan ou Tamerlan ? » Le Connard
décapitalisé, n°14, 1^{er} août 2014.

[← 52]

« *Journal de Anne Frank* ». Édition Calmann-Lévy, Paris, 1950 et collection Livre de Poche

[← 53]

William Earl Johns. Pilote de chasse et écrivain (1893-1968).

<http://www.wejohns.com/>

[← 54]

Mon père me rappela en 1953 la phrase outrageante attribuée à Charles Maurras : « *Monsieur Ménédes qui n'a pas le droit de s'appeler France* ». J'étais mendésiste depuis 1952 de par son discours « *Nous sommes en 1788 !* » et je m'étais mis à lire L'Express quotidien – le journal du Youtre, plaisantait mon père ! - fondé par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroux qui, paraît-il, étaient juifs. Abonné ou non, j'ai toujours lu les journaux quotidiens avec une avidité d'addict, Ouest-France, Le Courrier de l'Ouest, Le Monde, Paris-Presse L'Intran', France-soir, Combat, Le Quotidien de Paris, Le Figaro...

[← 55]

On ne parlait pas alors de résilience.

[← 56]

Je n'avais pas vu « *Nuit et Brouillard* » de Resnais à sa sortie en 1955. Je ne le découvrirai que lors d'une diffusion sur une chaîne de télévision, sans doute en 1965, lors du XXe anniversaire de la libération des camps.

[← 57]

Clin d'œil à la chanson de Stéphane Goldman, « *Actualités* » (1952).

[← 58]

Clin d'œil au poète François Villon.

[← 59]

Jean-François Moreau. « *Algérie 1958* ». <http://www.jfma.fr/algerie-1958.html>

[← 60]

« *Si tous les gars du monde* », film de Christian-Jacque, 1956. X
méfaits

[← 61]

Pierre Haski. « *Marceline Loridan-Ivens, Auschwitz : suite et fin* ».

L'OBS avec Rue89. 31 janvier 2015.

<http://rue89.nouvelobs.com/2015/01/31/marceline-loridan-ivens-auschwitz-suite-fin-257433>

[← 62]

Attention! Enfant! Interdit! Fiche le camp! Vite! (allemand).

[← 63]

Barre toi, parce que je ne te la donnerai pas! (espagnol).

[← 64]

Fiche le camp! Rentre chez toi! Dehors! Vite! Fils de pute! (arabe).

[← 65]

Je te dis de rester, monsieur, tu ne risques rien, un dirham, s'il te plait! (français parlé avec l'accent marrakchi).

[← 66]

Merde (allemand)! Fais gaffe à toi, fumier de cloche! (argot américain).

[← 67]

Attention! (allemand) Bonjour, Monsieur Chapeau! (japonais) Apporte le café ? (arabe).

[← 68]

Santé! (danois), Français toujours indisciplinés (français avec l'accent germanique)

[← 69]

«Je suis de la tête aux pieds, faite pour l'amour»: titre d'une chanson originale chantée par Marlène Dietrich dans le film allemand *Der Blaue Engel* (*L'Ange bleu*) réalisé par Josef von Sternberg (1930)..

[← 70]

Santé (finnois)! Les Allemands (argot français)! Vite (allemand)! La police secrète allemande!
(français).

[← 71]

Marlène (Dietrich) Bardot, Bardot! (parodie du titre d'une chanson de Jorge Veiga dédiée à Brigitte Bardot, popularisée par Dario Moreno)! Merci beaucoup! (allemand)! Santé! (chinois, coréen, japonais) Au revoir! (hongrois).

[← 72]

Une autre! (anglais) Melina (Mercouri)! Merci beaucoup! (grec)...

[← 73]

Salut hitlérien du IIIe Reich (allemand)! Foutu camarade! (allemand) Il est dangereux de se pencher ! (italien) Ils arrivent! (allemand) Je vais te pisser au cul! (argot américain).

[← 74]

. L'auteur n'aurait pu décemment dater cet épisode météorologique de pure invention en décembre 2011, lors de la tempête Joachim, sauf à déconstruire les fondements historiques de son enquête dès lors qu'à la fiction se substituera la réalité.

[← 75]

Contraction de libertine et grenadine.

[← 76]

Interprétation erronée et fantaisiste de la généalogie authentique de la branche paternelle -
Moreau, de Poitiers et Mathieu, de Metz, du "*grand professeur*".

[← 77]

Ce n'est plus vrai depuis 2014 depuis que le cloître a été transformé en hôtel.

[← 78]

Assistance sociale à l'Enfance

[← 79]

Authentique famille décimée par l'occupation allemande.

[← 80]

Les puristes sont en droit de contester la persistance dans la dernière décennie du XXe siècle de ce patois encore parlé dans les années 60.

[← 81]

Authentique.

[← 82]

http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Peterwardein

[← 83]

Jean-Jacques Déogracias, *Le Fort du Hâ de Bordeaux*, Les éditions d'Aquitaine, mars 2006.

[← 84]

Jeunes âgés de 13 (thirteen) à 19 (nineteen) ans.

[← 85]

Maison des Jeunes et de la Culture.

[← 86]

Numéro évidemment fantaisiste.

[← 87]

Mandat assuré du 1er janvier 2010 au 31 décembre 2012. Président d'honneur à vie depuis le 1er janvier 2013.

[← 88]

<http://www.adamap.fr/accueil.html>

[← 89]

<http://www.whoswho.fr/bio/jean-francois-moreau> 67349

[← 90]

<http://www.jfma.fr>

[← 91]

Dosage extemporané de la glycémie au doigt.

[← 92]

Authentique.

[← 93]

Authentique. Catherine Bruel née Moreau (1946-2010) se reconnaissait dans le portrait et la personnalité de sa grand-mère Chabiron, née Tesson, alors que, physiquement, elle tenait davantage des femmes de la lignée Moreau-Mathieu. Son inhumation dans le caveau de famille de Challans en novembre 2010 a déclenché l'impulsion de l'écriture du présent manuscrit.

[← 94]

En fouillant bien dans les archives de l'Institut National de l'Audio-Visuel, vers les années 65-68, l'on trouvera la présence de Marie-Magdeleine Moreau dans une émission où elle était l'interlocutrice de Marc Bohan, directeur artistique de la maison Dior de 1957 à 1989, dans une émission télévisée en duplex entre Paris et Rennes, ville dans laquelle la maison de couture Lavigne-Messé dont elle était la plus distinguée cliente. La famille Moreau-Mathieu ignorait alors qu'un lien de parentèle éloigné existait avec Yves Saint-Laurent auquel Bohan avait succédé chez Dior. En 1870, la famille Mathieu de Strasbourg s'était divisée en deux, l'une s'installa à Metz, l'autre à Oran qui généra YSL Il est intéressant de noter que l'ancêtre commun des Mathieu s'était marié à Veracruz, Mexique, avec une belle indienne qui fut utilisée comme modèle par des artistes strasbourgeois. Plus loin encore, Napoléon Ier distingua en le nommant Baron d'Empire, un Mathieu pour qu'il devienne le précepteur de son premier enfant naturel, Charles, dit Comte Léon, issu d'une liaison, pour la première fois fertile dans l'histoire de l'empereur, avec Catherine Denuelle de la Plaine; Le Baron Mathieu acheta le château de Mauvière, dans la vallée de Chevreuse, aux descendants de Cyrano de Bergerac (NDJFM).

[← 95]

<http://dona-rodrique.eklablog.com/francois-athanase-de-charette-de-la-contrie-a4769235>

[← 96]

L'enfant prononçait *nixt*

[← 97]

http://fr.wikipedia.org/wiki/Aur%C3%A9lien_Sauvageot

[← 98]

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Heuyer

[← 99]

Interdit! Dehors! Vite! (allemand).

[← 100]

République Démocratique Allemande = Deutsch Demokratik Republik = DDR ≠ République
Fédérale Allemande = RFA

[← 101]

Union belliciste de l'Allemagne hitlérienne, l'Italie fasciste et le Japon impérial signée en 1941.

[← 102]

Service du Travail Obligatoire.

[← 103]

Soutien-gorge de PlayTex©

[← 104]

La grand-mère Moreau avait perdu en bas-âge sa fille aînée, décédée d'une méningite tuberculeuse, impitoyable maladie qui tuait inexorablement avant la découverte de la streptomycine. Le spectre de cet enfant, la petite Hélène, l'accompagna toute sa vie jusqu'à sa mort en 196 ? où elle prononça son bonheur de la revoir au ciel où elle ne doutait d'aller. Les grands-parents de Challans eu Perreux avaient eux quatre enfants chacun, sans compter les fausses-couches auxquelles on ne faisait allusion que chez les descendants qui exerçaient la médecine, comme ça, en passant. Les personnalités des huit oncles et tantes des Chabiron-Tesson furent toutes marquées par les circonstances de leurs naissances, avant ou après la guerre de 14-18. De quelques branches qu'ils et elle furent issus, les neveux et nièces furent similairement façonnées par la deuxième guerre mondiale (cinq avant, dix après) avec une importante nuance entre ceux et celles qui naquirent avant ou après juin 40 (trois contre deux).

[← 105]

Jusqu'à son mariage, Jean-François Moreau fut très maigre voire chétif. Sa mère le traitait de "*respacé de Ravensbrück* ou *de Büchenwald*" quand il chipotait sur le contenu de son assiette.

[← 106]

Ce livre est dédié à leurs deux mémoires.

[← 107]

Jean-Pierre Magneron est décédé le 22 avril 2014.

[← 108]

Bactérie classiquement responsable des infections utérines *post-abortum*.

[← 109]

Jolie fille en danois.

[← 110]

Nerf du muscle de la cuisse de la grenouille

[← 111]

Maladies sexuellement transmissibles

[← 112]

La définition originale du *french kiss* est un baiser bucco-vulvaire, c'est-à-dire une "minette", donc l'inverse d'une fellation (pipe, pompier). En 2011, il signifierait "baiser buccal profond" avec introduction des langues dans les bouches des deux partenaires sexuels, ce qui est une variante ridicule et stupide induite par la perversion du skipper Marc Pajot qui avait baptisé de cette locution son bateau engagé dans l'America's Cup en 1987 à Fremantle, Western Australia. Faut-il rappeler qu'un 69 est un cunnilingus (cunni, pour les teens) ?

[← 113]

Merci en hongrois.

[← 114]

Praticien des Hôpitaux-Plein Temps

[← 115]

Équivalent argotique invariable d'un dollar ("balle" en français)

[← 116]

Bazar de l'Hôtel de Ville de Paris

[← 117]

"Au revoir, chéri" (en hongrois), camarade Chapeau (en russe)

[← 118]

Le directeur-général sortant de l'AP-HP avait décidé la fermeture définitive du Musée de l'AP-HP dans l'Hôtel de Miramion en date du 20 juillet 2010. L'ADAMAP s'y était victorieusement opposé. www.adamap.fr

[← 119]

Fondation pour la Mémoire de la Déportation, 30 boulevard des Invalides, 75007 Paris, Tél: 01 47 05 81 26.

[← 120]

Le célèbre tableau de Picasso, peint en France en 1937, fut confié au MOMA de New York du 15 novembre 1939 au 15 septembre 1981, date de sa restitution à l'Espagne selon le vœu du peintre irréductiblement hostile au franquisme. D'abord exposé au Casón del Buen Retiro, il a été définitivement installé au Museo de Arte Contemporáneo Reina Sofía de Madrid en 1994.

[← 121]

"*Paye, parce que je ne t'aime pas*". Hypothétique traduction compte tenu de l'imprécision de la conjugaison du verbe.

[← 122]

Pignons ou pinions, je ne me souviens plus de l'orthographe exacte.

[← 123]

Auteur de *Montaillou, village occitan, de 1294 à 1324*. Gallimard, Paris, 1975. Emmanuel Leroy-Ladurie (1929-) a été titulaire de la Chaire d'Histoire de la Civilisation Moderne du Collège de France de 1973 à 1999. Philippe Descola, né en 1949, est l'actuel titulaire de la Chaire d'Anthropologie du Collège de France. Moreau confond Pierre Bourdieu (1930-2002) qui fut titulaire de la Chaire de Sociologie du Collège de France, avec Fernand Braudel (1902-1985) qui fut un historien lié à Leroy-Ladurie qui lui succéda à la Chaire d'Histoire de la Civilisation Moderne du Collège de France. Leroy-Ladurie était marxiste, Bourdieu était libéral. Braudel critiqua tant le libéralisme d'Adam Smith que le marxisme.

[← 124]

Crédit iconographique: [La Longevillaise sur google](#).

[← 125]

"Ne m'embrassez pas"! L'histoire, depuis la guerre de Cent Ans, ne dit pas s'il s'agissait seulement du *French kiss*! Jean-François Moreau insiste souvent sur le fait que les femmes Chabiron, notamment sa mère, étaient considérées comme "*pas baisantes*"! L'anglais est plus précis que le français quand il s'agit de "BAISER": *FUCKING* n'est pas *KISSING* quand il s'agit de *faire l'amour*. *I make love* n'a pas la même signification que *I do like* (*j'apprécie vraiment*), non plus que *I do love* (*j'aime vraiment*) ou *I make like* (*je fais comme*)! Mais si un être humain vous dit *I like it*, elle ou il appelle à ce que vous ne la/le décevriez pas *if you make love with her/him*: "*she/he accepts to go to bed with you but, she/he wanna go!*".(argotique pour "c'est pour jouir"!)

[← 126]

Tous les documents seront reproduits dans le manuscrit, à chaque fois que cela est possible, dans leur format originel comme s'il s'agissait de photocopies en off-set.

[← 127]

Supplétifs des Sections Administratives Spécialisées (SAS) ou Urbaines (SAU) de l'armée française durant la guerre d'Algérie commandés par des officiers des Spahis pour assurer le versant "action psychologique" de la "pacification". A ne pas confondre avec les harkis qui étaient des supplétifs combattants de l'armée chargée de la répression contre le terrorisme du FLN de Fehrat Abbas et du MNA de Messali Hadj.

[← 128]

Village de la plaine de la Mitidja, situé entre Duperré (Aïn Defla) et Orléansville (El-Asna) sur le bord du fleuve Chelif. Jean-François Moreau y passa trois mois comme stagiaire infirmier de la SAS où il y avait des moghaznis excellents cavaliers, détaché comme faisant-fonction de médecin-aspirant au 2/30e Régiment d'Artillerie sur le piton d'el-Aneb où il y avait des harkis, de la fin juillet au début octobre 1958, juste après le référendum du 30 septembre. Il effectua son service militaire régulier qu'il effectua de mai 1965 à mars 1967, principalement comme médecin-aspirant puis sous-lieutenant à la 1ere SIM de Vincennes, détaché au Centre d'Essais de Limeil de la Direction des Affaires Militaires du Commissariat à l'Energie Atomique.

[← 129]

Expression employée dans l'armée française pour décrire la mort par égorgement à l'aide du couteau qui servira ensuite à couper la verge et les testicules de la victime pour les lui coincer dans la bouche. Terrifiante par elle-même, les musulmans craignaient cette mort d'autant plus qu'elle leur interdisait le Paradis d'Allah. "*Se faire couper les couilles*" était la crainte de tous les soldats du contingent de leur réveil à leur coucher; elle peuple probablement encore leurs rêves de vétérans d'aujourd'hui. Faut-il rappeler que la Convention de Genève n'était pas appliquée, quelque fut le côté des belligérants, car la guerre d'indépendance d'Algérie, comme elle est dénommée aujourd'hui, était qualifiée de "rébellion" à mater par des "opérations militaires" de "pacification" d'un territoire de la République Française. L'armée française, mais pas les gouvernements français, avait tiré les leçons de la guerre d'Indochine fondée sur l'action psychologique selon Ho-Chi-Minh et le général Giap.

[← 130]

La Dépêche du Midi.

[← 131]

Il s'agit bien sûr d'une rencontre fictive avec le Docteur Charles Vérité et son conseil municipal durant leur mandat effectif en 2011; leurs identités respectives avaient été récupérées sur le site internet officiel de la Mairie de Lagon. L'auteur avait rédigé ces deux pages avant de le rencontrer et, s'il n'a pu les lui faire lire, il a été informé de cette licence au cours de la sympathique entrevue qu'il lui a accordée suivie d'un excellent déjeuner offert chez Darroze que l'auteur ne manquera pas de saluer ici (NDJFM).

[← 132]

Maire de Verdélais en fonction en 2011

[← 133]

ANDRIEU CLAIRE, BARD CHRISTINE. *Femmes en résistance à Ravensbrück*
HISTOIRE@POLITIQUE. Revue électronique du Centre d'histoire de Sciences Po, 2008, **05**.
<http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=05&rub=dossier&item=54>

[← 134]

Parodie de la chanson "*Les Bals populaires*", paroles de Buggy Vine et Michel Sardou, musique de Jacques Ravaux, édité par Warner Chappell Music France, 1970.

[← 135]

En langage commercial ou comptable, *escrow* veut dire "dépôt fiduciaire".

[← 136]

Louis-Charles Royer. *Folies rhénanes avant Hitler*. Les éditions de France, Paris, 1939,

[← 137]

Louis-Charles Royer. *L'amour en Allemagne*. Le livre d'aujourd'hui. Les éditions de France, Paris, 1936,

[← 138]

Louis-Charles Royer. *L'amour chez les Soviets*. Le livre d'aujourd'hui. Les éditions de France, Paris, 1934,

[← 139]

Louis-Charles Royer. *Femmes d'URSS*. L'amour à travers le monde. Les éditions de France, Paris, 1939,

[← 140]

Louis-Charles Royer. *Damnica fille du Danube*. Le livre d'aujourd'hui. Les éditions de France, Paris, 1939,

[← 141]

Etty Hillesum. *Une vie bouleversée – Journal 1941-1943*, Seuil, 1985.

[← 142]

Acide salicylique. Faute d'orthographe non corrigée sur la copie carbone.

[← 143]

Åke Fridell joue le rôle de Frid dont la capture de Petra pour un mariage supposé heureux quand la nuit sourit pour la troisième fois constitue la séquence finale du film.

[[← 144](#)]

Film d'Arne Mattson de 1951, couronné de l'Ours d'or au Festival de Berlin l'année suivante.

[← 145]

Film de Robert Enrico avec Romy Schneider, Philippe Noiret, Jean Bouise... multicésarisé en 1976.

[← 146]

Film partiellement autobiographique de Louis Malle, Oscar du Meilleur film étranger, Hollywood, 1975.

[← 147]

Orthographe irlandaise pour whisky.

[← 148]

Venez ici. (allemand)

[← 149]

Film de Jean de Limur datant de 1936 avec Marie Bell, Arletty, Edith Piaf..., seconde des quatre adaptations du livre scandaleux de Victor Margueritte qui se vit radié de l'ordre de la Légion d'honneur. La première par Armand Du Plessy, en date de 1923, fut censuré puis interdit. La troisième par Jacqueline Audry sortit en 1957. Noter que *Garçonne* fut un magazine lesbien allemand publié de 1930 à 1932. (source http://en.wikipedia.org/wiki/Gar%C3%A7onne_%28magazine%29).

[← 150]

Marie-Jeanne Bellon, alias Marie Bell à la scène et à l'écran, 1900-1985, authentique résistante, incarna le personnage de la Garçonne dans le film de Jean de Limur, 1935. Arletty, née en 1898 et amoureuse d'un officier allemand, joua le rôle de sa maîtresse. Rappelons que Colette fut, comme Marlène Dietrich, une bissexuelle avouée. Il manquait beaucoup d'hommes jeunes au temps des Années folles.

[← 151]

Annaïs Nin (1903-1977) fut une écrivaine bissexuelle cosmopolite qui découvrit l'érotisme à Paris en se liant avec Henry Miller et sa femme June entre les deux guerres mondiales.

[← 152]

Allusion à Marguerite Gautier, héroïne de *La Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas, fils, et au film de George Cukor, *Le roman de la Dame aux camélias* (1939) avec Greta Garbo, actrice née en 1905 et réputée lesbienne (Schwules Museum, Berlin).

[← 153]

Film québécois de Denys Arcand datant de 1986, multiprimé, tourné avec des acteurs peu ou pas connus et dans lequel Line Renaud ne joue pas. Allusion à la chanson de Loulou Gasté *Ma Cabane au Canada* qui lança la carrière de Line Renaud après la deuxième guerre mondiale.

[← 154]

Raymond Queneau. *Zazie dans le métro*. Gallimard, Paris, 1959. Louis Malle en tira un film éponyme en 1960 dans lequel Philippe Noiret joue un personnage homosexuel "féminin" (drag-queen) qui se parfume à Barbouze, un parfum de chez Fior. Faisant visiter un Paris en grève à sa nièce, Zazie, dans la voiture de son ami Turandot, il présente la moderne et kitsch église de la Trinité, surplombant la place d'Estienne d'Orves, dans le 9e arrondissement, comme la Sainte-Chapelle, elle construite par Saint-Louis au XIIIe siècle dans l'île de la Cité.

[← 155]

Populaire animateur de radio-télévision présentateur su show télévisé Taratata depuis 1993.

[← 156]

Célèbre film noir populaire de Marcel Carné, datant de 1938, où Jean Gabin, déserteur de l'armée échoué au port du Havre, forme un couple d'amoureux mythique avec la jeune Michèle Morgan, âgée de 17 ans donc mineure, qu'il sauvera de la prostitution où l'entraîne Michel Simon mais qui sera lâchement assassinée par Pierre Brasseur, tous deux dans des rôles de souteneur.

[← 157]

Viagra® (sildenafil) et Cialis® (tadalafil) sont les spécialités commercialisant les deux premières molécules vaso-dilatatrices électives de la vascularisation de la verge utilisées pour traiter l'impuissance érectile masculine.

[← 158]

* NDJC: d'ailleurs, lors de vacances à Pénestin, ma mère avait réussi à faire manger ce légume à mes cousines Dominique et Catherine uniquement en le rebaptisant «Fleur de Pomme de Terre». Racontant cette anecdote à sa soeur Marie-Madeleine, leur mère, mon père s'était entendu répondre «que ses filles n'avaient point été abusées, qu'elles s'étaient forcées à manger car elles étaient bien élevées»: ce qui était absolument vrai! Mais on sait aussi que quand Catherine ne voulait pas faire quelque chose, c'était plutôt dur de la faire changer d'avis!

[← 159]

****NDJC:** Je n'en n'ai jamais ressenti la moindre aigreur, je m'en foutais complètement, c'était pour moi normal du fait de leur âge, toute compétition inter-cousins aurait relevé de l'absurdité absolue, et j'ai toujours eu de bons rapports avec mes plus Grands Cousins - parce que, grâce à mon vécu, justement, je ne me suis jamais positionné comme leur «petit cousin».

[← 160]

*** NDJC: J'ai précocement lu un nombre considérable de livres relatant les histoires et l'histoire de la 'Seconde' Guerre Mondiale, les faits de guerre, la Résistance, etc...

[← 161]

Jacques Chabiron décéda le octobre 2011, sans avoir pu relire ce manuscrit qui lui est dédié.
Nous l'avons revu une dernière fois au mariage de son fils en juillet 2011.

[← 162]

Lucie Magneron née Chabiron.

[← 163]

NDJFM : L'auteur n'a découvert la déposition de Marguerite Chabiron – introuvable dans les archives familiales des descendants survivants de la famille Chabiron-Tesson - que le 18 décembre 2014 lors de sa visite à la Direction du Patrimoine et de l'Archéologie - Archives municipales de Nantes.

[← 164]

Jean-Pierre Magneron, l'aîné des neveux de Marguerite Chabiron, décédé le 22 avril 2014.

[← 165]

Chaise ou fauteuil percé servant aux handicapés incontinents pour déféquer en position assise.

[[← 166](#)]

Monique Cosset (cf. pages

[← 167]

Comme à ses cousins et cousines, le questionnaire avait été rédigé par Charles-Icelui Chapeau.

[← 168]

Monique Cosset aurait émigré en Argentine et se serait mariée avec un certain Torok avec qui elle aurait vécu au Brésil. Merci à Rosemarie Achard et son mari qui ont fait des recherches approfondies mais infructueuses sur son devenir en Amérique du Sud. Elle était toujours vivante en 2011 comme le révèle le site Internet Myheritage découvert par Google et consulté le 19 septembre 2014. (NDJFM).

[← 169]

Christiane Moreau est décrite sous le sobriquet de Capi dans la relation de Marguerite Chabiron abritant trois résistantes en fuite (pages 71-76).